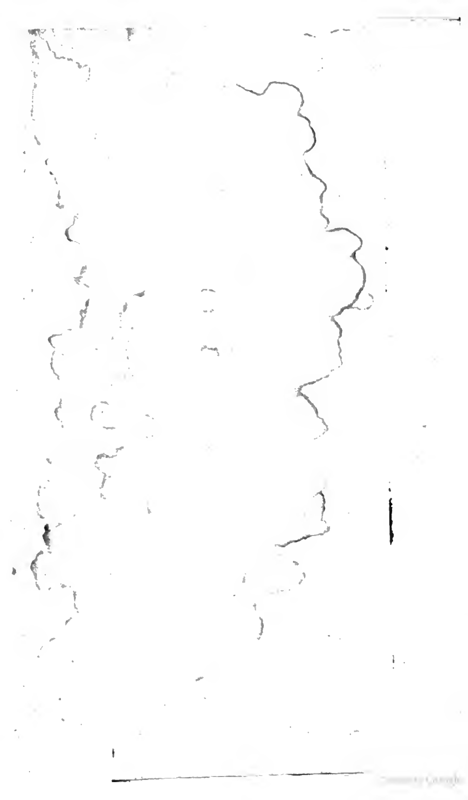
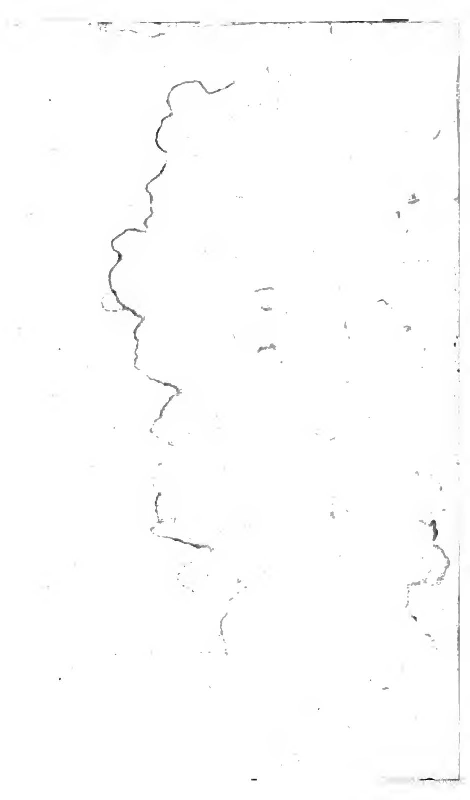








VOYAGE EN ITALIE,

FAIT DANS LES ANNÉES 1765 & 1766.

CHAPITRE I.

Description de Padoue.



LA CATHÉDRALE fut d'abord fondée par l'empereur Frédéric II, vers l'an 1222. L'évêque & les chanoines sont les plus riches de l'état de Venise; les chanoines ont depuis 660 liv. jusqu'à 8200 liv. de rente, sans compter les revenus de la sacristie : aussi dit-on, que l'évêque de Padoue est un petit



pape, & que ſes chanoines ſont les cardinaux de la Lombardie. V. Salmon, T. XIX.

Le pape Clément XIII, qui avoit été évêque de Padoue, a décoré les chanoines d'une croix; on y voit d'un côté l'aſſomption de la Vierge, & de l'autre le bienheureux Grégoire Barbarigo; & ils ont tous le titre de protonotaires apoſtoliques, *extrà muros*.

Parmi les ſix papes Vénitiens qu'il y a eu, dans l'égliſe, trois ont été tirés de ce chapitre; Eugene IV, en 1432; Paul II, en 1464; Alexandre VIII, en 1689; il faut y ajouter Clément XIII, élû en 1758, & qui avoit été 15 ans évêque de Padoue.

On eſt perſuadé que S. *Proſdocimo*, diſciple de S. Pierre, fût le premier évêque de cette ville, l'an 46 de J. C., & on le regarde comme le premier protecteur de la ville, quoiqu'elle en ait encore trois autres.

Le bâtiment actuel de la cathédrale fut commencé l'an 1123, aux dépens du chapitre, par un architecte, nommé *Macilo*, comme on le voit par une inſcription qui eſt ſur le chapiteau d'une des colonnes de l'égliſe; elle fut réta-

blie, achevée & embellie en 1400, par Etienne de Carrare, évêque de Padoue. Elle menaçoit ruine encore en 1524, on y fit des reconstructions considérables sur les dessins de Jacques Sansovin; on les a continuées par parties aux dépens des évêques, du chapitre & des quêtes publiques, jusqu'à l'année 1754 que l'église a été finie; elle a été consacrée par le cardinal Rezzonico, en 1756; la coupole a été faite d'après les dessins de Jean *Gloria*, elle est établie sur quatre grands arcs très-solides, dont la poussée est dans la direction des gros murs, liés dans les angles par quatre autres arcs plus petits, qui rendent les premiers encore plus solides: cette méthode est très-propre à assurer la plus vaste coupole; on en doit l'idée à Bernard Squarcina, architecte ou *Proto* de cette cathédrale, qui est mort il n'y a pas long-temps.

Cette église est grande, décorée de pilastres composites; mais ils sont lourds & d'assez mauvais goût.

Dans la branche droite de la croisée de l'église, est une Vierge du célèbre *Giotto*, le restaurateur de la peinture en Europe; mort en 1336. Pétrar-

que étoit possesseur de ce tableau, dans le temps qu'il étoit chanoine de cette cathédrale; & par son testament il le laissa en 1374, à François de Carrara, comme un chef-d'œuvre de l'art; les dévotes regardent aussi cette image comme miraculeuse.

Dans la sacristie est une collection de tableaux, où l'on voit entr'autres une Vierge du *Titien*, beau tableau très-bien empâté & vigoureusement colorié: un S. Jérôme & un S. François, de Jacques *Palma* le jeune, & le portrait de Pétrarque parmi ceux de plusieurs autres chanoines.

La bibliotheque du chapitre contient beaucoup de manuscrits & d'éditions rares: elle fut donnée par Jacques Zeno, & Pierre Foscari, évêques de Padoue (V. Tomasini, *Biblioth. Patav.*) Pétrarque même avoit laissé une partie de ses livres à la cathédrale.

On voit aussi dans cette église les tombeaux de plusieurs hommes célebres, tels que Marc-Antoine Pellegrini, jurisconsulte: Jacques Dondi, surnommé *Orologio*, parce qu'il fut l'auteur d'une des premieres horloges qu'on ait faites avec des roues dentées: & Charles Pa-

tin, célebre médecin de Paris, qui étoit allé professer dans l'université de Padoue.

Le baptistere est dédié à S. Jean-Baptiste; il est séparé de l'église, suivant l'ancien usage, que l'on remarque encore à Rome, à Florence, à Parme, à Novare, &c. on y baptisoit tous les enfans par immersion, le samedi de Pâques & de la Pentecôte, à l'exception de ceux qui étoient en danger de mort, & que les curés baptisoient en particulier.

En sortant de la cathédrale, on trouve le mont de piété, qui est d'une belle architecture.

IL SANTO, église de S. Antoine, c'est la seconde par son rang, mais la premiere par sa célébrité, à cause de S. Antoine de Padoue, qu'on appelle le Saint par excellence; & qui fut le Taumaturge (a) de son siecle; il naquit à Lisbonne l'an 1195, il entra dans l'ordre de S. François, qui commençoit à se rendre célebre; il prêcha en Italie avec tant de succès, il fit tant de conversions, on lui attribua tant de miracles, S. Antoine.

(a) Qui fait des miracles.

qu'étant mort en 1231, à l'âge de 36 ans; il fut canonisé l'année suivante.

L'église qui lui est consacrée, est un des lieux de dévotion les plus célebres de l'Italie; elle fut commencée en 1255 aux dépens de la ville, par Nicolas de Pise, architecte & sculpteur de réputation, & terminée en 1307.

Avant que d'y entrer, on voit sur la place une statue équestre de bronze, qui représente Erasme de Narni, surnommé *Gattamelata*, général des troupes de Venise; cet ouvrage est du *Donatello*, célebre sculpteur Florentin; & Vasari en parle avec beaucoup d'éloges. On ne peut rien voir, dit-il, de plus animé, de plus fier, de plus noble, & l'on fut étonné de cet ouvrage lorsqu'il parut: il y a véritablement du mérite dans cette figure, le cheval a assez d'action, & l'on y trouve des choses vraies, dans les ensembles, mais peu d'élégance & peu de finesses dans le détail.

L'église de S. Antoine est d'un vieux gothique, à peu près comme l'église de S. Marc à Venise; on y voit six dômes dont deux composent sa nef. Dans la chapelle du S. Sacrement, il y a des bas-

reliefs en bronze du *Donatello*; au milieu, J. C. mort qui est entre deux anges; à droite un enfant qui peu de jours après sa naissance, nomme & montre du doigt, par ordre du Saint, celui qui étoit véritablement son pere, sauvant par ce moyen l'honneur d'une mere qui étoit injustement accusée; à gauche, la mule qui se met à genoux devant la Sainte Hostie, que S. Antoine lui montre, pour convertir un hérétique. Il y a encore quatre autres anges de bronze à demi-relief, qui sont du *Donatello*. Le tabernacle est divisé en trois ordres d'architecture, avec des statues & ornemens de bronze, des colonnes de verd antique, &c. dans la maniere de Sansovin; on ignore l'auteur. Le grand autel au fond du chœur, est de Jérôme *Campagna*, habile sculpteur de Vérone, éleve de Sansovin, & de César *Franco*, architecte de Padoue.

Le martyre de sainte Agathe, par *Tiepolo*, est dans une chapelle derriere le chœur; c'est un très-beau tableau, au jugement même de M. Cochin, qui lui reproche cependant quelques petits défauts, dont les Italiens ne conviennent

point (Roſſeti, pag. 43). Le mérite de ce peintre a été fort célébré dans un poëme du P. Bettinelli, & dans l'eſſai ſur la peinture du comte Algarotti : il ſemble, dit-il, qu'on voie ſur le viſage de la ſainte, la douleur des ſouffrances, & la joie d'une félicité prochaine.

Chapelle de S. Antoine.

La chapelle du Saint eſt la partie principale de l'égliſe : elle fut commencée en 1352; la façade eſt toute en marbres fins, ſoutenue par quatre colonnes compoſites, de marbre de Carrare, & ornée de ſtatues; dans l'intérieur on voit neuf bas-reliefs, qui repréſentent divers miracles de S. Antoine, dont les figures ſont preſque de grandeur naturelle.

Dans le premier cadre, on voit S. Antoine, qui voulant aller chercher la gloire du martyre, quitte l'habit des chanoines réguliers, pour prendre celui des Freres Mineurs à Coïmbre; ce bas-relief eſt d'Antoine *Minello de' Bardi*, ſculpteur de Padoue, dont les ouvrages ont un peu de ſéchereſſe. Dans le ſecond, on voit le Saint qui fait le ſigne de la croix pour rappeller à la vie une femme que ſon mari avoit jettée

par la fenêtre ; l'expression est un peu dans le goût de Raphaël ; on en ignore l'auteur.

Le troisieme bas-relief est de Jérôme *Campagna*, Maffei, (3. 192) & M. Cochin en parlent avec beaucoup d'éloges : il représente le Saint ressuscitant à Lisbonne un jeune homme pour délivrer son pere, injustement accusé de l'avoir massacré. Cet ouvrage est le seul des neuf dont nous parlons, auquel M. Cochin ait accordé de la correction & de la beauté.

Le quatrieme est du célebre Sansovin : on y voit S. Antoine ressuscitant une jeune fille des environs de Padoue, qui s'étoit noyée dans un fossé. Il est parlé de cet ouvrage avec éloge dans la vie de Sansovin, écrite par Vasari, & dans les notes de monsignor Bottari.

Le cinquieme est de Danese Cataneo, un des meilleurs éleves de Sansovin : il représente le Saint qui ressuscite un enfant submergé par une tempête imprévue, dans le temps qu'il jouoit dans une barque avec d'autres enfans.

Le sixieme fut fait en 1525, par *Tullio Lombardi* ; c'est S. Antoine qui montre dans la bourse d'un avare déja

mort, ſon cœur encore palpitant.

Dans le ſeptieme, qui eſt du même artiſte, S. Antoine remet le pied d'un enfant qui ſe l'étoit coupé lui-même, pour ſe punir d'avoir donné un coup de pied à ſa mere.

Le huitieme, dont on ignore l'auteur, repréſente une hiſtoire de l'hérétique *Aleardino ;* il jetta un verre par la fenêtre, en diſant qu'il reconnoîtroit Antoine pour un Saint, ſi ce verre ne ſe caſſoit pas ; on voit le verre entier rompre la pierre ſur laquelle il eſt tombé, & l'hérétique ſe convertir.

Le neuvieme & dernier de ces bas-reliefs eſt d'*Antonio Lombardi*, c'eſt l'enfant nouveau né que nous avons déja vu repréſenté par le Donatello.

Au milieu de cette chapelle eſt un très-bel autel de granite, qui renferme dans une châſſe d'argent, le corps de S. Antoine ; le tout eſt porté ſur une table de verd antique. Trois figures de bronze, qui repréſentent S. Antoine, S. Proſdocime, & S. Louis, évêque de Toulouſe, ainſi que quatre anges de bronze qui ſoutiennent des chandeliers, ſont de *Tiziano Aſpetti*, ſculpteur célebre de Padoue ; les portes de bronze

qui forment le deſſous de la châſſe, & celles qui ferment les marches de l'autel, ſont encore du même maître; cet ouvrage fut achevé en 1590 : des deux côtés de l'autel s'élevent deux grouppes d'anges en marbre, qui portent des chandeliers d'argent d'un très-grand travail, & qui peſent 3134 onces de Padoue.

Le devant d'autel eſt d'argent, & dans les grandes fêtes on en met un autre qui eſt enrichi de pierres précieuſes.

Il y a une lampe d'or, & 24 lampes d'argent dans la chapelle; quatorze ſous les arcades, & neuf en dehors de la chapelle, avec un très-grand luſtre; les *Ex-voto* en or & en argent y ſont accumulés de tous côtés avec la plus grande profuſion.

De l'égliſe on monte dans le chœur par trois marches, au-deſſus deſquelles on voit une baluſtrade, fermée par deux portes de bronze, qui ſont de *Tiziano Aſpetti*, auſſi-bien que les quatre ſtatues placées aux angles de la baluſtrade, qui repréſentent la Foi, la Charité, la Tempérance, & la Force; ſous les cantories ou tribunes de la muſique, on voit à droite S. Marc & S. Luc; à

gauche, S. Matthieu & S. Jean, figures en bronze de *Donatello*; les douze autres bas-reliefs de bronze sont de *Vellano* de Padoue, disciple de Donatello & de *Riccio*: Vasari parle de l'un & de l'autre avec éloge.

Musiciens célebres.

La musique de cette église est composée de quarante personnes, dont seize pour la voix, & vingt-quatre pour les instrumens; le célebre *Tartini* en étoit encore en 1765; on citoit aussi *Antonio Vandini* de Bologne, fort estimé pour le violon; *Matteo Bissioli* de Bresse pour le haut-bois, *Vallotti* Piémontois, maître de chapelle, l'un des meilleurs de l'Italie; mais ils sont morts depuis mon voyage. Quatre grands buffets d'orgue, dorés aussi-bien que le baldaquin du grand autel, font un coup-d'œil très-majestueux.

Le portrait de S. Antoine que l'on voit sur le mur du chœur à gauche, renfermé sous une glace, passe pour avoir été fait d'après nature.

Au fond du chœur où l'on a bâti le nouvel autel d'ordre corinthien, orné de marbres, on voit cinq statues de bronze, du Donatello, faites en 1468, qui représentent la Vierge & les quatre

protecteurs de Padoue ; il y a auſſi des ſtatues de pierre, par Jérôme *Campagna ;* dans le milieu eſt une grande niche où l'on voit un beau Crucifix de bronze du *Donatello* ; dans la partie extérieure qui regarde la chapelle du ſanctuaire, eſt un grand cadre de marbre, où ce célebre artiſte a repréſenté notre Sauveur dans le tombeau ; on admire les ſaintes femmes qui pleurent autour de lui.

Dans le milieu de l'égliſe, ſur le troiſieme pilier à droite, eſt le monument du cardinal *Bembo*, célebre par pluſieurs ouvrages, hiſtoire de Veniſe, poéſies italiennes, &c. Il étoit ſecrétaire du pape Léon X, & d'une illuſtre famille de Veniſe ; on voit ſon portrait en marbre de Carrare, par *Cataneo* de Carrare, diſciple de Sanſovin ; Cataneo étoit à la fois ſculpteur & poëte : on a de lui *Gli amori di Marfiſa.*

Dans une niche de marbre jaune, on voit le buſte d'Helene *Cornaro Piſcopia*, noble Vénitienne, qui reçut à Padoue le titre de docteur en philoſophie, & ſe rendit célebre par ſon ſavoir ; elle eſt enterrée à Ste Juſtine ;

Burnet l'a célébrée dans ses lettres sur l'Italie.

Dans la cinquième chapelle à droite, qui est celle de S. Félix, sont des peintures à fresque de Giacopo Avanzi ; elles sont encore assez bien conservées ; on y trouve de très-bons caracteres de têtes & des vérités de nature ; mais la maniere en est seche.

A la cinquieme chapelle à gauche, derriere le chœur est la décollation de S. Jean-Baptiste, de Piazetta ; il a beaucoup d'effet, mais le S. Jean n'a pas un beau caractere ; la couleur du tableau est piquante, sans être vraie.

Dans le premier cloître du couvent est le tombeau de Gabriel *Fallope*, grand philosophe & médecin célebre, qui a donné son nom aux trompes de la matrice ; il étoit professeur d'anatomie à Padoue, & il y mourut.

Il y a beaucoup d'autres tombeaux remarquables sur lesquels on pourra voir le P. Polidore : *Religiose memorie della Chiesa del Santo* ; Tomasini, Salomoni, & Rossetti *descrizione delle pitture*, &c. On y trouve sur-tout des tombeaux de médecins, cette profession ayant toujours été très-distinguée à Padoue.

La bibliotheque du couvent mérite d'être vue : la voûte a été peinte par Pellegrini.

SCUOLA DEL SANTO, eſt une confrérie ou un oratoire qui eſt à côté de l'égliſe : on y voit ſeize freſques, dont trois, ſavoir, la quatrieme à droite, la ſixieme & la ſeptieme à gauche ſont du Titien, & repréſentent des miracles de S. Antoine ; elles firent la réputation de ce peintre, & déterminèrent le ſénat de Veniſe à le charger des peintures de la ſalle du grand conſeil, qui ont péri par un incendie : il y a de bonnes têtes dans ces tableaux, mais elles ſont peintes avec un peu de dureté.

Près de cette égliſe eſt le jardin de botanique dont nous parlerons dans le chapitre III.

SANTA GIUSTINA, égliſe de Bénédictins du mont Caſſin, l'une des plus ſuperbes de l'Italie ; elle eſt d'André *Riccio*, architecte de Padoue, & appartient à une abbaye de Bénédictins riche & ancienne. Cette égliſe eſt bâtie dans l'endroit où étoit autrefois un temple de la Concorde, & fut commencée vers l'an 1520 : elle a 485 pieds de longueur du levant au couchant, 108 de Sainte Juſtine.

hauteur, 129 de largeur, en y comprenant les trois nefs, & 332 dans la croisée. Elle est bâtie en briques, mais les chapiteaux des pilastres sont d'une belle pierrre blanche de Vicense (a); elle est grande, majestueuse & bien proportionnée; la composition est d'un seul ordre placé sur un piédestal fort bas, ce qui lui donne une proportion encore plus majestueuse; les pilastres sont ioniques, un peu lourds, ainsi que leurs chapiteaux; le chœur est plus élevé de neuf marches que la nef, ce qui fait un bon effet. L'église est couverte par huit coupoles, dont la plus haute a intérieurement 175 pieds sous voûte, & 232 au-dehors, en y comprenant la statue de sainte Justine qui fait le couronnement; ces coupoles éclairent avec beaucoup d'effet l'intérieur de l'édifice.

Cette église est remarquable encore par de belles peintures; la principale est au fond du chœur, c'est le martyre de sainte Justine de Padoue, par Paul Véronese; tous les Auteurs l'ont cité comme un des plus beaux ouvrages de ce maître; cependant la composition

Tableau de Ste. Justine.

(a) Voyez la description imprimée de cette église.

de la gloire de ce tableau eſt confuſe, celle d'en-bas eſt médiocre; la ſainte n'eſt point belle, les couleurs locales en ſont trop tranchantes, & le fond a totalement changé, deſorte qu'il a perdu une grande partie de ſon accord : on trouve néanmoins des beautés de détail dans les têtes & dans les figures. Ce tableau a été gravé par Auguſtin Carrache, en deux grandes feuilles, d'une maniere propre à immortaliſer l'original.

Le corps de ſainte Juſtine, vierge & martyre, protectrice de Padoue & titulaire de cette Egliſe, repoſe ſous l'autel du chœur.

Dans la croiſée de l'égliſe eſt le corps de ſaint Luc Evangéliſte, qui mourut en Bithynie, mais dont le corps transféré à Conſtantinople fut enſuite apporté à Padoue; du moins la queſtion a été ainſi décidée contre les Obſervantins de Veniſe, qui prétendoient poſſéder les reliques de ſaint Luc dans leur Egliſe de ſaint *Giobbe*, V. *Cavaccio hiſtoriorum Cœnobii D. Juſtinæ.*

Je ne parlerai pas de beaucoup d'autres tableaux eſtimés qui ſont dans cette Egliſe; on peut voir la critique qu'en fait M. Cochin & la réponſe de M. Roſ-

fetti qui les juftifie dans fa defcription des peintures de Padoue : il fuffit de dire qu'il y a plus de vingt autels dans cette Eglife qui font tous fort riches & ornés de tableaux, parmi lefquels on diftingue les Innocens & la Rachel. On fe propofe de mettre dans toutes les chapelles des ftatues de marbre & d'ôter les tableaux, comme l'on a fubftitué des mozaïques à ceux de faint Pierre de Rome. Les ftalles des Religieux ont été fculptées par un François qui y a repréfenté des hiftoires de l'écriture-fainte.

L'Affomption de Paul Véronefe qui étoit autrefois dans l'Eglife, eft aujourd'hui dans l'appartement de l'Abbé, ainfi que beaucoup d'autres tableaux du Titien, du Tintoret, de Maratte, de Solimene, &c.

Il y a quelques monumens antiques à fainte Juftine ; c'eft-là qu'on a trouvé l'infcription qui eft fous le bufte de Tite-Live dans le *Salone* de Padoue, dont nous parlerons p. 28 ; on y a trouvé auffi des offemens qu'on a crû être ceux de Tite-Live même. (V. à ce fujet *Pignoria page* 221, *Orfati Monumenta*, *p.* 27.)

Albert *in Muſſato*, gentilhomme de Padoue, poete, hiſtorien & orateur très-célebre, fut enterré dans cette égliſe, & l'on voit encore une inſcription à ſon honneur dans le cloître des religieux; il mourut en 1329: le marquis Maffei, dans la préface du Théâtre Italien, & Facciolati (*Faſti Gymnaſii Patavini* I. 16), regardent *Muſſato* comme le reſtaurateur des lettres en Italie; il remit en vigueur la bonne latinité qui depuis 600 ans étoit tombée dans la barbarie, & reçut la couronne de laurier, comme grand poëte, des mains de l'évêque de Padoue, & d'Albert, duc de Saxe. Nous parlerons plus bas de J. F. *Muſſato*. Muſſato.

Gui Pancirole, célebre juriſconſulte, eſt auſſi enterré à ſainte Juſtine, auſſi bien qu'Hélene *Cornaro Piſcopia*, dont le monument eſt à ſaint Antoine, comme nous l'avons dit page 13.

La bibliotheque du couvent eſt très-belle, ſoit par la beauté du vaiſſeau & de la menuiſerie, ſoit par la quantité des beaux & bons livres qu'on y a raſſemblés. On a fait l'acquiſition de la bibliotheque du marquis Poleni, un des plus ſavans hommes d'Italie dans la

physique & les mathématiques ; elle a coûté 16000 livres, & contient une collection fort complette, & qui avoit été difficile à former; j'y ai vu des livres qu'on ne trouve presque plus, comme la *machina celestis* d'Hevelius, l'analyse de Harriot, & certains ouvrages du célébre Dominique Cassini.

La grande place qui est devant sainte Justine s'appelle *Prato della valle* ; elle est regardée comme un lieu consacré par le martyre d'une multitude de Chrétiens. Les Auteurs nationaux, *Cavaccio*, *Pignoria*, *Portenari*, *Orsato*, *Ongarello*, disent qu'il y avoit très-anciennement sur cette place un théâtre, où l'on représentoit des tragédies, spécialement dans des jeux qui se célébroient tous les 30 ans, & auxquels on se rendoit de tous côtés : Tacite en fait mention : *Thrasea Patavii, unde ortus erat, ludis cæsticis à Trojano Antenore institutis habitu tragico cecinerat.* (*Ann. XVI.* 21.)

Anciennes Tragédies.

On lit dans un ancien manuscrit, qu'en 1243 pour la fête de Pâque, on donna sur le *Pra della Valle* une représentation des souffrances & de la résurrection de Jesus-Christ : ces sortes

de ſpectacles ne furent uſités en Toſcane que vers l'an 1273, & en France vers 1398, (V. les notes d'*Apoſtolo Zeno* ſur la bibliotheque Italienne de Fontanini): c'eſt à ce ſujet que Voltaire dans un recueil publié en 1764, dit que nous imitâmes ces repréſentations des Italiens de qui nous tenons tout, & que nous les imitâmes aſſez tard, ainſi que nous avons fait dans preſque tous leurs arts; V. les tablettes dramatiques & l'hiſtoire du Théâtre François.

On voit encore par un décret de la ville daté de 1257, qu'on faiſoit chaque année courſe de chevaux, le 12 de juin, & qu'on donnoit pour premier prix 12 bras d'écarlate; c'étoit après avoir été délivré du tyran Ezzelin, & en mémoire de cette heureuſe délivrance: ces courſes de chevaux ont été enſuite imitées dans toute l'Italie. C'eſt auſſi ſur cette place, une des plus vaſtes qu'on puiſſe voir, que ſe tiennent les grandes foires de Padoue, qui commencent le 12 juin & le 6 octobre. On y a fait en 1775, une île environnée d'un canal, avec quatre ponts; au milieu eſt un amphithéâtre avec un péryſtile &



des boutiques pour la foire; les bords seront ornés de statues des hommes célébres du pays. Le spectacle de cette place étoit admirable sur-tout dans l'illumination que l'on fit en 1782 au passage du Pape, qui logea pendant trois jours à Ste Justine.

Les trois églises dont je viens de donner une petite description, sont les plus considérables de Padoue; il ne me reste qu'à donner une notice de celles qui ont quelque chose de remarquable : je suivrai pour cela l'ordre alphabétique de la description italienne de Rossetti.

S. AUGUSTIN, église des Dominicains; on y voit une annonciation, de Jacques Palma, & des tombeaux de deux Princes *Carrara*, seigneurs de Padoue, avec une belle inscription composée par Pétrarque. Cette église est bâtie dans l'endroit, où étoit autrefois, suivant une ancienne tradition, le temple de Junon auquel on suspendit les proues des vaisseaux, pris sur l'ennemi dans le combat dont parle Tite-Live (Dec. 1. L. X.). On croit aussi que c'étoit en face de ce temple, qu'on faisoit chaque année la naumachie ou

combat naval dont parle aussi le
ême auteur, en réjouissance de cette
cienne victoire.

S. ANNUNZIATA *nell' Arena*, est
ısi appellée à cause d'un ancien am-
ıithéâtre qui étoit dans la grande place
'on voit devant le Palais Foscari : il
a dans cette église des histoires de
ncien & du nouveau Testament,
intes à fresque en 1306, par *Giotto*.
e peintre qui eut la gloire d'être après
mabué le précurseur de Michel-Ange,
de Raphaël, étoit de Florence, &
ppelloit Angelo di Bondone, d'où
n a fait Angelotto, & enfin *Giotto*;
étoit très-lié avec le *Dante*, qui dit
ns son Purgatoire, que la réputation
Giotto passe celle de Cimabué. Giotto.

Credette Cimabue nella pintura,
Tener lo campo; ed ora ha Giotto il grido
Si' che la fama di colui oscura.

On croit même que l'imagination har-
e du poëte fournissoit au peintre des
ées singulieres, que l'on voit dans quel-
ıes parties de ses ouvrages, comme
ıns son Enfer (Voyez Tom. III,
ıge 74).

S. BENOIT, église d'Olivetains: la bibliotheque du couvent fut formée par le Taſſe, qui paſſa quelque temps dans cette maiſon avec Don *Oddi* qui en étoit abbé; il lui faiſoit lire ſa Jéruſalem délivrée, à meſure qu'il la compoſoit, de même qu'à pluſieurs autres gens de lettres, dont parle Fontanini dans ſa Bibliotheque italienne.

Vis-à-vis de cette égliſe, après avoir paſſé le pont, on voit ſous l'arc des anciens murs la figure de *Fracaſtor* en bronze; elle eſt de *Cavino* de Padoue, célebre pour les médailles qu'il imitoit de l'antique, de maniere à tromper les connoiſſeurs; on en conſerve à ſainte Genevieve de Paris. L'autre figure eſt celle d'un noble Vénitien nommé André Navagero, poëte célébre.

CA'DIDIO, hôpital pour les enfans trouvés: il y a dans l'égliſe une Aſſomption de Palme le jeune. C'eſt dans les fondemens de cette maiſon, qu'on trouva en 1274 des oſſemens dans un cercueil de cyprès qui étoit renfermé dans un autre de plomb; on les a placés ſous le nom d'Antenor, contre l'égliſe de S. Laurent; ce tombeau étoit accompagné de beaucoup de médailles d'or &

& d'argent. L'épée qui étoit dans le cercueil, & sur laquelle il y avoit des vers latins d'un siecle barbare, a prouvé que ce n'étoit point là le tombeau d'Antenor. *V. Facciolati fasti Gymnasii Patav. parte I, pag. 7.* Tombeau d'Antenor.

SCUOLA DEL CARMINE, église de confrerie: le tableau du grand autel est une Vierge, du Titien: il y a aussi une Visitation du même maître. Près delà est le *Torrione di Ezzelino*, ancienne tour du tyran Ezzelin.

SANTA CROCE, paroisse où il y a une Assomption, du Tintoret. Dans la même rue il y a une maison bâtie par Palladio, la seule qui soit à Padoue.

BEATA ELENA Enselmini, couvent de religieuses de S. François de Sales; elles demeuroient à un mille de la ville hors la porte de Codalunga, dans un couvent appellé d'Arcella Vecchia, dont S. François posa la premiere pierre. Il ne reste de l'ancien couvent qu'une petite chapelle appellée S. Antonino; où l'on montre derriere l'autel une statue de S. Antoine placée à l'endroit même, où il est mort; le couvent fut démoli au tems de la ligue de Cambrai en 1509 pour faire l'esplanade.



EREMITANI, église des Augustins; le fond du chœur fut peint à fresque par *Guariento*, de Padoue, peintre qui étoit célébre vers l'an 1360. Au maître-autel est un tableau de Ludovico Fiumicelli Trivigiano, représentant la Vierge & l'enfant Jesus; on voit au bas du tableau S. Antoine de Padoue, plusieurs autres saints, & un doge qui tient en main la figure de la ville qu'il met sous sa protection; la Vierge est belle, ainsi que l'enfant Jesus; ces figures sont vigoureuses de couleur; le général du tableau est un peu trop rouge de tons, & singuliérement composé.

A la chapelle de la croisée à droite, des fresques d'André Mantegna : ces peintures sont maniérées & d'un goût gothique; mais il y a des vérités de nature, & même une bonne perspective dans l'architecture des fonds.

Le mausolée de *Mantova*, grand jurisconsulte, fut fait par *Bartolommeo Ammanati*, de Florence, éleve de Sansovin; il étoit à la fois sculpteur, peintre & architecte de mérite. Il y a de lui un géant & un bel arc dans les jardins qui sont près de la maison Mantova,

On voit dans la même église le tombeau d'Antoine *Valisnieri*, un de plus grands physiciens qu'il y ait eu, médecin célebre, & professeur de médecine dans l'université de Padoue. L'autel de la sacristie est orné par un S. Jean-Baptiste, du Guide; c'est le seul tableau de ce maître qu'il y ait à Padoue, on en fait le plus grand cas, quoique M. Cochin n'en fasse pas mention; il est composé, dans une très-bonne attitude & fin de dessin, mais un peu rouge de couleur.

S. GAETANO, église de Théatins, de l'architecture de Scamozzi : on y voit une Purification, de Palme le jeune; une Annonciation, du même : sur l'autel de la petite chapelle du S. Sépulchre, on voit une Notre-Dame de Pitié, du TITIEN. Derriere l'autel est une représentation du S. Sépulchre, au-dessus duquel est une résurrection, par le jeune Palme. S. Simon & S. Jude est aussi de la même main; la voûte est peinte à fresque par un François, que je crois être Subleiras : il y a peu de mérite dans la composition en général, mais les figures prises en particulier,

ſont bien penſées, & il y en a de trèsbien exécutées; la couleur en eſt cependant crue.

LA MADDALENA, égliſe de Hiéronimites; ce couvent a été changé en une école veterinaire. On voit dans l'égliſe une Vierge, de Paul Véroneſe; un S. Jérôme, un S. Pierre de Piſe, du même maître; il a peint à freſque dans le cloître, en face de la porte de la rue, une apparition de J. C. à la Madeleine. C'eſt dans la même égliſe qu'eſt enſeveli Jean-François *Muſſato*, qui fut un des fondateurs de l'académie *Delia* & de celle des *Ricovrati*; il n'a publié que quelque poéſies grecques dans les recueils de ſon temps, mais il étoit regardé comme un homme extraordinaire par ſa ſcience & ſa vertu. L'académie lui a élevé une ſtatue dans le *Prato della Valle*.

SAN-MICHELE, égliſe paroiſſiale; à la droite du veſtibule qui conduit à la porte latérale, on voit les portraits de quelques-uns des anciens Carrares, Seigneurs de Padoue; & les funérailles de la Vierge, où ſont peintes quatre figures de ſpectateurs, qu'on aſſure être

les véritables portraits, du Dante, de Boccace, de Pétrarque, & de Pierre d'Abano.

Le SÉMINAIRE, dans la rue appellée Vanzo, fut formé par le bienheureux Barbarigo, cardinal & évêque de Padoue, mort en 1697; il y établit une belle bibliotheque, & une imprimerie qui y subsiste encore; l'on y a exécuté des ouvrages considérables; même dans les langues orientales, tels que l'alcoran de Maraccius, &c; il y fonda des maîtres en tout genre. On y voit dans l'église une fameuse descente de Croix, du *Bassan*, faite en 1574, dont parle M. d'Argenville dans ses vies des peintres; mais ce tableau a été retouché.



CHAPITRE II.

Description des Palais de Padoue.

Salone. IL SALONE, ou la salle d'audience, est le bâtiment le plus singulier de Padoue, & c'est aussi la plus grande salle qu'il y ait au monde ; elle a 300 pieds de long, de l'est à l'ouest, & 100 pieds de large, sans autre soutien que les murs, dans lesquels sont placés 90 gros pilastres La hauteur est de cent pieds en dedans. Ce grand édifice fut commencé l'an 1172 par Pierre de Cozzo, le même qui fit le fameux aqueduc & la grande tour, près de Ségovie en Espagne ; le 17 août 1756, un ouragan terrible renversa la voûte, elle fut refaite avec le secours du sénat de Venise, sous la direction d'un très-habile artiste, nommé Barthélemi *Ferracina* qui y a fait une grande méridienne.

On a peint dans la salle les douze signes du Zodiaque, & d'autres constellations, les planetes, les mois, les

ſaiſons : les Apôtres y ſont placés, chacun vers le ſigne du Zodiaque le plus approchant de ſa fête. Il y a encore beaucoup d'autres ſujets de piété ; une partie de ces peintures fut faite vers 1312 par Giotto ; elles ont été reſtaurées en 1762 par François *Zannoni*, d'une maniere aſſez reſſemblante à l'original.

On voit dans cette ſalle un monument qui fut élevé à l'honneur de Tite-Live en 1547 ; l'ancienne inſcription qu'on y voit, a paſſé long-temps pour être relative à cet hiſtorien : mais elle a été faite plutôt pour un affranchi de Livia, quatrieme fille de Tite-Live (V. *Orſato Marmi eruditi*). La tête antique ſuppoſée de Tite-Live fut donnée à la ville par Alexandre Baſſano, célebre antiquaire de Padoue ; les ſix vers latins qui y ſont gravés ſur le bronze, ſont de Lazare *Bonamico*, autrefois profeſſeur de l'univerſité de Padoue. Il y a aux deux côtés de ce monument deux petites ſtatues de bronze qui repréſentent Minerve & l'Eternité ; au-deſſous ſont repréſentés le Tibre & la Brenta, & dans le milieu la louve qui allaite Remus & Romulus.

Près delà, est le buste de *Sperone Speroni*, noble de Padoue, philosophe, orateur & poëte, exécuté en marbre de Carrare.

On y voit aussi le buste de la marquise *Lugrezia Dondi Orologia*, femme de *Pio Enea*, *March. de gli Obizzi:* elle succomba le 16 novembre 1654, sous les coups d'un amant furieux qui ne put parvenir à la séduire, & la ville de Padoue a fait ériger ce monument en 1661, à la gloire d'une si chaste héroïne, digne concitoyenne de *Bianca de' Rossi*, qui se laissa tuer sur le tombeau de son mari, plutôt que de se rendre aux vœux du tyran Ezzelin. L'histoire de celle-ci est peinte à fresque dans la salle du conseil qui est sur la *piazza de' Signori.*

La pierre d'opprobre où les personnes insolvables vont se faire déclarer telles pour se soustraire aux poursuites de leurs créanciers, est placée dans le salon que nous décrivons.

Au-dessus des quatre portes en dehors on voit quatre bustes de marbre, de Tite-Live, de F. Alberto, de Paul jurisconsulte, & de Pierre d'Abano; tous les quatre de Padoue. Le dernier fut célebre

pour le grec, la philoſophie, la médecine, les mathématiques, la peinture; le comte Jean-Marie Mazzuchelli a écrit ſa vie, & il en parle encore dans le premier volume de ſon grand ouvrage intitulé *Scrittori Italiani.*

PALAZZO DEL PODESTA renferme des peintures eſtimées, entr'autres, un grand tableau de Palme le jeune, où l'on voit le Sauveur entre l'abondance & la juſtice, qui bénit la ville de Padoue, aſſiſté des quatre ſaints protecteurs de cette ville; un autre de Varotari, où eſt repréſentée l'alliance de Pie V, & du roi d'Eſpagne avec la république de Veniſe, ſous le doge Mocenigo. Il y a un terraſſe au ſecond étage, ornée d'un ordre dorique, qu'on dit être de *Palladio*; mais M. Temanza, célebre architecte, a jugé qu'elle étoit de Falconetto. Près delà eſt une tour, Tour inclinée. qui depuis pluſieurs ſiecles, eſt ſenſiblement inclinée; cela n'a pas empêché qu'on n'y ait fait une coupole fort peſante.

PALAZZO DEL CAPITANIO ſitué ſur la *piazza de' Signori*, étoit la maiſon des Carrares, on y a bâti une façade réguliere avec deux ordres de pilaſtres

l'un sur l'autre, commencée en 1599 par *Falconetto* : Vasari en parle avec éloge; cependant l'architecture n'en paroît pas belle : la tour qui est au-dessus de la porte renferme une ancienne horloge qui marque le lieu du soleil, les jours du mois, & les phases de la lune; elle fut faite en 1428 par *Novello Oriuolajo* : on a cru que cette horloge avoit fait donner à la maison Dondi le surnom d'Orologio, mais il y a des savans qui pensent que c'est une horloge plus ancienne, faite par *Jacques Dondi* en 1344, sous Ubertin de Carrare, & qu'il plaça dans cette même maison, (près de la cathédrale) on a une idée de ce fait dans les vers latins gravés sur son tombeau dans le mur extérieur du baptistere : quoi qu'il en soit, il y eut ensuite à Padoue un autre mathé-

Jean Dondi. maticien nommé Jean Dondi, qui fit une machine pour représenter le cours des planetes ; elle fut long-temps à Pavie dans la bibliotheque des Visconti, jusqu'à ce que l'empereur Charles V la fit transporter en Espagne en 1529. Dondi étoit professeur à Padoue ; mais Jean Galéas Visconti l'attira dans l'université de Pavie, l'employa ensuite au-

près de l'empereur, & lui donna des terres dans le Milanès. On voit dans le testament de Pétrarque (mort en 1374) une mention honorable de ce Jean Dondi, qui y est appellé le premier astronome de son temps; Pétrarque dit qu'il a reçu le surnom d'*Orologio*, a cause d'une machine merveilleuse qui représente les mouvemens des planetes, & que le vulgaire croit être une horloge: & il lui laisse 50 ducats d'or, pour l'achat d'une bague qu'il le prioit de porter en mémoire de lui.

La bibliotheque publique de Padoue donne sur une cour du même palais, elle est dans la salle des Géans, ainsi nommée, à cause des portraits en grand de divers empereurs ou héros, peints à fresque par *Domenico Campagnola*, & que l'on met à Padoue presque de pair avec les fresques du Titien.

LOGGIA, salle du conseil de ville, est un bâtiment situé sur la même place *de' Signori;* la façade est composée de neuf arcs, soutenus par six colonnes, & quatre pilastres de marbre d'ordre corinthien, ou plutôt d'une espece de composite qui n'est pas trop beau. Elle fut commencée en 1494, suivant le mo-

dele d'Annibal Baſſano, gentilhomme de Padoue, qui étoit auſſi très-verſé dans la connoiſſance de l'antiquité. Les murs de la ſalle où ſe raſſemble le conſeil de ville ſont ornés par les hiſtoires des hommes ou des femmes illuſtres de Padoue, peintes à freſque par Antoine Torre, peintre de Vérone; nous en avons cité un trait qui eſt celui de Blanche de *Roſſi*, p. 32. Il y a ſous le portique une boîte de dénonciation ſecrete, ſemblable à celles du palais ducal à Veniſe.

Le reſte de la place eſt environné de maiſons particulieres fort communes, avec des piliers bas & informes; portant des arcades qui ſont devant les boutiques, & ſous leſquelles on peut aller à couvert.

Près du pont de S. Laurent, on voit une arche d'un pont antique dans la cave d'une maiſon particuliere. L'inſcription a donné lieu à une diſſertation.

Je paſſe ſous ſilence, pour abréger ce volume, pluſieurs maiſons particulieres de Padoue, où il y a des choſes remarquables pour les antiquités ou pour les arts; on les trouvera indiquées dans l'ouvrage de Roſſetti.

CHAPITRE III.

De l'Univerſité & de l'état des Lettres à Padoue.

IL BO, eſt le nom qu'on donne au bâtiment de l'univerſité; cet édifice eſt d'une architecture grande & majeſtueuſe; la façade eſt ornée de quatre colonnes doriques canelées; la cour eſt environnée d'un grand portique à deux étages, de l'architecture de Sanſovin, quoiqu'on le trouve encore au commencement du recueil des *Inedita* de Palladio. Univerſité.

Le nom de *Bo*, ſuivant *Salmon*, vient du chiffre 60 qu'on a pris pour deux lettres par corruption; il y avoit en effet 60 chaires dans cette univerſité, d'autres diſent que ce nom vient d'une ancienne hôtellerie qui avoit pour enſeigne, le bœuf.

L'univerſité de Padoue eſt des plus anciennes & des plus célebres qu'il y ait eu; elle ſubſiſtoit déja avant que

l'empereur Frédéric y transportât celle de Bologne en 1222 : les professeurs étoient dans la plus grande considération, & les nobles se faisoient honneur d'entrer dans leur corps ; les étudians étoient la partie la plus considérable de la ville, & même dans les siecles les plus barbares, on y accouroit de tous les pays ; on y a vu jusqu'à 18 mille étudians, il n'y en a pas 500 actuellement. On peut voir l'histoire qu'en a donné Facciolati dans ses *Fasti Gymnasii Patavini*, de même que *Scardeone*, *Uomini illustri di Padova* : Tomasini *Gymn. Patav. Zabarella illustrium Patavinorum.* Les Vénitiens, les Grecs & même les Turcs y envoyoient leurs éleves étudier en médecine. Les professeurs ont depuis 1280 jusqu'à 8500 livres de rente, & il y en a de très-habiles : les supérieurs sont trois sénateurs Vénitiens sous le titre de *Riformatori dello studio di Padova.*

Le théâtre anatomique fut élevé en 1594. Il est petit & peu commode ; le professeur en 1765 étoit le célebre *Morgagni*, l'un des plus illustres médecins de l'Europe, dont les ouvrages ont été rassemblés en cinq volumes in-folio

en 1764. Nous en avons parlé à l'article de Forli : M. Caldani lui a succédé.

La salle de physique expérimentale fut établie au mois de novembre 1740 par le marquis Poleni : il y a rassemblé une ample collection de machines de toute espece, faites en France, en Angleterre en Hollande, sous les yeux des meilleurs physiciens ; plusieurs ont été imaginées ou perfectionnées par Poleni lui-même, & je ne connois gueres de plus beau cabinet de physique : le professeur en 1765 étoit le P. *Gian Alberto Colombo*, Bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin : actuellement c'est M. le comte Stratico.

Le sénat de Venise fournit l'argent nécessaire pour l'augmentation de ce cabinet, aussi bien que pour les frais du théâtre anatomique.

Le cabinet d'histoire naturelle où l'on fait des leçons publiques, vient originairement du célebre Vallisnieri, pere du dernier professeur, mais il s'augmente chaque jour : on peut voir une partie de ce qu'il contient dans l'ouvrage de *Facciolati.* On estime spécialement dans ce cabinet la belle suite de fossiles, sur-

tout des poissons & des feuilles renfermées dans des pétrifications.

Jardin de Botanique.

Le jardin de botanique, *Orto de' simplici*, est aussi une dépendance de l'université, & c'est ici l'endroit d'en parler quoiqu'il soit dans un quartier différent. Il fut formé en 1545 par la république de Venise, à la sollicitation de Daniel *Barbaro* & de François *Bonafede* : il est situé entre les belles églises de St. Antoine & de Ste Justine ; on y entre par une avenue agréable, dans laquelle est la maison du professeur à gauche, & celle du jardinier à droite : à côté de la premiere est un petit jardin pour les plantes exotiques, avec des serres chaudes : à côté de la seconde est un bosquet agréable, ou *Arboretum*, composé d'arbres de toute espece ; ils ont été rangés dans le plus bel ordre, par les soins de M. Marsili qui en est professeur.

Ce jardin est beau, bien distribué, & sur un dessin agréable ; il est de figure ovale, environné d'un mur qui se termine par une balustrade, avec quatre grandes portes aux extrêmités des deux allées principales qui se coupent à angles droits. Les quatre parterres sont divisés

en 500 petits espaces, distribués en forme d'étoiles & de roses, & il y en a encore autant dans les segmens qui sont vers la circonférence du cercle: tout cela est garni de plantes, rangées suivant la méthode botanique du professeur. Outre les deux allées principales qui servent à la promenade, il y en a un autre qui tourne entre les quatre carrés & les segmens: dans l'interfection des deux allées, on voit une fontaine principale, & plusieurs autres distribuées çà & là pour l'utilité & l'ornement du jardin, où il y a une eau courante qui est fort utile à la culture des plantes.

Au dessus de la balustrade qui environne le jardin, on a placé les bustes de Salomon & de Dioscoride: ensuite ceux de Prosper Alpin, de Fabius Colonna & de Pontedera, botanistes de la premiere réputation, qui ont professé successivement à Padoue.

M. Marsili qui est le professeur actuel, est un botaniste habile qui a voyagé en France, en Angleterre, & herborisé dans différens climats: notre célebre Jussieu en faisoit cas; il a une très-belle collection de livres de botanique, & un herbier considérable; il a succédé à *Pon-*

tedera qui étoit un des grands botanistes de ce siecle.

On voyoit dans ce jardin le *Papyrus* de Sicile qui avoit six pieds & demi de hauteur, la *Bignonia* à quatre feuilles, le *Ketmia Sinensis fructu subrotundo*, l'arbre puant, ou petit *Anona*, l'*Acacia Ialibrisen*, le *Psoralea glandulosa*, le plus bel Azedarac que l'on connut, & plusieurs autres plantes fort rares.

M. Arduini, professeur d'agriculture, qui a publié des dissertations de botanique, a dans un autre endroit un emplacement de 15 arpens pour faire des expériences.

Depuis quelques années, le sénat de Venise a fait dans l'université de Padoue, d'autres etablissemens utiles.

1°. L'observatoire, *Specola*, bâti en 1769 sous la direction de M. l'abbé Toaldo, il a couté douze mille sequins. Il y a un mural de Ramsden de 7 $\frac{1}{2}$ pieds de rayon. On s'est servi d'une tour d'Ezelin, ce qui a donné lieu à M. Boscovich de faire ce distique:

Quæ quondam infernas Turris ducebat ad umbras
Nunc Venetum auspiciis pandit ad astra viam.

2°. Le laboratoire de chimie, très-bien fourni, & dirigé par M. le comte Carburi.

3°. Le cabinet pour l'école d'accouchemens, le plus beau de l'Italie : M. le professeur *Calza* Bolonois en est le directeur.

4°. Une école vétérinaire : le professeur est M. Orus de Parme, éleve de l'école royale vétérinaire de Paris.

Padoue a toujours été célebre par le grand nombre de gens de lettres qui y ont pris naissance, ou que le sénat de Venise a pris soin d'y attirer pour l'honneur de cette université : parmi les premiers, on compte Tite-Live, dont Pollion disoit, au rapport de Quintilien, *Livius sapit Patavinitatem* : Dondi, Pierre d'Abano, Albertin Mussato, Orsati, Brunaci : plusieurs historiens, & une foule de grands jurisconsultes & de médecins célebres.

Parmi les étrangers on y a vu Pétrarque, Galilée, Bernoulli, Montanari, Herman, Vesale, Acquapendente, Veslingius, Sigonius, Robortellus, Ferrari, Vallisnieri, Gluglielmini, Ramazzini, Morgagni, &c. Christophe Colomb y avoit étudié la navigation & la géographie.

Dès l'an 1540, il se forma une académie à Padoue, sous le nom d'*Infiammati*, dont l'emblême étoit un Hercule sur son bucher, avec cette devise : *Arso il mortale, al ciel n'andrà l'eterno* : les beaux esprit d'Italie s'y firent associer. Depuis ce temps-là, on a compté, suivant M. l'abbé Gennari, vingt autres académies à Padoue : voici les plus connues :

L'académie des *Ricovrati* (Réfugiés) fut établie en 1599 par Frédéric Cornaro qui fut ensuite cardinal ; l'emblême étoit l'antre des Naiades, où Ulysse se refugia (Odyssée L. XIII.) dans laquelle il y avoit deux entrées, & la devise tirée de Boetius étoit, *Bipatens animis azilum*. Galilée illustra cette académie ; & la république de Venise vient d'en faire une académie des sciences.

Celle des *Delii* fut établie en 1608 pour les exercices militaires, manege, escrime, mathématiques ; elle a pour devise l'île de Délos, avec ce mot : *nunc tandem immota* ; elle subsiste encore ; elle est composée de 60 gentilshommes de la plus ancienne noblesse de Padoue.

On voit dans la salle de cette aca-

démie les portraits de ceux qui l'établirent, *Duodo*, capitaine de Padoue, le marquis *del Monte* général de l'infanterie Vénitienne, Jean-François *Mussato*, gentilhomme de Padoue, très-éloquent & très-estimé pour son savoir.

Il y a un ouvrage qui contient un cours des sciences qu'on y cultivoit, c'étoient principalement les mathématiques.

L'académie des *Orditi* (ourdis) établie vers le même temps avoit pour emblême un ourdissoir, avec cette devise de Virgile : *formavimus orsum* (a). Elle dura peu, mais on l'a ressuscitée en 1740, & pendant une dizaine d'années, plusieurs personnes distinguées en prenoient le titre; il en est parlé dans Moreri & autres écrivains modernes.

Le sénat a fondé depuis quelques années une *Académie des sciences, belles-lettres & arts*, composée de 24 pensionnaires, 12 associés libres, 24 éleves, 16 associés de l'etat de Venise, & 24 étrangers, outre les honoraires.

Je vais citer d'abord les savans que

(a) *Atque ut Araneoli tenuem formavimus orsum.* Virg. Culex.

j'ai connus à Padoue en 1765, après quoi, je parlerai de ceux qui se sont fait connoître depuis cette époque.

J'ai cité déja le célebre *Morgagni.*

L'abbé Jacques *Facciolati*, qui vers 1760 professoit encore à Padoue, passoit alors pour des plus grands humanistes de l'Italie; son dictionnaire est un ouvrage classique; il a donné les fastes de l'université de Padoue; il est mort au mois de septembre 1766, âgé de 89 ans.

Le P. Stellini, Somasque, étoit professeur d'étique; on a de lui un livre très-estimé *de ortu & progressu morum*, & plusieurs bonnes dissertations de morale. On vient d'imprimer ses leçons en 4 beaux vol. in-4°. & ses mélanges en 7 vol. in-8°.

Le P. Colombo & M. Stratico étoient professeurs de mathématiques; M. le comte Rinaldi, étoit connu pour un habile mathématicien, ainsi que M. l'abbé Suzzi, mort depuis plusieurs années.

Gian-*Antonio Volpi*, étoit très-bon poëte; il a écrit en latin d'un très-bon style.

L'abbé Melchior *Cesarotti*, poëte,

écrivain célebre, connu par ses traductions de Démosthene & d'Ossina ; il étoit professeur de grec.

Le P. Daniel *Farlatti* étoit Jésuite ; il a écrit sur les antiquités sacrées, nous avons de lui *Historia Illyrici sacri*, dont il a paru trois volumes in-folio.

Le P. *Lucchi*, Franciscain, qui étoit professeur des saintes écritures, a donné des ouvrages de critique & d'érudition ; le P. *Leoni*, aussi Franciscain, étoit professeur de théologie.

Le P. *Valsecchi*, Dominicain, étoit professeur en théologie, il publia en 1767 un ouvrage intitulé *de' Fondamenti della Religione*, in-4°, qui a eu une très-grande réputation ; il y en a une traduction latine, & un Dominicain de la Minerve à Rome en promettoit une traduction françoise. Il y a aussi un ouvrage du même auteur intitulé : la Religion victorieuse, publié en 1776 ; on les a réimprimés plusieurs fois.

Voici actuellement les professeurs en exercice les plus distingués, & les savans dont il y a des ouvrages imprimés.

M. Joseph *Toaldo*, prévôt de l'église de la sainte Trinité, membre du collége

de théologie & de philoſophie, profeſſeur d'aſtronomie, de géographie & de météorologie, & aſſocié des plus célebres académies de l'Europe, eſt connu par un excellent ouvrage *della vera influenza degli aſtri*, imprimé en 1770 & en 1781; par la découverte du ſaros météorologique ou de la période de 18 ans qui ſemble ramener les années pluvieuſes, du moins ſuivant les obſervations faites en Italie. (*journal de phyſique*. T. XXI, p. 176). Il a traduit en italien l'abrégé d'aſtronomie de la Lande, il a donné des obſervations aſtronomiques, & il publie chaque année des obſervations météorologiques, faites avec autant d'intelligence que de ſoin.

M. l'abbé *Chiminello*, neveu de M. Toaldo, & ſon adjoint à l'obſervatoire, a déja remporté un prix à Manheim, conjointement avec ſon oncle ſur la météorologie.

Les profeſſeurs de mathématique ſont M. le comte *Stratico*, qui a traduit l'architecture navale du célebre Euler, & qui a donné quelques mémoires de mathématiques; M. l'abbé *Nicolai*, dont il y a auſſi des pieces eſtimées, & M. l'abbé *Marinelli*.

M.

M. l'abbé *Coi* a écrit sur les rivieres du pays.

M. l'abbé *Fortis*, célebre naturaliste de l'académie de Padoue, a donné un ouvrage intitulé : *Saggio d'osservazioni sopra l'isola di Cherso ed Ossero, in Venezia*, 1781 ; il avoit publié déja en 1774 un ouvrage très-curieux intitulé : *Viaggio in Dalmazia*, avec l'histoire des Morlaques. Feu M. Jean Lourich a fait quelques observations critiques en 1776 sur ce voyage.

M. l'abbé Fortis a donné beaucoup d'autres ouvrages sur l'histoire naturelle ; c'est lui qui a fait connoître en 1784 une mine de salpêtre dans la Pouille ; nous en avons parlé T. VII, p. 590.

M. le marquis Orologio a écrit sur les *Colles Euganei*, montagnes voisines de Padoue.

Le docteur *Vianello* demeure actuellement à Chiozza ; il a observé les insectes lumineux de la mer.

Le P. *Barbarigo*, Somasque, a publié un abrégé de physique.

Le professeur de chimie est M. le comte *Carburi*, de Cephalonie, frere de celui qui est à Paris, & dont un autre frere s'étoit fait connoître par le

transfport du bloc immenfe de granite qui eft à Petersbourg, où il fert de bafe au monument de Pierre-le-Grand.

M. *Marfili*, profeffeur de botanique, a donné des ouvrages fur cettte fcience, & M. *Arduini*, profeffeur d'agriculture, de bonnes obfervations.

M. *Caldani* & M. *Bertoffi*, profeffeurs de médecine, ont publié de bonnes inftitutions.

M. le comte *Pimbiolo*, profeffeur de médecine, a écrit *de aere Patavino*; & M. *Pifoni*, *de medecina Patavina.*

M. *Dalla Bona*, profeffeur de médecine, eft né à Vérone, on a de lui un excellent traité du fcorbut, imprimé à Vérone en 1761 in-4°, & plufieurs differtations.

M. *Bonioli* & M. *Sograffi*, profeffeurs de chirurgie, ont donné tous deux de bons ouvrages dans leur partie.

Le P. *Contini*, Théatin, profeffeur d'hiftoire eccléfiaftique, eft un écrivain connu.

M. le chanoine *Schiavetti*, profeffeur de métaphyfique, a donné des ouvrages d'une latinité élégante.

M. l'abbé *Lavagnoli*, profeffeur de logique, eft auffi un écrivain élégant.

Un des plus savans antiquaires de l'Italie & des plus habiles dans la connoissance des inscriptions, est M. le comte *Polcastro*, de l'académie de Padoue, & établi dans cette ville; il descend de Sertorio Orsato, si célebre dans cette partie; il a publié en sa faveur un ouvrage intitulé : *Apologia in difesa del cavaliere conte Sertorio Orsato, contra le censure dell' autore del museo Veronese : in Padova*, 1752 in-4°. Voici encore des livres publiés par M. de Polcastro : *Romanarum inscriptionum fasciculus, cum explicatione, Patavii*, 1774 in-8°. *Notizia della scoperta fatta in Padova d'un ponte antico, con una Romana iscrizione. In Padova*, 1773, in-4o. Il y a encore de lui d'autres ouvrages sur les antiquités.

M. *Pappafava* noble Vénitien, descendu de l'illustre & malheureuse maison des Carrara, a donné vers 1780 une dissertation historique & critique sur les Carrara & Pappafava; c'est un ouvrage plein de recherches & d'érudition en 231 pages in-4°, avec un arbre généalogique à la fin, & dédié à M. le comte Frédéric della Torre, sans date, ni nom d'imprimeur.

L'abbé Sibiliati, professeur de belles-lettres, est un écrivain distingué.

M. l'abbé *Bilesimo*, consulteur de la république, homme très-savant, est professeur émérite.

L'historiographe de l'université, est M. l'abbé *dalle Laste*, écrivain latin très-élégant, dont nous avons parlé à l'article de Venise.

M. l'abbé Gennari est connu par divers ouvrages d'érudition.

M. l'abbé Gaudenzi est un bon littérateur.

En 1781 on a imprimé aussi à Padoue un ouvrage en 2 vol. in-8°. du P. *Pianzola*, très-commode pour apprendre à la fois le latin, le grec vulgaire & le turc, intitulé : *Dizionario, grammatiche, e dialoghi, per apprendere le lingue italiana, latina, greca volgare e turca, il tutto disteso in duo tomi in carattere latino* dal P. M. *Bernardino Pianzola, esprovinciale ed esprefetto delle missioni d'Oriente, de' Minori conventuali. In Padova*, a S. Lorenzo 1781.

Nous avons dit que la musique est très-bien cultivée à Padoue : la salle de théâtre est assez jolie ; on y arrive par de beaux escaliers de pierre ; sa forme

eſt celle d'un ovale qui s'élargit un peu vers les extrêmités ; elle a cinq rangs de 29 loges chacun, qui feroient beaucoup mieux ſi elles ne faiſoient pas ſaillie les unes ſur les autres. Il y a dans le parterre 250 ſieges qui ſe ferment à cadenas, & les loges ſe ferment avec des volets ; les décorations ſont de Jean Gloria. La ſalle eſt précédée par une chambre de *Ridotto*, ou eſpece de ſalon de jeu. Il y a dans la ville opera & comédie pendant l'hyver, & pendant l'été opera ſeulement. Le théâtre eſt très-fréquenté, ainſi que le ſalon d'aſſemblée qui eſt au théâtre, pendant la foire qui ſe tient vers le milieu de Juin pour la fête de S. Antoine, & qui dure trois ſemaines d'une maniere très-brillante ; on fait alors des courſes de chevaux, & le concours eſt conſidérable.

Il y a encore à Padoue un théâtre appellé *Teatro obizzo*, parce qu'il appartient à la famille des Obizzi ; il eſt près de l'évêché, & on le préfere pour l'harmonie au grand théâtre ; on y joue dans le carnaval & dans l'automne.

On ne peut gueres parler de muſique, ſans citer le célebre Joſeph *Tartini*,

qui a été long-temps le premier violon de l'Europe; on l'appelloit en Italie *il maestro delle nazioni*, soit pour le violon, soit pour la composition. M. Pagin qui a brillé à Paris, étoit allé à Padoue exprès pour se former avec lui; Tartini a donné un traité des principes & des regles de la composition, où il y a d'excellentes choses, & un systême ingénieux que Jean-Jacques Rousseau dans son dictionnaire de musique éleve beaucoup au-dessus de celui de la basse fondamentale, & de la génération harmonique, de Rameau.

Tartini naquit en 1692 à Pirano en Istrie; son pere l'ayant enfermé à cause d'une inclination qui ne convenoit pas à sa famille, il s'amusoit à jouer des instrumens pour charmer l'ennui de sa captivité; il reconnut ainsi par hazard le talent & la facilité qu'il avoit pour la musique: ce fut à Assise & à Ancône qu'il exerça ensuite ses talens; & depuis 1722 il est demeuré attaché à l'église de Padoue jusqu'à sa mort.

Personne n'a mis plus d'esprit & de feu dans ses compositions que Tartini; il me raconta un trait qui prouve bien

à quel point son imagination étoit embrâsée par le génie de la composition.

» Une nuit, en 1713, me dit-il, je » rêvois que j'avois fait un pacte, & » que le diable étoit à mon service; tout » me réussissoit à souhait, mes volontés » étoient toujours prévenues, & mes » desirs toujours surpassés par les ser» vices de mon nouveau domestique; » j'imaginai de lui donner mon violon » pour voir s'il parviendroit encore à » me jouer de beaux airs : mais quel fut » mon étonnement, lorsque j'entendis » une sonate si singuliere & si belle, » exécutée avec tant de supériorité & » d'intelligence, que je n'avois même » rien conçu qui pût entrer en paral» lele. J'éprouvois tant de surprise, de » ravissement, de plaisir, que j'en perdois » la respiration : je fus reveillé par cette » violente sensation; je pris à l'instant » mon violon, espérant de retrouver une » partie de ce que je venois d'entendre; » mais ce fut en vain : la piece que je » composai pour lors est à la vérité la » meilleure que j'aie jamais faite, & » je l'appelle encore la sonate du diable; » mais elle est si fort au-dessous de ce » qui m'avoit frappé, que j'eusse brisé

» mon violon & abandonné pour tou-
» jours la musique, si j'eusse été en état
» de m'en passer.

Ferracino. Il y avoit aussi à Padoue un artiste étonnant dans le genre des machines; il s'appelloit Barthelemi *Ferracino*, ou Ferracini; il étoit né à Solagna près de Bassano en 1692; le premier indice qu'il donna de ses talens naturels fut une machine qu'il imagina pour s'éviter la peine de faire tourner la meule, & de scier des planches pour son pere; il ne s'étoit jamais appliqué à rendre raison de ce qu'il inventoit, & semblable au célebre Zabaglia, il alloit toujours au but sans s'en douter, par la route la plus ingénieuse & la plus simple; c'est lui qui fit l'horloge de S. Marc à Venise, qui dirigea la voûte du salon immense de Padoue; il fit un pont près de Bassano. Semblable à Rennequin qui avoit fait la machine de Marly, dans le dernier siecle, Ferracini construisit en 1749 une machine ingénieuse qui éleve l'eau à 35 pieds par le moyen de plusieurs vis d'Archimede, & qui a réussi contre l'espérance des gens de l'art; en conséquence on y a mis une inscription à son honneur; cette machine

est dans une maison du procurateur Belegno à Bassano sur la Brenta. Cet homme singulier demeuroit ordinairement à Padoue, mais il alloit aussi travailler de côté & d'autre, suivant qu'il étoit appellé pour des ouvrages de différente espece : Rome n'a eu que Zabaglia, & nous n'avions à Paris que Loriot à opposer à un génie aussi décidé par la nature pour la mécanique. On a imprimé un recueil des inventions de Ferracino : il en a été parlé dans la gazette littéraire. Il est mort en 1777 ; M. Verci de Bassano a écrit sa vie. On a mis une épitaphe sur son tombeau à Solagna, & on lui a élevé un monument à Bassano.

Le commerce de Padoue étoit renommé parmi les anciens : cette ville fournissoit à Rome des étoffes, des habits de toute espece, des tapisseries, & d'autres marchandises précieuses, comme nous l'apprennent Strabon & Pline. Martial en parle aussi comme d'une chose très-connue. Commerce.

Vellera cùm sumant Patavinæ multa trilices
Et pingues tunicas serra secàre potest.

Epig. L. XIV.

Il y a dans le parloir des chanoinesses de S. Pierre une inscription ancienne, sur laquelle le P. Salomoni a donné des éclaircissemens (*Inscript. Patav.* p. 120): elle fait voir que le corps des marchans de laine étoit déja florissant à Padoue sous le regne d'Auguste; les Carrares retablirent ce corps en lui donnant des prérogatives, & le droit même d'élire un magistrat pour régler tout ce qui appartenoit à cet art. La république de Venise y apporte encore la même attention, & elle a récompensé François *Sberti*, fabricant de draps, qui s'est distingué par la qualité de ses ouvrages & par une exportation considérable. Aussi Padoue est-elle renommée en Italie pour la draperie: on y fait supérieurement les bas & des bonnets de poil de castor, en noir & en blanc; il est peu de voyageurs qui passant dans le pays, ne veuille en remporter. La laine de Padoue est la plus estimée après celle d'Espagne.

Le pied de Padoue est de 1581 dixiemes de ligne du pied de Paris, ou 13 pouces 2 lignes $\frac{1}{10}$ (a), suivant une com-

(a) C'est par erreur, que M. Cristiani (page 24), le fait de 15 pouces 9 lignes.

paraison exacte faite par M. Toaldo ; celui de Venise 1540, ou un pied & dix lignes, & celui de Treviso 1830,6 ou 15 pouces 3 lignes & $\frac{6}{100}$; nous parlerons ailleurs de ceux de Vicense & de Vérone.

Le bras de Padoue est de deux sortes : *Braccio à Lana* 3001, ou 25 pouces & un dixieme de ligne.

Braccio da seta 2815 ou deux pieds moins $6\frac{1}{2}$ lignes.

Pour la mesure des terres on emploie une perche de six pieds ; l'on appelle *Tavola* une perche carrée, & *Campo* une surface de 840 perches carrées, à Venise, à Padoue, à Vicense & à Treviso, en employant respectivement pour chaque pays le pied qui est d'usage. Pour mésurer les distances, ainsi que les murailles & les édifices on se sert du pas, *passo*, de cinq pieds; ainsi le mille de Padoue, qui fait mille pas, revient à 915 toises de Paris.

Pour mesurer le bois à brûler on se sert d'un pas de 4 pieds du pays, & l'on appelle *Passetto di legno* un cube de 4 pieds en tout sens.

Il y a deux sortes de poids à Padoue, la *libra grossa* & la *libra sottile*; l'une

& l'autre se divise en douze onces. La premiere sert à peser les comestibles naturels, non artificiels; la livre légere sert à peser le pain, les pâtes, la soie, la laine, le fil, les drogues; mais pour la médecine on se sert de la *libra sottile* de Venise.

M. l'abbé Cerato professeur d'architecture, & M. Toaldo professeur d'astronomie ont comparé les poids originaux des deux livres de Padoue avec la livre des orfevres de Venise, qui contient 1728 carats, & ils ont trouvé les livres de Padoue 2346 & 1638 de ces mêmes carats: la livre des orfevres se divise en douze onces, l'once en 144 carats, le carat en 4 grains. M. Toaldo m'a de plus envoyé des modeles exacts de chacune de ces livres, & M. Tillet les a pesées à Paris avec soin; la *libra sottile* qui pese 6552 grains du poids des orfevres (T. VIII, p. 569) fait à Paris onze onces un demi gros & 14 grains ou 6386 grains. La *libra grossa*, qui pese 9384 *grani d'orefice*, fait à Paris 15 onces 7 gros & 6 grains ou 9150 grains, ce qui diffère de 4 grains de la quantité trouvée par M. Toaldo pour le rapport des deux livres de Padoue;

cela differe beaucoup de ce que M. Tillet avoit donné (*mém. de l'ac.* 1767. p. 406) (a) mais la livre *dell' orifice* s'accorde assez bien avec le marc des orfevres que donne M. Tillet, car il en résulte pour la livre 6745 grains.

Voici donc les deux livres de Padoue, comparées avec la livre des orfevres de Venise, & avec celle de France.

		Grains de France.	Grains de Venise.
Libra del orefice. .	1728	6740	6912
Libra grossa	2346	9150	9384
Libra sottile	1638	6386	6552

La livre de France est de 9216 grains.

Le sequin de Venise pesant 16 carats, & $3\frac{1}{2}$ grains, il en faut 139 & $1\frac{1}{2}$ grain pour faire la premiere livre; il faut 97 sequins & $4\frac{1}{2}$ grains pour faire la seconde.

Un pied cube d'eau de puits mesure de Padoue pese $98\frac{1}{3}$ livres grosses 4 onces & 144 carats, tandis qu'un pied cube de France pese 68 liv. $8\frac{2}{3}$ onces de Paris. Ainsi la livre grosse de Padoue est à celle

(a) Suivant M. Tillet, la livre grosse est de 9185 grains de France, & la livre légere de 5846, mais il y avoit sans doute erreur dans les mémoires qu'on lui avoit envoyés.

de Paris comme $91\frac{3}{5}$ est à $98\frac{2}{5}$ ou presque comme 15 est à 16 : 100 petites livres de Padoue font $112\frac{1}{2}$ petites livres de Venise, *libre sottili.*

100 Livres grosses de Padoue font 102 livres grosses de Venise.

Le *Staio* qui est la mesure du blé à Padoue pese 44 livres grosses, qui font à peu près 41 livres de Paris : c'est un cylindre qui a de diametre 13 pouces 4 lignes & un quart de France, & de hauteur 10 pouces six lignes. Il se divise en *quarte*, & la *quarta* en *quartaroli.*

Le *Sacco* contient 4 *Staia* à Padoue & à Vicense, mais trois seulement à Venise, à Treviso, & Polesine.

Le sac de blé à Padoue pese 176 livres grosses de Venise ou 190 livres poids de marc.

Le mojo ou moggio mesure idéale dont on parle dans le commerce, est de 12 staia, ou de 528 livres grosses; le prix moyen du blé est de 68 livres 9 sous de Venise le muid (M. Toaldo, *Giornale*, 1784, p. 71).

La *Botte* mesure de vin à Padoue se divise en 12 *mastelli*, le *mastello* en 72 *inguistare*, ou *boccie.* Une inguistara d'eau de puits pese deux livres

grosses & 50 ½ carats ou 202 grains; le secchio vaut 10 inguistare, & le tonneau 80 secchi.

CHAPITRE IV.

Environs de Padoue, Description de Vicense.

LES environs de Padoue renferment divers objets de curiosité; tels que les bains d'Abano (1), la Chartreuse, les couvens de *Praglia* & de *Monte-Ortone* & sur-tout le palais Obizzi à Cataio.

M. l'abbé Farsetti étoit aussi occupé à embellir une maison à Sala, (qui est à 3 lieues au nord-est de Padoue) où il s'étoit retiré pour s'occuper d'histoire naturelle & d'agriculture; il y fit venir des arbres de tous les pays, de la vigne de Bourgogne avec un vigneron, & de la terre même où elle croît, pour essayer s'il étoit possible d'avoir

(a) Claudien a donné une description intéressante des bains d'Abano, qui étoient célebres dans le temps de Tibere; il y a eu un ouvrage à ce sujet.

du vin de Bourgogne en Italie; il y a de beaux berceaux de citroniers ſur leſquels on bâtit une ſerre pendant l'hiver; des ananas, des plantes exotiques; des boſquets charmans, & des curioſités d'agriculture & de phyſique; par exemple un jaſmin greffé ſur un oranger, tous les deux très-bien venus; le pêcher, le figuier, la vigne, greffés ſur des orangers, lui ont donné des fruits pour la plûpart; enfin il mettoit dans ce nouveau genre d'occupation autant de dépenſe & d'ardeur qu'il en avoit mis quelques années auparavant dans la peinture & les antiquités lorſqu'il faiſoit la collection dont nous avons parlé T. VIII, page 555.

La maiſon du ſénateur Angelo Quirini, à Altichiero, une petite lieue au nord de Padoue, n'eſt pas ſi grande, mais d'un goût plus recherché, & digne de curioſité, ainſi que celui qui l'habite.

Il y a d'après d'Abano, 7 milles au midi de Padoue, une montagne, où l'on voit des colonnes priſmatiques de baſalte, on l'appelle *Monte-roſſo*, nous en parlerons à la ſuite de Vicenſe.

ARQUA, village à 4 lieues au S. S. O. de Padoue du côté d'Eſte eſt remarquable par le tombeau de Petrarque, qui y

mourut en 1374, jouiffant de la plus grande réputation & comblé des plus grands honneurs que jamais poëte ait reçus de fon vivant. Nous en avons parlé dans le tome III, pag. 105.

Après cette digreffion nous allons reprendre la route de Padoue à Vicenfe, que nous avions interrompue. De Padoue à Arflefica, ou Slefega, il y a une pofte ou huit milles; de Slefega à Vicenfe, une pofte de dix milles. On paye 15 paules par couple de chevaux & $7\frac{1}{2}$ par bidet, à moins qu'on n'ait un ordre comme nous l'avons dit. Lorfque l'on eft à une lieue de Vicenfe, on paffe la Tefina fur un beau pont de pierre bâti par Palladio.

VICENZA, Vicenfe, en latin *Vicentia*, eft une ville d'environ 30 mille habitans, fituée à 15 lieues de Venife, du côté du couchant; elle fut fondée, ou du moins agrandie & peuplée par les Gaulois Sénonois, 392 ans avant J. C. auffi bien que Vérone, & tomba comme elle fous la puiffance des Romains; il en eft parlé dans Cicéron (*a*).

(a) *Vicentini me & M. Brutum præcipue obfervant; his ne quam patiare injuriam fieri in Se-*

A l'arrivée des Goths, cette ville fut ſaccagée par Attila; ſoumiſe enſuite aux Lombards, puis aux rois d'Italie; mais elle ſecoua le joug, & forma pendant quelque temps une république particuliere. Elle fut brûlée par l'empereur Frédéric II, dans le temps qu'il faiſoit la guerre au pape Grégoire IX en 1236, guerre cruelle dont l'empereur fut la victime, & qui donna naiſſance aux longues diviſions des Gibelins & des Guelfes.

Les Carrares de Padoue, les Scaligers de Vérone, les Viſconti de Milan poſſéderent Vicenſe ſucceſſivement; enfin laſſée, comme tant d'autres villes, des diviſions inteſtines, & des tyrannies particulieres, elle ſe donna aux Vénitiens en 1404, ſous la garantie de ſes loix, de ſon gouvernement, & de ſes priviléges, dont elle jouit encore à quelques égards. L'empereur Maximilien la prit en 1509, mais il la rendit aux Vénitiens en 1516. V. *Marzari ſtoria Vicentina*, & *Pagliarino*

natu vernarum cauſa à te peto : cauſam habent optimam ; Officium in Rempublicam ſummum. Cic. L. 9. ad Br. Ep. 19.

qui a publié auſſi une hiſtoire de Vicenſe.

Il eſt difficile de donner une évaluation de l'étendue de Vicenſe ; parce qu'elle a une figure irréguliere ; mais elle a plus d'une lieue de tour (a) ; elle eſt environnée d'une double muraille; mais l'ancienne entre dans les maiſons, & la ſeconde ne ſuffiroit pas pour la mettre en état de déſenſe.

La ville eſt traverſée par deux rivieres, *Bachilione* & *Rerone* ; ce ſont des eſpeces de torrens, qui la déſolent par des inondations. Il y a ſix ponts, l'un deſquels, appellé le pont *delle Barche*, eſt remarquable par ſa grandeur, & forme un bel arc. Il y a ſur les parapets une baluſtrate de marbre, à peu-près dans le genre de celle qui eſt dans la cour du Luxembourg à Paris. La grandeur de ce pont faiſoit dire à un plaiſant : Achetez une riviere ou vendez ce pont.

Les bâtimens particuliers de Vicenſe ſont plus remarquables que les Egliſes.

(a) On peut en juger dans le plan de Vicenſe, qui eſt joint à cet ouvrage. J'ai ſuppoſé que le pas géométrique étoit de 5 pieds de Vicenſe, ou que 100 toiſes faiſoient 109 pas & demi.

Le célebre architecte Palladio, mort en 1580, qui étoit né dans cette ville, y a déployé ses talens d'une maniere brillante. Vincent Scamozzi son contemporain & son rival, célebre par ses écrits comme par ses édifices, se distingua également à Vicense; & les jeunes architectes devroient séjourner dans cette ville pour y étudier la pureté du style & la justesse des proportions.

Il y a près de 20 maisons décorées qui passent à Vicense pour être de Palladio; elles n'en sont pas toutes, mais il a eu des imitateurs distingués. Je commencerai par le theâtre de Palladio, qui est le plus célebre édifice de Vicense, & le chef-d'œuvre de ce fameux architecte.

Théâtre Olympique.

TEATRO OLIMPICO, théâtre ainsi appellé du nom de l'académie Olympique; ce fut l'une de plus anciennes de l'Italie, puisqu'on lit dans un ancien manuscrit de Vicense, qu'en 1568 la maison de l'archidiacre *Porto* avoit été louée pour les assemblées des académiciens Olympiques.

Ce théâtre est situé vers la place de l'*Isola*, dans un grand bâtiment, où l'on entre par plusieurs rues; il est dans

la forme des théâtres anciens; les modernes ne l'ont point imitée : elle auroit cependant des avantages pour le spectacle, & il semble que M. Cochin l'aït pensé de même, par un projet de théâtre qu'il donna en 1765, à l'occasion de la réconstruction de l'Opéra de Paris, qui avoit été brûlé en 1763; son plan approche beaucoup de celui du théâtre de Vicense, comme on en jugera par la figure que je joins à cette description.

Le Proscenium ou l'avant-scène a 78 pieds & demi de largeur, & 21 de profondeur, il représente l'entrée d'une ville. On voit un arc de triomphe à l'honneur d'Hercule; les statues & les bas-reliefs sont relatifs à ce heros. Il y a sept especes de rues qui partent du fond du théâtre, & aboutissent dans l'avant-scene; l'ouverture principale a 13 pieds 10 pouces; les autres, 6 pieds 7 pouces; on apperçoit dans ces différentes avenues, des maisons, des temples, des forêts en relief, ou en perspective; & tout est distribué d'une maniere très-propre aux tragédies. Les décorations sont de *Scamozzi*. La façade du théâtre, au-delà de l'avant-

ſcene, eſt décorée de deux ordres de colonnes corinthiennes, ſurmontés d'un attique, avec des niches & des ſtatues en très-grand nombre; le premier ordre a 20 pieds de hauteur, le ſecond en a 16, l'attique a 9½ pieds.

Le parterre eſt environné par 14 rangs de gradins en face du théâtre, qui forment les places des ſpectateurs, ou la *Scalinata*. Ces gradins ſont diſpoſés ſur une demi-ellipſe, dont le grand axe eſt parallele à la face du théâtre, ainſi qu'étoient les théâtres anciens, ſuivant les deſcriptions de Vitruve, & de Daniel *Barbaro* : ils occupent un eſpace de 23½ pieds de profondeur : le rang inférieur des gradins a environ 80 pieds dans le contour de ſon demi-ovale, & le rang ſupérieur a 140 pieds. Au-deſſus du dernier rang eſt une tribune décorée, qui regne tout autour, dont les colonnes ont 14 pieds & demi, y compris l'entablement. Le grand diametre intérieur de la ſalle a 102 pieds, & celui du bas des gradins au niveau de l'orcheſtre a 56 pieds; la profondeur eſt de 40 pieds y compris les gradins & de 17½, au bas des gradins : on éleve le parquet à la hauteur du théâtre,

pour en faire une salle de bal. La hauteur totale est de 52 pieds au-dessus du pavé.

On voit dans cette salle ue grand nombre de statues faites par *Vittoria*, & *Marinali*; elles sont d'une pâte ou d'une espece de stuc extrêmement dur; toute la façade du théâtre, & toute la colonnade qui est au-dessus des gradins de la salle en sont ornées.

Les académiciens Olympiques en faisant construire ce theâtre, avoient pour objet de donner une idée des spectacles anciens; ils y jouoient eux-mêmes des pieces de Sophocle & d'Euripide traduites en vers italiens: on y représenta aussi la Sopronisbe du Trissino, tragédie où pour la premiere fois l'on voit les trois unités. Aujourd'hui l'on y joue rarement; on y tient les assemblées publiques de l'académie, dont les salles sont contiguës.

Ce theâtre fut fait en 1584, comme on le voit par l'inscription qui est audessus de l'avant scene : *Virtuti ac genio, Olympicorum academia theatrum hoc à fundamentis erexit, anno 1584. Palladio, Archit.* Il y a des auteurs qui disent qu'il fut commencé le 23

mai 1580. Palladio étant mort le 19 août 1580, n'eut point le plaisir de le voir finir, mais ce fut sur ses dessins & sur ses plans qu'on en continua la construction. J'ai vu des connoisseurs qui regardoient cet ouvrage comme la plus belle architecture moderne de l'Italie (a).

Palais de Vicense.

Parmi les palais de Vicense, il faut d'abord compter les deux palais publics: la *Ragione*, ou *Palazzo della Raggion*, est celui où se rend la justice; il est situé sur la place des seigneurs; c'est un grand & bel édifice de Palladio, où il y a deux portiques l'un sur l'autre, décorés d'ordres dorique & ionique. La salle est grande, mais elle n'est pas belle; c'est-là que les plaideurs

(a) On peut voir au sujet de ce théâtre, *Temanza* dans la vie de Palladio, *Il Forestiere instruito delle cose di Vicenza*, Scamozzi 1761, in-4°. Description du théâtre de Vicense, par M. Patte. A Paris, chez Guessier, rue de la Harpe, 1780. Essai sur l'architecture théâtrale, par M. Patte, 1782. On le trouve dans la collection des plans de théâtres, par M. Dumont. Dans ce dernier ouvrage, le plan du théâtre de Vicense n'est point exact; mais il est gravé en cinq planches in-folio, dans la derniere édition des œuvres de Palladio, donnée par M. *Bertolli Scamozzi* en quatre vol. Il y en aura un cinquieme pour les dessins des antiquités, qui furent faits par Palladio.

se

se rassemblent, comme dans la grand-salle du palais à Paris.

Sur la porte de la salle du conseil, est un grand tableau de Jacob Bassan, représentant deux recteurs aux pieds de la sainte Vierge, bien coloriés, mais bisarrement composés.

Sur une des faces de la place, vis-à-vis le palais public, est le *Palazzo del Capitanio*, qui est d'un ordre composite, de Palladio.

Un peu plus loin, sur la même ligne, est le mont de piété, où l'on prête pour 13 mois à quatre & un sixieme pour cent d'intérêt; il y a dans le même lieu une fondation considérable pour des aumônes & une bibliotheque publique : l'escalier en est très-beau ; l'architecture est maigre ; elle est de Giacomo Borella; on en peut voir la description, comme de beaucoup d'autres palais de Vicense, dans le *Foresliere istruito* que j'ai déja cité.

La place de l'Isola, auprès de laquelle les deux rivieres s'unissent, est vaste & environnée de maisons ordinaires ; mais on y remarque un beau palais des comtes *Chiericati*; il est de Palladio, & d'une étendue immense ; le premier or-

dre forme un périſtile de colonnes doriques ſans piédeſtaux, qui poſent ſur un ſimple ſoubaſſement ; le ſecond ordre eſt décoré de colonnes ioniques ; elles ſont engagées dans les croiſées qui forment le principal corps de bâtiment, mais elles ſont iſolées dans les deux loges ou pavillons qui ſont de chaque côté.

Les autres palais principaux, décorés par le célebre Palladio, ſont les ſuivans : *Valmarana Triſon ; Conte Porto Barbaran ; Tiene mori*, celui-ci n'eſt pas entiérement fini ; *Triſſino di ponte furo ; Orazio Porto ; Conte Schio*, ci-devant *Monti.* Il y a auſſi la *Caſa di Palladio.* Les palais des comtes *Orazio Trento*, & de *Triſſino Baſton*, ſont de Scamozzi ; le ſecond eſt le plus magnifique de tous, de même que celui de *Tiene del Caſtello.* On ignore de qui eſt le palais Caldogno, ainſi que le palais du comte *Valmarana del Giardino* ; on le déſigne ainſi à cauſe d'un très-beau jardin qu'il y a dans ſon palais.

Je pourrois citer beaucoup d'autres maiſons qui ſont très-belles ; pluſieurs ne ſont point achevées, ſur-tout dans les environs ; Palladio avoit tellement donné aux Vicentins le goût de bâtir,

qu'il ruina, par ce moyen, plusieurs familles : on disoit qu'il ne les aimoit pas, & que c'étoit par malice qu'il avoit trouvé le moyen de se venger d'eux, en leur faisant faire de ces folies ruineuses : on remarque, par exemple, la maison du comte Julio Porto, actuellement habitée par Trivilli, marchand de soie, c'est la cinquieme partie d'un palais, dont Palladio avoit donné les dessins, & qui eût été immense ; il n'y a que deux croisées, décorées de trois colonnes engagées, d'ordre composite, qui posent sur un piédestal servant de soubassement ; il n'a point été fini faute d'argent.

On compte plus de 60 églises à Vicense, mais elles ne renferment que peu d'objets de curiosité, si l'on en excepte les suivantes. Eglises.

LA CATHÉDRALE. On y voit une vaste tribune, ou élévation du rond-point, qui fait fort bien ; elle fut décorée à l'occasion du concile de Trente, qui devoit s'y assembler : le pavé du chœur est en compartimens. D'ailleurs cette église est gothique, il n'y a point de bas-côtés ; au-dessous du chœur est une église souterraine.

SANTA CORONA, église des Dominicains; dans la chapelle du fond des bas-côtés à gauche, on voit une adoration des Mages, de *Paul Véronese*, bien composée, peinte avec une grande fraîcheur, & une belle finesse de tons : on diroit que ce tableau vient d'être fait. Il y a de riches draperies qui sont vraies; la Vierge est belle, quoiqu'elle n'ait pas assez de noblesse. Le peintre a tenu ses figures trop sur le bord de la toile de son tableau, ce qui en rapproche le premier plan, & nuit à son effet.

Au troisieme autel à gauche, S. Antonin, archevêque de Florence, distribuant l'aumône aux pauvres, tableau de Léandre Bassan, bien composé, mais dont l'effet n'est pas piquant; les plans sont correctement observés, la couleur en est un peu dure, & le point de vue trop haut.

On conserve dans cette église une épine de la couronne de J. C. dont S. Louis fit présent à un évêque de Vicense.

Dans le chœur de l'église de S. Laurent, le mausolée de Léonard Porto; il est décoré de colonnes d'ordre ioni-

que; la composition en est très-simple & bien exécutée.

A S. Roch, il y a un tableau du Bassan, & un de Zelotti, qui étoit du temps & du pays de Véronese.

Dans l'église de S. Michel, à la chapelle au fond des bas-côtés à gauche, S. Augustin qui guérit des pestiférés, tableau du *Tintoret* : il est traité d'une couleur assez claire, & il n'est pas mal composé, mais la perspective aérienne pourroit y être mieux observée : ce n'est pas un des meilleurs ouvrages de ce maître.

On ne voit à Vicense que de légers restes d'antiquités; dans les jardins des Pigasetta, ou Battistelli, les ruines d'un théâtre qu'on croit avoir été bâti du temps d'Auguste; un reste du palais impérial qui en étoit proche; une partie de l'aqueduc qui y portoit les eaux, dont on voit trois arcs au village de Lobia; une statue d'Iphigénie en marbre grec, qui est aux Dominicains; un chapiteau de colonne qui sert de bénitier à S. Thomas : & un morceau de colonne cannelée, qui est sur la place Gualdi.

J'ai vu avec plaisir une grande ma- Commerce.

nufacture de soie, qui étoit établie depuis quelques années à Vicense, & qu'on appelle *Negozio di Franceschini*, où travailloient plus de 1500 personnes : l'auteur qui est un homme intelligent, a su tirer parti d'un ruisseau, de la façon la plus ingénieuse : tous ses devidoirs & ses moulins sont disposés de maniere à employer le moins de bras qu'il est possible ; je crois que Vaucanson (mort en 1782), qui a fait de si belles choses à Aubenas, eut trouvé encore des idées ingénieuses dans la manufacture de Vicense. On fabrique dans cette ville beaucoup d'étoffes de soie qui se répandent en Italie & en Allemagne.

On fait aussi à Vicense des fleurs artificielles très-estimées, sur-tout les petites plantes herbacées, dans le couvent de sainte Marie la Neuve, & dans celui des *Convertite*.

Il y a une grande foire qui commence le 15 mai, & qui se tient principalement dans la place de Vicense.

Gouvernement. La ville a le privilége d'être gouvernée par la noblesse du pays, divisée en deux corps, *Collegio de' Dottori*, & *Consiglio*, qui choisissent les juges &

les chefs de la ville, & qui décident toutes les cauſes ſans appel. Auſſi la nobleſſe de Vicenſe eſt-elle riche & en grande conſidération : on dit en Italie, *Conti di Vicenza*, *Marcheſi di Mantova.*

Le podeſtà, qui eſt nommé par la république de Veniſe, préſide au conſulat & au conſeil; c'eſt un juge civil; les particuliers ſont les maîtres de le prendre pour juge, à la place des Magiſtrats ordinaires, mais c'eſt à la charge de l'appel à Veniſe : les ſentences de mort doivent être ſoumiſes à la réviſion du conſeil des Dix à Veniſe. Le *Capitano* a dans ſon département, le militaire & l'adminiſtration économique, ainſi que dans les autres villes de l'état de Veniſe.

Les habitans de Vicenſe paſſent pour être un peu vindicatifs & ſauvages; le voiſinage des montagnes entretient naturellement un peu cet ancien caractere de férocité, que les diviſions, les guerres, les trahiſons, formerent pendant pluſieurs ſiecles en Italie : on comptoit qu'il y avoit eu en 1765, plus de 300 meurtres ou aſſaſſinats dans le territoire de Vicenſe, qui ne renferme pas 200 Caractere.

mille habitans ; auſſi avoit-on fait paſſer en proverbes les aſſaſſins de Vicenſe : l'on dit du côté de Vérone, *Vicentini Cani e Gatti*, ou *Mangia Gatti*, & les Vicentins répondent pour faire la rime, *Veroneſi Mezzimatti*.

Les femmes ſont jolies à Vicenſe, & elles ont un beau tein. Les Contadines ou villageoiſes ont bonne grace : elles portent ordinairement des chapeaux de paille ; mais quelques-unes ont leurs cheveux treſſés avec des rubans & roulés derriere la tête ; elles mettent communément une roſe ou un œillet à leurs cheveux avec la branche, d'une maniere fort galante, ſur-tout vers Padoue.

Parmi les gens de lettres qui étoient à Vicenſe, on diſtinguoit le comte Jean Leoni *Montanari*, mathématicien, qui eſt mort, ainſi que le comte Louis *Barbieri*, métaphyſicien, qui avoit écrit ſur la philoſophie. Actuellement on cite M. l'abbé *Pieropan*, maître de phyſique, auteur de pluſieurs machines ingénieuſes, ſur-tout de celle qui ſert à remettre les fractures, & qu'on a publiée à Paris avec éloge en 1782.

M. Antoine *Turra*, médecin de Vicenſe, a donné un catalogue des plan-

tes du mont Baldo, & du mont Sumano, & il travaille à une flore d'Italie, qui contiendra plus de 1600 plantes décrites, avec les synonimes & les propriétés.

M. Jacques *Zigno*, qui avoit fait imprimer à Vicense, en 1771, les trois premiers chants de la Messiade de Klopstock, les a retouchés, & a donné les dix premiers chants de ce poëme à Vicense, en 1782, en deux vol. in-8°.

Madame Elisabeth Caminer *Turra* est auteur d'un journal & de plusieurs poésies; elle a donné à Vicense en 1781, le premier volume de sa traduction du Gesner, intitulée, *Le opere del signor Salomone Gesnero tradotte della signora Elisabetta Caminer Turra; con le due novelle morali del signor Diderot.* Vicenza, 1781, in-8°.

M. Bertolli Scamozzi, habile architecte, garde du théâtre olympique, a donné une belle édition de Palladio; il s'appelle Scamozzi, parce qu'il jouit d'une pension que Scamozzi fonda pour le meilleur architecte de son pays, à la condition de porter son nom.

M. Calderari, jeune gentilhomme, exerce l'architecture avec le plus grand succès.

M. le docteur *Festari*, est aussi connu à Vicense.

M. Jean Arduini étoit ingénieur de la ville, & professeur de chimie, de métallurgie & d'oryctologie ; c'est un homme très-intelligent, très-actif, & très-utile dans son état ; mais il est allé à Venise, & on l'a mis à la tête de l'administration économique & rurale, dans l'état de la république ; on peut voir l'éloge que M. de Saussure fait de son savoir, dans le *Journal de Physique*, janvier 1776.

Son frere M. Pierre Arduino, est un savant botaniste, dont nous avons parlé à l'article de Padoue.

Le territoire de Vicense est très-peuplé : l'on y recueille assez de blé pour nourrir le pays pendant trois ans. L'on y fait environ 200 mille livres de soie, poids de Vicense (a), mais on la trans-

(a) La livre *Sottile* de Vicense, équivaut à 10 onces 6 gros, 48 grains de Paris. Elle se divise en 8 *dramme*, chacune en trois scrupules, le scrupule en 60 grains, c'est-à-dire, que la livre contient 1440 grains.

Le pied vaut 13 pouces 1 lig. $\frac{9}{10}$; ainsi le pas géométrique d'Italie employé dans le plan de Vicense, vaut 5 pieds 5 pouces 9 $\frac{1}{2}$ lignes ; & j'ai supposé que 100 toises faisoient 109 $\frac{1}{2}$ pas ; parce que dans chaque ville on prend pour pas géométrique les cinq pieds du pays.

porta ailleurs. La grande manufacture de Schio fournissoit 500 pieces d'étoffes par an; mais ce commerce est fort diminué.

Dans le village *delle Nove*, on a établi une fabrique de faïance & une de porcelaine.

L'abondance des eaux dont le territoire est arrosé, le rend très-fertile, & on l'appelle le jardin de Venise.

Environs de la ville.

Les environs de Vicense offrent un grand nombre de choses remarquables en architecture, en peinture & en histoire naturelle. On trouve d'abord au sortir de la ville, le champ de Mars, grande esplanade bordée de fossés, l'on va le soir y prendre le frais : le milieu est semé de sainfoin, on y entre par un arc de triomphe où il y a une grande porte cintrée, & deux petites portes carrées, avec une fenêtre aussi carrée au-dessus; il est décoré de colonnes doriques à refends, qui sont engagées, & porte un petit attique, au milieu duquel il y a une inscription : cet attique est terminé par un fronton : aux deux extrêmités de l'entablement, on voit deux petites pyramides. Cet arc est d'une bonne proportion.

Arc de Triomphe.

Le jardin du comte de Valmarana, est situé vis-à-vis de cet arc de triomphe ; on y voit un petit périſtile, qu'on dit être du Palladio, décoré de six colonnes d'ordre dorique qui portent un fronton : il sert pour prendre le frais à couvert, il est précédé de quelques chambres qui forment un petit caſin.

La rotonde est un caſin du marquis Capra, à un mille de Vicenſe, il est de Palladio ; on y lit dans la friſe, *Marius Capra Gabrielis F.* On y monte par quatre eſcaliers qui conduiſent aux quatre faces différentes, compoſées d'un périſtile de ſix colonnes ioniques qui ſupportent un fronton ; ainſi extérieurement, cet édifice a le caractere d'une égliſe; on entre dans les ſalles à manger, & dans tous les bas, par des portes pratiquées au milieu des eſcaliers : au premier étage, il y a dans le milieu un ſalon de forme ronde, avec quatre eſpeces de galeries qui conduiſent aux quatre périſtiles ; ces galeries étant ſans portes, font partie du ſalon : il eſt décoré en peinture d'un ordre dorique compoſé : ce faux ordre ſoutient un baluſtre réel qui eſt ſur l'entablement, au-deſſus duquel on peut tourner autour du ſalon.

La coupole eſt diviſée en cadres, où ſont des tableaux & des niches; elle eſt trop chargée d'ornemens, & ces ornemens ſont un peu lourds. Les peintures qui ſont dans ces cadres, ſont des freſques du Fiammingo, elles repréſentent des vertus, & plus bas des divinités: le deſſin n'eſt ni léger ni correct; cependant les figures ne ſont pas mal compoſées, la couleur en eſt vigoureuſe & aſſez bonne: on trouve qu'il a cherché à imiter Paul Véroneſe.

Quand on ſort de Vicenſe par la porte de la *Madonna del monte*, on trouve à droite un arc de Palladio, décoré de quatre colonnes corinthiennes engagées, portant un petit attique ſur leur entablement: on voit au-deſſus les figures de N. S. & de S. Vincent, & le lion aîlé de S. Marc, dans le milieu; cet arc auquel on ne reproche que les colonnes engagées, eſt fort joli, bien en proportion: l'entablement en eſt cependant un peu ſerré. Il fait l'ouverture d'un eſcalier de 290 marches, qui conduit à l'égliſe dont nous allons parler.

MADONNA DEL MONTE, égliſe des Servites, à laquelle on arrive par des

arcades, dans le goût de celles du portique de Bologne, T. II, p. 334; cette galerie en arcades, a un mille de long, depuis la ville; on y a travaillé longtemps, avec le secours des ames dévotes.

L'église est moderne & décorée d'un ordre corinthien : mais elle n'est point belle, on y a entassé beaucoup de mauvais ajustemens. On y remarque des statues & des bas-reliefs d'Orazio Marinali.

Cène de Paul Véronese.

Dans le réfectoire des Servites, il y a un fort beau tableau de *Paul Véronese*, dont la composition est très-simple, dans le goût de celle de son tableau, qui est au réfectoire de S. Jean & S. Paul de Venise, du moins l'architecture qui est très-belle est la même en général, & il n'y a de changement considérable, que dans la disposition des figures. Ce tableau représente une cêne donnée par S. Grégoire à cinq pauvres, dont l'un est J. C., l'autre S. Pierre, deux cardinaux sont aux deux coins de la table : l'ordonnance du tableau est admirable; il est bien colorié, les figures bien pensées, bien drappées & de beau caractere : une belle couleur locale supplée à l'intelligence du clair-obscur,

qu'on ne trouve pas assez dans ce tableau. On remarque sur le devant à droite, auprès d'un pilier, un chien : à gauche, un singe & un page qui tient un petit chien : toutes les attitudes sont très-variées, & les teintes très-fines, mais les ciels ont un peu changé.

La vue de la campagne & de la ville, dont on jouit dans ce couvent, est belle : on y découvre une grande plaine couverte d'arbres, & une campagne très-riche.

A deux lieues de Vicense est une maison des comtes Caldonio, ou Caldogno, où il y a des peintures estimées : ce bâtiment passe pour être de Palladio, du moins il en a le goût & la richesse.

Les comtes *Trissino*, les comtes *Poianna*, les comtes *Gualdi*, les *Tiene*, les *Tornieri*, les *Quinti*, & sur-tout les *Porti*, ont aussi de fort belles maisons de campagne : j'en pourrois citer beaucoup d'autres remarquables par leur architecture ; car Palladio n'a pas restreint à l'intérieur de la ville l'exercice de ses talens.

Les amateurs de la bonne architecture doivent aller voir le petit temple dans

le goût du Panthéon, qui eſt un chef-d'œuvre, à 8 lieues de Vicenſe.

Coſtozza eſt un village ſitué à deux lieues au midi de Vicenſe, dans les *Colles Berici*, qui ſont composés de pierres calcaires : on y voit une grotte fameuſe creuſée dans l'intérieur de la colline, en forme de labyrinthe & d'une vaſte étendue : on l'appelle *Covoli*, l'on y trouve des ſalles, des allées, des routes, des arcs commencés, des ſources, des incruſtations, & d'autres ſingularités dignes de l'attention des curieux ; le labyrinthe paſſe pour avoir une lieue de longueur ; ce n'eſt ſans doute qu'une carriere qu'on a creuſée anciennement.

Minéraux. A S. *Pancrazio di Barbarano*, il y a des eaux chaudes ſulfureuſes. On trouve auſſi beaucoup de mines dans ce territoire, ſur-tout dans les collines de Tretto, où l'on tire encore une terre argilleuſe, très-blanche & très-onctueuſe, connue ſous le nom de terre de Vicenſe. On s'en ſert pour la porcelaine de Veniſe. Les eaux de *Recoaro* ſont dans les montagnes du Vicentin, à deux lieues de Valdagno, & huit de Vicenſe au N. O. M. le chevalier Lorgna en a publié une analyſe complete en 1780.

Ces eaux ſont martiales, & elles ont de la réputation depuis 1689, que la principale ſource fut découverte. M. Lorgna a trouvé dans chaque livre quinze pouces cubes, meſure de Veniſe, d'air acide vitriolique, ſuivant la dénomination de Prieſtley, c'eſt-à-dire, de gaz ſulfureux; huit grains poids de Vicenſe de ſelenite; trois grains de fer en diſſolution; deux grains de ſel amer à baſe terreuſe; deux grains de terre calcaire commune, & un tiers de grain de terre vitrifiable.

Les montagnes qui ſont au midi de Padoue & de Vicenſe, *Colles Euganei*, furent le ſéjour des premiers habitans de la Lombardie, à qui l'on attribue la fondation de pluſieurs villes; nous en avons parlé à l'occaſion de Padoue.

Sette Communi, ſont ſept villages ſitués ſur des rochers eſcarpés, entre Vicenſe & Vérone, habités par des hommes très-forts & très-vigoureux; on croit qu'ils deſcendent des Cimbres & des Teutons, qui chaſſés par Marius, vinrent ſe réfugier dans ces montagnes: ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'ils parlent encore dans le ſein de l'Italie, l'ancien Saxon. Le roi de Danemarck,

étant à Venise en 1709, eut la curiosité de les aller voir : il entendit leur langue, & s'en fit entendre, en parlant Danois. Nous avons sur cette matiere un ouvrage curieux : *Dei Cimbri Veronesi e Vicentini libri 2, di Marco pezzo Veronese, terza edizione. In Verona*, 1763, in-8°. On parle aussi une espece d'allemand dans 17 communautés des montagnes de Vérone.

Une partie des montagnes qui sont au nord de Vicense, du côté du Tirol, & au nord de Vérone sont volcaniques. La montagne du Diable auprès de S. Jean Ilarion, trois lieues au nord-ouest de Vicense, dans le territoire de Vérone, renferme des colonnes prismatiques de basalte, semblables à celles de la chaussée d'Antrim, ou de la chaussée des Géans en Irlande. M. Strange en a donné la description & la figure, dans les transactions philosophiques de 1775, & dans un mémoire imprimé à Milan en 1778, *De' monti Colonnari, e d'altri phenomeni volcanici dellò stato veneto*. M. l'abbé Fortis, a donné aussi sur cette matiere, un mémoire intitulé : *Della valle volcanico-marina di Ronca nel territorio Veronese. Venezia*, 1778,

Colonnes de Basalte.

in-4°. Voyez le journal de physique, décembre 1779, p. 507. La description de la chaussée des Géans a été donnée par Drury, elle est rapportée dans l'Encyclopédie au mot *Pavé des Géans*, & représentée dans les planches, T. VI. Il faut consulter aussi sur cette matiere, l'ouvrage de M. Faujas sur les volcans éteints du Vivarez, pag. 333, & la description de la belle grotte de Fingal, dans l'île de Staffa, au N. O. de l'Ecosse, à 57 degrés de latitude. Lettres sur l'Islande, par M. de Troil, Paris 1781. A Tour in Scotland, par M. Pennant, 1774, in-4°.

Dans les montagnes qui sont au S. E. ou du côté de Padoue, on rencontre aussi des pierres ponces & autres débris de volcans (à ce que m'a assuré M. Arduini), on y trouve beaucoup de coquilles & de corps marins, des saphirs, des jacintes, des topases, des terres colorées, comme la terre verte de Vérone, dont nous parlerons plus bas; du verre fossile, des pierres obsidiennes, des pierres meulieres; du zinc, de l'arsenic, de l'alun, du charbon, & même des métaux précieux, on en voyoit des échantillons chez M. Arduini (qui a

publié quelques lettres à ce ſujet), chez M. Antonio Maſtini à Valdagno, & chez M. Turra, médecin de Vicenſe.

En ſortant de Vicenſe par la porte de Vérone, on trouve à un mille de diſtance, un caſin de l'architecture de Palladio, appartenant ci-devant au comte Arſiero, actuellement aux *Tornieri*.

Mais avant que de parler de la route de Vérone, nous ferons une digreſſion pour les petite villes de Baſſano, & de Roveredo.

BASSANO eſt une ville de 10000 habitans, qui eſt à 7 lieues au nord de Vicenſe, & à 10 lieues de Padoue, ſur les bords de la Brenta, à ſa deſcente des Alpes, & ſur la route d'Allemagne, dans une ſituation agréable, environnée de villages très-peuplés, & de collines qui ſont plantées de vignes & d'oliviers. On ignore ſa premiere origine, mais elle paſſe pour être ancienne. Elle dut ſon principal accroiſſement aux Ezelins, qui s'y établirent. Cette famille étoit de la *Marca Trivigiana*; & M. Verci en a publié l'hiſtoire. A la mort du dernier Ezelin, en 1259, cette ville reprit ſa liberté, ſous la protection des habitans de Pa-

doue : elle paſſa enſuite ſucceſſivement ſous la domination de Scaligers, des Carrares, des Viſconti. Enfin en 1404, elle paſſa ſous la domination de la république de Veniſe, & fut fortifiée & embellie.

Dans le temps de la ligue de Cambrai, Baſſano fut priſe & repriſe pluſieurs fois; les Allemands la ſaccagerent. Mais depuis elle s'eſt relevée ; elle a tous les priviléges de ville, & ſon conſeil eſt réputé noble à Veniſe, comme ceux des autres villes de Terre-Ferme.

Le pont qui eſt ſur la Brenta, & qui joint la ville avec le fauxbourg, appellé de Vicenſe, étoit un bel ouvrage de Palladio, mais il a été refait tout à neuf par Ferracini.

On remarque à Baſſano, une grande & belle place, ſur laquelle ſe bâtit actuellement la nouvelle égliſe de S. Jean-Baptiſte.

Il y a ſix portes de ville, dont l'une eſt de l'architecture de Palladio. Il y a 30 égliſes, tant grandes que petites, dans leſquelles on trouve beaucoup de tableaux des Baſſans, qui ont fait la réputation de cette ville dans l'hiſtoire de la peinture. Il y en a ſur-tout, au

Dome, à S. Joſeph, à S. François, aux Capucins, & à Notre-Dame-des-graces. La ſalle du conſeil eſt, pour ainſi dire, une petite galerie de leurs ouvrages.

Le plus célebre des Baſſans eſt *Giacomo da Ponte*, appellé auſſi le vieux Baſſan, il nâquit en 1510; ſes quatre fils ſe diſtinguerent auſſi, ſur-tout François & Léandre Baſſan.

Cette ville eſt encore la patrie d'un habile mécanicien, nommé Barthélemi Ferracini, dont nous avons parlé, à qui l'on a élevé en 1783, un monument, où l'on voit ſon buſte en marbre de Carrare. Il y a eu d'autres perſonnages remarquables, tels que Lazare *Buon-amico*, qui eut dans le ſeizieme ſiecle une très-grande réputation. *Campeſano* poëte, *Vittorelli* théologien, *Marinali* ſculpteur.

M. l'abbé *Roberti*, auteur connu, M. J. B. *Verci*, hiſtorien & antiquaire, M. *Vittorelli* poëte, y ſont actuellement, & font honneur à cette ville, ainſi que *Volpato*, habile graveur de Rome.

On peut voir dans les ouvrages de M. Verci, les noms des autres perſon-

nages distingués auxquelles cette ville a donné naissance.

L'imprimerie de Remondini, est le plus grand établissement de ce genre qu'il y ait en Europe, on y occupe mille personnes, sans compter ce qu'on fait imprimer à Venise : il y a 17 presses pour les livres, 21 pour les estampes, 4 pour les papiers dorés ou marbrés, onze graveurs en taille-douce, deux en bois, trois papeteries qui renferment dix cuves; M. Remondini a fait construire, en 1783, des cylindres à la maniere de Hollande, tels qu'on peut les voir dans l'art de faire le papier, qui fait partie de la collection des arts de l'académie; on y a établi des manufactures de papiers peints à la maniere de France ou des Indes; des fonderies de caractères; enfin on trouve à Bassano, ce qu'on auroit peine à trouver dans de très-grandes villes, & l'on en a l'obligation à M. le comte Remondini (il posséde actuellement un grand fief, qui lui donne ce titre), il a 16000 ducats de revenu indépendamment d'un commerce immense. Au mois de mai 1783, M. Boscovich est allé s'y établir, pour faire imprimer la

collection de tous ses ouvrages mathématiques, en 5 volumes in-4°, on en faisoit un volume tous les deux mois.

Le commerce de soie est considérable à Bassano, & il s'augmente encore de jour en jour; on y fait diverses étoffes. Il y a une manufacture de porcelaine; on y travaille les cuirs & les peaux, & le commerce en général y a beaucoup d'activité. On tire des marchandises d'Allemagne par Trente, pour les distribuer dans l'état de Venise.

Le territoire produit beaucoup de blés, de vin & d'huile : la viande, le laitage, le gibier y sont excellens & en abondance. L'air y est pur, & contribue à la santé des habitans, comme à l'exercice de leurs talents.

M. Goldoni, ingénieur & naturaliste, a découvert en 1785, à trois lieues de Bassano, des restes de volcans, & de la bonne pouzolane.

Feltri. Au nord de Bassano, on trouve le Feltrin, province de la Marche Trevisane, dont la capitale est Feltri, ville située à 18 lieues au nord-ouest de Venise. Ce pays est remarquable par les productions marines dont la vallée est remplie. M. Odoardi a publié en 1764, une

une dissertation en forme de lettre, à M. Vallisnieri, dans laquelle il prouve par le grand nombre de testacées qu'il a trouvés dans ce territoire, par les couches du terrein, & autres observations minéralogiques, que la mer adriatique a couvert la vallée de Feltri, qui n'est qu'une continuation des lagunes de Venise. Les différentes couches de pierres, de coquillages & de terres, sont inclinées vers la mer, & semblent marquer qu'elles en ont été abandonnées successivement, & que les lagunes de Venise se dessécheront aussi à leur tour.

Bassano n'est qu'à 12 lieues de Roveredo & de Trente; il y a des voyageurs qui vont visiter ces deux villes avant que d'aller à Vérone, & c'est ici le lieu d'en donner une idée.



CHAPITRE V.

De la Ville de Roveredo & de l'Académie des Agiati.

ROVEREDO, Rovereto, ou Rovereid, en latin *Roboretum* ou *Roveredum*, eſt une ville d'environ huit mille habitans, ſituée dans le Trentin Autrichien, & la Marca Trivigiana (a), preſque au milieu de la vallée agréable de Lagarina, ſur le bord du Leno, à la gauche de l'Adige, quatre lieues au midi de Trente, qui la renferme dans ſon dioceſe, & dix lieues au nord de Vérone; on y paſſe quand on prend la route d'Allemagne; l'empereur en

(a) On la comprend quelquefois dans le Tirol, mais elle n'en dépend qu'accidentellement pour l'adminiſtration. Il en eſt de même de Trente, qui eſt véritablement une ville d'Italie, ſituée dans la Marca Trivigiana, fondée par les Etruſques, ou par les Gaulois, vers le même-temps, que Vérone & Breſce. C'eſt la premiere ville qu'on trouve en Italie, lorſqu'on vient par l'Allemagne. Mais comme j'écris pour les François qui ne vont guere juſques-là, je ne parlerai pas de Trente plus en détail.

1765, & le pape en 1782, y ont séjourné.

On ne fait guere quelle a été la premiere origine de cette ville, c'étoit autrefois une dépendance du château de Lizzana, *Arx Liciniana*, mais l'on n'a presque rien écrit sur cette matiere ; M. Andrea Saverio *Bridi*, secretaire de l'académie des *Agiati* se propose de travailler sur cette histoire.

Le savant abbé Tartarotti (*Mem. ant. di Rovereto*), est porté à croire qu'elle a été fondée par l'ancienne maison des comtes de *Castelbarco* qui étoient les maîtres de toute la vallée *Lagarina*, & qui y avoient bâti plusieurs châteaux dans des temps antérieurs à toutes les notices qui nous sont parvenues de Roveredo. En 1200 c'étoit la résidence du juge de la Vallée ; en 1300 elle fut environnée de murs, & l'on y bâtit un fort. Il est souvent parlé de cette ville dans les titres postérieurs au onzieme siecle ; mais il paroît que ce n'étoit alors qu'un fort petit endroit, appellé simplement *Borgo* ou *terra di Roveredo*. Lorsqu'en 1416 elle passa de la domination des comtes de Castelbarco à celle de la république de Venise, on en fit une forte-

reſſe conſidérable ; on augmenta la po-pulation, & l'on y plaça un Capitanio & un Podeſtà.

Cette ville étant ſur les confins de l'Italie & de l'Allemagne, & ſes habi-tans naturellement induſtrieux, il s'y forma bientôt un commerce conſidéra-ble, ſur-tout celui des laines, qui attira dans la ville un grand nombre de fa-milles nouvelles.

La culture des mûriers & la fabri-cation des étoffes de ſoie s'y établirent avant 1500, & firent abandonner le commerce des laines ; alors les citoyens les plus aiſés de Roveredo voulurent acquérir le droit de bourgeoiſie ou de nobleſſe à Vérone.

En 1488, Roveredo ſe défendit vail-lamment contre les Allemands.

En 1509, Roveredo fut cédée par les Vénitiens à la maiſon d'Autriche, qui la poſſéde encore actuellement ; l'empereur Maximilien lui accorda le titre de ville, avec divers autres privi-léges; & par les traités de Worms en 1518, elle fut unie au comté de Tirol. L'année ſuivante il y eut pluſieurs per-ſonnes aggrégées à la nobleſſe de cette province : & pluſieurs autres dans la ſuite

qui ont reçu le titre d'*Eques Auratus*, de chevalier, de baron, ou de comte du ſaint Empire; enſorte que l'on y compte actuellement environ quarante familles ainſi décorées. Pluſieurs des citoyens de cette ville ont eu le titre de conſeiller de l'empereur, & pluſieurs ont rempli des poſtes diſtingués dans les armées d'Allemagne.

L'égliſe archipresbytérale de S. Marc, eſt la principale égliſe de Roveredo; elle fut interdite par l'évêque de Trente, à l'occaſion d'un mauſolée que la ville vouloit élever à l'abbé Tartarotti, qui avoit écrit contre le prétendu martyre de S. Adelpret, évêque du douzieme ſiecle, pour lequel on a une grande vénération à Trente; les habitans de Roveredo ſoutinrent leur droit de patronage ſur l'égliſe, & ils gagnerent leur procès.

Il y a une bibliotheque publique dans le collége, fondé en 1662, par le chanoine Ferdinand *de gli Orefici*, & l'on y a réuni celle de l'académie.

Le commerce actuel de cette ville conſiſte principalement dans le tranſport & les commiſſions de ſoie pour l'Allemagne; celle que l'on recueille dans le pays

eſt peu conſidérable, à cauſe de la petiteſſe du territoire; mais on l'y travaille parfaitement : l'art des teintures y eſt auſſi porté aſſez loin, ſur-tout pour un pays, où l'on a peu de reſſources. Les richeſſes que ce commerce y a verſées, de même que le luxe & le goût de ſociété qui en eſt une ſuite, ont contribué à en polir les mœurs; & le changement eſt devenu ſi grand depuis quelques années, que les perſonnes d'un certain âge ne reconnoiſſent plus leur propre pays : le même changement me paroît avoir eu lieu dans la plupart des villes d'Italie, par la grande fréquentation des étrangers qui y voyagent plus que jamais.

Cette ville eſt jolie; les maiſons ſont bâties d'une belle pierre blanche ou rouge, ſemblable à celle dont on ſe ſert à Trente : on s'apperçoit de l'augmentation des richeſſes de cette ville, par le grand nombre de nouveaux édifices, par les équipages, par les ameublemens & autres ſuperfluités du goût le plus moderne : on y a bâti une ſalle de théâtre; & le nombre des habitans paroît s'accroître de jour à autre.

Le langage du pays eſt moins dur

que celui de bien d'autres de la Lombardie, il eſt ſuſceptible même des agrémens de la poéſie, comme l'a fait voir le Cav. Joſeph Vannetti, dans un petit ouvrage fait ſur ce ſujet.

Le goût des belles lettres s'y eſt répandu en même temps que les autres genre de culture, & l'on en a banni la vieille maniere de philoſopher, qui infectoit encore l'Italie, il n'y a pas bien long-temps.

On attribue le principal mérite de cette révolution à l'abbé Jérôme *Tartarotti*, mort en 1761, qui étoit un ſavant critique, & un poëte très-eſtimé. Il a écrit contre le préjugé des ſorciers, & il a eu la gloire de faire revenir bien des perſonnes de cette ſtupide crédulité. Il fut ſecondé par ſon frere Jacques *Tartarotti*, auteur de la notice des écrivains du Tirol & de Trente, par le P. Mariano Ruele, Carme, par le docteur Antoine *Chiuſole*, qui a donné une bonne géographie, & par le Cav. Joſeph-Valerien Vanetti, qui a donné pluſieurs ouvrages d'érudition & de poéſie. M. Vanetti contribua ſur-tout à répandre dans la bonne compagnie le goût des lettres : ſa femme *Bianca Laura Sai-*

bante, qui dès sa jeunesse, avoit cultivé son esprit, sous la direction de l'abbé Tartarotti, s'occupoit de poésie, de musique, de dessin; elle a été regardée comme une des femmes distinguées de l'Italie; on imprime actuellement quelques-unes de ses lettres sur les devoirs & la parure des femmes, dans la *Raccolta d'opuscoli*, que publie l'abbé Meloni de Ferrare, avec d'autres ouvrages des Italiennes distinguées. Elle contribua beaucoup vers 1750, à l'établissement d'une académie qui est devenue célebre. Les personnes qui se rassembloient chez elle, tel que l'abbé Joseph-Felix *Givanni*, l'abbé *Gotardo Festi*, M. François *Saïbante*, s'occupoient de poésie & d'éloquence; ils s'associerent ensuite MM. Clément *Baroni Cavalcabò*, le baron *Valeriano Malfatti*, l'abbé Jean-Baptiste *Grafer*; enfin l'académie des *Agiati* de Roveredo commença au mois de décembre 1750; les principaux auteurs de cette institution, furent MM. Joseph Valerien *Vannetti*, François *Saïbante*, & Mad. Vanetti, chez laquelle se tenoient les assemblées.

Le nom d'*Agiati* signifie *a lor Agio*, à leur aise, c'est l'académie des gens

qui donnent carriere à leur goût & à leur génie, sans gêne & sans contrainte : les autres académies pourroient toutes, ou à-peu-près, se donner le même nom, du moins en Italie. La devise (*impresa*), est un petit escargot (*Chiocciolino*), qui se glisse jusqu'au sommet d'une pyramide, avec cette légende, *Giunto'l vedrai per vie lunghe e distorte.*

Le 27 septembre 1751, cette académie tint une assemblée publique pour la premiere fois ; l'impératrice reine s'en déclara protectrice par un diplôme du 29 septembre 1753 (V. le P. Zaccaria, *Storia letteraria d'Italia*, Tom. VIII). Bientôt les savans les plus illustres de l'Italie & de l'Allemagne, ornerent la liste de cette académie, mais elle languit un peu depuis la mort de M. Vannetti.

La ville de Roveredo est la patrie de plusieurs auteurs célebres ; j'en ai déja cité quelques-uns, M. l'abbé Jean-Baptiste *Graser*, professeur de morale, & bibliothécaire à Inspruck, est connu pour la poésie & la critique ; on connoît M. Felix *Fontana*, dont nous avons parlé Tom. II, pag. 565 ; le P. Grégoire *Fontana* des écoles Pies, profes-

seur à Pavie, dont nous avons parlé T. II, pag. 29; M. Joseph Fontana leur frere, est un médecin de réputation; M. l'abbé Adam *Chiusole*, a donné un poëme italien sur la peinture.

M. Vannetti a été remplacé dans les fonctions de secrétaire de l'académie, par M. Clementino Vannetti son fils, à qui je dois divers articles de la notice que je viens de donner. Il a publié plusieurs ouvrages en latin & en italien, en vers & en prose, entr'autres la vie de Gaspar Antonio Baroni Cavalcabò, peintre habile, né à Sacco, dans le territoire de Roveredo, & qui se distingua au commencement du siecle.

M. Clément *Baroni*, dont j'ai déja parlé, a écrit sur la philosophie, sur les matieres d'érudition, une histoire du *val Lagarina*.

M. Christophe *Baroni* son frere, s'est occupé de mécanique & d'hydraulique.

M. l'abbé André *Bridi*, archiviste de Mantoue, est aussi de Roveredo.



CHAPITRE VI.

Description de Vérone.

APRÈS cette digreſſion pour Baſſano & Roveredo, nous allons reprendre la route ordinaire de Vérone. En partant de Vicenſe, on paſſe au château de *Monte-bello*; il y a une poſte de dix milles; de Monte-bello à *Torre de' Confini*, une poſte & demie, à treize milles, delà à Vérone, une poſte de neuf milles.

Depuis Vicenſe juſqu'à Vérone, le terrein eſt un peu pierreux; il y croît des mûriers en abondance; & à chaque mûrier il y a une treille qui, paſſant d'un mûrier à l'autre, forme des chaînes & des guirlandes de verdure, dont l'effet eſt très-agréable.

VÉRONE, *Verona*, eſt une ville de 58 milles ames, ſituée dans l'état de Veniſe, à 25 lieues de la capitale, & à 32 lieues de Milan, à 45 d. 26′ de latitude, & 28 d. 58′ 30″ de longi-

tude, par rapport au méridien de l'île de Fer. Elle est située aux pieds des montagnes sur les bords de l'Adige, il y a une plaine du côté du couchant & du midi.

Les uns rapportent la fondation de Vérone aux anciens Etruriens, ou aux Euganéens, d'autres à des peuples sortis des provinces qui sont entre la Seine & l'Yonne, qui habiterent les premiers la Lombardie, avant Bellovese, qui passa en Italie l'an 613, avant les Cénomans (I. 345), & les Sénonois, dont l'expédition est de l'année 391 ans avant J. C. (III. 268). Vérone fit ensuite partie de l'Empire Romain. Ce fut auprès de Vérone, à l'endroit appellé Raldone, que Marius defit, 110 ans avant J. C. les Cimbres, peuples Gaulois-Germains, qui venoient s'établir en Italie, il en resta 600 mille sur le champ de bataille. Jules-César en fit une colonie romaine, delà vint le droit de bourgeoisie, dont les habitans de Vérone jouissoient à Rome. Tacite l'appelle *Coloniam Copiis Validam*. Martial la préfere à Mantoue.

Dans la guerre de Vitellius, l'an 69, Vespasien choisit la plaine de Vérone,

pour ôter à Vitellius une puiſſante colonie ; les Véronois le ſervirent utilement, & donnerent l'exemple aux autres villes.

L'empereur Philippe fut vaincu & tué l'an 249, près de Vérone. Quelques années après, les Germains y furent défaits, lorſqu'ils venoient au ſecours d'Auréole, & le ſecond fils de Gallien reſta gouverneur de Vérone.

Il y eut encore près de cette ville une bataille mémorable, l'an 285 : l'empereur Carin défit Sabinus, qui s'étoit emparé de l'Empire, après la mort de Carus.

Les premiers avantages de Conſtantin ſur Maxence, l'an 312, commencerent par la priſe de Vérone ; c'eſt à cette époque que s'établit l'indiction, par les impôts qui furent levés dans le pays.

A la décadence de l'Empire, Vérone fut la proie des Barbares, qui déſolerent l'Italie, à commencer par Attila. Odoacre y fit ſa réſidence : il fut défait par Théodoric, l'an 489, près de Vérone. Celui-ci s'établit alors dans cette ville & lui rendit ſon premier éclat, il y fit une nouvelle enceinte de murail-

les, des forts, des bains, & un amphithéâtre.

Les empereurs de Constantinople, ayant envoyé des armées contre les Goths, les succès furent variés. Vérone en profita pour reprendre sa liberté; mais les Francs en 553, & ensuite les Lombards, conduits par Alboin, vinrent à leur tour, & s'emparerent de Vérone, ainsi que des autres villes de la Venete; Alboin y fut tué l'an 574. Agilulf y résidoit l'an 590, Didier en 756.

Charlemagne assiégea Didier dans Vérone, & la prit d'assaut l'an 774. Pepin son frere, résté en possession du royaume d'Italie, fit aussi sa résidence à Vérone, & l'on croit qu'il y fut enterré. Vers ce temps-là vécut le fameux archidiacre Pacificus, dont l'épitaphe se voit au-dessus de la porte de la cathédrale. Vérone eut ensuite le rang de ville libre. En 1440, elle étoit sujette aux empereurs, mais les divisions des Guelfes & des Gibelins la déchirerent; les Traversari étoient Guelfes, les Monticoli étoient Gibelins; elle fut gouvernée par Ezzelin, qui vers 1250, y commit toutes sortes d'excès jusqu'en 1259. Après sa mort, on élut pour-

podestà, Martino Dalla Scala, ou Scaliger, qui en 1260, fut fait capitaine perpétuel du peuple ; ses successeurs eurent aussi le titre de vicaires perpétuels de la ville, & la tyranniserent jusqu'en 1387. Les Visconti y régnerent jusqu'en 1405 ; enfin pour se soustraire à la tyrannie, Vérone se donna à la république de Venise, l'an 1405. Ce furent ces guerres qui donnerent occasion à l'inimitié des familles des Cappeletti & des Montecchi, que nous appellons Capulets & Montaigus. Les amours de Romeo & de Juliette, & leur fin tragique, ont passé pour des faits historiques ; il en est même parlé dans Muratori : on voyoit encore dans le dernier siecle la maison des Capulets à Vérone. Cette aventure devenue si célebre, de Giulietta Cappeletti, & de Romeo Montecchi, est en effet rapportée par Corte, dans ses histoires de Vérone, Liv. X, & il la met à l'année 1303. Mais Biancolini, dans ses additions aux chroniques de Zagata, soutient que l'histoire n'est pas vraie, & rapporte plusieurs circonstances pour le prouver. Ces deux familles étoient puissantes à Vérone, & à la tête de deux

partis opposés, mais elle ne subsistent plus, & l'on ignore aujourd'hui où étoient leurs habitations. Le sujet de la tragédie de Shakespear, & de celle de M. Ducis, a été pris dans les histoires de Bandel, religieux Dominicain de Lombardie, qui vivoit dans le seizieme siecle; il fut évêque d'Agen pendant quelque mois; c'est dans cette ville qu'il publia les nouvelles galantes qui le rendirent célebre. Lopez de Vega traita aussi le même sujet, dans sa tragédie des Castelvins & des Monteses, on trouve un extrait de sa piece, dans le quatrieme volume de la traduction de Shakespear, par M. le Tourneur.

On a reproché à M. Ducis, le caractere atroce de vengeance qu'il donne à Montaigu; mais quand on lit les histoires d'Italie, on voit que ce caractere dans les guerres du douzieme siecle, n'y étoit pas très-rare, & malheureusement l'auteur n'est point sorti de la nature, en faisant cependant l'intrigue la plus horrible qu'il y ait sur le théâtre François. Aussi cette tragédie fit dans Paris la plus vive sensation en 1772.

Lorsque après la ligue de Cambrai, les Vénitiens, vers l'an 1520, prirent

le parti de fortifier à grand frais, toutes leurs places, Vérone fut environnée de bastions, & de larges fossés, & l'on fortifia les trois châteaux qui étoient bâtis plus anciennement : *San Micheli*, célebre architecte, présidoit à ces ouvrages, qui pouvoient être alors d'une assez bonne défense; mais on ne peut pas regarder actuellement ces fortifications comme bien importantes, d'autant que la situation de Vérone n'est point forte par elle-même; il y a trois châteaux qui commandent la ville : *Castello Vecchio*, *Castello S. Felice*, & *Castello S. Pietro*. Le vieux château fut construit par Can Grande Scaliger, en 1355 : c'étoit sa demeure. Le château de S. Felix fut bâti par Visconti, en 1393, & perfectionné par les Vénitiens; celui de S. Pierre étoit déja en bon état sous Berenger. L'historien Luitprand l'avoit fortifié; c'est-là que l'empereur Louis fut surpris par Berenger, qui lui fit crever les yeux. On a établi au château vieux une école militaire pour 24 jeunes gens, sous la direction de M. Lorgna, & M. Jouve est un des professeurs.

On ne tient pas de garnison à Vérone, quoiqu'en dise M. Richard, mais

en temps de guerre, on y peut mettre jufqu'à fept à huit mille hommes.

L'enceinte de Vérone eft de 6 $\frac{1}{2}$ milles. Il y a cinq portes qui font ornées d'architecture; la plus belle de toutes, qui eft fermée actuellement, s'appelle *Porta Stupa*, ou *Porta del Pallio*, à caufe du prix de la courfe des chevaux, qu'on appelle en Italie *Pallio*. Elle eft de *San Micheli*, & paffe pour un des beaux morceaux de l'architecture du feizieme fiecle.

Parmi les quatre portes qui fervent aujourd'hui pour entrer à Vérone, la plus remarquable s'appelle *Porta Nuova*, elle conduit à Mantoue; celle qui eft du côté de Vicenfe s'appelle *Porta del Vefcovo*; celle qui va à Brefcia, s'appelle *Porta S. Zeno* : enfin la porte qui eft du côté de la montagne, s'appelle *Porta S. Giorgio*; c'eft la moins belle.

Dans un endroit des fortifications, on voit d'immenfes fouterrains, avec quatre larges ouvertures qu'on appelle *le Boccare*, & dont on admire la conftruction.

L'hiftoire & la defcription de cette ville, fe trouve fort au long dans un grand ouvrage du marquis Maffëi, im-

primé en 1732, in-folio, & ensuite in-octavo, sous le titre de *Verona Illustrata;* il n'y a gueres de ville en Italie dont on ait une description aussi complete. M. le marquis Muselli se proposoit de donner aussi un *Museum Veronense*, mais il est mort sans l'avoir achevé. Comme l'histoire de Maffei ne va que jusqu'à Charlemagne, il faut avoir recours à celles de Jérôme della Corte, de Saraina, Tinto, & Moscardo; Biancolini, mort il y a quelques années, a donné les chroniques de Zagata, & huit volumes sur les églises de Vérone.

La ville est traversée par l'Adige, dont la vue est très-belle; ce fleuve descend du Tirol, passe à Trente, & va tomber dans la mer Adriatique, huit lieues au-dessous de Venise. Il divise Vérone en deux parties, dont la communication est établie par quatre beaux ponts. Le plus remarquable des quatre, est le *Ponte di Castel Vecchio*, il y a plusieurs marches qui en rendent l'accès impraticable aux voitures; il ne s'ouvre qu'une fois l'année, pour le peuple qui va par-là dans la campagne; il est peu nécessaire, si ce n'est pour une sortie en temps de guerre, mais c'est aussi

Ponts.

pour cela qu'il fut bâti. Ce pont a 359 pieds de long, sur trois arches de 72, 85 & 145 pieds d'ouverture : on vante beaucoup celle-ci ; elle est plus grande en effet que celle du fameux pont de Rialto à Venise, qui n'a que 89 pieds d'ouverture ; mais elle n'égale pas celle du pont de Brioude, en Auvergne, qui en a 172.

Quoique l'Adige ne paroisse pas considérable, il y a des temps où il devient très-dangereux ; on en a vu un exemple fâcheux, dans le débordement de 1757, qui inonda une grande partie de la ville, & renversa le pont *delle Nevi* ; ceux de 1767 & 1776, ont aussi causé beaucoup de dommage.

Amphithéâtre de Vérone.

L'ARENA est la chose la plus curieuse qu'il y ait à Vérone : c'est un amphithéâtre magnifique, bâti dans le goût du colisée de Rome, & qui est de la plus belle conservation ; le marquis Maffei en a fait graver le plan. Ce bel édifice est d'une forme ovale, il a extérieurement 464 pieds de long, & 367 de large, ainsi il est moindre que le colisée de Rome, qui a 582 pieds, sur 482 ; la circonférence entiere de l'amphithéâtre de Vérone, extérieu-

reinent prise, eſt de 1331 pieds, (tandis que celle du coliſée eſt de 1615). L'arêne, proprement dite, ou la place vide du milieu a 225, ſur 133 pieds. Il y a tout autour de cette arêne 45 rangs de gradins, faits de beaux blocs de marbre, qui ont 18 pouces de hauteur, ſur 26 de profondeur ou de giron; il peut y avoir 22 mille perſonnes aſſiſes, en comptant un pied & demi pour chacune, & il y en avoit davantage le 12 mai 1782 lorſque le pape y vint.

Cet édifice eſt exactement réparé, & entretenu avec ſoin aux dépens de la ville; on travailloit encore en 1765, à dégager l'arêne, qui étoit encombrée, de ſorte que les premiers gradins ſembloient être à fleur de terre: il en coûte beaucoup à la ville; mais auſſi l'édifice eſt en très-bon état, & pourroit ſervir aujourd'hui de la même façon qu'il ſervoit il y a 1700 ans; on y donne même de temps à autres, des ſpectacles, comme des courſes, des combats d'animaux, ou d'autres fêtes, & je ne crois pas qu'il y ait au monde un endroit plus propre à des ſpectacles, c'eſt-à-dire, plus majeſtueux, plus magni-

fique & plus vaste; en 1769 on y donna pour l'empereur un combat de taureaux & tout l'amphithéâtre étoit rempli.

Aux extrêmités du grand axe de cette enceinte, il y a deux grandes portes, & au-dessus de chaque porte, une plate-forme ou tribune de vingt pieds sur dix, fermée par une balustrade; on a fait ces tribunes pour le gouverneur & la noblesse. Il y a aussi un grand nombre d'issues (vomitoires) dans la circonférence de l'amphithéâtre.

L'extérieur de ce bâtiment est peu décoré : on voit, il est vrai, d'un côté le commencement d'une enceinte à trois ordres d'architecture, appellée l'*Ala dell' Arena*; mais il paroît qu'elle n'a jamais été finie. Le marquis Maffei croit que cet amphithéâtre a été construit sous le regne de Domitien ou de Trajan, c'est-à-dire, vers la fin du premier siecle.

La Bra, Place de Vérone.

Sur cette place appellée la *Bra*, & qui est très-vaste, on a fait un beau bâtiment pour les fêtes extraordinaires; le bas est à arcades & à refends; le premier étage est formé par un ordre dorique; c'est-là où la garde se tient & on l'appelle la *Gran Guardia*.

On a fait sur cette place un trotoir pavé de dalles, appelle *Listone*, qui borde le chemin des carrosses, & où l'on se promene à pied.

LE MUSEUM ou recueil d'antiquités de l'académie de Vérone, est aussi sur cette place : on y entre par une cour environnée d'un portique, sous lequel est le *Lapidario*, construit en 1719 ; c'est une collection très-curieuse d'inscription, & autre monumens antiques ; on y voit des bas-reliefs, des autels de marbre, des colonnes milliaires, des tombeaux ; des inscriptions orientales, grecques, étrusques, latines, sur le bronze, le porphyre & le marbre ; tout cela rangé avec la plus agréable symmétrie ; le marquis Muselli y a mis des chiffres de renvois qui serviront à la description de ce lapidaire, quand on la donnera au public ; dans la cour, que ce portique environne, on projettoit un jardin de botanique, mais l'emplacement est trop étroit. Le portique sert d'entrée à un théâtre qui est annoncé par un péristile de six grandes colonnes ioniques. Au-dessus de la porte qui conduit à la salle de l'académie est le buste du célebre marquis Maffei, qui a fait

tant de bien & tant d'honneur à sa patrie; ce buste avoit été placé de son vivant, il le fit ôter; mais on l'a rétabli après sa mort, comme l'annonce l'inscription qui est au-dessous. *Marchioni Scipioni Maffeo viventi, academia Philarmonica decreto & ære publico. Anno* 1727.

Marchionis Scipionis Maffei, Musæi Veronensis conditoris, protomen ab ipso amotam (*a*), *post obitum Academia Philarmonica restituit, anno* 1755.

Le rendez-vous de la bonne compagnie est dans un appartement de cet édifice, *Camere della conversazione*; c'est une espece de *ridotto* ou casin, meublé aux dépens de 24 familles nobles du pays, sous la protection du gouvernement, où l'on se rend tous les soirs, hommes & femmes, pour le jeu & la conversation; cet usage qui se retrouve dans plusieurs villes d'Italie, est extrêmement commode pour tout le monde; personne n'est assujetti aux embarras de

(a) On croit qu'il devoit y avoir *Amotum*, mais il y a bien certainement *Amotam*.

tenir

tenir maison, de recevoir, de donner à jouer, & personne n'est forcé à ces égards particuliers, qu'on doit à ceux chez qui l'on est, quelquefois malgré soi.

Les portraits des académiciens les plus célebres, & ceux des fondateurs de l'académie filarmonique de Vérone, se voient dans une salle voisine.

On passe ensuite au théâtre, *Teatro Filarmonico*, il avoit été construit en 1718, on l'a rétabli après un incendie arrivé en 1752. Il est très-spacieux & très-beau; le vestibule forme une très-belle salle peinte d'un bon goût d'architecture ionique; la salle du théâtre est jolie, d'une belle forme, presque circulaire: elle a cinq rangs de 27 loges; c'est dommage qu'on les ait fait saillir en ressauts, les unes sur les autres de quelques pouces, comme dans beaucoup d'autres théâtres d'Italie. On y jouoit au mois de novembre 1765, l'opéra d'Antigone, paroles de *Metastasio*, musique de *Giuseppe Sarti Faëntino;* ce spectacle étoit composé supérieurement: il y avoit sur-tout une actrice qui avoit paru depuis peu en Italie, avec une voix surprenante, elle s'appelloit *Aguiari*; mais on la nommoit plus

communément la *Baſtardina*, parce qu'on prétend qu'elle étoit bâtarde, née à Ferrare : je n'ai véritablement rien entendu de ſi ſingulier, que l'étendue & la flexibilité de ſa voix. Voyez T. VII, pag. 206 ; elle eſt morte il y a peu de temps.

Il y avoit auſſi un acteur de la premiere force à Vérone, nommé *Manzoli*, & une danſeuſe très-connue, la *Mantuanina*. Ces acteurs viennent paſſer à Vérone, un temps mort pour les autres théâtres de l'Italie, & ne laiſſent pas d'y gagner beaucoup. La *Baſtardina* avoit 350 ſequins, ou 4200 livres pour une quinzaine de repréſentations ; c'eſt-à-dire, pour le mois de novembre. Ce ſpectacle coûte quarante mille livres aux entrepreneurs, auſſi eſt-il très-beau ; les étrangers y viennent en foule, & les habitans de Vérone en ſont très-empreſſés. Quelquefois ils ont un opéra bouffon, mais c'eſt ſur un autre théâtre appellé *Teatro dell' Academia Vecchia*.

Les principaux reſtes d'antiquités qu'on remarque à Vérone, ſont les ſuivans : un grand arc appellé *Arco de' Gavii*, qui paroît avoir été le tombeau d'une famille diſtinguée. On voit le nom de

Gravius sous les niches des statues, il est près du *Castello Vecchio*; on l'appelle aussi arc de Vitruve, parce que l'inscription prouve que l'architecte de ce monument s'appelloit Vitruve, différent de ce célebre architecte, ami d'Auguste, & dont les écrits nous sont restés (a). Il ne subsiste plus de ce monument que les cintres de l'arc, & quatre colonnes cannelées, sans chapiteaux: il est d'un assez mauvais goût.

Porta de' Borsari, où est l'inscription de l'empereur Galien; c'est une porte à double sortie, que cet empereur fit faire vers l'an 265, avec une enceinte pour se garantir des Germains. Cette porte est jointe à un ancien mur de la ville, dont on voit des vestiges sous les maisons; il y a deux arcades avec frontons; elles sont soutenues par des colonnes corinthiennes, & surmontées de deux petits ordres un peu gothiques, qui ont six fenêtres chacun.

Foro Giudiziale ou *Porta di Leone*; dont on voit quelques restes près des Jésuites, dans la rue appellée *Via de'*

(a) Il pourroit aussi en avoir donné les dessins V. T. VIII, pag. 121.

Leoni, eſt décoré de colonnes compoſites cannelées, & d'un petit ordre attique au-deſſus de trois fenêtres : tout c'eſt mauvais.

On voit encore des reſtes du théâtre dans des caves & des maiſons particulieres, & les fondemens des murs du cirque, vers la maiſon des prêtres de ſainte Cécile.

Le Capitole ou le Panthéon de Vérone étoit ſur la colline de S. Pierre; & c'eſt-là qu'étoit la ſtatue qu'on voit à la place des herbes; il eſt fait mention de ce Panthéon dans une deſcription trouvée depuis peu.

Au-dedans de la ville eſt une vieille enceinte de Théodoric, de l'an 490 environ, & une de l'an 1387, que Galéas Viſconti fit conſtruire pour s'emparer de Vérone, ce fut lui qui fit faire enſuite le château S. Felix en 1393, après s'être rendu maître de la ville, mais ce château a été fortifié par la république de Veniſe.

Egliſes de Vérone.

Les égliſes de Vérone n'ont rien d'extrêmement remarquable : dans la cathédrale, *il Duomo*, on voit le tombeau du pape Lucius III, qui fut chaſſé de

Rome, l'an 1185 ; on y a mis une épitaphe à son honneur.

On y montre aussi un beau crucifix de bronze.

Dans la premiere chapelle à gauche ; une Assomption du Titien; la Vierge est trop coloriée, & tranche dans le haut du tableau ; le bas est bien & sagement composé ; on y voit de beaux caracteres.

Sur le portail de l'église, on remarque des figures gothiques de Roland, & d'Olivier qui fut son compagnon d'aventures ; sur l'épée de Roland on lit ce mot, *Durindarda* : c'étoit le nom de cette épée, dont l'Arioste parle en plusieurs endroits de son poëme, sous le nom de Durindana (XI. 50. XXIII. 78).

M. Dionisi, qui a donné en 1773 l'explication du rithme Pipinien, espece de chanson ancienne, y parle d'une tapisserie brodée, où est représentée la ville de Vérone, environnée de ses 43 évêques, depuis S. Euprepe, qui vivoit l'an 72, jusqu'à S. Annon, l'an 760, on en voit à l'évêché, les portraits faits par le Brusaforzi, l'an 1567.

M. Jean Morosini, évêque actuel, a mis son seminaire & les études de théologie sur le meilleur pied.

L'église de S. George, occupée par des Bénédictines, est d'une architecture qu'on prétend être de S. Micheli & de Sansovin; sur le maître-autel est un tableau de Véronese, représentant saint George, qu'on mene devant les idoles, & qui refuse de sacrifier; le grouppe de S. George est très-beau, & bien colorié; le grouppe qui est devant le Saint, aux pieds de l'idole, est mal composé; il y a dans le haut une gloire qui est trop bleue & gris de lin : la Vierge qu'on y voit est belle : elle est au milieu de S. Pierre & de S. Paul, & a devant elle la Foi, la Religion & la Charité : les deux premieres figures sont jolies, la troisieme qui est vue par derriere, est mal composée, elle semble près de tomber : le petit ange qui apporte la couronne & la palme, est d'un gris violet; les figures sont en général trop à l'angle, & au bord du tableau (a).

Dans la cinquieme chapelle à gauche,

(a) Toute cette critique a été contredite par un connoisseur.

S. Barnabas, Apôtre, qui lit l'évangile sur la tête des malades ; ce tableau est aussi de *Véronese* ; il est bien composé : & d'une couleur vigoureuse ; les caracteres en sont variés, & il s'y trouve une belle intelligence de clair-obscur ; il est meilleur que celui du maître-autel.

Près de cette église est un réservoir où l'eau est amenée par un aqueduc de deux milles de longueur, pour l'usage de la ville.

On voit encore dans la même rue, la maison qu'habitoit S. Pierre martyr, de l'ordre de S. Dominique.

Aux Capucins est un S. Antoine de Padoue, du Guerchin.

A *S. Firmo e Rustico*, on voit un beau mausolée des *Torre*, avec des figures en bronze : on leur trouve un caractere de figures idolâtres.

A *Santa Maria Antica*, on remarque les tombeaux des Scaligers, & surtout de Can Signorio, qui, en 1359, fut élu capitaine général du peuple pour sa vie. Ces tombeaux sont des plus riches qu'il y ait, mais dans le genre gothique.

S. Zénon est une ancienne abbaye,

ſituée vers la porte du même nom : ce couvent paſſe pour avoir été fondé par Pepin, fils de Charlemagne & roi d'Italie, qu'on dit être enterré près-delà, ſous le cimetiere de S. Procule. Les portes de l'égliſe ſont couvertes de bronze, avec des bas-reliefs qui ſont eſtimés pour le genre groteſque : le bénitier eſt un vaſe de marbre de 3 ½ pieds de diametre ; le corps de S. Zénon, évêque de Vérone, eſt ſous le maître-autel. Il n'y a plus de religieux dans ce couvent.

L'oratoire de S. Zénon fut rebâti ou embelli par S. Petrone, dans le cinquieme ſiecle, c'eſt-là qu'étoit autrefois le corps de S. Zénon. S. Grégoire pape dit, que dans le débordement de l'an 509 les eaux de l'Adige monterent juſqu'aux fenêtres ſans pouvoir y entrer, *ad oſtendendum cunctis meritum martyris.* Onofrio Panvinio, dans ſes antiquités véronoiſes, parle de l'oratoire de S. Zénon, & du ſouterrain de Procule, comme de reſtes d'égliſes des premiers Chrétiens ; mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ce genre, eſt à S. Nazaro, du côté de la porte de l'évêque, à la partie orientale de Vérone : on y

voit une ancienne églife, dédiée à S. Michel, taillée dans le roc, pavée de mozaïque, avec des peintures anciennes, c'eft un des plus beaux monumens d'antiquité facrée ; mais l'on ne peut y entrer, parce que c'eft dans l'intérieur du couvent des religieufes.

Dans la grotte de S. Jean in Valle, il y a deux beaux farcophages anciens.

A S. Procule, on montre le tombeau de Pepin, un devant d'autel de *Verde antico*, & un fouterrain de la primitive églife.

A S. Bernardino, on voit une chapelle des *Pellegrini*, conftruite par Michel *San Micheli*.

Il nous refte à parler de quelques édifices profanes que l'on remarque à Vérone. Dans le palais des recteurs, eft la falle du confeil de ville, *Sala del Configlio del Proveditore e della Nobilta*, c'eft l'endroit où s'affemble le confeil des nobles. On a placé fur les murs extérieurs de ce bâtiment, les ftatues de Pline le naturalifte, de Vitruve; de Catulle ; de Cornélius Népos ; tous ces grands hommes étoient de Vérone ; du moins on le prétend, & l'on a voulu en conferver le fouvenir, par ces mo-

numens ; on y voit aussi les statues d'Æmilius Macer, de Jérôme Fracastor, & celle du marquis Maffei en habit de magistrat.

LA FIERA, ou le bâtiment de la foire, est une chose très-remarquable, que Vérone doit aux soins du marquis Maffei, dans le temps qu'il étoit provéditeur de la ville; il y a un grand nombre de maisons & de boutiques, disposées sur un plan très-régulier & très-commode. Les deux foires de Vérone se tiennent au mois de mai & au mois de novembre.

La Dogana est un autre grand bâtiment remarquable.

Palais de Vérone.

Parmi les palais de Vérone, on distingue ceux de *Canossa*, *Bevilacqua*, *Verzi*, *Pompei*, *Pellegrini* (V. Maffei, III. 86), & celui de Guastaverza, sur la place de la Brà, qui est de l'architecture de San-Micheli.

Dans le palais *Bevilacqua*, on conserve de belles statues antiques, & de fort beaux tableaux.

On voit aussi des tableaux ou autres curiosités dans la galerie *Muselli*, dans le palais *Gherardini*, & chez M. *Serpini* négociant retiré.

Les jardins de la maiſon Juſti, près de S. Zéno in monte, ſe remarquent de fort loin, & ont une vue fort agréable.

J'ai été voir auſſi avec plaiſir le palais où habitoit le marquis Maffei, & où demeure ſon neveu; il eſt près le jeu du *Pallone*, du côté de la citadelle. M. Torelli avoit été chargé par la ville d'écrire la vie de ce grand homme, & c'eſt un tribut de reconnoiſſance qui étoit bien dû à ſa mémoire; M. le chevalier de Pindemonti s'en eſt acquité. Le crédit que donnoient au marquis Maffei, & ſa naiſſance & la réputation de ſes ouvrages, fut toujours employé au bien de ſa patrie; il la ſervit, ſoit comme hiſtorien, ſoit comme magiſtrat; tantôt comme interceſſeur auprès de la république de Veniſe; tantôt comme riche particulier: & nous trouvons dans l'hiſtoire peu d'exemples d'un auſſi parfait citoyen.

Marquis Maffei.

La ville de Vérone eſt bien bâtie, on y voit de grandes places, & de fort belles rues, la plupart ont des trottoirs, *Portici*, extrêmement commodes pour les gens de pied; de la *Brà*, c'eſt-à-dire, la place où eſt l'arêne, part une grande & belle rue qui conduit à la porte

neuve du côté de Mantoue ; *le Corſo* eſt une autre grande rue où l'on fait des courſes de chevaux, au commencement du mois de mai ; les prix conſiſtent en velours ou autres étoffes de prix.

Il y a une place appellée *Piazza delle Erbe*, décorée d'une fontaine avec une ſtatue couronnée d'un diadême. Le peuple dit qu'elle repréſente Vérone. Il y a auſſi une place affectée aux aſſemblées de la nobleſſe.

Marbres. Les maiſons, les ponts, les trottoirs & autres bâtimens à Vérone, ſont preſque tous en marbre, parce que le marbre eſt très-commun dans les carrieres des environs de la ville. M. Spada qui en a donné la liſte dans le catalogue des foſſiles des environs de Vérone, en compte 35 eſpeces, tirées d'autant de marbrieres différentes; elles ſont auſſi nommées dans les mémoires de M. Guétard (T. I, p. 399). On y trouve en quantité la pierre blanche, ſemblable à la pierre d'Iſtrie que nous avons vue à Veniſe, & une pierre qui eſt encore plus facile à travailler, & qu'on appelle *Mattone*, où l'on diſtingue des coquilles d'huîtres, & d'autres pétrifications en quantité : les parapets & les cordons

des bastions San-Micheli, & la porte du Pallio, ainsi que la décoration des autres portes, sont de cette pierre.

CHAPITRE VII.

Des Sciences, des Arts, & du Commerce à Vérone.

VERONE est célebre par les gens de lettres qu'elle a produits. Pline le naturaliste, Catulle, Vitruvius Cerdo, Cornelius Nepos, Emilius Macer, Cassius Severus, Pomponius Secundus, sont comptés parmi ses anciens citoyens. On met dans le nombre des modernes, Fracastor, mathématicien, médecin & poëte distingué, & sur-tout Jules-César Scaliger né à la Ferrara dans la vallée de Caprino, qui est du territoire de Vérone; il naquit en 1484: on a écrit de lui, qu'il n'y avoit point eu de plus grand philosophe depuis Aristote, point de plus grand poëte depuis Virgile, point de plus grand médecin depuis Hippocrate. Juste-Lipse dit que les quatre plus

Gens de Lettres.

grands hommes qui aient paru dans le monde, sont Homere, Hippocrate, Aristote & Scaliger; enfin, Huet dit qu'il sembloit formé par la nature, pour que nos derniers temps eussent de quoi opposer à toute l'antiquité.

Le cardinal Norris, & Bianchini, astronome célebre, étoient aussi de Vérone; nous avons déja parlé du marquis Maffei, un des hommes les plus célebres de ce siecle.

On y trouve encore de nos jours, beaucoup de gens de lettres.

M. Ant. Mar. *Lorgna*, colonel d'ingénieurs, chevalier de l'ordre royal de S. Maurice, & directeur de l'école militaire de Vérone, est aussi correspondant de l'académie des sciences de Paris, & il n'y a guere de savans aussi distingués en Italie; il est né le 18 octobre 1738 à Cerea dans le territoire de Vérone, où son pere étoit résident, comme officier de dragons. L'établissement auquel il est attaché, qui est l'*Academia Militare*, a été formé en 1760 dans le vieux château pour 24 jeunes gens qui y sont élevés & instruits dans les sciences relatives à leur état: on n'y voit que des gentilshommes de terre ferme & des

fils d'officiers; car les patriciens ou les nobles Vénitiens, proprement dits, ne suivent guere l'état militaire. Il sort de cette école des ingénieurs & des officiers de mérite. M. Lorgna a donné beaucoup d'ouvrages de haute géométrie, d'hydraulique, de physique; & en 1782, il a partagé les prix de l'académie des sciences de Paris sur la théorie du salpêtre, & la maniere d'en multiplier la production.

Il a été demandé en dernier lieu pour aller visiter le lac de *Sesto* ou de *Bientina*, qui est en Toscane entre l'Arno & le Serchio, & auquel on voudroit donner un écoulement, en perçant une montagne sous le Serchio, sur une longueur de 4 milles, pour procurer le dessèchement d'une partie du territoire de la république de Luques. M. Lorgna a reconnu une colline, où l'on peut faire une coupure à ciel ouvert, qui n'aura que 60 pieds de hauteur, & par laquelle on pourra conduire à la mer les eaux du lac de Sesto.

M. *Cagnoli*, un des plus habiles astronomes que je connoisse, est né à Zante le 29 septembre 1743; mais son pere étoit de Vérone. Il a bâti un observa-

toire à Paris en 1782, & doit bientôt en faire un à Vérone; il a fait faire les meilleurs instrumens par M. Megnié, & il les a vérifiés avec une sagacité & une patience peu communes. Il va publier un excellent traité de Trigonométrie sphérique, dans lequel il y a beaucoup de choses ingénieuses & nouvelles.

M. *Salimbeni*, capitaine d'ingénieurs, a donné en 1782 des recherches sur les équations du troisieme degré.

M. Pierre *Cossali* a écrit aussi sur le cas irréductible des équations du troisieme degré.

M. Paul *Delanges*, ingénieur, a écrit sur le frottement des cordes & sur la poussée des terres.

M. l'abbé Gaetano Marzagaglia est aussi un mathématicien connu à Vérone.

M. le comte *Betti*, secrétaire de l'académie d'agriculture, a fait de très-bons ouvrages sur l'histoire naturelle, & il est encore excellent littérateur ; il a écrit sur la morale, il a donné des poésies estimées.

Son zele pour l'académie d'agriculture & de commerce, dont il est le secrétaire, a été si utile à cet établissement, que la république de Venise a fait frapper

une médaille, à son honneur, en 1782; avec cet exergue:

Virtuti & Solertiæ.

Et sur le revers:

Zachariæ Betti Comiti, de pub. Veroni Academ. opt. merito ex. S. C.

Pour la médecine, on cite M. Jean-Everard *Ziviani*, auteur de plusieurs bons ouvrages; M. Jean *Dalla Bona*, mais ce dernier est actuellement professeur à Padoue; M. *Targa*, connu encore par une belle édition de Cornelius Celsus.

Il y a un cabinet considérable chez M. le comte Jacques *Muselli*, savant antiquaire, où l'on voit une grande collection d'insectes, de poissons & autres pieces d'histoire naturelle; une petite collection de verres, lampes & bronzes antiques, & une belle suite de médailles qu'il a fait graver en 4 vol.

Il y a un cabinet d'histoire naturelle chez M. le chanoine *Dionisi*, où l'on voit beaucoup de poissons & d'empreintes de plantes; nous en parlerons ci-après, à l'occasion des poissons pétrifiés de Vérone.

On voit encore des collections d'hiſtoire naturelle chez M. le comte *Rotari*, chez M. l'abbé *Dorigni*, chez M. le comte Jérôme *Burri*, chez M. le comte *Pompei*, chez M. *Bordoni*, & chez M. Vincent *Bozza*, apothicaire & chimiſte diſtingué, qui a raſſemblé avec beaucoup de ſoins & de dépenſes des pieces très-curieuſes.

M. Moreni avoit formé une collection qui eſt chez M. le marquis *Canoſſa*, d'une famille illuſtre, où il y a une belle ſuite de poiſſons pétrifiés & de foſſiles ſinguliers des environs de Vérone.

M. Ignace *Paletta* a une collection très-rare d'inſectes & de poiſſons.

M. *Bettinelli* ci-devant jéſuite de Vérone, dont nous parlerons à l'article de Mantoue, comme d'un poëte célebre, avoit auſſi une collection de curioſités naturelles.

Une des plus belles collections qu'on ait faites relativement au territoire de Vérone, eſt celle que M. Séguier avoit formée, & qu'il a tranſportée à Nîmes ſa patrie, après la mort de ſon illuſtre ami le marquis Maffei; elle contient des morceaux admirables, ſur-tout des poiſſons pétrifiés, d'une groſſeur extraordinaire & d'une reſſemblance ſinguliere: je ne

me rappelle pas d'en avoir vu d'aussi beaux, excepté, peut-être, le poisson qui étoit à Beaune, & dont on avoit refusé des sommes considérables; il est actuellement au cabinet du roi: je parlerai bientôt de la montagne où l'on trouve ces poissons. M. Séguier est mort en 1784, mais il a laissé son cabinet à l'académie de Nîmes.

La collection du comte *Moscardi*, *musæum calceolarium*, a été célebre à Vérone; elle est actuellement en désordre, mais elle est des plus complettes pour les antiques, les médailles, sur-tout celles des empereurs; il y a aussi dans cette maison des tableaux des meilleurs maîtres, & des curiosités de toute espece, soit de l'art, soit de la nature.

M. Toderini, ex-jésuite de Vérone, y avoit rassemblé beaucoup de médailles rares, sur-tout celles des rois Goths; il s'étoit appliqué aussi à chercher toutes les médailles frappées pour des Jésuites illustres, & le nombre de ces médailles s'est trouvé fort considérable. M. Toderini est actuellement à Constantinople avec le Baile de Venise, & il s'occupe d'un ouvrage sur la littérature des Turcs. *Nouvelles littéraires de Florence*, 4 mars 1785.

M. le comte Jacques *di Verita*, garde du cabinet d'antiques, a lui-même une collection de médailles & d'antiques.

M. Joseph Torelli, mort en 1781, donné plusieurs dissertations mathématiques & littéraires, & de bonnes traductions du grec & du latin; il étoit littérateur & poëte: nous avons de lui une vie de Maffei, une dissertation sur le prêt à intérêt, & un ouvrage de calcul différentiel, *de nihilo geometrico*; il préparoit une édition d'Archimede, en grec & en latin: on regardoit M. Torelli & M. Facciolati, comme les meilleurs écrivains latins de l'Italie. M. Torelli a légué sa bibliotheque au chapitre de Vérone, qui l'a rendue publique; son éloge est dans le second volume des mémoires de la société italienne.

MM. Pierre & Jérôme *Ballerini* ont été éditeurs des œuvres de S. Zenon, de S. Léon, & de Raterio, évêque de Vérone.

L'abbé *Vallarsi* a donné une belle édition de S. Jérôme.

Le P. Jérôme de *Prato*, de l'Oratoire, a été éditeur de Sulpice Sévere; ces savans sont morts actuellement.

M. le chanoine marquis Jean-Jacques

Dionisi a donné, depuis 1758, six ouvrages sur l'histoire ecclésiastique & civile, les antiquités, les monnoies.

M. le marquis Hippolyte de *Pindemonte*, chevalier de Malthe, est auteur d'excellentes poësies, ainsi que M. son frere (ils viennent d'être aggrégés tous deux à la noblesse vénitienne). Le marquis Hippolyte a donné une excellente tragédie intitulée; *Ulisse, tragedia, in Firenze*, 1778; il a aussi traduit en vers italiens des poëmes grecs.

L'oncle de MM. Pindemonte, feu M. le marquis Antoine Pindemonte, avoit fait une excellente traduction en vers italiens de Valerius Flaccus: son neveu l'a fait imprimer à Vérone, en 1776, in-8°. avec le texte latin, & de judicieuses observations sur la traduction en vers italiens de la Thébaïde de Stace, par le cardinal Bentivoglio.

M. l'abbé *Lorenzi* est un des meilleurs improvisateurs d'Italie. On dit même qu'il n'y a point d'endroit, si ce n'est la Toscane où l'on ait trouvé plus souvent ce genre extraordinaire de poëtes italiens. Il a publié un poëme sur la culture des montagnes, &c.

L'académie filarmonique de Vérone fut

établie en 1543 par Denis Dionisi, suivant M. le marquis Dionisi; il y réunit celle des *Incatenati*, encore plus ancienne. On s'y occupoit de poësie & de musique.

L'académie des Alétophiles a été établie en 1768, elle s'assemble au vieux château.

L'académie d'agriculture a été formée par le gouvernement de Venise depuis qu'on s'en est occupé dans toute l'Europe, à l'exemple de la société d'agriculture de Bretagne.

Il y a une académie d'Escrime, *Academia Filotoma*, établie à Vérone.

C'est aussi à Vérone qu'est le chef-lieu d'une nouvelle académie ou d'une association littéraire, formée entre tous les savans d'Italie, pour la publication de leurs mémoires. C'est à M. Lorgna que l'on doit cette entreprise, & il en a déja résulté deux volumes de mémoires intéressans. Le premier a paru en 1782, sous le titre de *Memorie di matematica e fisica della società italiana.* Tomo I. *Verona*, 1782, 854 pag. in-4°. avec figures. Ce volume contient 22 mémoires sur les sciences, composés par des savans de toutes les parties de l'I-

talie, & envoyés à M. Lorgna, qui en a procuré l'impreſſion; ils ſont de M. Boſcovich, du P. Barletti, des deux MM. Fontana, de MM. Landriani, Moſcati, Morozzo, Riccati, de Saluces, Spallanzani, Ximenez, Malacarne, Malfatti, Zeviani, & de M. Lorgna lui-même. Ces mémoires ont pour objet l'aſtronomie, la géométrie, la mécanique, la météorologie, l'électricité, la chimie, l'anatomie, & formeront une nouvelle collection académique, digne d'être réunie à celles que nous connoiſſons de 27 académies; ſavoir, celles de Paris, Londres, Berlin, Péterſbourg, Stockholm, Upſal, Copenhague, Bologne, Siene, Turin, Bruxelles, Breſt, Montpellier, Toulouſe, Dijon, Gottingue, Gieſſen, Dantzick, Manheim, Erford, Harlem, Fleſſingue, Roterdam, Lauſanne, & celles de Baviere, de Bohême & de Philadelphie : il faut joindre à ces mémoires le journal de phyſique de M. l'abbé Rozier, dont il y a déja 27 volumes in-4°. Le ſecond volume de la ſociété italienne a paru en 1784.

Les études ſont ſur un bon pied à Vérone. Après la ſuppreſſion des Jéſuites,

la ville a fait l'acquisition du collége ; & l'a confié à des prêtres séculiers. L'état contribue en partie aux frais de l'entretien de ce collége ; la ville y nomme un chapelain qui exerce les fonctions de curé ; on y enseigne les humanités, la philosophie, la théologie & les mathématiques.

Le séminaire est aussi un établissement de même espece, où l'on enseigne les humanités, la philosophie, la théologie, la morale, le droit canon, l'hébreu, &c.

La bibliotheque du chapitre, qui est à l'évêché, est publique & fréquentée, elle est riche en livres & en manuscrits anciens ; M. Torelli y a joint la sienne, comme nous l'avons dit. L'évêque (M. Morosini) l'a enrichie, & il paye le bibliothécaire.

Quant aux arts de goût, le nom de Paul *Véronese* annonce que Vérone fut la patrie de ce peintre immortel, devenu si célebre par la fertilité de son imagination, la vérité de ses couleurs, le beau naturel de ses expressions. Il naquit à Vérone en 1532, & mourut en 1588 à Venise, ville qu'il a enrichie de ses plus belles productions, comme nous avons eu occasion de le

remarquer

remarquer dans la defcription de Venife. Le beau choix de fes fujets, fes grandes compofitions pleines de chaleur & de véhémence, faifoient dire au Guide, que s'il avoit à choifir parmi les peintres, il voudroit être Paul Véronefe.

Michel *San Micheli*, architecte célebre, étoit de Vérone ; cette ville a produit encore dans la peinture Dominique *Ricci* & Félix *Ricci*, furnommés les *Brufaforzi* (Brûle-Souris), *Farinato*, *Orbetto*, Claude *Ridolfi*, *Pafqualotto* & *Moro*. Parmi les modernes, *Signorini*, *Baleftra*, *Rotari*, qui font morts ; le dernier étoit allé à Péterfbourg : Baleftra étoit le plus eftimé. On doit fur-tout citer Zambettin *Cignaroli*, mort depuis quelques années ; c'étoit un des meilleurs peintres de l'Italie ; il étoit fort employé pour les riches Anglois qui verfent beaucoup d'argent en Italie.

Ange *Sartori* étoit un fcuplteur eftimé.

Le commerce de Vérone, comme celui de toute la plaine de Lombardie, roule principalement fur la foie ; on y travaille cependant auffi en laine. Les productions naturelles du territoire font du riz qu'on envoie jufqu'à Conftanti-

nople. On en recueille chaque année plus de 90 mille ſtara : on y fait auſſi un commerce d'huiles, de vins, & de beſtiaux. Il y a dans le territoire pluſieurs rivieres, qui ſont un moyen de commerce & une richeſſe dans le pays. La campagne y eſt très-agréable ; on y trouve beaucoup de haies faites avec le *Paliurus*, l'arbre de Ste Lucie, & le *Spiræa hyperici folio.*

Le pied de Vérone a préciſément 12 pouces 7 $\frac{1}{7}$ lignes, meſure de Paris.

Le *Braccio* commune eſt $\frac{11}{19}$ du pied de Vérone.

Le *Braccio*, dont on ſe ſert pour meſurer les étoffes, eſt moindre de $\frac{1}{100}$ que le Braccio commune.

Il y a deux ſortes de livres à Vérone, la petite & la groſſe, dont chacune eſt diviſée en 12 onces, 25 petites livres forment le *peſo*. La petite livre, *peſo ſottile*, vaut 8 onces de la groſſe, & revient à 10 onces 6 gros 48 grains, ou 6238 grains de Paris, c'eſt 6 grains de plus, ſuivant M. Tillet ; ainſi la groſſe doit avoir 9366 grains.

Nous ajouterons que, ſuivant le calcul du pays, cent livres légeres de Veniſe font 110 livres légeres de Vérone, &

que cent livres pesantes de Venise font 158 livres 4 onces, poids léger de Vérone; enfin qu'un staro de Venise vaut 140 livres grosses de Vérone, comme on l'a vérifié au magasin du sel qui se vend à Vérone par mesure & poids de Venise.

Le sacco, mesure des grains, contient environ 250 livres légeres de Vérone, du moins en riz: il se divise en trois *minali*; la quatrieme partie d'un minale s'appelle *quarta*, & la seizieme est le *quartarolo*.

La mesure des liquides est l'inguistara, la secchia, la brento & la botte; 18 inguistare font la secchia, quatre secchié font une botte, qui pese cent pesi. En conséquence l'inguistara pese 2 livres 10 $\frac{13}{18}$ onces. Un pied cubique de Vérone contient deux secchié & deux inguistare.

Pour arpenter les terres, on se sert de la perche, qui est de six pieds. La perche carrée s'appelle *Tavola*. Le campo ou arpent de Vérone vaut 720 perches carrées, ou tavole; chaque campo est divisé en 24 parties nommées Vanezze.

Pour mesurer la quantité des eaux

courantes, on a établi qu'une riviere, qui coule avec une pente de 3 $\frac{1}{5}$ pieds par 100 toises, est censée donner autant de pouces d'eau, qu'il y a de pouces carrés dans la section de la riviere.

Chaque pied carré de cette section s'appelle un *quadretto* d'eau; on le divise en 12 parties égales, qu'on appelle pouces d'eau, *unce*; enfin chaque douzieme partie du quadretto est divisée en douze autres parties qu'on appelle *punti*. C'est une convention tout-à-fait arbitraire. Mais on n'est point d'accord sur le produit effectif, ou la dépense du pouce d'eau, ce qui est surprenant dans un pays, où l'hydraulique est extrêmement cultivée.

Les écus de 6 liv. portés à Vérone passoient dans le commerce pour 11 l. & 5 s. de Venise; les monnoies vénitiennes y étoient rares, & nos louis d'or y passoient pour 48 liv. quoiqu'à Venise ils ne valussent que 45; par la même raison, les sequins de Venise se payoient à Vérone 22 $\frac{1}{4}$, au lieu qu'à Venise ils ne valoient que 22 liv. vénitiennes, & on payoit en basse monnoie du pays, qui ne vaut pas celle de Venise. Actuellement les monnoies de Venise y sont

communes, les sequins y valent 22 liv. de Venise, & les louis environ 45 ou 44 liv. 15 sous; on donne même encore un pour cent d'agiotage, quand on en a besoin.

Caractere. Les habitans de Vérone sont doux & accueillans; les mœurs y sont plus réglées, & la religion plus respectée que dans beaucoup d'autres villes; les plaisirs du carnaval y ont beaucoup de vivacité; on s'y masque, comme à Venise, & tout y respire l'enjouement. Les femmes y sont belles, & le sang est en général très-beau, soit à Vérone, soit dans les environs.

La ville est gouvernée par un podestà & un capitaine envoyés par la république, & qui changent tous les seize mois; deux provéditeurs élus par la ville, & un magistrat appellé *Vicario di Mercanti*, & qui sont des nobles de Vérone. *V. Maffei III, p.* 12. Les *Cavalieri di Comun* sont chargés de l'approvisionnement: tous ces officiers sont élus par le conseil de la ville.

Environs de Vérone. Les environs sont connus par plusieurs singularités d'histoire naturelle. M. Séguier a donné un ouvrage entier sur les plantes de Vérone: les eaux minérales

chaudes de *Caldiero* sont très-estimées; elles sont près d'un village qui est à trois lieues de Vérone du côté de Vicense. Le mont Balde est célebre par la description que *Pona*, fameux botaniste en a donnée, & qui fut imprimée à Anvers en 1601.

Le pont de *Veja*, à quatre lieues de Vérone dans les montagnes de Valpolicella, est une arcade naturelle dont la corde est de 114 pieds de Vérone d'un côté, & de l'autre 154, avec 86 de fleche & 20 d'épaisseur; on en trouve la description & la figure dans un livre de M. Zacharias Betti, & les étrangers y vont souvent par curiosité.

Terre verte de Vérone.

LA TERRE DE VÉRONE donne une couleur d'un vert foncé, douce, agréable & permanente, fort usitée dans la peinture à l'huile; elle se trouve à neuf lieues de Vérone: c'est un dépôt cuivreux, formé dans une terre argilleuse par des eaux courantes, qui sont imprégnées de cette dissolution de cuivre. On n'a pas encore bien analysé la nature & les propriétés de cette terre; mais M. Séguier, qui avoit demeuré à Vérone, promettoit d'en donner la description, avec beaucoup d'autres obser-

vations qu'il avoit faites ſur l'hiſtoire naturelle de ce pays : voici ce qu'il m'avoit communiqué ſur cette matiere.

Dans les pays qui ſont annexés au Tirol, entre Trente & Vérone, il y a une longue vallée traverſée par l'Adige, on l'appelle *Val-Lagarina*; elle confine au midi avec le territoire de Vérone. Dans cette vallée eſt le village de *Brentonico*, qui dépend de l'évêché de Vérone, & qui eſt un fief des comtes de Caſtel-Barco. C'eſt dans le diſtrict de ce village que ſe trouve la terre verte, & ceux qui la débitent à Vérone, l'appellent en effet *Terre verte de Brentonico*. Pour y aller, on prend le chemin du mont Baldo, & après avoir paſſé *la Ferrara*, qui eſt dans une de ſes vallées, on laiſſe les ſommets les plus élevés de cette montagne à gauche, & l'on pourſuit ſa route juſqu'à la hauteur de celui qu'on nomme *Artilon*. C'eſt dans ces environs que l'on trouve, en ſe détournant à droite, l'endroit de la montagne où eſt la terre verte; c'eſt à neuf lieues de Vérone.

Les rochers qui recouvrent la mine & ceux des environs, ſont de pierre calcaire; l'ouverture eſt tournée au midi,

elle n'eſt pas bien ſpacieuſe : des amas de roches amoncelées la retréciſſent & gênent les petites routes qui y conduiſent. Ces rochers n'étant point par lits, mais entaſſés les uns ſur les autres, on n'y voit que des fentes & des crevaſſes; la grotte eſt tapiſſée de vert, dont les nuances ſont fort variées : ce qui s'en eſt détaché, eſt de la même couleur; le cahos y eſt ſi grand, qu'il empêche de juger des travaux que l'on y a faits pour fouiller cette terre : d'ailleurs on n'y travaille que dans certains temps, & lorſqu'on en a beſoin.

La terre verte eſt logée dans les fentes du rocher; ſes lits ne ſont ni étendus, ni ſuivis: les rochers ne gardent aucun ordre entr'eux. Ce ſont de petites maſſes ou des globes denſes, peſans & durcis, mêlés de petits graviers. Lorſque ces petites maſſes ont été bien comprimées, la ſuperficie en eſt luiſante, liſſe, graſſe au toucher; elles happent à la langue : on ne recherche que celles qui ſont pures, homogenes, dégagées de tout corps étranger, d'un beau vert, de couleur égale, qui peuvent ſe réduire aiſément en poudre. C'eſt la terre marchande;

toute celle qui n'eſt pas de cette qualité eſt au rebut.

Cette terre ne fait point effervescence avec les acides; ils en dégagent tout au plus quelques bulles d'air, à meſure qu'ils en pénétrent la ſubſtance. Les maſſes de terre verte miſes au feu, pétillent, ſe diviſent par écailles; elles deviennent brunes, & perdent leur couleur verte, quand on les a fait rougir ; elles ſont alors âpres & rudes au toucher. M. Hill, dans ſon hiſtoire des Foſſiles, dit qu'on en a trouvé en France, qui ne lui céde point en bonté, mais il ne dit point en quel endroit. M. Valmont de Bomare l'appelle ochre de cuivre, il la range avec les Chryſocolles ; c'eſt le *Lithomarga viridis cum acidis non efferveſcens*, de Ludwig, *Terræ muſ. Dreſd.*

LES POISSONS pétrifiés, dont nous avons parlé, & qui ſont une des ſingularités des environs de Vérone, ſe trouvent au mont Bolca. Le village de Bolca qui eſt à ſix lieues de Vérone, eſt placé ſur les confins du territoire de cette ville, & de celui de Vicenſe, à l'orient : ce village eſt fort élevé ; l'égliſe paroiſſiale eſt bâtie ſur le ſommet d'une mon-

tagne, où il y a des indices de volcans. A un mille au-delà, & tout-à-fait sur les confins, on trouve un côteau composé, du côté du midi, de pierres qui se débitent par dalles: delà le nom de *Lastara* de Bolca (*Lasta* dans la langue du pays, signifie une dalle de pierre); c'est-là où se trouvent les belles empreintes de poissons: un petit ruisseau sépare ce côteau des monts de Valeco au midi; un autre plus abondant descend du côte du nord, & se réunit au premier à la pointe orientale du côteau pour en former un qui traverse la vallée de *Cherpa*. Ce côteau appartient aujourd'hui aux héritiers du célebre Maffëi qui l'avoit acheté quelques années avant sa mort.

Ces dalles de pierre sont semblables à de l'ardoise blanchâtre, mais presque aussi dures & compactes que la pierre vive; elles sont sonores, d'un grain uni, nuancées par des veines jaunâtres, grises & brunes: il y en a qui ont un pouce & plus d'épaisseur, & d'autres qui n'ont que quelques lignes; chacune peut se refendre en feuilles beaucoup plus minces: leur longueur & leur largeur n'est point limitée; il y en a de plu-

ſieurs pieds de long. Si l'on prenoit ſoin de les détacher avec les précautions néceſſaires, on pourroit en tirer des pieces fort grandes.

Le côteau, qui eſt du côté du midi, contient des couches paralleles à l'horizon, & ſéparées de celles qui ſont au ſeptentrion par un cordon de pierres; celles du nord ſont inclinées à l'horizon d'environ 45 degrés; les couches du cordon ſont à-peu-près perpendiculaires, & ſe détachent mal aiſément, parce qu'elles ſont courbes; c'eſt ce qu'a obſervé M. Séguier, & ce qu'avoit déja remarqué le comte Marſigli (Œuvres de *Valliſnieri*, T. II, p. 361). Dans ce cordon de pierres, on ne trouve aucune empreinte de poiſſons, c'eſt ſeulement dans les autres couches. On détache les dalles au haſard, & en les tenant élevées, on les ouvre avec des ciſeaux: lorſqu'elles ſont tirées fraîchement de la couche, elles s'ouvrent aſſez facilement; les poiſſons qui y ſont logés, offrent ſur chaque ſuperficie de la pierre l'empreinte d'une moitié, & cela d'une maniere ſi diſtincte & ſi marquée, qu'on en peut aiſément connoître l'eſpece. Ils y paroiſſent comme s'ils venoient d'être enfermés & mou-

lés; il n'y a point d'endroit en Europe, qui présente un pareil phénomene. On y remarque le contour du corps, la tête, l'œil, l'arête, les épines, les nageoires, la queue, & tout ce qui peut les caractériser; il ne s'en trouve cependant aucun en relief: on remarque tout au plus dans ceux qui sont les plus gros, des parties plus saillantes vers la tête; on n'en rencontre pas dans toutes les pierres qu'on détache, & l'on travaille souvent en pure perte. Ceux qui sont engagés dans les dalles qui ne sont pas égales, ne peuvent se refendre en entier, & on les tire piece à piece. Il faut beaucoup de précaution & d'adresse pour bien réussir; on a presque fouillé dans toute l'étendue du côteau, si ce n'est du côté oriental où le terrein est trop escarpé. Dans les endroits où l'on n'a pas encore fouillé, on voit que les couches des ardoises où sont les poissons, sont recouvertes de trois lits de pierre plus dure qui ne peut se refendre; pardessus, il n'y a que quelques pouces de terre végétale.

L'espace où sont toutes les dalles à poissons, a environ 100 toises d'étendue en tout sens; le côteau a 35 toises de

long par en-bas, & à peu-près la moitié vers le sommet. La partie escarpée à l'orient a plus de 38 toises d'élévation; mais toute cette hauteur n'est point remplie par les ardoises, elles n'ont que deux pieds au plus de profondeur.

Outre les poissons, on y trouve plusieurs empreintes de différentes plantes mêlées avec les poissons; mais on n'y rencontre aucun coquillage. Les especes des poissons ne sont point séparées, on trouve les grands & les petits mêlés ensemble sur les mêmes couches. M. Séguier avoit un catalogue de toutes les especes de poissons qui se trouvent dans cette curieuse mine : il y en a quelques-uns de gravés dans le musæum de *Moscardi*, dans celui de *Colceolari*, dans le livre intitulé *Piscium quærelæ* de Scheuchzer & dans l'ouvrage de Vallisnieri, que l'on pourra consulter, ainsi que Maffei, partie III. M. Séguier avoit fait des dessins de plus d'une quarantaine, & il en conservoit presque tous les modeles, outre un grand nombre de doubles; c'est une des parties les plus intéressantes du cabinet de Nîmes.

Il y en a une collection à Vérone, chez M. le marquis Dionisi, chanoine

de la Cathédrale de Vérone, dont nous avons parlé: l'on y voit des especes de poissons exotiques qui ne se trouvent pas ailleurs, & si bien conservés, que personne ne peut en montrer de semblables; il en a envoyé au jardin du roi, à Paris. Nous avons parlé, pag. 138 de plusieurs autres collections de poissons à Vérone.

Si l'on avoit soin de faire des recherches dans les endroits de France, où il y a des ardoises blanches, je ne doute point que l'on n'y trouvât aussi des empreintes de poissons, semblables à celles du mont Bolca. M. Séguier en a vu la moitié d'un, venu des plâtrieres d'Aix en Provence, & il en a trouvé deux petits dans les Cevennes; on assure qu'il y en a à Dresde.

On trouve aussi dans les environs de Vérone des traces de volcans, & même des colonnes basaltiques. Journal de physique, 1779, déc. p. 507. Nous en avons parlé, pag. 90.

M. Cavichioli a découvert, en 1784, une mine de nître dans les montagnes de Vérone; on dit qu'elle est abondante & de bonne qualité.

Le sel d'epsum, qu'on tiroit du sel marin ou des sources ameres par éva-

poration, s'eſt trouvé foſſile & pur dans les montagnes de Belluno. M. Lorgna en a fait l'expérience en 1785.

CHAPITRE VIII.

Deſcription de Mantoue.

LE chemin de Vérone à Mantoue eſt d'environ ſept lieues.

De Vérone au village de Roverbella, il y a deux poſtes & demie, 18 milles. A dix milles de Vérone, on paſſe ſous les murs du bourg de *Villa Franca.* A cinq milles de *Villa Franca*, on ſort de l'état de Veniſe, dont les limites ſont marquées par des bornes, & à trois milles de ces bornes, on trouve le village de Roverbella : depuis Vérone juſqu'à ce village, on a un terrein couvert de cailloux, mais très-abondant en plantations de mûriers.

De Roverbella à Mantoue, il y a une poſte de ſept milles, que l'on fait parmi d'excellens pâturages ; c'eſt un pays baigné par les eaux, & par conſéquent très-

fertile. De Villa Franca à Parme, on paye 14 paules par couple de chevaux & 5 paules par bidet.

Quand on entre à Mantoue par le nord, on passe entre douze moulins à blé, qui sont sous une espece de portique ou galerie couverte. On trouve sur la même chaussée un moulin pour scier les bois, & un autre pour fouler les draps; ils sont mûs par la chûte des eaux du lac supérieur au lac inférieur.

MANTOUE, en italien *Mantova*, est une ville de 26 mille habitans, y compris les Juifs & deux bataillons de garnison; elle est au milieu d'un lac formé par le Mincio : cette position la rend très-forte, mais y cause un air qui doit être très-dangereux en été & en automne, quoique les habitans ne veuillent pas tous en convenir. Cette ville passe pour être beaucoup plus ancienne que Rome; elle fut fondée par les anciens Etruriens ou Toscans, 300 ans avant la fondation de Rome. V. Platina, Equicola, & Agnello Maffei, dans leurs histoires de Mantoue, Virg. X, 198. On croit que son nom vient de μαντεία, *Divinatio*, soit qu'on voulût indiquer que sa fondation avoit été de bon augure, soit qu'il

y eût des oracles dans cet endroit.

Après les Etruriens, ce furent les Gaulois Cénomans qui occuperent Mantoue ; & lorsque ceux-ci furent défaits par les Romains, cette ville fit partie de la Gaule Cisalpine, ou *Gallia Togata* ; elle avoit voix daus les Comices du temps de César ; elle étoit de la tribu Sabatine, comme on l'apprend par les inscriptions. Dans le partage des Trium-Virs, elle échut à Antoine. On trouve dans plusieurs inscriptions les curateurs de la république de Mantoue ; il paroît aussi qu'on y avoit établi une école militaire ; cependant comme elle n'étoit point sur les grandes routes militaires, elle ne joua pas un très-grand rôle.

Crémone ayant soutenu le parti d'Antoine contre Octave, celui-ci donna les terres des environs de Crémone à ses soldats vétérans, l'an 31 avant J. C. ; & comme il ne s'en trouva pas assez, on y ajouta une partie du territoire de Mantoue ; c'est à quoi Virgile fait allusion, en disant :

Mantua væ miseræ nimium vicina Cremonæ.
Ecl. IX, *v.* 28.

Mais la grande division des terres, dans laquelle Virgile perdit son patrimoine, avoit eu lieu dix ans auparavant.

Dans la guerre entre Vitellius & Othon, celui-ci fut défait à Bedriacum, qui est aujourd'hui Canneto.

Mantoue eut beaucoup à souffrir dans l'irruption d'Attila. Il rencontra le pape saint Léon près de cette ville, & ce fut à sa sollicitation, qu'il renonça au projet d'aller faire le siége de Rome.

Mantoue fut prise par Alboin; les Grecs de Ravenne l'enleverent aux Lombards, mais elle fut reprise par Agilulfe. Charlemagne la fortifia, & l'on a prétendu qu'il l'avoit donnée au pape. Lothaire publia un de ses capitulaires à Mantoue. On y tint un concile, lors du schisme qu'il y eut entre le patriarche d'Aquilée & celui de Grado.

Après la mort de Berenger elle fut molestée par les Hongrois. Jean I, évêque de Mantoue, qui gouvernoit cette ville, la céda à Boniface de Canossa; les empereurs confirmerent cette inféodation à la même famille, & ce fut ainsi qu'elle passa à la fameuse comtesse Mathilde, en 1064; le pape Alexan-

dre II y tint un concile contre l'antipape Cadiolus.

Après la mort de Mathilde, les empereurs accorderent plnfieurs privilèges à cette ville. Ezzelin voulut s'en emparer; elle fut secourue alors par Sordello Visconti, beau-frere d'Ezzelin, & les habitans le prirent pour leur seigneur. Après sa mort, ils reprirent le gouvernement républicain, mais un des capitaines de la république, Pinamonte Bonacolsi, ou Bonacorsi, s'en rendit maître vers l'an 1274. Il eut pour successeurs trois Bonacorsi, savoir, Bottigella, Passarino, & Butirone; le peuple se souleva contre eux, Passarino fut tué; les autres Bonacolsi furent mis en prison, & l'on choisit pour chef Louis de Gonzague. L'empereur Sigismond donna en 1433, le titre de marquis de Mantoue, à Jean-François de Gonzague, & Charles-Quint, en 1530, donna le titre de duc à Frédéric de Gonzague, & il transmit à ses descendans la souveraineté de Mantoue.

Ferdinand-Charles de Gonzague, dernier duc de Mantoue, ayant pris parti contre la maison d'Autriche, au commencement de ce siecle, ses états

furent envahis & ſaccagés. Le duc mourut en 1708 à Padoue, dépouillé de ſa ſouveraineté & ſans enfans ; ſa troiſieme femme, qui étoit Françoiſe de Montaut de Navailles, mourut à Paris en 1710. Il ne reſte de cette illuſtre maiſon, qu'un enfant naturel, qui eſt à Rome en prélature, & des branches collatérales, mais éloignées ; le duché de Mantoue eſt reſté à la maiſon d'Autriche. L'hiſtoire de cette ville fut écrite dans le quatorzieme ſiecle, par Alipandri, & par Battiſte Platina, & au commencement du ſeizieme ſiecle, par Mario Equicola. L'hiſtoire de la maiſon de Gonzague, a été écrite en latin avec élégance, par Poſſevino. L'hiſtoire eccléſiaſtique de Mantoue, a été donnée par monſignor Scipione Agnelli Doneſimondi.

Mantoue eſt aſſez bien bâtie; ſes fortifications & ſa citadelle ſont en bon état ; elle contient 15 paroiſſes, & 39 couvents, ſans compter les confréries & les conſervatoires, ce qui prouve bien qu'elle a été plus conſidérable qu'elle n'eſt actuellement : auſſi, dit-on, que vers la fin du dernier ſiecle, il y avoit 50 mille ames ; peut-être le mauvais air,

qui fait déserter une partie des habitans en été, l'a fait abandonner entiérement de plusieurs.

Elle est séparée de la terre par deux cens toises de lac du côté de Crémone, & par 80 toises du côté de Vérone; elle est tellement engagée dans les marais, qu'on ne peut l'aborder d'aucun côté, que par des chaussées étroites. Malgré cela, cette ville paroît vivante & habitée, & l'on n'y voit pas d'herbe dans les rues, comme dans d'autres villes d'Italie. Mais comme ces lacs rendent l'air mal-sain, on se propose de les diminuer & d'en dessécher une partie, spécialement, la partie méridionale qui est une portion du lac de Païolo, & l'on employoit en 1784, plus de 500 ouvriers, dirigés par M. Bisaghi, ingénieur.

La ville a 3144 toises de tour, ou en y comprenant les lacs, 5600 toises. Il y a six portes; au nord *Porta Molina*, ou de' Molini, qui conduit à la citadelle de Porto, sur le chemin d'Allemagne, par l'état de Venise. Près de cette porte est un grand portique, entre le lac supérieur & le lac inférieur, avec des moulins dont nous avons parlé.

La porte appellée *Pradella*, à l'occident, conduit à Marcana, & à Crémone, c'est le chemin de Lombardie.

La porta *Pustella*, ou porte du Thé, au midi, conduit au palais de ce nom, mais il n'y a pas de grande route de ce côté-là.

La porta *Cerese*, qu'on appelle quelquefois porte Virgilienne, est au midi du côté de Pietolo, d'où l'on va à Modene & à Parme; il y a sur cette porte un buste de Virgile.

La porta *Catena*, à l'orient, conduit au port, où sont les barques qui viennent du Pô par le Mincio.

La porta *S. Georgio*, aussi à l'orient, conduit à un grand pont de pierre qui a 465 toises de long, traverse le lac inférieur, & le partage en deux parties, comme on le voit sur notre plan; celle qui est à gauche quand on sort, ou au nord, s'appelle lac du milieu, *Lago di mezzo*, & l'autre *Lago di Sotto*, qui fait partie du lac inférieur. La porte S. George conduit à Ferrare, à Venise, & à Modene, en passant le Pô.

Le lac supérieur a 6 milles de long sur 800 toises environ; il est séparé des lacs inférieurs par une digue de

320 toises. Celle qui est hors la porte Pradella, & qui soutient le même lac, est de 250 toises.

Le lac de Païolo, est soutenu par une digue de 470 toises, qui commence à 900 toises de la ville; une écluse sert à le mettre à sec. Une grande écluse qui soutient les eaux du lac inférieur à dix milles de Mantoue, rend navigable jusqu'à la ville ce bras du Mincio.

IL DUOMO, ou S. *Anselmo*, belle église, qui est la cathédrale de Mantoue, fut bâtie sur un plan de Jules Romain; elle a cinq nefs, & des bas-côtés doubles, portés par des colonnes corinthiennes cannelées, sans piédestaux, qui forment un beau péristile. Le second ordre de la nef du milieu est en pilastres composites, entre lesquels il y a alternativement des croisées & des niches; tout ce dessin est chargé d'ornemens, & paroît un peu lourd; mais on remarque du grand dans le général de cet édifice. Cathédrale.

A la premiere chapelle à droite, est un tableau du Guerchin, représentant le miracle de S. Eloi, qui, après avoir coupé le pied d'un cheval pour le ferrer, en fait la réunion avec un signe de

croix : ce tableau eſt trop noir ; l'effet n'en eſt pas heureux, mais la tête du Saint eſt bien.

A gauche de la chapelle du S. Sacrement, vis-à-vis de l'orgue, J. C. qui appelle S. André à l'apoſtolat ; tableau de Jules Romain, bien composé, deſſiné de grande maniere, mais d'une couleur peu vraie ; il a été retouché & gâté.

Dans la chambre du chapitre, où l'on va en traverſant la ſacriſtie, il y a la tentation de S. Antoine, par Paul Véroneſe ; un diable tient le Saint à la gorge, & culbuté ſur lui, ſemble prêt à lui porter un coup ſur le nez, avec un pied de cheval qu'il tient de l'autre main ; une jolie femme, par derriere retient la main de S. Antoine, pour l'empêcher de ſe défendre ; la tête de cette femme qui eſt dans la demi-teinte, eſt bien peinte ; le reſte du tableau ſe voit moins, ayant beaucoup ſouffert, & paroît un peu gris ; il y a auſſi des incorrections dans cet ouvrage.

S. AGNÈS, égliſe qui étoit occupée par les Auguſtins, & dont la tour eſt ſenſiblement inclinée ; ce défaut d'aplomb, peut bien être cauſé par le peu de

de solidité d'un terrein aussi détrempé par les eaux du lac ; cependant on creuse à 10 ou 12 pieds pour des fondations, sans y trouver de l'eau.

Cette église a été supprimée, & les Augustins ont été transférés à la Trinité où étoient les Jésuites.

S. ANDREA, grande & belle église, de l'architecture de Léon-Batiste Alberti, qui ramena le goût de la bonne architecture en Italie, en s'éloignant du gothique de son temps. Il n'y a qu'une seule nef avec une coupole très-haute, construite depuis quelques années, par les contributions du public, & peinte par George Anselmi de Vérone.

Cette église est célebre par ses reliques ; on y montre du sang de J. C. dans une superbe chasse.

Dans une chapelle à gauche, on voit la statue en bronze, du fameux peintre André Mantegna, maître du Correge, dans laquelle il y avoit autrefois de petits diamans pour former les prunelles; cette figure est faite avec vérité, mais avec sécheresse. Au-dessous on lit cette inscription :

Esse parem noris, si non præponis, Apelli,
Ænea Mantiniæ qui simulacra vides.

Sur le pavé de l'église, on lit cette autre épitaphe.

Ossa Andreæ Mantiniæ famosissimi Pictoris, cum duobus filiis in sepulchro per Andream Mantinam, nepotem ex filio constructo reposita. 1560.

Sur l'autel il y a une nativité de S. Jean-Baptiste, par Mantegna; mais ce n'est pas un bien beau tableau; il est peint d'une maniere seche; d'ailleurs on en jouit peu; on voit cependant que la figure de sainte Elisabeth a de l'expression.

André Mantegna naquit en 1451, & mourut en 1517, il a été regardé par plusieurs écrivains, comme l'inventeur de la gravure en cuivre: il a du moins contribué beaucoup à la perfection de cet art (a).

Dans l'église des Dominicains, on

(a) Dictionnaire des graveurs anciens & modernes, depuis l'origine de la gravure, avec une notice des principales estampes qu'ils ont gravées, par F. Basan. Paris 1767, 3 vol. in-12.

voit le monument en marbre de Pierre Strozzi. On sait aussi que Jean de Médicis, frere de Côme I, duc de Florence, est enterré dans cette église; mais on ne sait pas en quel endroit. Elle a été rebâtie depuis quelques années.

Dans l'église de S. Maurice, ou des Théatins, on voit au second autel à droite, une Annonciation, de Louis Carrache, assez bien peinte; la tête ou le profil de la Vierge a de la naïveté, mais la figure, ainsi que celle de l'Ange, est trop longue: la tête de l'Ange est mauvaise; son attitude & son expression le sont encore davantage. Dans la troisieme chapelle des bas-côtés à droite, le martyre de Ste Marguerite, par Annibal Carrache, bon tableau, dans lequel cependant on blâme les têtes, ou pour mieux dire, les figures des spectateurs coupées en bas par la bordure du tableau.

A la seconde chapelle des bas-côtés à gauche, les deux lunettes sont de Louis Carrache, & sont assez bien; l'une représente S. Jean dans le désert; l'autre S. François aussi dans le désert, avec un Ange qui joue du violon; ils paroissent d'une assez bonne couleur & bien

composés, quoiqu'on ait peine à les bien voir.

Dans l'église de sainte Ursule, au maître-autel, le martyre de cette Sainte & de ses compagnes, par Louis Carrache; ce tableau est bien dessiné, & la Sainte est belle; mais il peche en général par l'effet; la couleur n'en est pas mauvaise, sans être d'une grande vérité; la composition assez bonne, quoique confuse.

L'église de la Trinité où étoient les Jésuites, a été donnée aux Augustins; on voit au sanctuaire à droite, la Transfiguration, par Rubens, où il a choisi les mêmes sujets que Raphaël, en y introduisant un démoniaque, mais où il est entiérement différent de ce maître, soit dans le général de la composition, soit dans toutes les attitudes, les caracteres, & même dans le site. Il n'a pas coupé son sujet en deux; il a mieux lié son épisode avec le sujet principal, en le rapprochant du haut de la montagne : le sujet est bien, quoiqu'il n'ait pas toute la vérité qu'on pourroit y desirer; ce tableau est un peu dur de tons, mais l'ordonnance en est admirable,

Le tableau du milieu représente la famille d'un duc de Mantoue, invoquant la Trinité; il est bien composé, autant qu'il a été possible de le faire, le peintre étant assujetti à des portraits. Les draperies sont de couleur dure; elles manquent de vérité, & elles sont trop chargées.

Le Baptême de J. C., tableau où il y a du feu de composition, mais dont la couleur est encore crûe, quoiqu'il s'y trouve beaucoup de clair-obscur; le Christ & les Anges sont trop rouges; les figures de S. Jean & de ceux qui viennent se faire baptiser, sont trop noires. Ce tableau ne paroît pas de Rubens.

On y voit aussi un Ecce Homo du Dolci.

Dans la sacristie, S. François Regis tenant un crucifix, tableau de Crespi ou l'Espagnolet de Bologne; il est d'une couleur piquante, mais sans finesse de dessin.

Le bâtiment du collége est grand & beau, il fut fait par les Jésuites quelques années avant leur extinction, il a le titre de *Ginnasio Regio*, & d'université, on y enseigne la théologie, la

physique, les mathématiques, & l'on y confére des grades en médecine & en droit, parce que les colléges des médecins & des juristes sont aggrégés à ce collége. Cependant ceux qui veulent être reçus docteurs vont à Pavie, où est la grande université, qui depuis quelques années, a le privilége exclusif du doctorat. Il y a dans le collége de Mantoue, un cabinet d'histoire naturelle, un de physique, un laboratoire de chimie, un jardin de botanique. Il y a un observatoire bâti en 1758; c'est une espece de tour à plusieurs étages, très-vaste & très-solide; à la partie supérieure est une terrasse qui domine l'horizon, & un toît tournant en forme de cône, dont la fenêtre peut se diriger à toutes les régions du ciel. Le P. Joseph *Mari*, Jésuite, mathématicien de l'université, avoit la direction de cet observatoire.

L'église de sainte Thérese est remarquable par un autel & un tabernacle travaillés richement en marbres précieux & en agathe, avec des statues de chaque côté.

A l'église des Quarante-Heures, il y a une belle façade, & différens tableaux

des bons maîtres, avec huit statues en plâtre de Barbarigo, qui représentent David, Salomon, & quelques prophetes. A l'entrée de l'église en dehors, il y a un bas-relief de l'Annonciation avec une statue de chaque côté.

On peut voir encore l'église de S. Sébastien, & celle des Oratoriens *Filippini*, qu'on appelle *la Vittoria*, il y a un beau tableau de Mantegna, où l'on admire la patience & la perfection des détails.

LA CORTE, ou le palais ducal de Mantoue, est grand, mais ancien, & bâti sans symmétrie & sans goût. **Palais Duccal.**

Le cabinet & le trésor de Mantoue étoient fameux dans le commencement du dernier siecle; mais lorsque le général des troupes de l'Empire, Colalto, eut pris cette ville d'assaut, le 18 juillet 1630, elle fut mise au pillage; toutes les choses curieuses qui avoient coûté des millions, tomberent entre les mains des soldats, & furent dissipées par des gens qui n'en connoissoient pas le mérite; un simple soldat avoit fait un butin de 8000 ducats; il perdit tout au jeu dans la même nuit, & le général Colalto le fit pendre le lendemain. Les

plus beaux tableaux de la galerie de Mantoue furent alors transportés à Prague; la reine de Suede les acquit & les fit porter à Rome; où ils ont resté jusqu'au temps où le duc d'Orléans, régent de France, en fit l'acquisition, aussi bien que des statues antiques de la reine Christine.

On trouve encore dans ce palais plusieurs choses intéressantes, comme des appartemens décorés avec beaucoup de goût, des tapisseries faites sur les dessins de Raphaël, & des peintures de Jules Romain son éleve, l'un des plus grands dessinateurs qu'il y ait eu.

Dans la *Sala di Troja*, on voit les combats livrés au siége de Troye, & l'histoire de cette ville, dans le style grec, où le costume est très-bien observé, pour les chars, les héros, & les dieux.

Il y a d'autres salles dont les plafonds passent pour être de Jules Romain, comme les signes du Zodiaque, l'assemblée des dieux; le char de la Nuit, & celui d'Apollon.

Le plafond d'Apollon, que M. Cochin appelle char de l'Aurore, fait beaucoup d'effet; les quatre chevaux, ajoute-

t-il, vûs en-dessous, sont pleins d'action & de feu: on y trouve la grande maniere, la belle forme, & la grandeur de caractere, qui est une des parties les plus rares de la peinture, mais avec différentes imperfections. Il y a dans une autre salle, une chûte des géans, ingénieusement composée, & dessinée de fort grand caractere; elle semble tenir de l'école Vénitienne.

Vis-à-vis du palais ducal est le théâtre, qui est de l'architecture du vieux Bibiena, c'est un des beaux théâtres d'Italie.

Palazzo della Giustizia, contient une salle d'une grandeur remarquable; on voit dans la muraille une statue de Virgile assis, mais dont le mérite ne répond pas au sujet.

Parmi les édifices particuliers de Mantoue, on remarque les palais du comte *Mantelli*, des *Valenti*, des *Sorli*, des *Canossa*, des *Colloredo*, des *Arrivabene.*

Il y a plusieurs fauxbourgs au-delà du lac; à l'orient, celui de S. George; au midi, celui de Cérèse. V. le plan.

Le palais du Thé, ainsi appellé à cause de la forme de son plan, qui approche d'un T, est situé dans une île, une

Palais du Thé.

demi-lieue au midi de Mantoue, environné de jolies promenades; il a été reſtauré nouvellement, mais l'architecture eſt de Jules Romain; la cour eſt décorée de quatre corps de bâtimens d'ordre dorique; au bout de la cour, il y a un portique qui la ſépare du jardin; ce portique eſt également décoré d'un ordre dorique, mais trop riche.

M. Volta, bibliothécaire de Mantoue, & M. Bottani, peintre, en ont donné une deſcription détaillée en 1783, 62 pages in-8°. V. auſſi Richardſon, traité de la peinture & de la ſculpture.

Ce palais eſt remarquable par de belles peintures de Jules Romain : dans la voûte, il y a trois tableaux à freſque, & des lunettes, qui ſont de lui; mais qui ont beaucoup ſouffert par l'habitation des troupes Allemandes; les ſujets ſont tirés de l'hiſtoire de David.

Dans la premiere chambre à droite, les deux friſes, l'une ſur l'autre, & toute la voûte ſont décorées de ſtucs de l'abbé *Primaticio*, dont les compoſitions ſont belles, & repréſentent des marches d'armées, & des ſujets héroïques.

Les peintures à freſque de la ſeconde chambre, ſont de Jules Romain; le ſu-

jet du milieu repréſenté un héros aſſis, qui commande qu'on brûle des livres qu'on lui apporte dans une caiſſe; il eſt bien compoſé comme un bas-relief antique, & deſſiné de grande maniere; les chairs ſont un peu de couleur de brique; & les habits de couleurs tranchantes; il n'y a point de clair-obſcur.

Dans la troiſieme chambre, on voit la victoire de Jupiter, ſur les géans, par Jules Romain; les murs & les plafonds ne font qu'un ſeul ſujet, & c'eſt un poëme tout entier : la compoſition en eſt impétueuſe & terrible, les grouppes bien formés, mais il eſt de couleur rouge; il y a peu d'intelligence de clair-obſcur; le deſſin eſt un peu incorrect, manieré, & de caractere trop chargé. Le Jupiter n'a point l'air noble. Ce morceau eſt pourtant le triomphe de Jules Romain; & s'il n'a pas les agrémens qui touchent, il a la force qui enleve.

Dans la premiere chambre à gauche, on voit la chûte de Phaëton.

Dans le plafond de la ſeconde, beaucoup de tableaux à freſque répartis dans la voûte, repréſentant des chaſſes, des pêches, des jeux, des ſacrifices anti-

ques, & différentes divinités ; ils ſont de Jules Romain : au-deſſus de la fenêtre il a repréſenté une priſon ; on prétend qu'il la peignit ayant été renfermé & détenu lui-même dans cette chambre.

On y remarque auſſi beaucoup de figures à la maniere de Raphaël, plus outrées, mais dans le goût de l'antique ; quelques-unes ſont incorrectes, elles ſont trop rouges dans les chairs ; au reſte il y a de très-belles choſes de détail.

Sur les murs de la troiſieme chambre, Jules Romain a peint à freſque les noces de Pſyché : il ſemble au premier coup d'œil que ce ſujet eſt une orgie ; l'ordonnance en eſt belle, pleine de feu & d'expreſſion, & l'on y trouve de grandes beautés de détail ; le ton rouge y domine un peu trop.

Sur la cheminée, Jules Romain a peint Acis fuyant avec Galathée, à l'aſpect de Polypheme.

Les ſujets de toutes les petites lunettes ou ceintres qui ſont ſous la voûte, ſont tirés de l'hiſtoire de Pſyché, & peints à freſque par Jules Romain, ou par ſes éleves ; mais il s'y trouve bien

éloigné de Raphaël. On dit aussi que les tableaux de la voûte sont de Jules Romain : le dessin en est rond, les ombres d'un bistre forcé ; les clairs violets ; le dessin n'est pas très-ferme, mais les figures ont de la finesse.

Au bout du jardin, sur la gauche & dans une loge basse ou espece de salon ouvert, vis-à-vis une ancienne grotte ruinée, on voit des tableaux à fresque, dans la voûte & sur les murs, par Jules Romain, représentant les différentes situations de l'homme ; il y a de bonnes choses : le plafond de la chambre qui précede cette salle est orné de jolis arabesques.

Jules Romain auteur de tous ces beaux ouvrages, mourut à Mantoue en 1546, & il est enterré dans l'église de saint Barnaba, qui appartient aux Servites ; mais on ne sait pas précisément dans quel endroit. Mort de Jules Romain.

Près de la même église de S. Barnaba, on voit la petite maison qu'il occupoit ; elle est décorée d'une architecture rustique de très-bon goût : il y a sur la porte une belle statue de Mercure, qui annonçoit bien la demeure d'un artiste aussi habile. Le peuple ap-

pelle cette figure S. Jean-Baptiste.

Jules Romain eut soin de placer sa maison dans une belle position ; elle est vis-à-vis du vaste palais de Gonzague ; construit aussi sur ses dessins (a). La façade de ce palais est digne de Jules Romain : au-dessus d'un premier étage rustique, il a placé, au lieu de colonnes, une longue suite de colosses grotesques, qui portent sur leurs têtes un ordre dorique, surmonté d'un entablement ou d'une haute architrave. Il y a beaucoup de belles peintures dans ce palais ; l'enlevement de Ganimede, par le Tintoret, occupe un des plafonds.

On va voir encore à un mille de Mantoue, une maison ducale appellée la *Favorita*.

Lorsqu'on sort de Mantoue par la porte Cérèse ou porte Virgilienne, le chemin qu'on trouve à gauche conduit à la ménagerie, qui est à deux milles de Mantoue ; & pour y aller l'on passe le *Mincio* dans un bac : on appelle cet endroit la *Virgiliana*, & la tradition porte que Virgile y venoit étudier dans

(a) Le palais Colloredo est aussi du dessin de Jules Romain.

une grotte ; mais actuellement on n'y voit rien de remarquable.

Près delà est le village de Pietolo, situé à-peu-près à l'endroit, anciennement appellé *Andès*, où naquit Virgile (a), cependant comme ce village, alors peu connu, étoit dans le territoire de Mantoue, Virgile a toujours chanté la ville de Mantoue comme sa patrie. Patrie de Virgile.

Primus idumæas referam tibi, Mantua, palmas.

Georg. III, 12.

On ne trouve rien dans ce village qui soit digne de la mémoire de ce grand homme ; on ne lui a pas élevé le moindre monument, non plus qu'à Jules Romain, qui est mort à Mantoue, apres avoir consacré ses talens à la sûreté & à l'embellissement de cette ville.

Les gens de lettres qui ont fait honneur à Mantoue, sont *Sordello da Goito*, ancien poëte provençal, *Battista Spagnoli*, *Teofilo Folengo*, qui composa

(a) Le marquis Maffei, a voulu placer *Andès* dans le territoire de Vérone, mais personne n'a trouvé ses preuves suffisantes.

un poëme burlesque, où il n'y a que les terminaisons latines. *Baldassar Castiglioni*, les trois *Capicupi*, de nos jours le docteur *Vettori*, le comte *Sotovia*.

Pour la philosophie *Pomponazzo*, J. B. *Fera*; pour la jurisprudence *Borsato*, *Manenti*, *Bardelloni*, *Gobbi*, & *Ciriaco*; celui-ci est regardé comme un auteur classique, & son style est estimé.

Pour les mathématiques, Gabriel *Bertazzolo*, Giov. *Ceva*, Doricilio *Moscatelli-Bataglia*, mathématicien & ingénieur, mort en 1739.

De mon temps, M. le comte Thomas *Medini*, capitaine de justice. M Pellegrino *Salandri*, autrefois secrétaire du comte Cristiani, étoient les seuls poëtes que l'on citât à Mantoue, encore n'étoient-ils pas du pays; le second est mort, le premier est allé en Baviere; mais si quelqu'un peut rappeller à Mantoue le souvenir de Virgile, c'est M. l'abbé *Bettinelli*, autrefois Jésuite, & qui est revenu dans son pays. Il est connu par des poésies si estimées, que M. Cornaro, dans le recueil que j'ai déja cité, T. II, p. 138, le donne pour un des trois poëtes modernes qui doivent servir de modele à l'Italie, avec

Frugoni & Algarotti. M. Bettinelli a fait entr'autres un joli poëme contre les *Raccolte*, espece de poésies qui se distribuent journellement dans les fêtes, les mariages, & les baptêmes; M. de l'Anglard, depuis substitut du procureur général à Paris, traduisit en françois en 1759, ses lettres aux arcades de Rome; elles eurent de la célébrité.

M. Bettinelli a aussi publié en 1769 à Milan, un ouvrage plein d'imagination & de goût, qui a pour titre *Dell' Entusiasmo delle belle Arti.*

Le P. *Andrès*, Jésuite Espagnol, qui étoit à Mantoue, y a donné une histoire des sciences & des arts.

On peut citer encore le comte J. B. d'*Arco*, le comte *Bulgarini*, M. *Visi*, qui a donné un premier volume de l'histoire de Mantoue, & M. *Volta*, bibliothécaire de Mantoue, dont nous avons parlé.

J'ai aussi nommé le P. Joseph *Mari*, mathématicien du collége.

M. Félice *Asti* a donné en 1782, un ouvrage sur la maladie épidémique de 1781.

L'académie impériale & royale des sciences & des arts, a un beau bâti-

ment où se tiennent ses assemblées ; elle propose quatre prix chaque année, depuis 1769 ; elles s'occupe des sciences, des belles-lettres & des arts ; il y a des professeurs de peinture & d'architecture ; un théâtre pour l'académie filarmonique, où l'on représente des pieces de musique ; un théâtre anatomique, une collection de bas-reliefs antiques venus de Bozolo, & des modeles en plâtre des plus belles statues de Rome ; l'on a commencé à former une bibliotheque ; l'empereur fait tous les frais de l'académie. M. l'abbé Carli en est secrétaire, depuis la mort de M. Pellegrino Salandri. Le comte Carlo di Colloredo, préfet de l'académie, est poëte & écrivain distingué ; c'est chez lui que se tenoient les assemblées avant l'ouverture du bâtiment appellé théâtre académique. Il y a sept assemblées par an, depuis le 11 novembre jusqu'au 13 de mai. Le théâtre est garni en partie de loges, & en partie de colonnes ; il est d'Antonio Bibiena, connu par ses décorations théâtrales.

L'académie des arts avoit été établie dès l'an 1755.

La bibliotheque la plus remarquable

de la ville, est celle du comte Ignazio *Zanardi* della Virgiliana.

L'on joue à Mantoue des comédies & de petits opéra, dans le carnaval, & au mois de mai, temps où il s'y forme une espece de foire très-agréable.

Le duché de Mantoue contient 170 mille habitans, indépendamment de 2 118 000 que contient la Lombardie Autrichienne (*Mercure du* 25 décembre 1784). Jusqu'ici l'administration a été séparée de celle du Milanez; mais l'empereur se propose de les réunir, on vient de finir le cadastre, & d'établir le cens général du territoire, auquel on travailloit depuis long-temps, dans le goût de celui qui est établi à Milan, T. I, p. 472.

Ce duché a 22 lieues de long sur 14 de large; il est arrosé par le Minciò, l'Oglio, la Secchia, & la Tartaro, qui vont tomber dans le Pô, ce qui donne une communication jusqu'à la mer Adriatique. Le principal commerce du pays est dans les blés, qu'il fournit aux états de Parme & de Modene; il produit aussi du riz, de l'avoine, du maïs. La plantation des mûriers y procure un commerce de soie qui aug-

mente sensiblement, on y voit déja beaucoup de fabriques de taffetas, & autres étoffes de soie, même de velours; on y travaille aussi des cuirs. Il y avoit autrefois beaucoup de manufactures de laines, qui avoient de la réputation en Italie.

La livre de Mantoue est de 12 onces, & il en faut 18 $\frac{7}{8}$ pour faire la livre de Paris; ainsi la livre de Mantoue est à celle de Paris, comme 96 est à 151. Il n'y a pas d'autre livre employée dans cette ville.

Nous avons parlé du *Braccio*, T. I, p. 486.

Pour aller de Mantoue à Brescia, on remonte sept lieues vers le nord, c'est-à-dire, jusqu'à Peschiera; on va d'abord à *Roverbella*, qui en est à sept milles ou une poste, & ensuite à *Castel nuovo*, 12 milles plus loin; ce terrein est plein de cailloux, & planté de mûriers.

PESCHIERA est une forteresse à une lieue de Castel nuovo, à cinq lieues de Vérone, du côté du couchant, & à neuf lieues de Brescia. Peschiera s'appelloit autrefois Avilica, il y avoit un corps de mariniers pour la navigation du lac. Cette forteresse est située à l'endroit où

le Mincio sort du lac de Garda pour aller à Mantoue ; elle coûta 33 millions aux Vénitiens.

Ce fut près de cet endroit que s'établirent les descendans de l'empereur Probus, comme on se voit dans Vopiscus. Le Mincio tombe dans le Pô à Governolo, qui s'appelloit autrefois Ambuleto, c'est l'endroit où S. Léon tint un fameux congrés avec Attila, qui venoit ravager l'Italie.

Le lac de Garda, que l'on côtoie ensuite, mais qui est sur le territoire de Vérone, a onze lieues de long ; il s'adpelloit autrefois *Benacus*, c'est celui que Virgile a célébré, en même temps que le Larius, ou lac de Côme :

Te Lari maxime, teque
Fluctibus & fremitu assurgens, Benace, marino.
Georg. 2. 159.

Il est vrai qu'au moindre vent le lac de Garda s'agite, & promene ses flots comme une véritable mer.

On voit de fort loin une presqu'île du lac de Garda, qui est célébrée dans Catulle, sous le nom de *Sirmio*, & qui étoit son lieu de délices :

la carpe : Linnæus & Artedi le mettent dans le genre du Saumon ; il ressemble un peu à la truite, mais il est plus large, & il a le ventre plus élevé ; sa longueur ne passe pas un pied, la chair en devient rouge quand elle est cuite ; les écailles sont petites, la couleur du dos est moins obscure que celle de la truite, mais il est parsemé de taches noires, le ventre & les côtés sont argentés, la tête est luisante, la gueule bleuâtre. *Ray Sinopsis Meth. Pisc. p. 66*, c'est le *Gilt Charre* des Anglois. Il est décrit & figuré dans Salvien *de Piscibus*, 1555, & dans Rondelet, *de Piscibus Lacustribus* : celui-ci le met avec la truite, & prétend qu'on l'appelloit autrefois pione, mais étant devenu fort cher, il prit le nom de Carpione ; on disoit autrefois qu'il se nourrissoit avec de l'or, pour exprimer l'excellence de ce poisson.

On pêche aussi dans ce lac des truites, de grosses sardines, & autres poissons, qu'on envoie à Milan & à Parme.

Les eaux du lac de Garda ont surtout la qualité de blanchir le fil, de maniere à le faire rechercher dans toute l'Italie ; on ne sait pas si cela tient à l'eau seule, ou à l'air, ou au sol, sur

lequel on l'étend pour l'arrofer, mais cela réuffit mieux au Lido Salodiano, que vers les autres parties du lac.

Il y a des auteurs qui prétendent que les ruines qu'on voit à l'endroit nommé *Tufculanum*, font d'une ancienne ville appellée Benacum, mais c'eft une fable: cependant l'on en voit une efpece de defcription dans le titre d'un livre fingulier, connu dans l'hiftoire de la géométrie : *Summa de Arithmetica Geometria proportioni, & proportionalita: novamente impreffa in Tofcolano fu la riva del Benacenfe & unico Carpion'fta laco : Ameniffimo fito : deli antique e evidenti ruine di la nobil cità Benaco vitta illuftrato : cum numerofita de impatorii epitaphii di antique e perfette littere fculpiti dotato : & cujus fini[illegible] e mirabil colone marmorei : innume[illegible] fragmenti di alabaftro porphidi e ferpentini. Cofe certo lettor mio diletto ocula[illegible] fide miratu digne foto terra fe ritrovano. Frater Luca de Burgo fancti Sepulcri Ordinis Minorum : in Tufculano fu la riva di laco Benacenfe*, 11 décembre 1523, in-folio.

La route ordinaire de Brefcia par la pofte, paffe à Defenzano qui eft fur le bord

bord du lac, à $7\frac{1}{2}$ milles de la ville de Brescia, ensuite à Lonato, petite ville, & à *Ponte di S. Marco*, petit village à huit milles plus loin.

CASTIGLIONE, *Castrum Stiliconis*, est une petite ville de quatre à cinq mille ames, située à dix lieues de Vérone, six de Brescia, & huit de Mantoue, où l'on peut passer quand on va de Vérone à Brescia; on l'appelle *Castiglione del le Stiviere*, pour la distinguer des autres villes d'Italie qui portent le nom de Castiglione; cette ville appartient à l'empereur; elle étoit le siége d'une principauté d'environ trois lieues de diametre, qui commence une lieue & demie au midi du lac de Garda. Elle étoit possédée par la maison de Gonzague. Le dernier Prince fut obligé de l'abandonner, par une révolte des habitans; l'empereur la reçut comme dépôt, & vouloit donner une pension au prince, qui ne l'a jamais voulu recevoir; mais les revenus se déposoient réguliérement pour lui être payés quand il voudroit les toucher : cela a duré jusqu'à la guerre de 1745, où les dépenses extraordinaires de la maison d'Autriche ont occasionné l'emploi de ces deniers, & la Castiglione.

principauté eſt reſtée unie au duché de Mantoue.

Il reſte encore à Veniſe un prince Louis qui eſt de la famille, & un autre qui eſt prêtre à Garda, qu'on appelle prince *Almerico*, fils du dernier ſouverain : on dit auſſi que la comteſſe de Fuentes, comme fille d'un frere du dernier prince, avoit demandé l'inveſtiture de ce fief.

Il n'y a autour de la ville de Caſtiglione que des murs de jardins ; mais il y avoit ſur la hauteur un château, qui fut renverſé, &, pour ainſi dire, raſé au commencement du ſiecle par les François, contre qui le prince s'étoit déclaré.

S. Louis de Gonzague.

C'eſt dans ce château que naquit S. Louis de Gonzague, en 1568 ; ce jeune prince entra chez les Jéſuites dès ſa plus tendre jeuneſſe, & il y devint ſi célebre par ſa piété & ſa vertu, qu'étant mort en 1591, à l'âge de 23 ans, il fut béatifié 14 ans après, ſon frere étant ambaſſadeur de l'Empire à Rome ; ſa mere vivoit encore dans le temps de cette béatification ; elle eut la conſolation inexprimable de voir ſon fils ſur les autels, expoſé à la vénération des fideles,

d'entendre célébrer ses vertus dans la chaire, & de lui adresser des vœux avec toute l'église. Le pape Paul V en 1618, accorda la messe à l'honneur de S. Louis de Gonzague.

François de Gonzague, frere cadet de S. Louis, étant prince de Castiglione, voulut marcher sur les traces de son frere, il se distingua par des établissemens de piété; il fonda le collége, les Capucins, & le *Parthenone*, maison de piété, appellée dans le pays, *Collegio delle Signore Vergini*, composée de 30 demoiselles de qualité, avec 16 sœurs converses, ou *Oblate*.

Sur la place de Castiglione, on voit une fontaine avec un bassin, au milieu duquel est un piédestal qui porte la statue en marbre d'une jeune fille, nommée Calubina, avec une inscription à son honneur. Le fait qui a donné lieu à ce monument, est un exemple de vertu, digne d'être conservé à la postérité. Cette jeune & belle personne étoit de Castiglione : un jeune homme qui l'aimoit avec passion, obtint le consentement des parens, & il étoit prêt à l'épouser; les approches de son bonheur augmenterent son impatience; il voulut

Exemple de vertu.

devancer le mariage : la jeune personne résista avec fermeté : il y voulut employer la violence, elle fut inutile ; enfin, ce malheureux, soit désespoir, crainte, ou fureur, la tua. Le prince François de Gonzague fit écarteler l'assassin, & fit frapper une médaille à l'honneur de cette jeune victime de l'innocence, avec ces mots qu'on lit aussi aux pieds de la statue : *Dominicæ de Calubinis quòd maluerit mori quàm fœdari :* les deux derniers mots sont effacés, mais on les retrouve dans la préface du livre qui a pour titre : *Gasp. Scioppii Ecclesiasticus, auctoritati Serenissimi Britaniæ Regis oppositus, Hartbergæ,* 1611. Ce livre est dédié à François de Gonzague, & l'auteur en prend occasion dans la préface, de célébrer les vertus de ce prince, & de raconter les établissemens qu'il avoit faits.

La principauté de Castiglione renferme encore deux villages considérables, *Solferino* & *Medole* (a).

(a) Voyez la grande carte de Scutter, *Cursus Padi ;* ou le cours du Pô, par le P. Placide, gravé en 1704.

De Castiglione à Brescia, il y a huit lieues que l'on fait aisément en six heures avec un voiturier ordinaire, par un très-beau chemin bordé d'arbres, de ruisseaux & de prairies, comme la plupart des routes de la Lombardie; des vignes en guirlandes qui vont d'un arbre à l'autre, ombragent agréablement les chemins sans occuper beaucoup de place, & les mûriers qui les soutiennent forment une autre espece de produit, sans préjudice du grain qu'on seme sous les mûriers.

Il y a des voyageurs qui vont de Mantoue à Parme, en passant par Casal Maggiore : il y a huit postes; on paye 14 paules par couple de chevaux, & 5 paules par bidet.

De Mantoue à Parme par Guastalla, il y a 6 postes & 52 milles.
à Modene, 7 ½ postes & 69 milles.
à Ferrare, 5 ½ postes & 69 milles.
à Venise, 12 postes & 106 milles.
à Trente, 7 ½ postes & 60 milles.

de Mantoue à Bergame, 9 postes & 76 milles.
à Milan par Crémone, 11 postes & 105 milles.

CHAPITRE IX.

Description e Brescia.

BRESCIA, Bresse (a), ou Bresce, s'appelle en latin *Brixia* : cette ville renferme 30 à 35 mille ames : elle est à 18 lieues de Milan, & à 38 lieues de Venise ; elle a environ une lieue de tour, sa latitude est de 45° 30′ 22″, suivant les observations du P. Cavalli ; & sa longitude, 5′ 30″, ou 5′ 40″ de temps à l'orient de Milan, ou de 28° 22′ 30″. C'est une ville riche, agréable, dans une heureuse situation, & dont les environs sont très-fertiles : l'on y arrive, en venant de Vérone, par un très-

(a) Quand on traduit Brescia par Bresse, on fait une confusion géographique de cette province d'Italie, avec celle de Bresse, qui est en France, entre le Rhône & la Saone, dont Bourg est la capitale. Voyez le dictionnaire de la France, par M. Expilly.

beau chemin bordé d'arbres & de ruisseaux, & son intérieur répond à la beauté de l'avenue : on peut la regarder, après Milan, comme la principale ville de la Gaule Cisalpine, & de l'état de Venise, & elle a été appellée long-temps *Sposa di Venezia*, quoique Vérone à cet égard lui dispute la préséance.

Les auteurs qui ont embelli l'origine des villes d'Italie, ont donné jusqu'à sept opinions différentes sur la fondation de celle-ci; mais Hercule est le plus grand de tous les héros qu'on lui donne pour fondateurs, suivant Capriolo. Elle fut du moins rebâtie par Bellovese, chef des Gaulois Cénomans, 590 ans avant J. C. (a), ou suivant Tite-Live, par Brennus, chef des Gaulois Sénonois,

(a) Bellovese, neveu d'Ambigate, roi des Celtes du Berry, partit l'an 590, avec une nombreuse colonie, & s'empara d'une partie de l'Italie. Tite-Live, V. 33. Les peuples dont Tite-Live fait mention à cette occasion, sont les *Bituriges* (du Berry), Arverni (d'Auvergne,) *Senones* de Sens, *Hedui*, d'Autun; *Ambarri*, du Charolois, (ou du Nivernois); *Carnutes*, de Chartres; *Aulerci*, du Mans; & ensuite *Lingones*, de Langres; *Boii*, de Buch. du côté de Bordeaux. *Cenomani*, qui étoient aussi du Mans, ou suivant d'autres auteurs, des bords du Rhône, du côté de Marseille. Ces Gaulois fonderent beaucoup de villes, car on leur attribue Milan, Vérone, Mantoue, Crémone, &c., mais pour lors ils ne passerent pas l'Apennin.

I iv

391 ans avant J. C., & ce fut alors qu'on lui donna le nom de Brefcia; elle étoit capitale des Cénomans, fuivant Tite-Live, lorfqu'elle paffa fous la domination des Romains. Elle les fervit utilement contre les Gaulois Infubriens, 225 ans avant J. C., & leur fut toujours fidele, fur-tout dans les temps de calamités, comme après le triomphe d'Annibal, 217 ans avant J. C., jufqu'au temps où l'Empire fut ravagé par les Barbares. Elle étoit colonie Romaine, comme on le voit par deux infcriptions qui font encore à la cathédrale & à S. Nazaire, & fut honorée d'un grand nombre de diftinctions & de prérogatives, dont on voit des indices dans quelques infcriptions. Plufieurs empereurs y féjournerent.

On croit que Brefcia fut brûlée par Radagaffe, roi des Goths, l'an 405, & prife par Attila en 452, de même que la plupart des villes d'Italie. Les rois Lombards la poffédèrent vers l'an 670 : Agilulf & Théodelinde y firent bâtir une églife confacrée à S. Jean-Baptifte. Voyez ZAMBONI, *Defcrizione delle fabriche di Brefcia*, 1778, *fol.* FAINI, *Cœlum Brixianæ ecclefiæ.*

Charlemagne étant venu en Italie en 771, avec Roland & Olivier, vainquit le roi Didier, & conquit tout ce qui se trouva sur son passage; on croit qu'il vint à Brescia, mais Biemmi n'est pas de cet avis.

Dans le temps où les factions des empereurs & des papes déchiroient l'Italie, & où les massacres de villes entieres étoient des choses communes, Brescia ne fut pas exempte de ces terribles révolutions : vers le commencement du dixieme siecle, Capriolo prétend qu'en 28 ans elle changea sept fois de gouvernement : elle fut prise ensuite, & saccagée par l'empereur Henri VI. Ezelin s'étant rendu maître de Padoue, de Vicense & de Vérone, prit aussi Brescia, & y exerça mille cruautés l'an 1258. *Verci Storia degli Ecelini*, 1779; elle fut prise l'an 1332, par Scaliger, duc de Vérone, qui étoit du parti des Guelfes : en 1337, par Azzo *Visconti*; & les ducs de Milan la posséderent quelque temps.

En 1426, Philippe-Marie Visconti ayant vexé le peuple de Brescia, à l'occasion des travaux qu'il faisoit faire à la forteresse de la Garzetta, derriere

l'endroit où est la nouvelle citadelle; l'assemblée générale de la ville délibéra d'envoyer des orateurs à la république de Venise, pour lui offrir la souveraineté du pays; les offres furent acceptées & la citadelle fut prise. Les Vénitiens ayant perdu la bataille de Gerradadda le 14 mai 1509, Louis XII fit son entrée à Brescia le 23 mai. On vint à bout de chasser les François en 1512, ils se retirerent dans le château; & le 19 février, Gaston de Foix, venu de Bologne, reprit la ville. Il avoit promis à ses soldats de leur en abandonner le pillage, & cette ville fut réduite à la derniere désolation: on épargna la maison où le chevalier Bayard avoit été transporté. On peut voir dans l'histoire de France la générosité dont il usa envers la dame de la maison & ses deux filles; on en parla long-temps dans la ville. Les François remirent Brescia le 28 octobre 1512 au viceroi de Naples, qui en prit possession au nom de l'empereur, & y mit une garnison Espagnole. Le 22 mai 1516, on la rendit à François I, qui la restitua aux Vénitiens, & depuis ce temps ils l'ont toujours possédée.

En 1478, cette ville éprouva une peste affreuse, dont il mourut, dit-on, plus de 25 mille personnes. En 1524, il y eut encore une peste terrible, & en 1550, la petite vérole y fit un si grand ravage, qu'il mourut environ 12 mille personnes en cinq ou six mois. L'inoculation n'étoit point connue à cette époque. En 1577 & 1630, il y eut encore des contagions terribles.

Voyez les histoires de Brescia, par *Malvezzi*, *Capriolo*, *Rossi*, *Gagliardi*, *Biemmi*, la *Raccolta de' Cenomani*, & la *Brixia Sacra* du P. Gradenigo.

Le 18 août 1769, le tonnerre tomba sur la tour qui est à la porte de S. Nazaire, & qui renfermoit 233 milliers de poudre; cette terrible explosion fit sauter la porte S. Nazaire, 76 maisons & plusieurs églises; détruisit la 24e. partie de Brescia, ou 24 mille pas carrés, mesure de Venise; fit périr 500 personnes, & en blessa 700. L'ébranlement de l'air fut tel que les portes furent enfoncées dans beaucoup d'églises & de palais, assez loin du lieu de l'explosion. Cet accident causa une perte de plus de 10 millions. C'est depuis ce temps-là que la république de Venise a fait mettre des

conducteurs électriques ou paratonnerres sur tous les bâtimens de cette espece.

Brescia est environnée de murs, de fossés, & de remparts plantés d'arbres, qui forment une promenade agréable; il y a cinq portes, dont quelques-unes sont décorées: on compte dans la ville & les fauxbourgs 19 paroisses & 37 couvens.

Cathédrale de Brescia.

IL DUOMO, église cathédrale de Brescia, est un bâtiment considérable qui fut commencé en 1604; ses accroissemens étoient fort lents, mais le cardinal Quirini, devenu évêque de Brescia, contribua beaucoup à cet édifice; aussi a-t-on placé son buste dans l'intérieur de l'église en 1737, & sur la façade extérieure en 1752: le comte Silvio Martinengo y a dépensé 60000 l. L'on faisoit encore en 1766 des quêtes continuelles pour achever la façade; il n'y a plus que la coupole à finir. Ce bâtiment est d'une belle pierre tirée de *Bottesino Mattina*, qui est à quatre milles de la ville; les plus grandes colonnes sont de trois morceaux: cette pierre est blanche, calcaire, approchante du marbre, quoique d'une pâte moins fine; c'est un marbre qui n'est pas perfectionné.

L'église est décorée d'un ordre corinthien, dans le goût moderne, mais trop riche; il y a beaucoup de statues, de bas-reliefs & d'ornemens, & on peut la mettre au nombre des principales églises d'Italie.

On conserve dans cette Cathédrale un petit étendard ou oriflame de Constantin, appellé *Croce del Campo*, *Orofiamma* ou *Labbaro imperiale;* il est d'un bleu céleste avec une croix rouge dans le milieu : la tradition veut que ce soit une image contemporaine de la croix qui apparut à Constantin, lorsqu'il étoit sur le point de combattre Maxence.

L'évêque de Brescia a environ 60 mille livres de rente; mais le cardinal Quirini, qui a fait l'ornement de ce siége, pendant longues années, y joignoit d'autres revenus qui l'ont mis à portée de faire de très-grands biens à cette ville, & il en eût fait beaucoup plus, s'il n'eût été prévenu par la mort en 1755.

La Rotonde ou l'ancien dôme, appellé autrefois Ste Marie-Majeure, est une église bâtie, à ce qu'on croit, sous le roi Grimoald, qui régnoit dans le

7e. siecle. On y conserve, avec vénération, & sous sept clefs différentes, deux croix miraculeuses; l'une qu'on croit avoir été donnée par Ste Hélene à Constantin son fils, comme faite avec le bois de la vraie croix; l'autre qui passe pour avoir été au sommet de l'oriflame.

Après avoir vu la cathédrale, nous passerons à la partie septentrionale de la ville du côté du château, pour y remarquer ce qu'il y a de plus important en architecture, en peinture, soit dans les églises, soit dans les palais, dont quelques-uns sont tout-à-fait dans le goût de ceux de Rome, pour la grande architecture. Ceux qui voudront sur les peintures de cette ville des explications plus circonstanciées, pourront consulter la description de ces peintures par *Averoldi*, ou plutôt l'ouvrage de M. Carboni, publié en 1760 par M. Louis *Chizzola*, patricien de Brescia, homme plein d'esprit & de talens, qui a séjourné long-temps à Paris; ce livre a pour titre: *le Pitture e Sculture di Brescia, dalle stampe di J. B. Bossini*, 196 *pag. in*-4°.

Le palais de *Broletto*, qui est sur la place de la cathédrale, est le palais du

peuple & des représentans, c'est-à-dire, du capitaine & du Podestà. Ce palais fut bâti, dès l'an 1144, sous l'administration des consuls, ou du moins en 1187; il étoit d'abord en bois, mais en 1223 on le bâtit en pierres, on l'augmenta en divers temps; il est composé de plusieurs corps de bâtimens qui servent pour l'habitation des magistrats, pour la caisse, les tribunaux & les prisons. Le capitaine a un jardin en terrasse, où est une fontaine ornée de statues. On voit aussi dans ce palais des peintures à fresque, un grand escalier qui est décoré d'architecture, ainsi que les fontaines.

L'évêché est aussi un des édifices considérables de Brescia. La bibliotheque est établie dans un bâtiment voisin de l'évêché; elle fut donnée à la ville par le cardinal Quirini, en 1747, par les conseils du P. Gradenigo, théatin; elle est ouverte au public quatre fois la semaine: on y fait tous les jeudis, en été, des expériences de physique; on y voit aussi une collection de médailles. L'évêque a encore une belle galerie de tableau, deux dyptiques consulaires (voyez pag. 219), & une salle où l'on tient des assemb ées académiques.

La Congrega dont le bâtiment est sur la place même de l'évêché, est une assemblée de piété, tenue par des citoyens distingués; ils ont des revenus considérables, & les emploient à faire des charités : le cardinal Quirini contribua beaucoup à augmenter cet établissement.

Delà passant par la *Contrada delle tre Spade*, on trouve *la Carità* ou *le Convertite*, dont l'église renferme des tableaux estimés; on y voit aussi un modele exact de la *Santa Casa* de Lorette, avec l'autel, la grille, & la statue de la Vierge qui sont au-dedans, le tout parfaitement imité.

En allant au levant, on arrive à la petite place de *San Zeno*, où est la *Casa Martiningo Cesaresco*; près delà est la *Casa Gambara*; elles sont remarquables par l'architecture, & par des tableaux de prix.

Santa Giulia, église de Bénédictines bâtie en 1599, à l'endroit où Didier, roi des Lombards, en avoit fait bâtir une; elle étoit célebre par la retraite d'Anselberge, sa fille : plusieurs princesses ont fini leurs jours dans ce couvent; l'on y conserve un grand

nombre de reliques. Le tableau du grand autel est une transfiguration de *Giulio Cesare Procaccino.* Il y a encore d'autres tableaux estimés dans cette église.

Le château de Brescia est une forteresse bâtie en pierres de taille, sur la montagne appellée *Colle Cicneo* ou *Rocca Erculea*; il fait la seule défense de la ville, encore n'est-il pas très-fort, surtout à cause de la montagne qui le domine. On y entretient une garnison d'environ 40 invalides; autrefois on le regardoit à Brescia comme une des principales forteresses de la république de Venise : les gens du pays disoient qu'il étoit le *Falcone* de la Lombardie. De dessus la tour du château, appellée *Mirabella*, on a une vue délicieuse, sur la campagne la mieux cultivée : on apperçoit en grand nombre les maisons de campagne, dont la colline est couverte (*Ronchi*), & celles qui sont dans la plaine, & qu'on appelle *Brede.* Il y a peu de négocians qui n'en aient : on va s'y promener en été tous les soirs.

Après avoir vu le château, si l'on revient à la partie occidentale de la

ville, du côté de la porte appellée *delle Pile*, qui conduit dans les vallées des environs, & du côté de Venise, on trouve les églises de S. Joseph, S. George, S. Faustin & les Carmes.

Piazza grande, ou Piazza de' Signori, située dans le plus bel endroit de la ville, fut commencée en 1433; elle est entourée de bâtimens publics; on remarque sur-tout le mont de piété, commencé dès 1465; l'on ouvrit alors une rue pour communiquer à la place du Dôme, on l'appelle *Strada nuova*.

On éleva en 1561, la colonne qui porte le lion aîlé de S. Marc; l'horloge fut faite en 1581, par Pierre *Fansago da Clusone*, mathématicien, à qui l'on attribue aussi l'invention des machines à curer les ports, actuellement usitées à Venise.

En creusant dans les environs, on a trouvé des inscriptions antiques qui ont été encastrées sur la façade des prisons.

PALAZZO *Publico delle Ragioni*, ou la *Loggia* située sur la *Piazza de' Signori*, est un des édifices les plus remarquables de Brescia. Il fut commencé en 1492, vers l'endroit où avoit été un ancien temple de Vulcain; la premiere conf-

truction est attribuée à Thomas Formentoni, architecte de Vicense, mais il a été achevé & perfectionné par Sansovino, Palladio, Beretta; la grande salle fut peinte par le Titien, & par Cristophe Rosa, de Brescia, & les statues faites par des sculpteurs habiles; mais il y eut un incendie le 18 janvier 1775, & il ne resta que les murailles.

La longueur du bâtiment est de cent bras (ou 146 ½ pieds), & la largeur de 64 bras : la façade orientale qui donne sur la place, est décorée de 4 colonnes corinthiennes, chacune d'une seule piece; sur les autres façades il y a des pilastres. M. l'abbé Turbini a donné un beau projet pour la décoration de la grande salle, & il a fait graver cet édifice en 1778, en 16 planches. Il y en a aussi une description dans l'ouvrage intitulé *Memorie intorno alle fabriche publiche di Brescia.*

C'est-là que se rassemblent les conseils, celui de la ville tous les jours, & le conseil général dans le mois de janvier & d'août.

SS. FAUSTINO *e Giovita*, est une église de Bénédictins soutenue par des

colonnes doriques, chacune d'un ſeul bloc : on y plaça en 1623 les reliques des Saints protecteurs de la ville, dans une châſſe de marbre, ornée de bronzes dorés.

LE GRAZIE, égliſe du collége qu'occupoient les Jéſuites, eſt d'une architecture hardie & ſinguliere, les voûtes des trois nefs étant ſoutenues par de petites colonnes iſolées : elle eſt ornée de ſtucs dorés, & renferme pluſieurs bons tableaux; le martyre de ſainte Barbe, de Pietro Roſa, éleve du Titien; un tableau où l'on voit S. Antoine de Padoue, S. Antoine abbé, & S. Nicolas de Tolentin, par le *Moretto* de Breſcia; on y révere une image célebre de la Vierge, appellée *Madonna delle Grazie*, toutes les murailles ſont couvertes d'*Ex voto*. Il y a un obſervatoire dans ce collége, & le P. Cavalli, habile mathématicien, y a fait diverſes obſervations aſtronomiques.

On rencontre dans ce quartier-là, CASA FENAROLI, qui contient de fort beaux appartemens & des tableaux de prix; la CASA BARGNANI, d'une belle architecture, avec une ſalle peinte par François Monti; S. ANTONIO ou col-

lége des nobles, qui étoit sous la direction des Jésuites; il y a dans l'église plusieurs tableaux de Gandino, Palma, Santagostini, Bassano; le palais CALINI, *del Conte Orazio*, dans la rue appellée *Contrada de' Gadaldi*; & la CASA UGERI, *alla pace*, dans laquelle il y a de fort beaux tableaux : une résurrection de Raphaël; un portrait célebre fait par le Titien, & un par Paul Véronese; une Susanne du Bassan; un S. Sébastien du Palma; un paysage de Brill; un S. Jérôme du Giorgion, &c.

LA PACE ou *Filippini*, église neuve & très-jolie, fut commencée en 1720, & finie en 1746; elle est décorée de colonnes corinthiennes de marbre isabelle veiné, avec des autels très-riches, beaucoup de vert antique, des niches, des statues; les peintures de la voûte sont de François Monti. Il y a deux tableaux de *Pompeo Battoni*; l'un est celui du grand autel, où l'on voit la sainte Vierge présentant J. C. à Siméon; le dessin est incorrect : les figures de devant sont trop longues; mais il est bien composé, & il y a de l'intelligence du clair-obscur. La Pace.

Sur le second autel est un S. Jean

Népomucene qui est aux pieds de J. C. & de la sainte Vierge, tableau bien composé, vigoureusement peint, d'un bon accord; la Vierge est belle, mais l'Ange est très-mauvais, les chairs sont un peu rouges. Les entre-colonnes sont ornées de niches avec des stucs, & les voûtes sont peintes en clair-obscur.

On passe ensuite à la *Palata*, ancienne tour de la ville, pour aller à *S. Giovanni*, église des chanoines réguliers de S. Sauveur, où il y a des tableaux du *Moretto*, du Romanino, de Panfili, de Ferramola, &c.

SANTA AGATA, paroisse avec chapitre : on y voit dans l'église trois belles statues de sainte Agathe, sainte Lucie & sainte Apollonie, qui sont d'Antoine *Calegari*, de Brescia, & plusieurs bons tableaux.

Dans la maison *Lecchi*, il y a une belle galerie de tableaux, qu'on a encore augmentée depuis la publication du livre des peintures de Brescia, par quatre tableaux de Paul Véronese, un du Titien, douze du Guerchin, deux du Guide, deux du Bassan, deux de Vandyk, &c.

On peut voir ensuite le *Giardino*

Martinenghi ou *Casa Martinenghi del Conte Silvio*, c'est une belle maison où il y a des jardins élevés, très-agréables & très-ornés; l'église de *S. Francesco*; la *Casa di Dio:* & un jardin de botanique, chez M. *Vicenzo Averoldi*, près de sainte Croix & de saint Charles.

MIRACOLI, église bâtie vers la fin du quinzieme siecle, aux dépens de la ville : la façade est ornée de sculptures très-délicates, faites dans la pierre, par *Prospero Bresciano* & *Rafaello Brescia*, sculpteurs anciens, qui étoient très-habiles : le vestibule renferme quatre colonnes remarquables : l'intérieur est divisé en trois nefs, par huit pilastres & six colonnes ; on voit au-dedans des tableaux de *Moretto*, de *Gandino*, *Amigone*, *Marone*, *Alarizzi*, *Paglia*, *Saffi*, &c. Les voûtes sont ornées de stucs dorés.

Vis-à-vis de cette église est la maison *Aricci*, où il y a une collection de tableaux, entr'autres une tête sur bois, par Léon. da Vinci, des tableaux du Guide, du Titien, &c.

SS. NAZARO *e Celso*, est la seconde église de Brescia, dont le prévôt est ordinairement évêque *in Partibus* : le

tableau du grand autel eſt un ouvrage célebre du Titien, qui eſt déja fort gâté: il eſt diviſé en cinq parties; dans les deux ſupérieures, on voit l'Annonciation; le tableau du milieu exprime la réſurrection de N. S., il eſt beau, bien compoſé, parfaitement peint; à droite, S. Nazaire & S. Celſe, à gauche S. Sébaſtien. Ce tableau fut donné par Altobello Averoldi, évêque de Pola, qui avoit été prévôt de cette égliſe.

On couvre ordinairement ce chef-d'œuvre, au moyen de deux portes qui s'ouvrent & ſe ferment, elles ſont peintes par *Moretto*.

Il y a encore dans cette égliſe d'autres peintures eſtimées, par exemple, au ſixieme autel à droite, un tableau du Moretto, repréſentant la Vierge couronnée par J. C., & pluſieurs Saints, peint avec légéreté, où il y a des fineſſes de tons, & de beaux caracteres, mais froids; au quatrieme autel, un martyre de S. Barthélemi, de *Carlo Lotti*, peint d'une grande maniere & bien compoſé.

Palazzo FÉ, d'une belle architecture moderne.

Gli Angioli, égliſe peinte agréablement,

ment, & où l'on voit le plus bel autel de la ville.

Près delà est la porte *S. Nazaro*, la plus méridionale de toutes, qui conduit à *Créme*, petite ville de l'état de Venise, qui est à 10 lieues de Brescia.

Cette porte fut renversée par l'accident de 1769.

Pour visiter la partie orientale de la ville; je suppose que nous recommencions par le centre, en partant de la place, autrefois nommée *Mercato del Lino*, & qu'on appelle actuellement *Piazza delle Erbe*; on y voit une petite église de la Vierge, qu'on dit avoir été bâtie par Palladio, mais elle fut bâtie en 1608, 28 ans après sa mort.

CASA MARTININGO *del' Mercato del Lino*, est une belle & grande maison, de l'airchitecture de Palladio, où il y a un vestibule d'ordre dorique, & une balustrade en pierre de taille, qui sert de couronnement. La sculpture de la porte est de Jacques Medici, de Brescia, éleve de Sansovin.

On trouve ensuite le *Pescarie*, place que l'on a construite pour la vente du poisson, avec des bancs en pierre de taille. *Le corso de' Parolotti*, est une

rue dont toutes les maiſons ont été peintes en dehors par *Lattanzio Gambara* : elle conduit à la place appellée *Piazza del theatro*.

Le théâtre de Breſcia eſt très-grand, & la ſalle eſt belle ; l'Opéra y commence le lendemain de Noël, & dure juſqu'à la fin du carnaval ; en été on y joue la comédie ou l'*Opera Buffa*, depuis le 18 ou 20 juillet, juſqu'à la fin de ſeptembre, temps où l'on va en villégiature. Il y a un *Impreſario* ou entrepreneur qui en fait tous les frais, & en retire les profits, mais à qui l'académie donne une ſomme pour lui aider à en ſupporter la dépenſe.

San Dominico, égliſe remarquable par la grandeur de la nef, par ſon architecture & par les peintures de Sandrino de Breſcia, faites en 1590.

S. LORENZO eſt une égliſe toute neuve, petite, mais très-ornée; elle a été rebâtie par l'induſtrie & les ſoins de M. Pietro Dolfini, qui en étoit prévôt : il fit la découverte d'une Madonne miraculeuſe, qu'il appella *della Providenza*, & qui a véritablement pourvu à tout dans ſon égliſe. L'architecture eſt de Corbellini : les autels ſont revêtus

de marbres fins, & ornés de lapis ou autres pierres dures; le tabernacle est en jaspes & agathes; le baldaquin de l'autel de la Vierge, qui est le plus riche de tous, est revêtu en entier de lapis lazuli : l'ostensoir est garni de pierres précieuses.

CASA BARBISONI, dans *Strada larga*, contient une grande collection de tableaux, du Bassan, du Tintoret, du Guerchin, de Palma, de Breughel, du Pérugin, &c. Il y a une tête du Sauveur, qu'on assure être du Titien.

On conserve aussi dans cette maison un monument précieux d'antiquité, le célebre dyptique de Boëtius, en italien *Dittico :* le dyptique étoit en général une tablette, ordinairement de bois, à deux feuilles, où le consul étoit représenté en relief avec les jeux qu'il devoit donner en prenant possession du consulat. V. les *Mémoires de l'Acad. des Inscript.* T. V : le consul en donnoit aux principaux officiers. Celui du consul Mantius Severinus Boëtius, est de l'an 487, il est d'ivoire, il a neuf à dix pouces de long, avec des caracteres & des figures ; Apostolo Zeno en a donné la description dans le vingt-

huitieme tome des journaux d'Italie; on la trouve aussi dans un ouvrage de Hagenbuchius. *Epistola epigraphica de dyptico Brisciano Boetii Consulis. Turici*, 1749, fol. M. de Boze en a aussi parlé.

PALAZZO AVOGADRI, maison des comtes Avogadri, près du collége de S. Barthélemi, renferme une collection considérable de tableaux, qu'on attribue aux plus grands maîtres; un Hercule, de Rubens; une Madeleine, du Titien; un S. Jean, du Guerchin; une Marine de Salvator Rosa; S. François, par André Sacchi; Jesus-Christ à la colonne, par George Vasari; cinq tableaux de Solimene; plusieurs des Palma; un portrait fait par le Titien, représentant un buste de vieillard vêtu de noir, fort beau.

Une adoration des Mages, de Paul Véronese, bien composé; la Vierge est jolie, mais sans noblesse: ce tableau est d'un bon accord & d'une bonne intelligence de clair-obscur.

Un homme qui étouffe un lion en le serrant avec les bras, & qui écrase un tigre sous ses pieds, tableau de Ru-

bens, très-chaud de couleur & de composition.

Une tête de Madeleine pénitente, du Guide, pleine d'expression.

Une femme vêtue de blanc : la tête est dans une ombre charbonnée : on la dit du Titien, cela est douteux ; mais elle est fort singuliere & de grande maniere.

Un S. Michel qui foudroie les mauvais Anges, tableau de Solimene, bien composé, mais gris & rouge.

Charle-Quint, par le Titien, il joue de l'orgue auprès de sa maitresse : c'est le seul tableau de ce prince qui soit en grand : si c'est une copie, comme on le croit, elle est très-bonne.

Une Susanne du Guide, avec les deux vieillards, sujet bien traité que l'on ne trouve presque nulle part en Italie ; il y a des incorrections dans les mains, & les vieillards sont peints d'une maniere dure.

Un Bacchus tenant une grappe qu'il présente à un petit garçon, tableau de Pompée Battoni, bien colorié : l'enfant est mauvais, le fond du tableau est trop fort de couleur.

On trouve ensuite S. Barnaba ; &

paſſant par le marché-neuf, on va au palais *Cigola* où eſt une grande façade, dont l'architecture eſt fort belle; on voit près delà *Santa Maria Calcara*, où il y a de beaux tableaux; & le palais *Duranti*, où eſt une belle façade moderne.

Palazzo SUARDI, grande maiſon neuve avec de beaux jardins. C'eſt-là qu'habitoit M. le comte Suardi, qui a donné des livres de mathématiques fort eſtimés.

Après avoir vu enſuite S. Clément; S. Euſémie, les Théatins & la Caſa Proalio, on arrive à ſainte Afra.

Santa Afra. SANTA AFRA eſt une des égliſes les plus remarquables de Breſcia, par ſes tableaux; elle appartient aux chanoines réguliers appellés *Rocchetini*.

Au ſecond autel à droite, il y a un tableau de François Baſſan; le point de vue eſt trop haut, mais la compoſition eſt bonne, & les caracteres excellens; la lumiere en eſt éparpillée : il repréſente S. Apollonius, évêque, qui baptiſe à la lueur de flambeaux, portés par des Anges, & fait adminiſtrer les ſacremens : la lumiere des flambeaux occaſionne des reflets qui ne ſont pas aſſez

vrais, le coloris est d'ailleurs d'un gris violet.

A la premiere chapelle à droite, une Vierge & deux évêques, avec des Anges, du Procaccino : il tient beaucoup de la maniere de Rubens.

Au-dessus d'une petite porte à gauche, la Femme adultere, du Titien : ce tableau est bien fraîchement peint, & il a beaucoup de ressemblance avec celui de Modene.

A la seconde chapelle à gauche, le martyre de sainte Afra, par Paul Véronese, beau, bien composé, bien dessiné, mais d'une couleur moins vigoureuse que d'ordinaire : les têtes sont belles. Au fond de l'église on voit une Transfiguration du Tintoret. Au dernier autel à gauche, un S. Augustin avec le massacre des SS. Martyrs de Brescia, par Jacques Palma, &c.

On y montre aussi une église souterraine pleine de reliques de martyrs, & même les prisons où ils ont été renfermés. Le couvent est beau, on en attribue l'architecture à Sansovino & à Palladio.

Casa MARTINENGO *Colleoni*, est près-delà. On y voit un escalier très-

noble, & une belle façade qui orne la rue S. Alexandre.

S. PIETRO, église des Carmes, bâtie très-solidement, & agréable dans l'intérieur; elle est sur le Colle Cicneo, du côté de l'orient.

Il y a dans la ville deux hôpitaux fort bien entretenus, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes; le premier a un revenu de 25 mille écus du pays, chacun de 7 livres courantes de Brescia.

Il y a beaucoup d'autres églises & d'autres maisons particulieres, où un amateur des arts trouveroit à satisfaire sa curiosité, mais je le renvoie à l'ouvrage de M. Chizzola, que j'ai cité.

Le Museum ou la collection de médailles du comte *Mazzucchelli*, est une des choses précieuses de la ville; la description en a été donnée en deux volumes in-folio; mais il y a chez l'auteur beaucoup plus de choses qu'il n'y en a dans son livre. Le Museum du comte Roncalli contient 3000 médailles. On voit à Brescia plusieurs inscriptions antiques, spécialement à la cathédrale & sur la Piazza de' Signori; il y est parlé entr'autres de Nonius, consul de Rome, qui étoit de Brescia; mais on

ne voit presque aucun vestige des anciens édifices qui étoient dans cette ville ; on prétend qu'il y avoit un temple d'Hercule dans un jardin, au-dessus de la place del Novarino ; un temple d'Auguste vers l'église de S. Clément ; un temple d'Apollon au-dessus de sainte *Giulia* : un de Flore à S. Florian : il y en avoit un de Jupiter, près de l'église S. Joseph ; il en reste encore un pan de mur, de même que de celui de Minerve au pied du *Colle Cicneo* où est le château, & de celui de Castor & Pollux, dans les prisons de Brescia.

Hors de la ville on trouve des restes considérables d'un ancien aqueduc dans *valle d'Arno*, le long du chemin de Gardone. La ville est pourvue de fontaines publiques & particulieres, au moyen d'une source qui vient de *Monpiano*, une lieue au nord de la ville : le point de partage est près du couvent de sainte Claire ; les fontaines ne sont pas belles, mais elles sont en grand nombre. Pour connoître en détail l'état ancien & moderne de cette ville, il faut consulter l'ouvrage intitulé *Descrizione corografico-storica della provincia Bresciana, con un nuova carta coro-*

grafica della medesima. In Venezia; 1779 fol.

CHAPITRE X.

Du Gouvernement, du Commerce & de la Littérature de Brescia.

LA ville de Brescia a deux recteurs qui sont toujours des nobles Vénitiens, de l'ordre des sénateurs : savoir, le *Podestà*, qui est chargé de l'ordre public, & le *Capitan grande*, chargé du militaire & des finances ; quelquefois il n'y en a qu'un seul, qui est *Capitano* & *Vice-Podestà*, ou *Podestà* & *Vice-Capitano*.

Gouvernement.

Mais la ville a beaucoup de privilèges, & une administration particuliere; le conseil général est composé d'environ 450 personnes; il faut, pour y entrer, avoir 30 ans accomplis, habiter dans la ville depuis 50 ans, & être d'une famille qui, depuis 100 ans, n'ait exercé aucun art mécanique; tous les deux ans on balotte les membres

de la nobleſſe, & l'on exclut ceux qui peuvent mériter l'excluſion.

Il y a un petit conſeil qui s'aſſemble tous les jours, & qu'on appelle conſeil de ville : il eſt composé de trois députés, deux ſyndics, un avocat, un abbé qui doit être docteur, & deux chancelliers; ils veillent à toutes les affaires de la ville, & lorſqu'il y a des choſes qui ne ſont pas entiérement de leur reſſort, ils en conferent avec le repréſentant, & le prient d'aſſiſter à leur conſeil.

Le collége des juges eſt composé d'environ 20 nobles, qui ſont gradués en droit, parmi leſquels on tire au ſort deux conſuls : il s'aſſemble tous les jours pour juger les cauſes, & concilier les plaideurs. Pour être admis dans ce collége, il faut avoir le droit de cité ancienne, on le fait remonter juſqu'à l'année 430, qu'on appelle *Tempo delle Sorghe*, ou à l'année 438 qu'on appelle *Tempo delle guardie.*

La ville entretient toujours à Veniſe un député, *Nunzio*, pour être informé des délibérations qui peuvent l'intéreſſer, & pour prendre à temps les meſures convenables à ſes intérêts. Malgré ces

précautions, les impôts s'y sont multipliés considérablement; on y compte plus de cent especes de *gabelles* ou de droits; & quoique l'impôt territorial ne soit que de 15 sous pour chaque Pio, qui fait deux tiers d'arpent, on assure que le total monte au cinquieme du produit des terres, sans compter les taxes sur les marchandises & les communautés : les uns disent que l'impôt est beaucoup plus fort, d'autres assurent qu'on est assez content dans les campagnes, du gouvernement de Venise, & qu'on dit assez généralement *Viva San Marco*, vive la république; le pays de Bresse rend à cette république 519 mille ducats d'argent, ce qui fait deux millions & 130 mille livres de France.

Parmi les priviléges du pays il y en a un fort singulier, mais fort utile; c'est que les nobles Vénitiens nés hors du territoire, ne peuvent y acquérir ni posséder des fonds : mais il n'est pas exact que tous les étrangers en soient exclus, comme le dit M. Richard.

Le peuple est plus industrieux, plus cultivé, à Brescia, que dans la plus grande partie de l'Italie; cependant les

haines féroces & les jalousies cruelles s'y trouvent encore fréquemment ; on prétend qu'il y a communément par année 200 assassinats dans la ville ou dans le territoire, mais c'est sur-tout dans la montagne : les assemblées des jours de fêtes sont presque toujours marquées par quelque vengeance préméditée, ou par quelque querelle sanglante parmi les gens du peuple.

Le langage usité dans le pays de Bresce, diffère à certains égards du langage Vénitien ; on en a fait un dictionnaire à part, il y a plusieurs terminaisons & même des expressions qui semblent être tout-à-fait françoises, comme *neuf*, *œuf*, *feu*, *coq*, &c. elles sont très-anciennes dans le pays, c'est-à-dire, du temps où les François étoient maîtres de la ville.

Brescia a compté parmi les anciens citoyens plusieurs consuls de Rome ; elle a toujours eu aussi des personnes distinguées dans les sciences & dans les lettres. Nous donnerons les noms des plus célebres. Les familles Duchi, Caprioli, Mondelle, Pedrocche, Avogadri, Martinenghi, ont fourni des personnages distingués dans les lettres &

dans la guerre. *Libraria Bresciana* 1685.

Gens de lettres. Nicolas *Tartaglia* de Bresce, fut le premier qui découvrit la formule, pour résoudre les équations du troisieme degré; il reconnut que la trace des bombes étoit courbée dans tous ses points, & que la portée de 45 degrés étoit la plus grande de toutes. Son livre, qui fut imprimé en 1538, ouvrit la carriere à toutes les découvertes qu'on a faites ensuite sur le jet des bombes.

Laurent *Gambara*, très-bon poëte, mourut en 1596, il fit des poëmes sur Christophe Colomb, sur Venise, sur l'art poétique, sur le château de *Caprarola*. Il y eut aussi une Véronique Gambara, qui fit des poésies imprimées; elle fut célébrée par Bembo, Giov. della Casa, & autres auteurs contemporains.

Le P. Lana a été célebre dans le dernier siecle, par ses ouvrages & son savoir en histoire naturelle, en chimie, en mathématiques. Son ouvrage intitulé *Magisterium naturæ & artis*, est aussi savant que volumineux. On a parlé dans le journal des Savans (juin 1782), de *San Prodromo al arte maestra*, où il tâchoit de prouver la possibilité de s'élever en l'air & de voler; l'on y fait voir

que c'étoit une erreur de son siecle. Voici la liste des autres auteurs de Bresce.

Bonfadius, connu dans les sciences & dans les lettres; le P. *Mazino*, médecin & ensuite Jésuite; Laura *Ceretta*, femme célebre, qui pendant sept ans, professa la philosophie à Brescia, & mourut à 30 ans.

Benoît *Castelli*, Bénédictin, disciple de Galilée, un des premiers qui ait éclairci la théorie du mouvement des eaux; c'est encore un des auteurs les plus célebres dans cette partie.

Le P. *Rampinelli*, Olivetain, professeur de mathématiques à Pavie, que Mlle. Agnesi, célebre Napolitaine, reconnoît pour son maître.

Fortunato di Brescia, Franciscain, auteur de plusieurs ouvrages philosophiques & mathématiques. Voyez le comte Mazzuchelli, au mot *Brescia*, *Fortunato*.

Gagliardi, chanoine de Brescia, qui a donné l'édition des *Padri Bresciani*, & plusieurs autres ouvrages d'érudition.

Philippe *Garbelli*, d'une famille noble de Brescia, auteur de plusieurs ouvrages d'érudition.

Le P. *Maccarinelli*, Dominicain,

commissaire du S. Office à Rome, qui a écrit sur la religion & la morale.

Charles *Doneda*, qui a eu de la réputation dans l'histoire sacrée, & la connoissance des caracteres & des manuscrits du moyen âge.

L'académie des *Erranti* à Brescia, a la direction des spectacles, c'étoit dans le principe une des belles institutions d'Italie, mais on n'a pas suivi bien exactement le premier plan; elle devoit avoir des professeurs de morale, de mathématiques, d'escrime, &c.

J'ai connu à Brescia M. le comte *Gian Maria* MAZZUCHELLI, qui est mort vers la fin de l'année 1765 : c'est l'auteur d'un recueil immense de biographie, *Gli Scrittori d'Italia*, dont il y a six volumes in-folio, quoiqu'il n'ait fait que les deux premieres lettres de l'alphabet.

Le P. *Scarella*, Théatin, mort en 1779, a fait plusieurs bons ouvrages de physique, il avoit été restaurateur de cette science dans son pays : on trouve son éloge détaillé dans l'ouvrage du P. Vezzosi.

M. Girol. Franc. *Cristiani*, capitaine ingénieur de la république de Venise à

Brescia, à qui nous devons des dissertations sur la moyenne proportionnelle harmonique, sur l'utilité & l'agrément des modeles, sur l'hydrodynamique, & contre les idées innées; il a fait un ouvrage sur les mesures de tous les genres & de tous les pays, & qui a donné naissance au grand ouvrage de la *Métrologie.*

Le comte François *Roncalli*, auteur de plusieurs bons ouvrages de médecine, entr'autres de celui qui est intitulé *Medicina Europæ*, & qui a eu de la réputation en Italie; il écrivit contre l'inoculation, & M. de la Condamine le maltraita beaucoup à ce sujet. Il étoit aussi antiquaire; il est mort en 1769.

M. le comte *Suardi*, mathématicien, que j'ai déja cité, mort au mois de février 1767; il a donné deux ouvrages de mathématiques.

Le P. *Cavalli*, ex-Jésuite, mathématicien, qui a fait faire un observatoire dans le collége de Brescia.

M. Jean-Baptiste *Guadagni*, fort instruit dans les mathématiques les plus sublimes.

M. l'abbé Gasp. *Turbini*, mathéma-

ticien & architecte, qui s'occupe des arts & de l'Agriculture.

M. l'abbé Criftofe *Pilati*, qui cultive l'hiftoire naturelle; il a découvert dans le pays, des jafpes & des marbres précieux, & autres productions minéralogiques, *Saggio di ftoria naturale Brefciana*, 1769.

L. P. *Macchi*, de Crémone, de l'ordre de S. Philippe, phyficien & mathématicien, qui a fait différentes machines de phyfique; il travailloit à un grand ouvrage fur les vers à foie.

M. Jean-Baptifte *Almici*, qui a traduit Pufendorf.

M. l'abbé *Carlo Doneda*, bibliothécaire public.

Le P. *Ganaffoni*, Bénédictin, qui eft actuellement à Venife.

M. *Piazzoni*, littérateur & antiquaire.

M. l'abbé Chiari, l'un des meilleurs poëtes comiques de l'Italie: il étoit fouvent à Venife; mais il reconnoiffoit Brefcia pour fa patrie.

M. Antonio Brugnoli, qui a fait un poëme fur les préjugés, un fur la joute exécutée à Brefcia en 1765, plufieurs oraifons funebres, &c.

Le cavalier *Durante Duranti*, gentilhomme de la chambre à Turin, poëte estimé, qui a donné un volume de poésies, deux tragédies; une oraison funebre du cardinal Querini.

La *Signora Giulia Baitelli*, très-savante dans le grec & le latin, & qui faisoit de très-jolis vers; la *Signora Camilla Asti Fenaroli*, qui étoit une autre Sapho, chez laquelle se rassembloient les gens de lettres & la plus agréable compagnie; elles sont mortes depuis quelques années.

Voici maintenant les auteurs vivans qui sont à Brescia, suivant les notes que j'ai reçues depuis l'époque de mon voyage.

M. le comte Charles *Bettoni*, le Mécene des gens de lettres, qui a lui-même écrit sur l'histoire naturelle, l'agriculture, la physique & les mathématiques.

M. le docteur don Baldassare *Zamboni*, archiprêtre, auteur de la description de Brescia, que j'ai citée, & d'autres ouvrages sur les antiquités sacrées & profanes.

M. Domin. *Coccoli*, professeur de mathématiques.

M. l'abbé Pierre Ant. *Barzani*, professeur d'hébreu & de grec.

MM. *Capelli* (François & Marc) freres, tous deux abbés, poëtes, & savans en grec & latin.

D. Camillo *Almici*, prêtre de l'oratoire, connu pour les langues & l'érudition sacrée.

M. l'abbé don Pierantonio de' Conti *Gaetani*, pour l'hébreu, le grec & le latin; il a travaillé sur les deux volumes du musée de Mazzuchelli.

M. Giulio *Baitelli*, pour le grec.

M. J. B. *Guadagnini*, archiprêtre; auteur d'un ouvrage considérable, *De antiqua paræciarum origine.*

M. Joseph *Colpani*, gentilhomme; poëte estimé, & qui s'est aussi exercé sur le grec.

M. le comte J. B. *Corniani*, dont on a des poésies & des ouvrages d'érudition.

M. le comte Orazio *Calini*, qui a donné des tragédies.

M. Carlo *Roncalli*, littérateur & poëte.

M. Piazzoni antiquaire.

M. *Bornati* & M. *Polotti*, jurisconsultes estimés.

M. *Guadagni*, habile médecin.

M. *Vergine*, chirurgien estimé.

On cite encore M. *Carrara*, ex-Jésuite; M. l'abbé Pierre *Tamburini*, & M. *Zola*, qui sont professeurs à Pavie, & le P. *Ganassoni*, Bénédictin, consulteur à Venise.

On emploie à Brescia, comme à Milan, toutes sortes de monnoies; les écus de six livres de France y ont cours pour 12 $\frac{1}{4}$ livres du pays, & ils y étoient plus communs que les ducats d'argent de Venise, de huit livres Vénitiennes, qui s'y vendent comme marchandise, & qu'on est obligé de payer 10 à 12 sous du pays, plus qu'ils ne valent à Venise. Les sequins de Venise y valent 23 livres, quelquefois 23 $\frac{1}{4}$ livres, c'est-à-dire, 20 à 25 sous de plus qu'à Venise; les sequins de Florence 22 $\frac{3}{4}$ livres e Brescia.

La livre de poids qu'on emploie à Brescia, paroissoit de 6158 grains de Paris, suivant les comparaisons faites par M. Tillet; M. Cristiani avoit mis dans son livre 5481, mais il m'a écrit en 1771, que c'étoit 6005. Je lui avois envoyé un modele exact de la livre de Paris, qui s'est trouvée peser exactement 18 $\frac{5}{12}$ onces de Bresce, ainsi la livre

de Brefce eſt de 10 onces 3 gros 29 grains du poids de Paris. On n'emploie point à Brefce de livre groffe, comme à Bergame & ailleurs, ou bien on fe fert de celle de Bergame, qui eſt de 14208 grains de Paris.

La mefure des longueurs, ou le braccio des architectes, a 210 lignes & 8 dixiemes de ligne, ou 1 pied 5 pouces 6 $\frac{4}{5}$ lignes. Celui des marchands pour la foie, eſt de 23 pouces 11 $\frac{3}{10}$ lign.

Le *Cavezzo* eſt de fix bras, ou 12652 $\frac{4}{5}$ dixiemes de lig. du pied de Paris.

La *Tavola*, eſt de 144 bras carrés en furface.

Le *Piò* eſt de 14400 bras carrés, ou 400 cavezzi carrés.

La déclinaifon de l'aiguille aimantée, obfervée par M. Criſtiani, étoit de 16 degrés dix minutes en 1768, on l'obfervoit alors de 19 deg. 25 min. à Paris.

Le territoire de Brefcia eſt arrofé par trois rivieres, le Clifi, ou Chiefe, la Garza & la Mella; celle-ci defcend du *Val Trompia*, paffe à une demi-lieue de Brefcia, du côté de Milan, & va fe jetter dans l'Ollio ou Oglio, du côté de Crémone, c'eſt celle dont parle Catulle :

Flavus quam molli percurrit flumine Mela,
Brixia, Veronæ mater amata meæ.

Le marquis Mafféi, qui ne vouloit point que Vérone, sa patrie, dût son origine à Brescia, entreprit de prouver que ces vers avoient été ajoutés à ceux de Catulle, & n'étoient point de cet auteur; mais son sentiment n'a pas été adopté.

Les rivieres dont j'ai parlé, font qu'il y a dans la ville & les environs, beaucoup d'usines ou de moulins pour l'avantage du commerce, sur-tout à Chiave, qui est à cinq lieues de la ville. Les machines à filer la soie, qui sont en très-grand nombre, vont par le moyen de l'eau, & font un objet de manufacture d'un million pour le pays: on y compte plus de 30 papeteries; on y voit beaucoup de marteaux pour travailler le fer & le cuivre; des meules de couteliers, qui vont par le moyen de l'eau; des moulins à scier les planches, *Rasseghe*; des pilons pour écorcer le riz, *Peste di riso*; des machines à forcer les canons de fusil, *Trivelle*; les manufactures de ces canons Commerce.

font établies à *Gardone*, capitale de la val *Trompia*, qui est à quatre lieues de Brefcia.

Cette ville a toujours été célebre pour la fabrication des armes à feu; il y a un proverbe italien qui dit : *Tuta Brefcia non armarebbe un Coglione*; c'est envain qu'on voudroit armer un poltron. Milan avoit eu d'abord à cet égard la plus grande réputation, comme on le voit dans Brantome; ensuite ce commerce passa presque tout entier à Brefcia; actuellement il y est fort déchu, depuis que la guerre des Vénitiens avec les Turcs, fit défendre l'exportation des armes; c'est une remarque de Burnet, dans son itinéraire imprimé à Roterdam en 1690. Il y avoit autrefois dans le territoire de Bresce, une fonderie de canons, tenue par la maison Bailo, qui subsiste encore; la fonderie a été transportée à Castro dans le Bergamasque, sur le bord du lac d'Iseo; mais on fabrique encore du côté de Brefcia, beaucoup d'ouvrages de fer & d'acier.

Les mines de fer & les grandes forges, font dans *Val Camonica & Val Trompia*; la mine de fer de Trompia fournit

fournit ordinairement 550 milliers de fer chaque année; on y emploie environ 300 ouvriers. Il y a aussi dans les vallées des environs, du cuivre, du jaspe, de l'albâtre, des pierres de touche, noires comme de l'ébene, & qui se polissent comme des miroirs, des pétrifications, du crystal, des topases, des éméraudes, suivant M. l'abbé Pilati.

Dans le val-Sabbia, on trouve des crystaux, dont Lana a parlé dans les Transactions philosophiques, comme on le peut voir dans la collection académique, Tom. IV, de la partie étrangere.

On voit à Brescia plusieurs pressoirs pour l'huile de lin & pour l'huile de pepins de raisin, *di venaſſoli di uva;* cette huile que l'on ne fait point en France, est l'objet d'un commerce assez considérable à Brescia. Pour la faire, on commence à faire sécher le marc tiré des pressoirs, on le frappe, on le manie, on le crible, & l'on sépare ainsi les pepins; on les vanne en les jettant en l'air avec une pele, & on les fait encore sécher à l'air sec pendant un mois; on les écrase ensuite sous une pierre, on met cette espece de feculé dans une chau-

Huile de pepins.

diere sur le feu jusqu'à ce qu'elle fume & qu'elle soit rotie ; alors on l'enveloppe dans une piece de laine, & on la met sous le pressoir pour en exprimer l'huile.

Le territoire ou le comté de Bresce, a 30 lieues de long, sur 14 de large, & contient près de 500 mille habitans, & 272 paroisses ; on y voit de belles maisons de campagne, sur-tout celle de la maison Fenaroli, à Derbusco, qui est à 3 lieues de Brescia. Le terrein est très-fertile dans cette province ; on y seme la même année du froment, & ensuite du lin, du millet, ou du maïs, *Fromentone*.

On y engraisse souvent les terres, en semant des lupins au mois d'août, dans les terres que l'on veut ensemencer ; on les laisse pourrir, & ils tiennent lieu de fumier. Dans un *piò* de terrein (qui est à-peu-près les 63 centiemes de l'arpent de Paris), on seme environ 112 livres de froment, & l'on y recueille communément sept à huit fois la sémence.

Les vivres sont chers à Brescia, soit à cause du commerce, soit parce que plusieurs gens riches dépensent leur

revenu ailleurs. Le bois y eſt cher à cauſe des forges.

La ſoie fait la principale branche du commerce de Breſcia, elle rapporte chaque année deux millions & demi; le commerce du lin rapporte 360 mille liv., & celui du fer 170 mille, monnoie de France.

On y fait encore un commerce de laines & de toiles, qui eſt aſſez conſidérable: on fabrique des draps, des étoffes de ſoie, des bas de ſoie; les habitans ont de l'économie, de l'induſtrie, & de l'activité.

Le *Vin Santo* eſt une des choſes remarquables du comté de *Breſcia* : c'eſt un vin qui eſt de couleur d'or, & d'une douceur agréable; pour le faire, on conſerve le raiſin (blanc ou noir), juſqu'au mois de février; quand il fait froid, on le met ſous le preſſoir; on expoſe ce vin quatre ou cinq jours au grand froid, pour qu'il fermente peu, & on l'enferme : au bout de trois ou quatre ans il eſt délicieux.

Il y a une maniere de chaſſer aux alouettes, qui a été imaginée dans le pays, & qui eſt aſſez ſinguliere : on l'appelle *Caccia delle franſine*, la chaſſe

Chaſſe des frondes.

des frondes ; ſept à huit chaſſeurs ayant chacun une fronde, font un grand cercle autour du filet ; quand les alouettes paſſent, l'un d'eux lance une pierre, dont le ſifflement les fait précipiter vers la terre ; ſi elles veulent s'échapper, elles rencontrent une autre fronde qui les ramene au filet : on en prend ſouvent 25 à 30 d'un ſeul coup, & plus de 100 dans un jour ; cette chaſſe peut ſe faire depuis le commencement de novembre juſqu'à la fin de février.

La pêche eſt un objet conſidérable dans le pays ; le lac d'Iſeo (*Sebino*), & le lac de Garda (*Benaco*), fourniſſent des poiſſons excellens ; nous avons parlé du dernier de ces lacs ; celui d'Iſeo donne de groſſes truites, des brochets, de petites ſardines, des *tanches*, *&c.* Il y a encore le *peſce perſico* qui y eſt, dit-on, nouvellement arrivé dans des crues d'eau, ou qui a été du moins très-long-temps ignoré.

Le *temel* qui ſe pêche dans le Mella eſt auſſi très-eſtimé.

Mais le Mella & l'Ollio ne donnent pas ſeulement du poiſſon, on y trouve encore de l'or, comme dans l'Adda le Serio, &c. Les arpailleurs qui le re-

cueillent, en lavant le sable de ces rivieres, après les crues, gagnent ordinairement 12 sous par jour; quelquefois même cela va jusqu'à 50 sous. Dans la vallée de *Camonica* qui est au-dessus du lac d'Iseo, & où l'Ollio prend sa source, on trouve des topases & des grenats.

On travaille dans le *val-Camonica* des marmites de pierre qui sont d'un très-bon usage pour faire cuire la viande, on les appelle Lavezzi, elles résistent très-bien au feu; d'un seul bloc on en tire un grand nombre; le plus petit se tire du milieu du bloc, & ainsi des autres, de plus en plus grands. L'on appelle cette pierre *Lebezio*.

On fait aussi à Brescia beaucoup de meules de moulin; les petites sont d'un gris-blanc, & d'une pierre tendre qui se taille aisément, mais qui durcit à l'air; les plus grandes sont d'une substance composée, dans laquelle on voit des granites roulés, & des pierres blanchâtres qui paroissent être calcaires.

Il y a de grands pâturages dans le territoire de Brescia, & jusques sur les montagnes: beaucoup d'habitans des environs de Bergame & de Lodi, y vien-

nent au commencement de novembre, & amenent des troupeaux de vaches, pour y être nourris jusqu'à l'été, dans des écuries qu'on leur loue ; ils achetent le foin des propriétaires, & ils font des fromages, qui font un objet de commerce considérable. Chaque vache exige trois chars de foin, chacun du poids de 1600 livres, & du prix de 20 à 22 livres, poids & monnoie de France.

Quarante vaches fournissent tous les jours une forme d'environ 32 livres de fromage, pendant toute l'année : il revient à 12 sous & demi la livre de France ; car il se vend 16 sous la livre, argent & poids du pays, où les sous ne sont que la moitié des nôtres, & la livre de poids environ $\frac{11}{12}$ de la nôtre. Ces vaches vont paître pendant l'été; l'hiver elles ne sortent point: on leur donne le marc de la graine de lin, après que l'huile est exprimée, *panello di linosa*, & un peu de sel ; on assure que l'exportation des fromages produit 130 mille livres; nous en purlerons plus au long.

La fertilité de ce territoire, vient principalement des eaux du Clisi, de l'Ollio, du Mella, & de la Fusa, qu'on

distribue avec beaucoup de soin ; on les achete, ou on les amodie fort cher ; la maison Gambara, l'une des premieres du pays, tire plus de 40 mille francs des eaux dont elle peut disposer, & qui font partie de ses domaines.

En allant de Bresce à Bergame & à Milan, j'ai remarqué avec plaisir l'industrie & le soin qu'on met à la distribution des eaux ; les rivieres sont soutenues dans des lits élevés avec de bonnes digues ; il en part des canaux qui sont plus ou moins hauts, suivant la distance à laquelle ils doivent porter les eaux ; ils passent souvent les uns sur les autres, & vont en différens sens arroser les terres & les prés ; quand il s'en trouve de plus élevés que le niveau de l'eau, on y pratique des réservoirs que l'on fait remplir d'eau par des hommes : des travaux de cette espece rendroient fertiles en France, bien du terrein qui est inculte & inutile.

Cette route de Bergame est fatiguante par les secousses, que causent aux voyageurs les pierres roulées dont les chemins sont formés : ces pierres sont des fragmens de granite, de quartz & de spath de différentes couleurs, rouges,

verts, &c. J'ai oui dire à Vérone, que le directeur de mozaïques de Florence, en avoit emmené plusieurs voitures, pour les employer dans ces belles incrustations dont j'ai parlé dans le second volume. On y trouve aussi du talc en masse, qui broyé dans les mains, se réduit en une poudre brillante.

CHAPITRE XI.

Description de Bergame.

BERGAME, en italien *Bergamo*, est une ville de 30 mille ames, située à 11 lieues de Brescia & de Milan, entre le Brembo & le Serio, qui descendent des montagnes de la Valteline; elle est à 45° 41′ de latitude, suivant l'observation de M. Maironi. Cette ville est si ancienne qu'on ignore la date de sa fondation : Leandro Alberti l'attribue à Cydnus, fils de Ligur, roi d'Etrurie, qui vivoit environ 1800 ans avant J. C. On croit plus généralement qu'elle fut bâtie par les Gaulois,

584 ans avant J. C., mais M. Rota a prouvé qu'ils ne firent que l'augmenter. *Opuscoli scientifici*, tom. 44. Diverses inscriptions qu'on a rassemblées à Bergame, prouvent que sous les Romains, ce fut une ville considérable. Elle essuya toutes les révolutions dont nous avons parlé à l'occasion de Brescia; elle fut prise par Attila, ensuite par les Rois Lombards, & par Charlemagne. Sous ses successeurs les divisions qui régnerent en Lombardie, donnerent la facilité à la ville de Bergame, comme à celles de Crémone, de Mantoue, de Ferrare, &c. de former des républiques confédérées dans le douzieme siecle. Bergame fut désolée par les Gibelins & les Guelfes : ceux-ci ayant été défaits dans une bataille entre les bourgs de S. Antoine & de S. Léonard, on détruisit toutes leurs maisons, qui contenoient les plus riches magasins de commerce de toute la Lombardie (*Corio*, *storia di Milano*).

Bergame fut ensuite gouvernée par des souverains particuliers, les Suardi, dont la famille subsiste encore, & qui étoient à la tête des Gibelins, y eurent quelque temps la principale au-

torité. On prétend même qu'en 1265; l'empereur Frédéric confia toute son autorité sur cette ville, à François Suardi. Elle fut ensuite gouvernée par les Torriani, les Visconti, les Scaligeri, les seigneurs de Milan; ensuite par Jean Suardi, & Pandolfe Malatesta seigneur de Brescia; enfin elle se donna aux Vénitiens en 1428, & la paix de 1447 affermit cette nouvelle domination.

Louis XII, allant en Italie, prit Bergame comme toutes les Villes du Milanez; mais en 1516, elle fut rendue aux Vénitiens, de même que Brescia, & plusieurs autres.

L'histoire de Bergame fut écrite en vers par Moyse *Mutius*, secrétaire de l'empereur Justinien, *Moysis Mutii de rebus Bergomensibus Pergamenus*.

Achille *Mutius*, en 1207, l'écrivit plus au long, mais toujours en vers; *Achillis Mutii Theatrum*, *Bergomi*, 1596. On a vu ensuite plusieurs ouvrages plus détaillés : *Istoria di Bergamo e suo territorio raccolta per frà Celestino*, *Cappucino. Bergamo* 1627. *Scena letteraria de gli scrittori Bergamaschi del P. donato Calvi. Bergamo*, 1664; *Bergamo*, *sua origine notabili*

avvenimenti e guerre in ristretto, di Bartolomeo Farina. Bergamo, 1703; *Codex diplomaticus à Mario Lupo* 1784.

Cette ville a environ une demi-lieue de long, depuis le *Borgo Canale*, jusqu'au *Borgo Palazzo*, qui est du côté de Brescia. outre ces deux fauxbourgs, & celui de Sta. Catterina, il y a encore trois autres parties considérables, *Borgo S. Antonio*, *Borgo S. Tommaso*, & *Borgo S. Leonardo*, sur le chemin de Milan; ils sont environnés de murs, & forment comme une espece de ville plus grande que la premiere, & qui lui est contiguë. Bergame est bâtie en amphithéâtre sur un côteau; elle est revêtue de murailles, de bastions & de fossés, dominée par un château qui est sur le Mont S. *Vigilio*, & où l'on tient quelquefois garnison; mais il n'y a maintenant que trois ou quatre soldats; il y a encore deux petits forts, appellés *Fortino* & *Rocca*; on a établi dans ce dernier une école d'artillerie.

L'enceinte & les fortifications de la ville sont très-dignes d'attention: les plus habiles architectes du seizieme siecle y eurent part, elles furent finies

vers 1560 : le prince de Condé en fait l'éloge, dans un voyage d'Italie imprimé.

La chofe la plus remarquable de Bergame eſt le bâtiment de la foire qui l'on a conſtruit vers 1740, en pierres de taille; il renferme plus de 600 boutiques; il y a une grande place au-devant, & une au-dedans avec une grande fontaine. Ce bâtiment eſt au-bas de la montagne, entre les bourgs S. Antonio & S. Leonardo. Le temps le plus agréable pour Bergame, eſt celui où l'on y tient la foire, dans les huit derniers jours du mois d'août, & le commencement de ſeptembre. On conſtruit alors un théâtre aux environs de la foire. En hiver, quand il y a ſpectacle, c'eſt dans le palais du *Capitanio grande*.

On entre dans l'intérieur de la ville par les quatre portes, S. Auguſtin, S. Jacques, S. Alexandre, & S. Laurent. Entre les deux premieres portes il y a ſur les murs de la ville une belle promenade & une vue fort agréable; les dernieres n'ont pas de fauxbourgs fermés.

Sur une place qui eſt dans la partie ſupérieure de la ville, eſt le *Pa-*

lazzo Vecchio, où l'on tient les audiences, & où l'on rend la justice; le *Palazzo Nuovo* où se tiennent les conseils de la ville, & le *Palazzo del Podestà*, dans lesquels il y a quelques peintures à voir; le palais neuf est de l'architecture de Vincent Scamozzi; on y remarque une belle colonnade, mais le bâtiment n'a pas été fini. Sur la même place est une statue colossale du Tasse, faite en marbre par Vismara, sculpteur de Milan, d'après un legs de Marc-Antoine Foppa.

On compte 12 couvens de religieux à Bergame, autant pour les Religieuses, onze paroisses dans la ville & trois dans les fauxbourgs (V. le *Diario* imprimé).

Les principales églises de Bergame sont la cathédrale, les églises de sainte Marie-Majeure, du S. Esprit, de S. Barthélemi, deux de S. Alexandre, & celle de *Santa Grata*.

IL DUOMO, église cathédrale de Bergame, est celle où l'on révere les corps de S. Alexandre, protecteur de la ville, qu'on croit un des martyrs de la légion Thébéenne.

On y voit beaucoup de tableaux par

Morone, Previtali, Cavagna, Creti, Lappicola, Polazzi, Ricci, Menaigo, Pittoni, Monti, Malinconico; le martyre de S. Jean, évêque de Bergame, par J. B. Tiepolo; celui-ci n'eſt pas excellent, les autres ſont très-foibles; celui de S. Projettizio eſt de Cignaroli. Le tableau du grand autel eſt de Cavagna.

Dans une chapelle qui tient à la ſacriſtie, on voit S. Ignace exhortant un mourant, par Sébaſtien Ricci; il eſt d'une expreſſion étonnante, mais deſſiné de petite maniere. Dans une autre chapelle, eſt une ſainte Thérеſe, de Baleſtra, & dans la ſacriſtie pluſieurs tableaux eſtimés.

L'évêché de Bergame rapporte 1100 ſcudi, de ſept livres chacun, ce qui fait 35 mille livres de France.

SANTA MARIA MAGGIORE; on y voit une chapelle de Barthélemi Colleoni, ou Coglione, célebre général, qui le premier fit conduire de l'artillerie à la ſuite des armées, & fit à Bergame beaucoup de legs & d'établiſſemens utiles; ſon mauſolée eſt une très-grande machine en marbres fins, avec des bas-reliefs, au haut de laquelle il

est représenté à cheval ; la statue est dorée. Ce tombeau, cité par Misson, fut fait en 1480, par Jean-Antoine Amadei, de Pavie, excepté la statue qui est d'un sculpteur Allemand ; mais tout cela est d'un temps où l'on n'étoit pas encore sorti du gothique. Cette chapelle tient à l'église du côté droit, mais elle n'est pas dans son enceinte.

Au grand autel, il y a des figures d'Apôtres, par le Procaccino.

Les peintures des trois lunettes du plafond & des quatre angles, sont de J. B. Tiepolo ; il y a représenté le baptême de N. S. dans le Jourdain, la prédication de S. Jean dans le désert, & la décollation de S. Jean ; dans les angles, la Religion, la Prudence, la Justice, & la Charité ; toutes ces fresques sont bien composées, plus agréables de coloris, que correctes de dessin ; on voit que le peintre a cherché la maniere de Paul Véronese ; c'est dommage, qu'une partie se détruise déja. Il y a d'autres peintures de batailles, par Crespi, Cignaroli, Pittoni, & Gulielmi.

Dans les lambris de l'église princi-

pale, depuis la grille du sanctuaire, sont quatre tableaux tirés de l'histoire de l'ancien Testament, faits en marquetterie de bois, par Cavagna, dont les diverses couleurs font assez bien l'effet du clair-obscur; ce sont les meilleurs ouvrages que l'on ait faits en ce genre; le dessin n'en est cependant pas bien correct : il y a sur le bois un vernis, & il paroît qu'on a forcé la couleur du bois par de légeres teintes : ces histoires sont le Déluge, le passage du Jourdain, Judith qui tranche la tête à Holopherne, & David qui combat Goliath.

Derriere le chœur, on voit un tableau dont les figures sont plus grandes que nature, représentant les Apôtres qui regardent dans le tombeau de la Vierge, par Ercole Procaccino, de Milan; il est d'une maniere très-large, on l'a même attribué à Jules Romain.

Dans le cul-de-four de la voûte, est une Assomption, par Cavagna de Bergame; on en jouit fort peu à cause du faux jour, mais ce qu'on en voit paroît bon.

Dans la voûte du chœur, trois tableaux ronds, représentant la Visita-

tion de la Vierge, l'Annonciation, la Nativité, & la présentation au Temple, tous de François Bassan; ils sont beaux, bien composés, & bien coloriés.

A la croisée à droite, un grand tableau à la maniere des Carraches, représentant le Déluge, par le cavalier Liberi; Montagna y peignit l'air & l'eau. Ce tableau est bien composé, & d'un beau désordre, assez bien dessiné, mais d'une couleur trop rouge.

Dans la croisée à gauche, un grand tableau du cavalier Zanchi, peintre Vénitien, quoique M. Cochin l'attribue au cavalier Liberi; il représente Moyse qui frappe le rocher; il est bien composé, les figures en sont colossales; c'est le pendant de celui qui précéde, mais il est moins bien dessiné; le rouge & le jaune y dominent trop.

Au plafond de la nef, vis-à-vis le chœur, un grand tableau de Luca *Giordano*, représentant Pharaon submergé; le point de vue est élevé autant qu'il faut pour rendre toute l'étendue de ce sujet; on trouve qu'il n'y a pas assez d'attention & d'étonnement dans l'universalité des figures qui sont sur le ri-

vage, mais d'ailleurs l'ordonnance eſt belle, les plans bien obſervés; il eſt harmonieux, & l'un des meilleurs de Giordano. Les peintures à freſque de la voûte ſont de Ciro Ferri; les peintures à l'huile ſont de Malinconico, de Storer, Panfilo, Donato, &c. On remarque encore dans cette égliſe, une Cêne, par François Baſſan; une Nativité, par Cavagna.

Je vais indiquer encore ſommairement quelques égliſes de Bergame, où il y a de bons tableaux.

S. Aleſſandro in Colonna, dans le bourg S. Léonard; on y voit la Nativité & la Cêne, par François Baſſan (& non Leandro, comme dit M. Cochin). Un S. François & pluſieurs autres tableaux de Cavagna.

S. Leonardo; une dépoſition de Croix, de Salmezza; S. Jérôme Emiliani, par Gio. Bettino Cignaroli.

Santa Marta; tableau du grand autel, par Salmezza, qu'on prétend être dans le goût de Raphaël.

S. Benedetto; tableau du grand autel, par Morone de Bergame, dans le goût du Titien.

S. Bartolomeo, dans le bourg S.

Léonard, église de Dominicains; un grand tableau de Laurent Lotti, de Bergame, peint sur bois, qui fut payé 500 écus d'or. On y voit un tombeau d'Alberic Suardo, mort en 1309, où est un bas-relief; il étoit dans une autre église de Dominicains, qu'on a démolie pour faire les fortifications de la ville. Suardo y est représenté à cheval, avec le bonnet de duc, & le bâton de commandement, ce qui annonce qu'il étoit souverain de Bergame, comme nous l'avons indiqué.

S. Spirito, des tableaux de Lotto, Cavagna, Viani, & Previtali.

S. Alessandro in Croce, dans le bourg S. Antoine; une Cêne du Tintoret, à droite derriere le second autel, qui est celui du S. Sacrement; des tableaux de Schiavone, de Bambini, Pittoni, Cignaroli.

S. Michele, dans la cité; tableau de S. Donino, par Léandre Bassan.

S. Andrea; tableau du *Moretto*, l'un des plus estimés qu'il y ait à Bergame; il représente la Vierge sur un trône, S. André avec sa croix, &c.

S. Francesco; une belle assomption, par François Bassan. Un mausolée du

Card. Longo ou Longhi, qui fut chancelier de Sicile en 1290, & qui se rendit célebre.

S. Agata, un tableau de cette Sainte, par Salmezza.

Santa Grata; un tableau de cette Sainte, par Salmezza. Cette église est petite, mais nouvellement rebâtie, avec beaucoup de magnificence, d'ornemens & de dorures.

S. Gottardo; un des plus beaux tableaux de Jean Carriano, éleve du Giorgion; il représente la Vierge, & plusieurs Saints, entr'autres S. Augustin qui lit.

C'est dans l'église des Augustins, qu'est enterré Ambroise Calepin, religieux de leur ordre, qui mourut le 30 novembre 1512 : il étoit fils du comte Trusardo, de l'illustre famille des Calepio, & né au château de Calepio, trois lieues à l'orient de Bergame, près du lac d'Iseo. Son fameux dictionnaire des sept langues, parut pour la premiere fois en 1503; le manuscrit est dans la bibliotheque du couvent. Son érudition dans un temps où l'on étudioit si peu, annonce nécessairement un homme rare & digne de

sa réputation ; il contribua d'ailleurs beaucoup par son ouvrage au progrès de la littérature.

Aux Célestins, est le tombeau d'Alberic Rosciati, grand jurisconsulte.

Le collége de Mariano ou de la Miséricorde, qui étoit occupé par les Jésuites avant leur dissolution, vient d'être rendu, en 1784, par le gouvernement de Venise, à ceux des ex-Jésuites, qui se trouvoient à portée d'en profiter. On a trouvé cette exception singuliere, pour un pays, où les Jésuites avoient été proscrits dans le temps de leur plus grande faveur.

Les principaux palais de la ville sont ceux du marquis *Terzi*, du C. *Brembati*, des comtes de *Calepio*, des C. *Spini*, du comte *Sozzi*, des *Moroni* ; des comtes *Bresciani* & *Fugazza*, des *Abati*, &c. ; mais en général il n'y a rien d'extrêmement remarquable en architecture.

PALLAZZO TERZI. On y voit un grand tableau de *Storer*, représentant un festin & un concert ; la composition en est bonne, mais il est foible d'ailleurs.

Lucrece morte, le poignard dans le

sein, tableau d'une bonne couleur.

Dans les lambris d'appui, trois paysages touchés de bon goût, dont on ignore l'auteur; une copie de la Susanne du Guide, qui est à Brescia. Un cabinet de glace qui est fort joli. Du vestibule, on a la vue de la campagne, & l'on découvre tout ce beau bassin, qui s'étend jusqu'aux Apennins, & forme le plus beau parterre, par la verdure & les bois qui découpent la plaine, & en varient les aspects.

Dans la maison du comte Jean-Baptiste ZANCHI, chanoine, on remarque un buste de femme en marbre, où l'on a figuré un collier de perles qui tombe sur la gorge : ce buste est d'un beau travail; la tête est très-gracieuse, d'un joli caractere, pleine d'expression; la coëffure & les cheveux bien traités : on ignore de quel sculpteur est cet ouvrage.

Une basse-cour de Jacob Bassan; deux bâtimens, par Lizandrini, d'un grand effet, mais où il y a peu de fini.

Une sainte famille, de Simon Contarini, d'une très-belle couleur, & dans le goût du Titien.

Un tableau où il y a trois bustes, dont une femme peinte de trois quarts, par

Paul Véronese ; une autre peinte de profil, par le Titien ; & au fond un homme du Giorgion : on a vû souvent ces trois maîtres se réunir, aussi l'on reconnoît parfaitement leurs manieres : ce tableau a du mérite.

La Vestale qui se justifie, en portant de l'eau dans le vase criblé, par Francesco Mazola ; vrai de couleur, mais d'un dessin sec, & maniéré.

Le plafond est de Giordano ; il représente Atlas, portant le monde, & une Vénus sur son char, précédée de Mercure, laquelle fait voir à un jeune homme que son empire s'étend par-tout, & qui semble le conduire ; la Vénus & le jeune homme n'en sont pas beaux, le reste est fort bien : la couleur générale n'est pas vraie.

M. Cochin parle des tableaux du marquis Terzi ; il y en a encore de très-beaux, dans plusieurs autres maisons de la ville & des fauxbourgs, chez les comtes *Carrara*, *Suardi*, *Ragazzoni*, *Sozzi*, *Tomini*, *Morandi*, *Tassi*, & chez les marquis *Solza* & *Rota*.

Assez près du palais vieux, entre la cathédrale & sainte Marie, il y a un bâtiment fait pour le *Museum*. On y

conserve quelques monumens antiques, qui se rapportent à l'histoire de Bergame, un bel autel où il y a des figures, &c.

Il y a plusieurs établissemens pieux à Bergame : sept hôpitaux qui sont tous nombreux, pour les malades & les enfans-trouvés, les orphelins, les répenties, les fous, & les mendians. *Luogo pio della misericordia*, est une fondation de 30 mille scudi de rente, qui est chargée de l'entretien du collége, & du clergé de sainte Marie-Majeure, composé de 25 ecclésiastiques ; on y fait encore beaucoup de bonnes œuvres.

Une confrérie pour les besoins des prisonniers, *Consorzio de' prigionieri*; elle fournit aux pauvres prisonniers, du pain, du vin, de la viande, des habits ; il y en a quelquefois près de cent à la charge de cette confrérie. C'est le seul exemple que je connoisse d'un semblable établissement, qui seroit bien nécessaire dans toutes les grandes villes.

Le mont de Piété, où l'on prête jusqu'à 1800 livres pour une année, à trois pour cent d'intérêt ; on peut même, en faisant rafraîchir l'obligation, la prolonger à volonté ; cet intérêt est bien

bien médiocre, mais aussi dans ce pays, les fonds ne rendent guere que deux & demi pour cent du prix de l'acquisition.

La noblesse de Bergame est nombreuse & illustre : les familles Calepio & Suardo, existoient avant le onzieme siecle. On croit que celle des comtes de *Calepio*, est de l'année 918, & descend d'un Gisalbert, comte du sacré palais, qui fut aussi comte de la ville : cette dignité passa à ses descendans, jusqu'au douzieme siecle, où Bergame se déclara libre. Cette famille a fourni beaucoup de sujets distingués; elle tire son nom du fief de Calepio, qu'ils obtinrent des évêques, & que la république de Venise leur confirma; il renferme 18 villages.

La famille *Suardi* est aussi très-ancienne; elle date de l'an 996, & le nom de Suardo se trouve dès l'année 1031. Cette famille gouverna despotiquement Bergame, elle a des branches dans différentes parties de l'Italie.

Les *Albani* & les *Adelasi* sont du douzieme siecle, de même que les *Vertova*, *Brembati*, *Coleoni*, *Grumelli*,

Mapelli, *Mozzi*, *Riuola*, *Terzi*, & *Zoppi*.

Les familles du treizieme siecle, sont celles des *Agosti*, *Agliardi*, *Alessandri*, *Boselli*, *Benali*, *Commenduni*, *Lupi*, *Pesenti*, *Passi*, *Rota*, *Solzi*, *Fassi*.

La ville de Bergame est gouvernée par deux recteurs, savoir un Podestà & un Capitaneo, qui sont envoyés de Venise. Le premier amene avec lui trois assesseurs : savoir, un vicaire qui est un juge civil, un juge criminel & un juge pour les finances. Ces trois assesseurs ont voix déliberative avec le Podestà, dans les matieres criminelles; il conduit aussi un chancelier & des sbirres.

Le capitaine ou préfet a la jurisdiction militaire; il est chargé de veiller aux intérêts des communautés de la province; il a aussi son chancelier & ses sbirres.

On envoie encore un châtelain ou gouverneur du château, & deux questeurs ou trésoriers qui assistent aux impositions, & qui jugent les difficultés qui s'y rapportent. Les deux recteurs, le châtelain & les deux questeurs,

font toujours des nobles Vénitiens.

Le conseil de la ville est composé de cent conseillers choisis parmi les nobles ; leur exercice dure deux ans. On en choisit 50 chaque année, & c'est le conseil lui-même, qui choisit les cinquante qui doivent entrer ; ils choisit également six députés ou représentans de la ville ; ceux-ci assistent avec les recteurs aux fonctions publiques. Ils ont droit de convoquer le conseil, de proposer les sujets de délibération ; il n'y en a que deux qui exercent à la fois pendant deux mois.

Le petit conseil que l'on appelle aussi *Bina*, est composé de 15 ou 16 conseillers que l'on tire au sort tous les deux mois ; ils préparent les matieres qui doivent être portées au grand conseil.

Le conseil nomme plusieurs magistrats pour veiller à l'aprovisionnement, aux grands chemins, &c. il choisit des juges qui vont résider dans les différentes parties du territoire.

Les grands procès se portent presque tous à Venise, où l'on peut appeller, excepté dans certains cas, où le procès commencé à Bergame, doit y être

jugé, ou par le vicaire, ou par le tribunal des *Consoli di Giustizia*, qui sont des jurisconsultes tirés de la noblesse du pays.

Le corps des marchands nomme trois consuls tirés du même corps, qui jugent les questions de commerce entre marchands; on les appelle *Consoli di Mercanti*.

Le territoire de Bergame forme un corps d'administration séparé de la ville; il est divisé en 17 parties, dont chacune élit un syndic, ce qui forme le conseil du territoire, auquel préside le capitaine.

Bergame est l'entrepôt d'un commerce considérable de laine & de soie. C'est la seule ville de l'état Vénitien où l'on fasse le commerce du change. Celui des laines y étoit autrefois prodigieux; plus de 50 familles de nobles Vénitiens, viennent des marchands de Bergame, que ce commerce avoit enrichis; & les *Pannine*, ou serges qu'on y faisoit, étoient célebres, aussi-bien que les tapisseries communes.

Il y a encore des filatures; & des fabriques où l'on fait de l'écarlate, & d'autres étoffes estimées; quelques-unes

sont dans les montagnes, à cinq lieues de la ville; on y fabriquoit autrefois 40000 pieces de drap, la plupart avec des laines de Naples; mais ce commerce est diminué de moitié. Cependant on assure que ce commerce des laines occupent encore 30000 personnes.

Le principal commerce de Bergame est maintenant celui de la soie : on en exporte plus de 1200 balles pour l'Allemagne, la France & l'Angleterre; on estime la valeur à un million de Filippi, ou 6 millions de France: la moitié vient du pays, & le reste s'achete dans les pays voisins; la soie de Bergame passe pour être aussi bonne que celle de Turin.

Cette ville fournissoit encore dans le dernier siecle, une quantité prodigieuse de fer travaillé, pour la guerre & pour l'agriculture, & beaucoup d'acier; c'est encore à Castro, 26 milles de Bergame, que se font les canons & les boulets pour l'arsenal de Venise.

Bergame envoie aussi des fers à toute la Lombardie, & des pierres à aiguiser jusques à l'étranger.

Le Serio & le Brembo sont des rivieres navigables, qui contribuent au com-

merce; on voit à quelques milles de Bergame les restes d'un grand pont sur le Brembo, ruiné en 1493; il y a encore trois arches sur pied, mais il y en avoit 8: on l'appelle ponte della regina.

Il se tient toutes les semaines à Bergame un très-grand marché de grains & sur-tont d'avoine; on ne se sentoit point, en 1765, de la cherté qu'il y avoit dans le reste de l'Italie; le bled n'y coutoit que 19 liv. le septier (a). Il y a un établissement appellé *Monte dell' Abbondanza*, où l'on fait chaque année une provision de grains.

Le pied dont on se sert à Bergame pour les mesures & les arpentages, s'appelle *piede di Aliprando*, c'est-à-dire, Liutprando, il est de 16 pouces une ligne & $\frac{3}{10}$, ou 1933 dixiemes de ligne; suivant M. Cristiani; j'ai trouvé 16 pouces 2 lignes sur une mesure en papier qui m'a été envoyée de Bergame & 16 pouces seulement sur une autre. Ce pied se divise en 12 pouces, *oncie*.

Le pied des architectes est plus long;

(a) C'est-à-dire 35 livres de Bergame les 8 stara; le staro pese 15 $\frac{1}{2}$ livres de France, & les 35 livres en font 19 de notre monnoie.

il est de 19 pouces 3 lignes 96, & cinq de ces pieds font la perche, *Cavezzo*, qui contient 6 pieds d'arpenteur, à raison de 16 pouces 1 ligne, $\frac{3}{10}$ chacun. 4 Cavezzi carrés font la *Tavola*, & 24 tavole font la *pertica*. Le *passò* est de 4 pieds 4 lignes, ou de 3 pieds d'arpenteur.

Il y a deux sortes de livres, la plus commune est la *libra grossa*; l'autre qui sert pour la soie & les drogueries s'appelle *liretta*, ou *lira piccola*, *libra picciola*, elle vaut 10 onces 3 gros 30 grains de France, ou 6006 grains, suivant M. Tillet, comme à Sacco (M. Cristiani dit 6125).

La *Libra Grossa* vaut, suivant M. Tillet, 3 livres 5 gros 24 grains, ou 14208 grains.

Suivant M. Cristiani, c'est 14204 grains, depuis que je lui ai envoyé un poids de Paris; car l'évaluation qui est dans son livre est trop petite, ainsi que la plupart des valeurs que j'ai citées d'après cet auteur.

Suivant d'autres mémoires que j'ai reçus, la libra grossa se divise en 30 onces, dont 18 font la livre de Paris; une once fait le poids de 4 louis.

L'once ſe diviſe en quatre quarts, le quart en 6 deniers, le denier en 24 grains.

Le *Peſo* eſt de dix livres groſſes.

La *Liretta* ſe diviſe en 12 onces.

Le *Peſo* eſt de 25 lirette, qui équivalent à 10 livres groſſes. Les marchands ſuppoſent qu'un ballot de ſoie, de 170 lirette, en peſe 112 à Paris.

Le blé ſe meſure par *Stari*, 8 ſtari font la ſoma, qui peſe environ 400 lirette, ou 16 peſi. Le riz peſe 450 lirette. Le ſtaio ſe diviſe en 4 *quartari*, & le *quartaro* en 4 ſédicini.

La meſure ordinaire du vin eſt la brenta, qui ſe diviſe en 6 ſecchie; la *Secchia*, peſe 36 lirette, elle ſe diviſe en 9 pintes.

Caractère. Les habitans de Bergame ont toujours paſſé pour être induſtrieux & actifs; & l'on diſoit en Italie *Bergamo Sottile*; ceux qui ne trouvent pas dans le pays les moyens d'exercer & de développer leurs talens, vont les porter ailleurs; il y a dix mille Bergamaſques à Rome; il y en a beaucoup à Naples: ils y ont leurs égliſes nationales: on dit à Gênes que les porte-faix Bergamaſques ne reculent jamais.

Ils ont aussi dans l'Italie la réputation d'être très-financiers ; aussi en voit-on beaucoup dans les douannes, les fermes, les entreprises : cela fait qu'ils ne sont pas aimés, & que souvent ils se disent de Milan ; mais à cet égard il n'y a pas grande différence entre un Milanois & un Bergamasque.

Hommes illustres. Il y a eu des gens de lettres fort célebres à Bergame, tel que Calepin, dont nous avons parlé. Bernardo Tasso, pere du Tasse, étoit de Bergame, & ce ne fut que par hazard, que son fils naquit à Sorrento, près de Naples, en 1544. V. Calvi, *Scrittori Bergamaschi*, *Efemeride di Bergamo*, 3 vol. in-4°. 1676. Il y a une statue du Tasse sur la place de Bergame.

On cite encore comme ayant été de Bergame, les deux freres Zanchi, chanoines réguliers de S. Jean de Latran, Alberic Rosciati, surnommé le monarque des loix, Gasparino Barziza, & son fils Guiniforte Barziza ; Foresti historien ; le P. Masféi, Jésuite, historien latin ; Fontana poëte ; le P. Cavalieri, qui a donné 4 vol. in-4°. sur les décrets de la congrégation des rites. Le comte Calepio, qui a donné en 1727,

un parallele des tragédies de France & d'Italie. Le cardinal *Furietti*, qui a donné un ouvrage ſur les mozaïques; il découvrit la ville Adrienne, les Centaures, la mozaïque des Colombes, dont nous avons parlé.

Actuellement encore, il y a des gens d'un mérite diſtingué dans cette ville: M. le chanoine Mario *Lupi*, qui a écrit ſur la diplomatique & autres objets d'érudition; il a donné en 1784, un grand ouvrage intitulé : *Codex diplomaticus civitatis & eccleſiæ Bergomatis*, in-folio, où il y a beaucoup de recherches ſavantes, & de titres curieux pour l'hiſtoire du huitieme & du neuvieme ſiecle; il promet un ſecond volume.

M. Giuſ. *Mozzi*, habile antiquaire, & d'une famille illuſtre, qui a mis en ordre les archives de la ville.

M. Seraſſi, très-verſé dans l'hiſtoire littéraire.

Le P. *Gaetano Maria*, Capucin, auteur d'un grand nombre d'ouvrages eſtimés.

M. Maſcheroni, a publié en 1782, un écrit ſur une nouvelle propriété de la courbe iſochrone, & en 1784, un

autre mémoire : *Sulle curve che servono a delineare le ore ineguali degli antichi nelle superfizie plane*, *dell' ab. Mascheroni Prof. nel Coll. Mariano di Bergamo.*

M. le comte *Ulisse di Calepio*, de la même famille que Calepin, ci-devant chanoine régulier, actuellement prévôt de la cathédrale, a contribué a une édition des élémens de mathématiques de Wolf, faite à Vérone.

C'est à Bergame qu'habite ordinairement madame la comtesse Paolina *Grismondi*, de l'illustre maison Suardo; elle réunit à une beauté rare un talent plus rare encore pour la poésie : il est peu de femmes aussi lettrées, & qui versifient avec autant de grace & de facilité. Dans un voyage qu'elle fit à Paris, il a quelques années, elle vit les gens de lettres, & en fut admirée; elle fit beaucoup de vers, & elle en reçut encore davantage. Elle a fait imprimer en 1782, une traduction en vers, de l'ode que M. le Brun adressoit à M. de Buffon, lorsqu'il étoit malade, après la mort de sa femme. Mde. Grismondi fut malade elle-même, & M. de Buffon lui écrivoit à ce sujet :

« Avec une ame divine & un corps an-
» gélique, on eſt donc encore ſujet à
» ſouffrir! je m'irrite contre cette na-
» ture que j'aime, quand je vois qu'elle
» n'épargne pas ſes chefs-d'œuvre, &
» que tout ce qu'elle a produit de plus
» beau, eſt ſujet comme le reſte, à de
» triſtes infirmités ».

M. le Mierre a traduit en vers françois, une epître de cette dame, en 1783.

M. le comte Marco *Tomini Foreſti* a donné des poéſies très-élégantes, où la morale & la phyſique ſont employées avec ſuccès; la premiere édition eſt de 1752; la ſeconde eſt de 1778. Il a donné auſſi des diſcours académiques en 1780.

M. le comte Joſeph *Beltramelli* a fait auſſi en France un aſſez long ſéjour, en 1770: il s'y diſtingua par ſon eſprit, ſes connoiſſances & ſon aménité; il a donné des poéſies eſtimées.

M. *Tiraboſchi*, écrivain célebre, dont j'ai parlé à l'article de Modene, eſt d'une famille noble de Bergame.

M. *Aſtori* étoit un naturaliſte diſtingué.

M. André Paſta, habile médecin

est mort en 1782, Mde. la comtesse *Grismondi*, a fait à sa louange, des vers qui ont été fort goûtés.

Mazzoleni, qui a donné des ouvrages pour les colléges, & qui travailloit à une vie des Saints, tirée de la grande collection des Bollandistes, est mort en 1770.

Bergame a produit aussi des artistes distingués, & le comte François *Tasso*, se propose d'écrire leurs vies.

Polidore de Caravage : (il étoit de la Ghiara d'Adda, alors comprise dans le territoire de Vérone); Jacques *Palma*, ou le vieux Palme, éleve & imitateur du Titien; J. B. *Castello*, appellé le Bergamasque, éleve de Michel-Ange, & comme lui, peintre, sculpteur & architecte; Soprani a écrit sa vie.

Jérôme *Coleone*, qui en 1553, passa au service de Charles-Quint; François Terzi, dont on a publié en 2 vol. in-folio, les portraits de la maison d'Autriche. Jean-Baptiste *Moroni*, dont le Titien louoit le talent & le naturel; Jean-Paul Cavagna, imitateur de Paul Véronese; Enée Salmezza, disciple & imitateur de Raphaël; Christophe Ron-

calli, dont Baglione a écrit la vie; Etienne Pozzi, dont il y a beaucoup de bons ouvrages à Rome, où il est mort vers 1770.

Pour la sculpture, on cite Campilione, qui vivoit au commencement du douzieme siecle, & dont on voit des figures sur les deux portes principales de sainte Marie-Majeure à Bergame; il donna les dessins de cette église en 1137.

Barth. *Bono*, que Sansovino appelle Bart. de Bergame, & qu'il cite comme ayant commencé vers 1400, à ramener le bon goût de la sculpture; il fut architecte de S. Marc à Venise, il fit faire les procuraties vieilles, & la porte du palais ducal, en 1439.

Le Cav. Cosimo *Fansago*, sculpteur & architecte, qui se rendit célebre à Naples.

Bartol. *Pincelotti*, dont il y a beaucoup d'ouvrages à Rome; il en est parlé dans Titi, édition de 1763; Alexandre *Possenti*, mort à Rome il y a quelques années. Il y a encore à Bergame des sculpteurs estimés, Sanzi, Perdani, Gielpi.

Pour l'architecture, les plus célebres

ont été Guillaume le Bergamasque, ou le *Portello*, dont Sansovino cite divers ouvrages à Venise. Le P. *Michel* de Bergame, Capucin, qu'Urbain VIII fit architecte de la chambre apostolique. Jean Antoine *Rossi*, dont il y a beaucoup d'édifices à Rome; Pascali a écrit sa vie. J. B. *Carriana*, qui a bâti les meilleures églises de Bergame, & des environs dans ce siecle; Gaetano *Chiaveri*, architecte du czar Pierre-le-Grand, & du roi de Pologne, qui fit à Dresde une grande & belle église, & qui est mort a Rome; son neveu Maffeo Chiaveri, est resté premier architecte à Dresde. Gabriel Valvassori, qui a fait à Rome le palais Doria, sur le cours.

J. B. *Marchetti*, qui a fait à Brescia plusieurs grands édifices, & qui préside encore à la construction de la nouvelle cathédrale.

Bergame est aussi connue en Italie, par les rôles d'Arlequin, que l'on suppose contrefaire le patois & l'accent populaire de Bergame; cependant il me paroît que cela n'a pas grand fondement; mais le caractere fin & rusé, sous une apparence de simplicité & de

bétife, a bien quelque rapport avec celui des payfans qui habitent les vallées de Bergame.

Beaucoup de femmes dans ce pays ont des gôitres, *Gozzi*, maladie occafionnée probablement par la crudité des eaux, comme je l'ai dit T. I, p. 19; mais ils font plus rares actuellement.

Le territoire de Bergame a environ 60 milles du feptentrion au midi, & 30 de l'orient à l'occident; il renferme 220 mille habitans.

Dans les environs de Bergame, il y a plus de grandes églifes, que dans les autres parties de la Lombardie : aux Dominicains de la Bafella, qui eft à deux lieues de Bergame, on voit un beau maufolée en marbre, de Médée, fille du général Colleoni, il a été gravé; c'eft un ouvrage de Jean-Antoine Amadei de Pavie.

A quelques milles de Bergame, & près du pont dont nous avons parlé, on voit un ancien temple appellé S. Tomé, fait dans le goût du Panthéon, mais dont l'ouverture fupérieure a été fermée; il y a au-dedans deux ordres de colonnes; on ne connoît guere ue plus ancienne églife des Chrétiens.

Nous avons parlé du commerce des fers à Bergame : les deux vallées du Serio & du Brembo, contiennent beaucoup de mines ; on y a établi des forges, & l'on y fait de l'acier.

Les pierres à aiguiser se tirent de Nembro, sept milles au nord de Bergame & des environs.

Le Serio charrie des paillettes d'or ; on les ramasse avec des planches un peu rudes, qu'on oppose au courant pour recevoir le sable ; les parties d'or qui sont les plus pesantes s'y déposent, & l'eau emporte le sable ; on trouve à ce métier un profit suffisant, comme nous l'avons dit du Mella, p. 245.

On tire de Zandobbio, onze milles à l'est de Bergame, des marbres blancs communs. Le marbre appellé *Occhiatino*, se trouve à Ardesio, treize milles au nord ; il est d'une très-belle variété.

On a découvert près d'Albino, huit milles au nord-est, un marbre qui ressemble à du bois de noyer pétrifié, ou même à l'écaille, mais il n'est pas dur. Ces montagnes fournissent encore d'autres beaux marbres de diverses couleurs.

Près d'Alzano, on trouve un marbre

qui a presque la transparence de l'albâtre, mais qui est plus dur, & qui contient une multitude de crystaux blancs.

Dans la montagne de Selvino, qui est du côté d'Albino, on trouve des crystaux semblables à ceux du val Sabbia, dans le territoire de Bresce, dont nous avons parlé.

A Mapello & à Sarnico, on rencontre des Turbinites, coquilles longues, en volutes; il y en a même dans d'autres endroits de cette province.

Dans la vallée de Calepio, on trouve quantité de pierres d'aigle, geodes ou étites, c'est-à-dire, de ces pierres qui sont vides intérieurement, & auxquelles les anciens attribuoient des propriétés merveilleuses : elles sont d'une couleur d'ocre, & renferment intérieurement un argile en poudre. M. Astori en conserve qui sont de la grosseur des œufs d'autruche.

Il y a une fontaine intermittente qui cesse de couler, quatre à cinq fois dans l'espace d'une demi-heure; elle est près de Casnigo, treize milles au nord-est de Bergame, vers les bords du Serio; elle éprouve beaucoup de variations.

M. Maironi l'a vu s'élever & s'abaisser jusqu'à sept fois dans un quart d'heure.

Les eaux minérales de *Trescorio*, dix milles à l'orient de Bergame, furent remarquées par les François, du temps de Charlemagne; on y fit dès lors des bâtimens pour le public, & ils furent rétablis par Coleone en 1470, comme on le voit dans une inscription qui subsiste encore; il en est parlé dans Grataroli, & même dans le dictionnaire de Bayle; ces eaux s'emploient pour les bains & pour la boisson, on en applique sur-tout les boues extérieurement. Quoiqu'elles soient froides, elles sont manifestement sulfureuses, l'odeur en est très-sensible; elles contiennent aussi un sel qui tient de l'alcali; on les emploie pour résoudre les tumeurs, pour guérir les paralysies, les foiblesses de nerf & les rumatismes goûteux.

Les eaux de saint Pellegrino, quatorze milles au nord de Bergame, sont presque négligées, on les croyoit dangereuses. M. Astori a fait des expériences qui en prouvent l'utilité, & elles ont en effet opéré des guérisons. Ces eaux sont tiedes, d'une saveur agréable, comme celle du lait; elles con-

tiennent une matiere aériforme qui fait rompre les bouteilles, & qui s'évapore promptement; elles sont diurétiques & stomachiques, & donnent de l'appétit: elles dissolvent la pierre, guérissent les maladies cutanées, les affections scorbutiques & mélancoliques; ce qui fait présumer qu'elles contiennent de l'air fixe. M. Astori avoit fait une dissertation à ce sujet, mais il est mort sans la publier. Au reste on peut consulter l'ouvrage intitulé : *Sulla storia naturale della provincia Bergamasca, dissertazione prima di Giovanni Maironi. Bergamo*, 1782, 148 pag. in-8°.

Route de Milan.

De Bergame on redescend de 11 lieues au sud-ouest pour aller à Milan; on trouve à 3 lieues de Bergame les confins du Milanez, marqués par deux grandes pierres qui le séparent de l'état de Venise; une lieue plus loin on trouve *Canonica*, village situé sur l'Adda : ce fleuve qui descend du lac de Côme, va se jetter dans le Pô, près de Crémone; on l'a fait communiquer avec Milan, par le canal appellé *Naviglio della Martesana*, qui commence vers *Canonica*, à six lieues de Milan; c'est-là qu'on voit

un très-beau château du marquis de Caravaggio, Napolitain.

Près de *Canonica*, on remarque le village de Caſſano, célebre par la bataille du 16 août 1705, où le duc de Vendôme repouſſa le prince Eugene; la perte fut très-grande de part & d'autre; cependant cette affaire, jointe à celle de Caſſinato, que le duc de Vendôme gagna le 19 avril 1706, rendit les François maîtres de l'Italie : il ne reſtoit plus que Turin à prendre; mais le duc de Vendôme ayant été rappellé en Flandre, le prince Eugene reprit le deſſus, & obligea les François à ſe retirer vers la fin de 1706, comme nous l'avons remarqué à l'occaſion du ſiége de Turin.

Etant à *Canonica*, ſi l'on vouloit deſcendre trois lieues le long de l'Adda, on arriveroit aux villages d'*Agnadel* & de Vailade, célebres par la bataille que Louis XII y gagna ſur les Vénitiens, le 14 mai 1509; cette victoire le rendit maître de toute la Lombardie juſqu'à Veniſe. Mais on auroit encore ſept lieues à faire par des chemins de traverſe pour ſe rendre à Milan.

A deux lieues de Canonica, & à 4

lieues de Milan, on passe à *Gorgonzola*, village situé sur le canal; delà on arrive à Milan par de très-beaux chemins bordés d'arbres, entre de vastes prairies arrosées par des canaux sans nombre, appellés *Ruggia*, qui passent les uns sur les autres, & portent la fertilité de tous côtés.

Ces eaux sont un revenu considérable pour le prince, parce que tout est en pâturage dans ce canton, jusqu'à Lodi, qui est à cinq lieues au midi du canal : c'est-là que se font les fromages les plus estimés, dans des métairies appellées *Bergamine*, avec des vaches qu'on fait venir de la Suisse, & qui restent en pâturage jusqu'au 25 novembre où elles rentrent dans les étables pour y rester pendant l'hiver.

Cette plaine de la Lombardie, qui s'étend depuis Turin jusqu'à Rimini & à Venise, sur une longueur de 90 lieues (Tom. I, pag. 59 & 334), est la plus vaste, la plus délicieuse, & l'une des plus fertiles qu'il y ait en Europe. M. de Saussure la regarde comme un dépôt des fleuves qui descendent des Alpes & des Apennins, dont les sables comblent peu à peu les lagunes de Ve-

nise, & finiront un jour par joindre cette ville au continent.

Sur les côtes de Toscane, la mer n'éprouve pas une diminution de même espece; mais les coquillages & les coraux y forment des rochers, qui contribuent aussi à diminuer le volume de l'eau. M. de Saussure, *Journal de Physique*, 1776.

CHAPITRE XXIV.

Route de Milan à Gênes, par Tortone & Novi.

On a vu dans le second volume la description de Pavie, & dans le premier, pag. 334, la route de Turin à Gênes, par Alexandrie, & celle de Turin à Milan par Tortone.

Il s'agit ici de reprendre cette route en partant de Milan, où la route de Venise à Milan nous a ramenés, & d'où j'ai été à Gênes par Tortone. Je dois avertir d'abord que le chemin de Milan à Pavie, & de Pavie jusqu'au

bord du Pô, qui est à sept milles plus loin, du côté de Gênes, est un pays plat, sujet aux inondations, & dont on ne peut se tirer dans certains temps. Au mois de novembre 1765, il y eut un des plus grands débordemens qu'on eut vus depuis long-temps, & les chemins étoient impraticables.

A un mille de Pavie, on passe le *Gravelone*, qui est une branche du Tésin, & l'on arrive sur les terres du roi de Sardaigne, dont les dernieres acquisitions se sont étendues jusqu'aux bords du Tésin. A sept milles de Pavie, & dix-neuf de Tortone, ou passe le Pô, près d'un village appellé, *Porto di Rea;* & neuf milles plus loin, on trouve un gros village appellé *Voghera*, (Tom. I, pag. 336), qui est à dix milles de Tortone : on fait dans ce canton-là beaucoup de soie ; il n'y a guere de paysan qui ne fasse chaque année 60 à 80 livres de cocons (*cochette ou galette*) : des marchands en rassemblent quelques milliers, les dévident, & les vont vendre à Alexandrie qui est à 30 milles delà.

Tortone. TORTONE est une ville d'environ 6000 ames, sans compter 2000 hommes

mes de garnison, située sur la Scrivia à 15 lieues de Milan, & à 12 lieues de Gênes; nous en avons parlé T. I, p. 336. Le château a été assiégé dans toutes les guerres d'Italie; il fut pris d'assaut en 1706 sur les Autrichiens; il se rendit au roi de Sardaigne en 1734, & à Don Philippe, le 4 septembre 1744, après 12 jours de siége. Mais il est plus fort actuellement qu'il ne l'étoit alors. Il y a une histoire de Tortone par *Monte Mello*; elle est extrêmement rare; un officier nommé M. Bussa, avoit composé depuis peu un très-gros manuscrit à ce sujet. On compte à Tortone quatre paroisses, 12 couvens & deux colléges.

Dans l'église de S. François, à l'occident de la ville, on va voir la chapelle des Garofoli, qui est en marbre, & la balustrade de la chapelle du grand-autel, qui est d'une pierre assez singuliere.

Dans le couvent des Dominicains de saint Matthieu, il y a un gros massif de matonnage, d'une dureté extraordinaire, qui paroît le reste d'un ancien tombeau.

A deux milles de Tortone, on passe

la *Scrivia*; c'est un torrent fort dangereux, qui change souvent de lit, qui souvent a surpris par une crue subite, & abîmé les voyageurs qui le passoient à gué.

Novi. A huit milles de Tortone, & 32 de Gênes, on entre sur l'état de la république de Gênes; & deux milles plus loin, c'est-à-dire, à dix lieues de Gênes, on trouve Novi; cette petite ville est formée de maisons agréables, où beaucoup de riches Génois viennent passer l'automne : le palais Brignolé près de l'église de saint Pierre, est le plus beau de la ville; il étoit ci-devant à la maison Lomellino : il y a encore ceux des Doria, Balbi, Spinola, Negroni, Centurioni, Durazzo, qui sont magnifiques; la plupart de ces maisons sont peintes en verd, ou en rouge, par dehors, suivant l'usage du pays.

Novi est célebre par le tirage des soies : comme on n'y paie point de droits d'entrée ni de sortie, il y a des négocians de Turin, qui font des achats dans le pays, & font tirer leur soies à Novi, on y compte plus de 400 fourneaux.

Les foires de Novi sont célebres à

cause des opérations de change qui s'y font pour les Génois, & qui procurent le moyen de placer l'argent avec fruit, sans qu'on paroisse le mettre à intérêt.

La situation de cette ville m'a paru un peu triste, parce qu'elle est dominée par une haute montagne ; dès qu'on en est sorti, pour aller du côté de Gênes, l'on commence à monter. A cinq milles de Novi, l'on passe sous le fort de Gavi, où il y a une rude descente : on trouve ensuite le torrent Lemo, puis le village de Carogio, & celui de Voltagio qui est à 20 milles de Gênes.

La *Buchetta* ou *Bochetta*, c'est-à-dire, le sommet de l'Apennin, qu'il faut passer pour arriver à Gênes, est à six milles de Voltagio. Ce sommet de montagne m'a paru d'une nature quartzeuse & schiteuse. Le passage de la Bochette est très-fatiguant, à cause des pierres ; aussi l'on emploie quelquefois 12 à 14 heures, pour aller depuis Gênes jusqu'à Novi, & cette route est plus pénible que celle du mont Cenis. Buchetta.

Le village de Pietra Lavesara est près de la Buchetta, à 12 milles, ou quatre lieues de Gênes.

CAMPOMORONE ou Campo-Maro-

ne (on prononce Campo - Maroun), eſt un village à huit milles de Gênes, qu'on trouve après le paſſage de la Buchetta : il eſt ainſi appellé à cauſe de la quantité de mûriers qui ſont plantés dans les environs : on eſt étonné d'y trouver une auberge auſſi bonne que celle *della Roſa*, & un chemin auſſi beau que celui qui y conduit : il eſt pavé de galets, ou petits cailloux roulés & applatis, rangés avec ſoin, les maiſons y ſont couvertes d'ardoiſes, on y voit même des tables d'ardoiſe qui ont juſqu'à deux pieds en carré, & qui y ſont communes à cauſe du voiſinage de la grande carriere de Lavagna, qui n'eſt qu'à 25 milles de Gênes.

Les poſtes dans l'état de Gênes, ſe payent à raiſon de 8 livres & demie ou 6 liv. 18 ſ. par couple de chevaux de tirage, & 3 $\frac{1}{2}$ par bidet. On compte 12 $\frac{1}{2}$ poſtes de Milan à Gênes, ou 104 milles ; de Gênes à Piſe par Lerici, 16 poſtes, & 121 milles ; de Gênes à Breſcia, par Pavie & Lodi, 15 $\frac{1}{2}$ poſtes & 147 milles.

En allant de Campomorone à Gênes, on ſuit le lit de la Polcevera, torrent dangereux & quelquefois impraticable ;

il change sans cesse de lit, & il ruine les chemins qu'on pourroit pratiquer sur ses bords : on est obligé de passer & repasser continuellement dans l'eau pour prendre le chemin qu'il a laissé libre, & toujours sur les cailloux qu'il charrie, & qu'il dépose par-tout : on pensoit à faire un chemin sur le penchant de la montagne, mais il y avoit tant de terrains à prendre, & de travaux à exécuter que l'on désespéroit de l'entreprise. Cependant j'apprends que la maison Cambiaso a fait construire un nouveau chemin qui commence à Campomorone, & finit à l'entrée du fauxbourg de Gênes; les Cambiaso ont acheté des terrains dans le voisinage du torrent, & ils entretiennent ce chemin à grands frais.

La vallée de la Polcevera est bordée à droite & à gauche des plus belles maisons de campagne, comme nous le dirons plus bas; elle aboutit au pont de Cornigliano, qui traverse au moyen de neuf arches, tout le terrein que peut inonder le torrent; au-delà du pont, on voit la mer & le palais Durazzo, mais on ne va pas jusqu'au pont; on trouve à gauche le fauxbourg magnifique

de S. Pierre d'Arena, qui eſt à l'occident de la ville de Gênes, nous en parlerons à la fin de notre deſcription.

CHAPITRE XIII.

De l'Hiſtoire de Gênes.

GENES, en italien *Genova*, en latin *Genua*, eſt une ville d'environ cent mille ames, ſituée à 44 deg. 25 min. de latitude, & à 26 deg. 16 min. de longitude, ſur le rivage ſeptentrional de la méditerranée. On attribue ſa fondation & ſon nom à Janus, roi d'Italie; d'autres diſent que ſon nom vient de *Janua*, parce que cette ville eſt comme l'entrée de l'Italie. C'étoit une des villes des Liguriens, qui ſe défendirent avec tant de courage contre Rome pendant 80 ans, depuis l'an 241 juſqu'à l'an 162 avant Jeſus-Chriſt. Mais ceux de Gênes, *Liguri Genuati*, ou *Ligures Genuates*, paroiſſent avoir été alliés ou ſujets des Romains, avant tous les autres. Gênes fut au nombre des villes

municipales ; & Magon l'ayant détruite l'an 205 avant J. C., les Romains la rétablirent : Strabon l'appelle *Imperium totius Liguriæ.*

Gênes étant tombée avec le reste de l'Italie sous la puissance des Goths, & à ce que l'on croit sous celle des Lombards (a), elle fut annexée par Charlemagne à l'Empire François : il y eut ensuite des comtes de Gênes, que le peuple chassa, pour se gouverner librement : la noblesse & le peuple eurent alternativement le dessus ; il y eut différentes especes de magistrats.

Les consuls & le podestà changerent plus d'une fois. En 1257, le peuple reprit l'autorité, & élut un Capitano : la noblesse s'en ressaisit quatre ans après, & cette alternative dura long-temps. C'est dans ces temps de trouble, qu'on apperçoit l'origine de la noblesse de Gênes qui ne remonte guere au-delà de l'an 1200 : c'est du moins le sentiment de Foglietta ; mais Sigonius dit qu'on regardoit comme nobles, ceux qui avoient

(a) Cependant Accinelli, dans son abrégé de l'hist. de Gênes, soutient que les Lombards ne furent point maîtres de Gênes.

Jus in Castris; dès l'an 1100, on admettoit à la dignité de consul, les personnes distinguées, dont plusieurs possédoient des fiefs, & on ne peut leur refuser le titre de nobles. A cette époque l'église de S. Luc appartenoit déja aux familles Spinola & Grimaldi.

Pour éviter les contestations que produisoient sans cesse ceux qui aspiroient à la dignité de consul, on résolut de prendre pour chef un Podestà étranger; on lui donna ensuite pour adjoints huit citoyens, que l'on commença d'appeller nobles, de quelque famille qu'ils fussent, obscure ou illustre. Ce fut ainsi que se formerent d'abord les grandes familles, *Doria*, *Spinola*, *Feschi*, *Grimaldi*; les deux premieres furent à la tête des Gibelins, & les deux autres prirent parti pour les Guelfes; beaucoup de grandes familles chercherent à s'unir à celles-là, & on les appella *Magnæ quatuor Prosapiæ*.

Familles nobles de Gênes.

Parmi les priviléges qu'elles s'arrogerent, on remarque celui de faire bâtir leurs maisons en marbres noirs & blancs: on voit encore beaucoup de ces palais qui ont passé en d'autres mains. Le pouvoir des nobles étant devenu odieux,

le peuple se donna en 1311 à l'empereur Henri VII; en 1318, au pape Jean XXII; en 1335, à Robert, roi de Naples. En 1339, le peuple toujours mécontent des nobles, qui avoient repris l'autorité, se souleva contre eux, & choisit pour chef Guillaume Boccanegra : delà vint la division entre les nobles & le peuple, qui ne fut bien terminée qu'en 1528, & les alternatives de monarchie & de gouvernement républicain qui durerent jusqu'à cette époque.

Gênes se donna en 1353 à Jean Visconti, archevêque & duc de Milan, qui en fut maître pendant trois ans; en 1396, à Charles VI, roi de France; en 1409, au marquis de Montferrat; en 1421, à Philippe Visconti, duc de Milan, qui la gouverna pendant 15 ans; en 1458, à Charles VII; en 1464, à François Sforce, duc de Milan, qui la posséda pendant 15 ans; en 1488, à Louis duc de Milan; en 1499, à Louis XII, roi de France; ensuite à un duc particulier; puis aux Espagnols, en 1515; enfin au roi de France. Ce peuple toujours las de sa liberté, & toujours mécontent de ses

maîtres, ne pouvoit, pour ainsi dire ; se fixer : mais il trouva enfin un héros citoyen, qui sut rendre la liberté à sa patrie, & l'affermir pour long-temps.

André Doria. ANDRÉ DORIA étoit amiral de François I, & causoit des pertes considérables aux Génois, lorsqu'en 1528, les remords d'un citoyen qui fait la guerre à sa patrie, & les mécontentemens qu'il eut de la cour de France, le déterminerent à abandonner la France, & à passer au service de Charles-Quint, en même-temps qu'il rendroit la liberté à la république de Gênes qui étoit mécontente de François premier.

Théodore Trivulce, qui étoit gouverneur à Gênes pour le roi, s'étant apperçu des premiers mouvemens, assembla une quantité de citoyens à la place *di Banchi*, pour les exhorter à rester dans le parti du roi : mais le 11 septembre 1528, André Doria parut avec sept galeres vers le quartier appellé Sarzano, où étoit une foule immense de peuple ; il debarqua près de S. Marc, & toute la ville s'étant mise en armes, on s'empara du palais public, des portes S. Thomas, & des portes de l'Arc ; en

criant de toute part S. George & la liberté.

André Doria convoqua les principaux citoyens sur la place de S. Matthieu ; il les exhorta à éteindre les factions & à songer à la liberté de leur patrie ; le lendemain 12 septembre, les membres du grand conseil se rassemblerent au nombre de plus de 1500 personnes dans la salle du palais ; il fut résolu de rétablir la liberté, de remettre la république dans son premier état : & l'on ordonna que la mémoire de ce jour se célébreroit à l'avenir sous le nom de la fête de l'union.

Fête de l'union.

On chassa le gouverneur, on démolit le château, on reprit Savone, dont on abattit les fortifications, & l'on établit de nouvelles loix qui furent appellées les loix de 1528. Il fut sur-tout ordonné qu'on aboliroit la mémoire des factions des nobles & du peuple.

Les nobles, qui par leur naissance, leurs talens ou leurs services, méritoient d'avoir part au gouvernement, furent distribués en 28 familles, ou *Alberghi*, sous les noms des familles les plus nombreuses & les plus accréditées, qui étoient Spinola, Fornari, Doria, de Negri,

Familles principales. Usodimare, Vivalda, Cicala, Marini, Grilla, Grimalda, Negrona, Lercari, Lomellini, Calvi, Fiesca, Pallavicina, Cybo, Promontoria, de Franchi, Pinella, Salvaga, Cattanea, Imperiale, Gentile, Interiana, Saüli, Giustiniana, Centuriona.

Ce n'est pas que les autres familles fussent inférieures d'ancienneté & de mérite; mais on choisit celles qui occupoient au moins six maisons dans la ville, & qui comprenoient le plus de citoyens; on supprima les noms de *Popolare* & de *Nobile*, qui par leurs oppositions avoient produit tant de divisions intestines. Il n'est resté que la distinction de Nobili *del Portico Vecchio* & *del Portico nuovo*, ou de *Portico di San Siro*, pour l'ancienne noblesse, & de *Portico di S. Pietro*; pour la nouvelle, distinction qui subsiste toujours & forme encore une espece de jalousie entre les nobles de l'ancien portique & ceux du nouveau portique.

Pour reconnoître le bienfait d'André Doria, il fut décidé que toutes les années, le 11 septembre au soir, la garde du palais iroit avec son colonel & avec ses drapeaux à la place du palais du

prince Doria à Fassolo, faire une décharge de mousqueterie en signe de joie & de reconnoissance. La république lui acheta un palais à la place Doria avec cette inscription : *Andreæ de Auria patriæ liberatori munus publicum;* on lui éleva une statue de marbre dans la cour du palais public; nous en parlerons ci-après.

On élut alors le doge Oberto Cattaneo de Lazzario, pour deux ans; il fut décidé que le grand conseil seroit composé de 400 nobles, & auroit la pleine & entiere autorité de la république; que le trésor public seroit administré par huit procurateurs, auxquels on joindroit les sénateurs & les doges quand ils sortiroient de charge; on établit les cinq censeurs appellés *Supremi Sindicatori*, pour veiller sur les magistrats même & sur les officiers de la république (a).

Depuis ce temps-là Gênes a toujours conservé sa liberté : les Génois avoient

(a) Le mot grec Σύνδικοι d'où nous avons tiré celui de Syndics, signifioit les avocats qui se réunissoient pour défendre devant les juges une seule & même cause : il exprime donc assez bien les fonctions de ceux qui sont chargés de défendre la république.

pris parti pour la France & l'Espagne contre la maison d'Autriche & l'Angleterre, dans la guerre qui fut terminée en 1748, les Autrichiens se rendirent maîtres de Gênes par une capitulation au mois de septembre 1746; mais le 5 décembre, ce peuple indigné de ses fers, sut rentrer dans ses droits & reprendre sa liberté, malgré le sénat même, qui désespérant du succès ne voulut pas y prendre part (a). Cette expédition si avantageuse à la république de Gênes, fait honneur aux Génois, & prouve leur intelligence & leur courage. Un peuple de commerçans après une si longue paix, paroissoit devoir être plus facile à contenir; le goût de la liberté s'éteint bien difficilement, & il se rallume bien vîte dans des ames républicaines.

Les Génois ont partagé long-temps avec les Vénitiens l'empire de la mer; nous voyons qu'en 1258, le pape Alexandre IV ordonna que les rois de Jé-

(a) V. le *compendio delle storie di Genova*, d'ACCINELLI, 1750, 2 vol. in-12, & l'histoire des révolutions de Gênes depuis son établissement jusqu'à la conclusion de la paix de 1748. Paris, 1750, 3 vol. in-12.

rusalem ne pourroient être couronnés sans la participation des *puissantes & invincibles républiques de Venise & de Génes, souveraines de la mer.* Les Génois eurent même quelquefois la supériorité, sur-tout en 1379; les Vénitiens réduits alors à la derniere extrêmité, & prêts à succomber sous la puissance des Génois, implorerent le secours & la médiation du roi de Hongrie.

On trouve en plusieurs endroits de la ville des morceaux de chaînes suspendus aux maisons; c'est le monument d'une victoire remportée sur les Pisans, & dans laquelle les Gênois rompirent la chaîne du port de Pise.

La liste des doges de Gênes commence à Simon Boccanegra, qui fut élu le 23 septembre 1339, lorsque les Génois lassés de chercher des princes étrangers voulurent élire un de leurs concitoyens pour duc ou chef de leur république. Il y a eu à la vérité diverses interruptions, car ce n'est que depuis 1528, que Gênes devenue libre par le bienfait d'André Doria, a joui de sa liberté sans trouble; Oberto Cattaneo fut alors le 47[e] doge, & l'on en compte 177 depuis 1339; on en trouve la liste

jusqu'en 1743 dans le petit livre qui a pour titre *Saggi Cronologici* : je vais les rapporter ici depuis le 157e, & y ajouter les derniers ; l'élection se fait tous les deux ans.

157 Domenico Canevaro, 20 février 1742.
158 Lorenzo Mari.
159 Giovan. Francesco Brignolé.
160 Cesare Cattaneo.
161 Agostino Viale.
162 Giovan. Battista Grimaldi.
163 Giovanni Stefano Venerofo.
164 Giovan-Giacomo Grimaldi.
165 Matteo Franzoné.
166 Agostino Lomellini.
167 Ridolfo Emilio *Brignolé*.
168 Franc. Maria *della Roveré*, 1764.
169 Marcello Durazzo 1767.
170 Giov. Bapt. Negrone 1769.
171 Giov. Bapt. Cambiaso 1771.
172 Alex. Piet. Franc. Grimaldi 1773.
173 Brizio Justiniani 1775.
174 Giuseppe Lomellino 1777.
175 Giac. Maria Brignole 1779.
176 Marc Antonio *Gentile* 1781.
177 Giov. Battista Airoli, élû le 4 mai 1783, couronné le 22 novembre.

Les doges du vieux portique, répondent aux nombres pairs 158, 160, &c. Nous parlerons dans la suite de leur élection & de leur autorité.

CHAPITRE XIV.

Description de Gênes.

La situation de Gênes, assise sur le penchant de la montagne, & tout autour du port, présente le coup d'œil le plus agréable & le plus grand que j'aie vu (à l'exception de celui de Naples). En arrivant par S. Pierre d'Arena, la ville paroît sortir, pour ainsi dire, du fond de l'eau; mais on la voit s'élever d'une façon singuliere, à mesure que l'on descend vers le port. Si l'on veut avoir les plus beaux points de vue, il faut aller, 1°. en mer à un mille du port; 2°. sur le haut de la tour de la Lanterne; 3°. sur le sommet de la montagne qui domine Gênes, c'est-à-dire, du côté de l'éperon. Cette montagne qui vient de la Scrivia, jusqu'à une

lieue de la mer, se divise en deux branches, & c'est sur le point de division qu'on a bâti les fortifications, appellées le Diamant, les deux Freres, & le bastion ou *Sperone*, qui fait la pointe des remparts, comme on le peut voir dans le plan qui est joint à cet ouvrage.

L'enceinte extérieure des Gênes, ou les *Nuove Mura*, qui furent commencés en 1626, font un circuit de 9709 toises, c'est-à-dire, quatre lieues de France. Les fortifications sont garnies de 250 pieces de canon, qui ont depuis quatre, jusqu'à 24 livres de balle; il y a auprès du mole de la cité, une fonderie où on les fait. Un citoyen de la maison Justiniani, a laissé un fond à la république, pour être employé à des ouvrages utiles, on l'a fait servir derniérement à fondre deux nouveaux canons.

Le port de Gênes est un demi-cercle qui a 1000 toises de diametre, & la ville est bâtie tout autour en amphithéâtre, sur une longueur de plus de 1800 toises.

Le port est fermé par deux môles, l'un à l'orient, appellé *Molo Vecchio*,

l'autre à l'occident & du côté de Saint-Pierre d'Arena, appellé *Molo Nuovo*, des vaisseaux de 80 canons peuvent entrer dans le port, & se placer dans l'angle du mole.

L'ouverture du port entre les deux moles, est de 350 toises; elle est sujette au vent de sud-ouest, appellé *Libecio*, qui fatigue souvent beaucoup les vaisseaux, même dans le port, quoiqu'il n'y vienne pas directement. On se rappelle encore avec effroi la tempête du 5 décembre 1760 : les deux moles étoient couverts de l'eau de la mer, & les vagues soulevées par le vent, formoient une pluie d'eau salée, jusques au-dessus de la place de l'Annonciade ; une tartane fut submergée, & beaucoup de navires endommagés : on eût recours à S. Jean-Baptiste, comme dans les grandes calamités ; on porta ses cendres sur la tour du vieux mole ; heureusement ce fléau, qui avoit commencé vers midi, finit une heure après le coucher du soleil.

Quoique l'ouverture du port soit très-grande, l'entrée en est difficile, & il faut prendre avec soin sa direction du

levant au couchant, pour y entrer sans risque.

En 1781, on a alongé le vieux mole de 60 palmes, & l'on se propose de le prolonger encore, pour faire de ce port le plus sûr de la Méditerranée. On a déja jetté en avant des blocs de pierre en grand nombre.

On feroit à *Araci* & à *Lingueglia*, 20 lieues au couchant de Gênes, un très-beau port pour de gros vaisseaux ; mais cela est inutile à une république, dont les forces maritimes se réduisent à quatre galeres & à quelques grosses barques armées.

C'est une promenade fort agréable à Gênes, que les remparts qui sont le long du port, depuis le couvent des religieuses de S. Antoine, qui sont à l'orient jusqu'à la lanterne. On passe d'abord sur la porte de l'*Arco*, d'où l'on voit tout le fauxbourg & les hauteurs au-dessus de *Bisagno*, la colline charmante d'*Albaro*, au sud-est de la ville, & tous les forts qui défendent les dehors de la ville ; delà on remarque le poste de la *Madona del monte*, où le duc de Boufflers soutint un assaut terrible contre les

Autrichiens, qui venoient de la hauteur des Camaldules.

On passe à l'abbaye appellée *Fieschi*, où se voient les ruines du palais du comte Jean-Louis Fieschi, qui soutenu par la France, & jalouse d'André Doria, forma dès l'âge de 18 ans, le projet hardi d'asservir sa patrie; il y a peu d'exemples d'une conjuration conduite avec autant d'art & de secret. Elle auroit probablement réussi, si le jeune Fieschi ne se fut noyé au commencement de l'action, en voulant donner des ordres aux galeres qui étoient dans la Darse. Sa mémoire fut proscrite & sa maison démolie.

Au midi de Carignano, on trouve la *Cava*, où sont les ruines des maisons que le bombardement de 1684 détruisit (V. le siecle de Louis XIV). On y a fait une batterie qui en rend l'approche plus difficile : aussi quand l'amiral Matheus vint pour bombarder la ville, dans la guerre de 1745, les Génois alloient tranquillement se promener près delà, sur les *Muragliette*, pour jouir du spectacle des bombes, qui ne servoient qu'à faire voir par leur

lumiere, les vaisseaux de l'escadre Angloise que l'on canonnoit.

On trouve ensuite la *Sotto Riva*, qui est une suite de portiques où travaillent une multitude d'ouvriers; elle regne autour du port, & au-dedans des murs, sur lesquels on se promene.

La Cathédrale est dédiée à S. Laurent, elle fut consacrée dès l'an 260, & bâtie à l'endroit où ce Saint avoit logé en venant d'Espagne pour aller à Rome (a); elle est toute revêtue de marbre, & d'un gothique assez léger: il y a dans la chapelle, à droite du sanctuaire, un tableau du *Barocci*, qui représente un Christ en croix, la Vierge, S. Jean & la Madeleine: il est d'une couleur agréable, mais la composition en est éparse.

A l'autel de la chapelle, qui est à gauche du sanctuaire, l'adoration des Mages, du Cambiage.

Vase d'émeraude.

On conserve dans la sacristie, ou dans le trésor de la cathédrale, une coupe hexagone de quatorze pouces &

(a) V. au sujet des églises de Gênes, le livre intitulé *Saggi Cronologici, o sia Genova nelle sue antichità ricercata*. 1743, in-12.

demi de diametre, appellée le *Sacro Catino*, qu'on prétend être d'émeraude; les uns disent qu'elle fut donnée à la république par Baudouin, roi de Jérusalem, en reconnoissance des services qu'il en avoit reçus; mais il paroît qu'elle fut trouvée dans la ville de Césarée, dont les Génois s'étoient emparés. M. de la Condamine, qui eut occasion de l'examiner de près, y apperçut des bulles, telles qu'on en voit dans le verre fondu. V. les Mémoires de l'Académie, pour 1757; & le livre qui a pour titre: *Il sacro Catino di Smeraldo orientale*, &c.

L'ANNONCIADE, desservie par les Récollets, est une église très-vaste; sa nef est portée par des colonnes ioniques de marbre blanc, dont toutes les cannelures sont incrustées de marbre rouge. Le reste de l'église est revêtu de marbre rouge & blanc: la voûte a été peinte par *Carloni*, Vénitien; les cadres en sont compartis sans goût, & les fenêtres pratiquées dans cette voûte, sont si petites, que l'église en est un peu obscure. La nef est d'ailleurs trop serrée; les bas-côtés sont trop

larges, & il y a dans tout cet édifice trop de richesse.

On a placé au-dessus de la porte, une Cêne du Proccacini, tableau d'une belle maniere.

Eglise de Carignano.

Santa Maria in Carignano, église commencée en 1552, en conséquence des dispositions de Bendinelli Sauli, noble Génois. On y arrive par un beau pont, dont les arches sont d'une hauteur prodigieuse, & qui joint deux montagnes ; le fils du fondateur fit cette dépense, pour que le public put aller plus commodément à cette église.

Le bâtiment actuel fut fait sur les dessins du Puget, qui passa plusieurs années à Gênes ; le plan en est ingénieux, les proportions en sont belles, la décoration en est sage ; le même maître qui a fait tant d'honneur à la France (a), & que nous comparons à Michel-Ange, a laissé dans cette église deux belles figures de marbre, qu'on voit dans deux niches au-dessous de la coupole : la premiere est un S. Sé-

S. Sébastien du Puget.

(a) On admire sur-tout à Versailles les grouppes de Milon & de Persée, il étoit né à Marseille en 1622, il mourut en 1694.

bastien, figure admirablement composée, où il a su exprimer avec toute la dignité possible, la résignation d'un Saint dans les douleurs du martyre, & la sensibilite à la douleur : en le considérant, on croit voir respirer le marbre, aucun sculpteur n'ayant rendu avec plus d'art, les souplesses des muscles & l'élasticité de la peau.

La seconde figure, pleine d'enthousiasme, représente le bienheureux Alexandre Saoli ou Solis : c'est un évêque de la famille des fondateurs de cette église ; il est vêtu d'une chappe ; la maniere large, dont il est drapé, & le nud qu'on en apperçoit, sont de la même beauté.

Les tableaux remarquables de cette église, sont S. Pierre, & S. Jean qui guérit le paralytique, tableau de *Domenico Piola ;* la composition en est bonne, le paralytique est ce qu'il y a de mieux. Il seroit à souhaiter que la maniere de ce peintre fût plus légere.

Le martyre de S. Basile, par *Carle Maratte*, est d'une maniere large ; la couleur en est un peu rouge, & les têtes pourroient avoir plus d'expression ;

mais l'on y trouve de belles parties de détail.

S. François recevant les ſtigmates, tableau du *Guerchin*, bien deſſiné & bien drapé; il paroît avoir été fait dans le temps que ce peintre vouloit quitter ſa premiere maniere.

S. SIRO fut la premiere cathédrale de Gênes, juſqu'à l'année 985. Elle fut donnée aux Bénédictins en 994, & en 1575 aux Théatins : elle eſt bâtie en marbre & fort jolie; la nef eſt ſoutenue par des colonnes couplées d'ordre ionique, qui lui donnent un coup-d'œil élégant. La voûte a été peinte par *Carloni*. C'eſt dommage que ce vaiſſeau ſoit gâté par la trop grande quantité d'ornemens, de dorures, de ſculpture, & encore plus par ceux qui ſont en peinture, & traités d'une maniere extravagante.

S. AMBROGIO étoit la maiſon profeſſe des Jéſuites : elle eſt occupée en partie par une congrégation de miſſionnaires inſtitués par feu l'abbé Franzone; ils ont une bibliotheque ouverte au public tous les jours, même une partie de la nuit. L'égliſe eſt deſſervie par des prêtres, qui ſont ſtipendiés par le gou-

vernement, sur les biens des Jésuites. Dans la croisée à droite est un grand tableau du *Guide*, composé de vingt-six figures, représentant l'Assomption de la Vierge; l'ordonnance en est belle, & la lumiere parfaitement entendue; le peintre estimoit sur-tout la tête de la Vierge; il demandoit cent doubles pour chaque tête d'Apôtre, & faisoit présent de la Gloria della Madonna, parce qu'elle étoit hors de prix. Cependant on trouve qu'elle manque de noblesse.

Dans la croisée à gauche, un grand tableau de *Rubens*, dont le sujet est S. Ignace qui ressuscite des enfans, & guérit un possédé. La composition, l'intelligence du clair-obscur, & les caracteres en sont bien, quoique le dessin en soit un peu chargé. On y voit encore une Circoncision de *Rubens*.

San Luca; toute cette église a été peinte par Piola le pere : sa maniere tient un peu du Cortone, & l'on y trouve quelques caracteres de têtes dans le goût de Rubens; mais le dessin en est incorrect & la couleur idéale.

Dans une chapelle à droite, un beau tableau de Gregette, dit le *Castiglio-*

ne, dont la couleur tire cependant sur le rouge.

Notre-Dame des Vignes est une église collégiale, dont le vaisseau est très-beau; l'autel est du Puget, il est en forme de tombeau, d'un très-bon goût. On y voit l'Ange, le Lion, l'Aigle & le Bœuf, qui sont les quatre symboles des évangelistes; on travaille en 1784 à décorer le sanctuaire.

SAN DOMENICO; le plafond du sanctuaire a été peint à fresque, par le *Capucino*; la couleur en est vigoureuse, mais il laisse quelque chose à désirer pour l'effet & la correction du dessin.

On trouve dans la premiere chapelle, à droite du sanctuaire, une Circoncision par le *Procaccini*, tableau intéressant, tant par la maniere dont il est dessiné, que par ses bons caracteres de têtes.

L'église des Oratoriens de S. Philippe, dans la Strada Lomellina, est une des plus jolies de Gênes. La chapelle de l'Oratoire, qui sert pour des exercices de piété, est d'un très-bon goût; on voit sur l'autel une statue de la Vierge, par le Puget.

On cite encore parmi les choses remarquables de Gênes, la chapelle de la famille Doria, dans l'église de S. Matthieu.*

Un tableau de Vandeick à S. *Giovanni in Vecchio.*

Deux de Giordano à S. Georges.

Un du Tintoret à S. *Francesco in Castelletto*, il représente le baptême de N. S.

Le martyre de S. Etienne, qui est au grand autel de l'église appellée *S. Stefano alle porte del Arco*, fut donné par Léon X à la république ; la partie inférieure est de Raphaël, la partie supérieure de Jules-Romain; dans l'histoire des Olivetains, il est parlé fort au long de l'église & du tableau.

On trouve à Gênes beaucoup de confréries ou d'assemblées de piété ; les 21 principales appellées *Casasse*, ont sous leur direction différentes petites congrégations ; chacune a son oratoire ou sa chapelle particuliere, & leur administration tient encore de la forme républicaine ; ce sont de petites républiques pauvres, comme la banque de saint George forme une république de gens riches, & le grand conseil une ré-

publique de politiques & de nobles.

Les *Casse* de Gênes.

Les 21 casasse ont chacune, pour objet de dévotion ou pour point de ralliement, leur *Cassa* ou *Casassa*; c'est une grande machine, ou une statue, qui, avec ses accompagnemens, forme un équipage immense, que 30 hommes ont peine à porter ; elles sortent toutes le Jeudi Saint pour aller en procession ; c'est un coup-d'œil très-singulier ; mais l'on a besoin de mettre l'ordre le plus exact dans leur marche, pour que tant de confréries, dans des rues souvent étroites, ne fassent point de confusion. Les *Casasse* marchent précédées de croix ou de crucifix, surprenants par leur grandeur, leur richesse & la beauté de leur sculpture. C'est le fameux Maraglian, sculpteur Génois, qui a travaillé la plupart des *Casse* & des crucifix.



CHAPITRE XV.

Des principaux Palais de Gênes.

LE PALAIS DU DOGE, ou pour mieux dire, de la seigneurie, qu'on appelle palais ducal, est très-vaste; il a été rebâti en 1778, après un incendie de 1777, dont on n'a pu savoir la cause. Sur un soubassement de pierre de Final, s'éleve un premier ordre de colonnes doriques accouplées; sur la corniche duquel regne un balcon avec une balustrade de marbre, tout le long de la façade. Le second ordre est ionique, surmonté pareillement d'un balcon & d'une balustrade en marbre, mais plus légere; enfin un attique en pilastres & consoles, dont les intervalles sont ornés de statues d'illustres captifs, pris par les Génois; à droite en regardant la façade, Musalte, roi de Sardaigne, Jacques Marsan, duc de Sessa, Dragout, fameux corsaire, Nicolas Pisano, amiral de Venise; à

gauche un roi Sarrazin, un infant d'Arragon, Albert Moresini, podestà de Pise, & Jacques Lusignan, roi de Chipre. Au-dessus de cet attique, s'éleve vers le milieu un socle, qui porte les armes de la république entourées de divers trophées. Sur les quatre grands pilastres de l'avant-corps, sont des groupes d'esclaves liés à des trophées, & sur les deux pilastres latéraux de simples trophées.

On voit au-dedans de la cour, deux statues de marbre, plus grandes que nature, érigées à l'honneur des Doria, comme libérateurs & défenseurs de la patrie; ils sont représentés avec des cuirasses à la Romaine : on lit sur le piédestal de la premiere, cette inscription : *Andreæ Doriæ quòd Rempublicam diutius oppressam pristinam in libertatem vindicaverit, patri proinde patriæ appellato Senatus Januensis immortalis memor Beneficii* VIVENTI *posuit.*

Sur le piédestal de la seconde : *Jo. Andreæ Doria patriæ libertatis conservatori.*

S. C. P.

La premiere salle de ce palais, est

celle du grand conseil; sa longueur est de 155 palmes ou 115 pieds; sa largeur de 56 palmes ou 42 pieds; sa hauteur de 82 palmes ou 61 pieds. Il y avoit des peintures à fresque de *Franceschini*, qui représentoient le triomphe de la ville de Gênes, & les exploits des Génois, la guerre de Pise, l'escalade de Jérusalem, les Maures chassés d'Espagne, & la liberté rendue par le doge au roi d'Arragon, à sa femme & à son fils. Mais ces peintures ont été brûlées en 1777, & l'on a décoré la salle tout à neuf. L'architecture répond aux deux ordres extérieurs, ionique & attique; elle consiste en un premier ordre corinthien, dont les colonnes & pilastres sont de brocatelle d'Espagne, & sur ce premier ordre, un attique soutenu par des cariatides. Les entre-colonnes de l'un & l'autre ordre, ont des niches pour y placer des statues. La voûte est richement ornée de statues & de figures; le milieu sera peint à fresque. Au fond de la salle au-dessus du trône, il y a déja un tableau fait par M. Emmanuel Tagliafico, représentant le doge de Gênes, qui rend à Jacques de Lusignan la li-

O v

berté & la couronne; & au-dessus de la porte, une peinture faite par M. David, qui représente la défaite de l'armée navale de Pise, auprès de Malora. Il y a quatre statues emblématiques autour du trône, & deux vers la porte. Les statues aussi bien que les cariatides & les figures qui sont sur la façade, sont de Nicolas Traverso, François Ravasco, & André Casareggio, artistes distingués.

L'architecture de ce palais est de Simon Canton; il a donné à son ouvrage beaucoup de grace & de magnificence, & en même-temps toute la solidité qu'on pouvoit desirer. Le toit est soutenu par de grands arcs détachés de la voûte, & où il n'entre point de bois, ce qui met l'édifice à l'abri des dangers du feu.

Il y a dans les niches de cette salle, huit statues de marbre, plus grandes que nature, érigées aux défenseurs & aux bienfaiteurs de la patrie: elles méritent moins d'attention du côté de l'art, que par rapport aux objets qu'elles représentent; elles ont beaucoup souffert du feu. Une des huit est celle de M. le maréchal de Richelieu, elle est de Sca-

fini ; la figure eſt médiocre. Sur le piédeſtal on liſoit cette inſcription honorable pour le général François, mais qui a été détruite par le feu.

Ludovico Franciſco Armando Duci Richelio Franciæ Pari & Polemarcho, quòd potentiſſimorum regum auſpiciis militans Genuenſem libertatem ab hoſtibus eminus, cominus oppugnatam, vigilantiâ, conſilio, virtute tutam fecerit, heroem animo, amore civem experta, Reſpublica inter cives ac heroes ſuos, immortalitati. An. 1750.

On y a nouvellement ajouté la ſtatue du doge Cambiaſo, aux dépens de qui s'eſt faite la nouvelle route, juſqu'à Campomoron. Et en 1785, celle de l'ex-doge Marcel Durazzo, qui a contribué avec généroſité à la décoration de la ſalle du petit conſeil, & qui a préſidé à toute la reconſtruction du palais. On doit en mettre encore deux autres : celle de M. Durazzo, eſt de Paſquale Bocciardi, ſculpteur Génois.

La voûte de la grand-ſalle, ſera peinte aux dépens de la famille Juſtiniani ; elle repréſentera l'île de Scio

ou Chio, recevant de la Ligurie son indépendance & ses priviléges; Jacques Justiniani, déposant aux pieds du trône l'épée qui lui avoit été remise par Alfonse, roi d'Arragon; & dans le lointain le martyre des Justiniani.

La seconde salle est celle du petit conseil ou des deux cents; dans le fond de la salle est une estrade peu élevée, au fond de laquelle est la place où se met le doge; il a devant lui un grand bureau, & deux sénateurs à ses côtés; le reste de l'estrade est occupé par dix autres sénateurs, dont cinq sont assis de chaque côté. Il y a une chaire dans laquelle on fait les lectures aux assemblées du petit conseil, & quelquefois on y monte pour parler dans l'assemblée, mais cela est rare; cette salle est riche & de très-bon goût; elle étoit décorée de peintures de Solimene, les meilleures qu'il y eut de ce maître: elles représentoient le massacre que Soliman fit faire des enfans de la famille de Justiniani, souverain de l'île de Chio; Cristophe Colomb arrivant en Amérique, & y plantant la croix: la Translation des cendres de S. Jean-Baptiste, apportées avec grande pompe

à Gênes ; ces peintures ayant été détruites dans l'incendie de 1777, on en a fait faire de nouvelles par *Ratti*, éleve de Mengs, & on les dit assez bonnes.

Dans le grand arsénal *Arme a*, qui est au palais, on voit un magasin d'armes pour l'usage actuel de la république ; on y conserve beaucoup d'armes & de cuirasses, dont on dit que plusieurs étoient destinées pour les nobles Génoises qui se croiserent en 1301, sous le pontificat de Boniface VIII.

Au-dessus de la porte, est une ancienne proue de navire, que les Romains appelloient *Rostrum* : elle est de fer, & se termine en hure de sanglier ; elle fut trouvée en nettoyant le port de Gênes ; le P. Zacharie en parle dans ses dissertations, *Scorze Letterarie.*

Il y a aussi un petit arsénal ou arsénal de la marine, qui est près de la darse des galeres.

Il n'y a point de ville au monde si superbe en édifices de marbre, que la ville de Gênes. Ses plus beaux palais, quant à l'architecture, sont celui du duc de *Tursi* ; les deux palais *Brignole* ; savoir *Palazzo Rosso* & *Palazzo Bianco*,

dans Strada Nuova; celui de *Palavicino di Castellazzo*, à l'angle de Strada Nuova & de la place Negroni; celui du duc S. *Pietro Spinola*, près la porte de l'*Acqua Sola;* les deux palais *Balbi*, dans la rue Balbi; celui de *Marcellone Durazzo*, dans la même rue à côté du collége, & celui de *Marcellino Durazzo* (a), qui est vis-à-vis le bâtiment même du collége (b); le palais de *Pietro Gentile*, près de la *Logia di Banchi;* & le palais d'André Doria, près de la porte S. Thomas.

Les palais dont les ornemens intérieurs & les ameublemens précieux méritent le plus la curiosité d'un étranger, sont celui de Marcellino Durazzo, celui de Francesco Maria *della Rovere*, près de sainte Catherine; celui de *Brinole*, appellé *Palazzo Rosso*, celui de *Giacomo Filippo Carrega*, dans la même rue; & celui de *Bartolomeo Saluzzo*, près de la place des Giustinia-

(a) Cela veut dire le petit Marcel, comme Marcellone signifie le gros Marcel.

(a) Ce collége de la rue Balbi, est occupé par les classes de l'université, & par les boursiers du collége Soleri, c'est le nom d'une fondation faite pour les étudians, qui vont aux classes publiques.

ni Parmi tous ces palais, nous choisirons les sept principaux.

LE PALAIS DORIA, si vanté par les voyageurs, est en effet dans la plus belle situation du monde; il y a un petit jardin sur le bord de la mer, orné d'un bassin, au milieu duquel s'éleve un Neptune de marbre, qui représente André Doria; la figure n'est pas belle. Pour se mettre à couvert, en cas de pluie, il y a une galerie en colonnade, qui a 250 pieds de long; de laquelle on ne perd point le beau coup-d'œil de la mer; on peut se promener également au-dessus de cette galerie, dont le haut est en forme de terrasse. Autour des murs du palais sont les débris d'une belle fresque, de *Pierino del Vaga*, qui représente des jeux d'enfans. Proche ce palais on voit une maison de plaisance qui en dépend, & dont les jardins remontent jusqu'au sommet de la montagne: on remarque dans ces jardins une mauvaise figure colossale de Jupiter, en marbre, & l'épitaphe d'un chien fidele nommé Roland; on dit que Charle-Quint l'avoit donné à Jean-André Doria, en assignant pour le chien cinq cens écus de pension. Palais Doria.

Palais Brignolé. LE PALAIS BRIGNOLÉ est très-beau : il appartient à M. Jules Brignolé, fils de Rodolfe : on y va voir sur-tout une belle collection de tableaux, dont voici les plus remarquables. Trois beaux portraits en pied, de *Vandyck*, dont deux sont des portraits de femmes.

Judith mettant la tête d'Holopherne dans un sac, par Paul *Véronese* ; l'expression en est étonnante. On découvre dans la tête de Judith, deux sentimens différens, une noble fermeté, & l'horreur que doit avoir une personne qui n'est point accoutumée à répandre du sang : c'est dommage que la négresse qui lui sert d'esclave, ait l'air d'une caricature, & que le raccourci d'un de ses bras soit manqué ; mais ces défauts sont rachetés par la vivacité du coloris, & par les autres beautés qui regnent dans cet ouvrage.

Une belle tête de vieillard qui lit, par l'*Espagnolet* ; un grand tableau de la Vierge, par le *Capucino* ; l'Adoration des Bergers, & Notre-Seigneur au Jardin des Oliviers, par Jacob *Bassan*.

Deux grands tableaux du *Caravage*, l'un représente Clorinde & Sophronie

ſur le bûcher ; les figures du devant ne ſont qu'à mi-corps, reſſource à laquelle les peintres ont quelquefois recours, pour étendre leurs compoſitions, mais qui ne réuſſit gueres pour l'ordinaire.

Le ſecond eſt la Réſurrection du *Lazare*, tableau plein d'expreſſion ; mais les ombres en ſont trop noires, & elles ont des tons de fer. Un tableau de *Rubens* ; il s'eſt peint prenant la gorge de ſa femme d'une main, & de l'autre lui arrachant un flacon de vin : on voudroit, pour la perfection du tableau, que cette idée eût été rendue d'une maniere moins triviale.

Une Cléopatre, du *Guerchin*, bien compoſée & bien drapée.

On trouve auſſi dans une ſalle à manger pluſieurs ouvrages de peinture & de ſculpture du Parodi. Il y a deux caſcades ; au-deſſus de la premiere eſt un grouppe en marbre de Rémus & Romulus qui ſortent d'un œuf couvé par un cygne. Au-deſſus de la ſeconde caſcade, on voit ces deux enfans allaités par la louve : on admire dans ce dernier grouppe une expreſſion très-naïve ; Romulus s'étant endormi en tettant, ſon

frere releve une patte de la louve, craignant qu'elle ne le blesse ou ne l'éveille : tout cet ouvrage est d'un goût exquis.

Le même artiste a peint, dans l'espace du mur qui est entre ces deux cascades, une fresque représentant Paris qui donne la pomme à Vénus; cette peinture est en-tout bien inférieure à la sculpture de ce maître, & il y regne plus de goût que de correction.

Palais Balbi. Le palais du marquis François-Marie *BALBI*, dans la rue Balbi, est un des plus remarques de Gênes; il y a deux grands appartemens qui sont au second étage sur deux galeries à jour, portées l'une & l'autre par des galeries d'ordre dorique. Il paroît assez extraordinaire que l'architecte n'ait pas varié ses ordres. Ces deux appartemens communiquent l'un à l'autre par deux pieces, & une galerie, dont les plafonds ont été peints à fresque, par Valerio Castelli, Génois : la couleur en est vigoureuse, & tient de la maniere de *Rubens*.

Parmi le grand nombre de tableaux qui y sont exposés, on remarque surtout les suivans : Joseph dans la prison

expliquant le ſonge du pannetier & de l'échanſon, par le *Capucino* ; il eſt d'une très belle maniere.

Une foire, de Jacob *Baſſan*, où l'on voit de jolies têtes de femmes ; ce tableau n'a pas aſſez d'enfoncement, & les tons des fonds en ſont trop noirs.

Un grand tabeau de *Vandyck*, repréſentant une Dame de la maiſon Balbi, fort beau.

S. Jean & S. Jérôme du *Guide* : ce ſont deux grands tableaux deſſinés d'une belle maniere, mais dont la couleur eſt fade.

Un autre tableau de S. Jérôme, du *Guide* dans ſa derniere maniere ; il tient beaucoup du goût du Caravage.

La femme de Vandyck, peinte par ce maître : elle tient un de ſes enfans ſur ſes genoux : indépendamment de la fraîcheur, de la fineſſe des tons de couleur, ce tableau eſt plein d'expreſſion ; la tête de la mere eſt de toute vérité, & la gaîté de l'enfant eſt ſi parfaite, qu'on ne peut rien voir de plus beau. Il y a encore beaucoup d'autres tableaux précieux daus ce palais, dont on peut avoir dans la maiſon le catalogue imprimé.

Palais Durazzo.

Dans le palais *de Marcellone* DURAZZO, il y a un bel escalier, & une collection de tableaux; les plus remarquables sont le portrait en pied d'une femme avec son fils, celui d'un enfant vêtu de blanc, & un autre, où sont plusieurs enfans : ces trois tableaux sont de *Vandyck*. Démocrite & Héraclite, par l'Espagnolet.

Au palais de *Marcellino* DURAZZO, situé dans la rue Balbi, vis-à-vis le collége, il y a une façade immense, & un superbe appartement bien meublé, orné d'excellens stucs, & décoré de bon goût. On remarque sur-tout un sallon fait par M. de Wailly, célebre architecte de Paris, dans lequel il y a autant de goût que de richesse. On y montre une collection de beaux tableaux, dans laquelle on admire trois grands morceaux de *Giordano*, sur-tout celui qui représente Olinde & Sophronie attachés sur le bûcher, adossés l'un à l'autre : le peintre a choisi l'instant exprimé par ces deux vers du Tasse.

Sono ambo stretti al palo stesso, e volto
E il tergo al tergo, il volto ascoso al volto.

Il. 32.

L'expreſſion avec laquelle ce ſujet eſt rendu, retrace aux ſpectateurs les beautés du poëme : la figure de Sophronie ſur-tout eſt ſéduiſante, tant par le tour que l'artiſte lui a donné, que par les graces qu'il a ſu y répandre. Ce tableau néanmoins pourroit être d'une couleur plus agréable, car il tire un peu ſur le jaune.

Mais le chef-d'œuvre qu'on admire dans ce palais, eſt un grand tableau de *Rubens*, repréſentant la Madeleine aux pieds de notre Seigneur; elle eſt peinte la gorge fort découverte, coëffée à la mode des payſannes Italiennes, & vêtue, comme les femmes de conditions avoient coutume de ſe mettre du temps de Rubens : cette licence qu'il a priſe dans preſque tous ſes ouvrages, lui a ſinguliérement réuſſi dans celui dont nous parlons. Le coloris eſt d'ailleurs d'une vérité ſéduiſante : on ne ſe laſſe point de parcourir les beautés de détail : le ſeul reproche qu'on pourroit peut-être lui faire, c'eſt que les ombres des figures dans le ſecond plan, le diſputent trop à celles du premier. On aſſure qu'il y a dans le même palais une copie ſi parfaite de ce tableau,

qu'on n'a jamais voulu la laisser passer en d'autres mains, de peur qu'on ne vînt un jour à douter lequel étoit l'original. On y admire encore un tableau de Paul Véronese, & un du Titien.

La terrasse qui est de plain-pied aux appartemens, donne sur la mer, & la vue en est admirable.

Le palais CAREGA dans *Strada nuova*, est décoré extérieurement d'ordres ionique & corinthien; cette architecture est de Michel-Ange : les dedans en sont assez jolis.

Il y a dans la même rue un palais DORIA, où l'on va voir plusieurs tableaux.

Le palais TURSI est inhabité, le duc de Tursi, fils du marquis de Caravaggio, demeuroit à la cour de Naples, où il étoit gentilhomme de la chambre, & son palais a passé à des filles de la même maison. L'infante de Parme y logea quand elle fut à Gênes en 1765 ; & l'infante d'Espagne logeoit au palais Spinola, près de sainte Catherine.

Palais Pallavicino.

Palais PALLAVICINO *al Zerbino*, hors la porte de l'acquasola, vers le fauxbourg de Bisagno, appartient à M.

Thomas Pallavicino : il est décoré d'ordres ionique & corinthien ; il a été bâti sur les dessins de *Michel-Ange* : la masse générale en est belle, & la décoration, ainsi que la distribution, en sont bien entendues. On y voit deux fameux tableaux.

Le premier est *du Guide*, il représente la tentation du premier homme : le peintre a choisi le moment où Eve persuadée par le serpent (à qui il a donné une tête de femme), présente la pomme à son mari. La finesse du dessin & les graces du pinceau y concourent également. La figure d'Adam a, peut-être, un tour un peu académique. Celle d'Eve, dont le mouvement est plus naïf, est de toute beauté. Adam & Eve du Guide.

Le second tableau est du *Valentin* : il a représenté les soldats jouant la robe de notre Seigneur. Ce tableau est plein d'expression ; les caracteres en sont variés, & l'effet de la lumiere en est des plus piquans.

Dans la cour d'un autre palais Pallavicini, dans Strada nuova, on découvre une grotte avec sa cascade, au milieu d'une espece de portique formé par deux grands tritons soutenant une

terrasse en forme de tribune. Ces tritons sont traités avee beaucoup de goût, & d'une maniere mâle & vigoureuse. Quelques personnes les attribuent au Puget.

L'ALBERGO est un hôpital magnifique, qui sert d'asyle à plus de 1000 pauvres, infirmes, ou incapables de travailler. Il y en a pour qui l'on paie quelque petite somme, mais le plus grand nombre y est reçu gratuitement. Les femmes que la police fait arrêter, *donne bandite*, y sont renfermées; & il servoit de prison en 1746, à 4000 Allemands, parce qu'il est bâti très-solidement, & très-facile à garder: on y porta le trésor & les papiers de la banque de S. George, & l'on y fit retirer le doge lors du bombardement de 1694. Un noble de la maison Brignolé en fut le premier fondateur; mais beaucoup de citoyens y ont ensuite contribué par des legs considérables. Les statues des principaux bienfaiteurs y sont exécutées en marbre, ou en stuc; ceux qui ont donné tout leur bien y sont représentés assis; les autres ont leurs statues en pied, ou seulement leurs bustes, suivant qu'ils ont laissé plus de cent mille

mille livres de Gênes, ou plus de 25 mille. Cet uſage d'honorer la mémoire des bienfaiteurs, eſt un excellent moyen pour animer les citoyens à faire de bonnes œuvres; auſſi l'on eſt frappé de l'immenſité des ſommes qui ont été laiſſées à l'Albergo.

Le bâtiment eſt grand & beau; il eſt ſupérieur, même à certains égards, à celui du grand hôpital; & il coûtera encore prodigieuſement, parce qu'on eſt obligé de faire la place aux dépens du rocher, contre lequel cette maiſon eſt adoſſée; il reſte encore tout un côté à bâtir, pour completer l'exécution du projet qu'on a ſuivi juſqu'ici.

La chapelle de l'Albergo eſt jolie; on y voit un bas-relief de Michel-Ange, c'eſt la tête d'une Vierge, qui voit Jeſus-Chriſt mort; & ſur le maître-autel, une belle Aſſomption en marbre, du *Puget*: ſa tête a quelque choſe de divin, & les Anges y ſont bien traités.

On a bâti hors de la ville, du côté de Biſagno, un autre *Albergo*, ou conſervatoire fondé par un Fieſchi, pour 200 filles orphelines; elles ſont dotées

par la maison, lorsqu'elles sont en âge de prendre un état.

LE GRAND HÔPITAL est un autre établissement considérable, où l'on reçoit tous les malades indistinctement, de quelque nation qu'ils soient, & il y en a ordinairement plus de mille; on y reçoit aussi tous les enfans-trouvés; les garçons y restent, jusqu'à ce qu'ils soient en âge de travailler; les filles si elles veulent, y restent toute leur vie; & il y a un conservatoire pour elles, quand elles ont passé 12 ans; le nombre des enfans-trouvés y monte souvent à plus de 3000, en comptant ceux qui sont entretenus au-dehors, par la même maison.

Les salles destinées aux convalescens, y sont séparées de celles des malades, & sont placées dans la partie la plus haute, & la plus aérée du bâtiment: cet usage très-salutaire, exige à la vérité plus d'emplacement, mais on n'en manque pas. En 1764, on a terminé un corps de bâtiment qui coûtoit plus de cinq cent mille livres de Gênes; il a été fait par les contributions volontaires des citoyens riches, dont les uns donnoient dix mille livres, les autres vingt, &c. Tous ceux

qui ont donné à cet hôpital plus de cent mille livres Génoises, y ont leur statue en pied, de grandeur naturelle. On l'a augmenté encore depuis quelques années, & l'on y a fait un théâtre d'anatomie. Il n'y a pas en Europe, exceptés peut-être à Moscou, d'hôpital plus vaste & plus beau, que celui de Gênes, & l'on y prend grand soin des malades.

Dans le petit hôpital, on reçoit aussi les malades, incurables ou non, mais seulement ceux qui sont Génois : il y avoit 1100 malades, en 1765.

Il y a près du grand hôpital, un endroit qui sera long-temps célebre dans l'histoire de Gênes, & que l'on montre avec plaisir aux étrangers; c'est dans *Strada portoria*, en allant dans *Strada giulia :* on y voit un endroit où le pavé est enfoncé, & qu'on n'a point réparé, pour y conserver la mémoire de la révolution, qui commença dans ce lieu-là, le 5 décembre 1746; les Autrichiens charrioient un mortier, & vouloient forcer les Génois à leur aider, il y en eut un qui fut maltraité; un jeune homme qui étoit, à ce qu'on m'a dit, domestique à la Croix blanche,

excita le peuple à la vengeance ; il alla en force prendre les clefs de la porte S. Thomas, qui étoient au sénat ; son parti s'accrut au point que les Autrichiens ne purent résister, & malgré le sénat, qui vouloit respecter la capitulation, ils furent chassés de Gênes le 10 décembre. Voyez *Accinelli*, Compendio delle storie di Genova, pag. 147.

On va voir à S. George la banque, les archives, le trésor, les statues de tous ceux qui ont fait des legs en faveur de la banque.

On doit voir aussi les bâtimens de la Panèterie.

Porto-Franco est un des plus jolis quartiers de la ville. Il est remarquable pour la régularité & la propreté des édifices. Les rues y sont tirées au cordeau, les magasins amples & commodes.

Les plus belles rues de Gênes sont la rue Balbi & la rue Neuve, ou *Strada nuova* ; on désireroit seulement qu'elles fussent un peu plus larges. En 1778, on a percé une nouvelle rue, qui les réunit avec la place de l'Annonciade ; cela donne la facilité de pouvoir traverser la ville en carrosse d'un bout à l'autre ; pour cela on a fait couper à

grands frais une montagne depierres très-dures; la nouvelle rue s'appelle *Strada nuova nuova*, elle va un peu circulairement depuis la rue Neuve, jusques devant les fours publics, qu'elle laisse à droite, en se repliant à gauche vers la place de l'Annonciade; elle n'est pas sur notre plan.

On a aussi bâti depuis peu des palais remarquables, ceux de Dominique *Serra*, dans la rue Neuve, de *Cambiage*, sur la place de l'Annonciade, & de Jacques *Serra*, dans une rue voisine.

Au bout de la rue Balbi, on trouve la place du Saint-Esprit, ainsi appellée du nom d'un couvent; c'est celui dans lequel les officiers Allemands furent mis en 1746. Plus loin on trouve les magasins de l'abondance, & la porte S. Thomas, que les Autrichiens avoient occupée, lors de la derniere révolution.

Plus loin est le palais Doria & la rue de la lanterne. Il reste encore beaucoup d'ouvrage à faire pour rendre large & belle l'entrée de la ville de ce côté-là, comme on l'a déja fait vers le Saint-Esprit. On passe ensuite devant la carriere d'où l'on tire des pierres pour faire le *scoglio*, c'est-à-dire, pour garnir le

rivage de la mer en dehors des remparts, & arrêter l'impétuosité des flots : on y emploie une machine fort bien faite, qui charge & décharge en un moment des masses énormes de rochers.

La Lanterne est une tour fort élevée, qui faisoit partie du fort que Louis XII fit construire à Gènes ; delà on arrive sur le rivage de S. Pierre d'Arena, où étoit autrefois la grande promenade de tous les soirs pour les carrosses de Gênes ; elle commençe à n'être plus tant à la mode, on aime à aller chercher plus loin la promenade, & l'air de la campagne. Mais S. Pierre d'Arena est toujours une espece de ville, bien gaie & bien amusante, surtout les dimanches, où tout le monde sort de la ville.

Au bout de S. Pierre d'Arena, on passe la Polcevera sur le pont de Cornigliano qui fut bâti dans le dernier siecle aux dépens de Benedetto *Gentile*, noble Génois.

Plus loin on trouve le pont de Sestri, bâti par *Michel Imperiali*, pour les gens de pied seulement; c'étoit un homme riche, original & badin, dont on raconte des plaisanteries singulieres, &

des tours qui lui coûtoient quelquefois beaucoup d'argent.

Les fontaines de la ville sont formées par un aqueduc qui vient de la Scuffara (a), cinq milles au levant de Gênes ; il passe par la porte S. Barthélemi, fait aller des moulins dans l'intérieur même de la ville, & se partage en plusieurs canaux dans différens quartiers de la partie orientale de Gênes. Dans la partie occidentale il y a des sources, des réservoirs d'eau, & des citernes. Aqueduc de Gênes.

Les eaux des pluies & des torrens qui viennent des hauteurs & qui ont besoin d'écoulement, sont reçues dans six canaux placés de distance en distance & qui débouchent dans le port, l'un dans la darse des galeres, les autres en différens endroits.

(a) V. Accinelli, pag. 62.



CHAPITRE XVI.

Du Gouvernement de Gênes.

LE SÉNAT qui gouverne la république est composé de treize personnes, le doge (*Sereniſſimo doge*), & les douze gouverneurs (*Eccellentiſſimi Governatori.* La *Camera*, qui décide en matieres de *Finances*, & qui a l'adminiſtration des revenus de la république, eſt composée de huit perſonnes, outre les anciens doges, ſous le nom de procurateurs (*Eccellentiſſimi procuratori*) : leur nombre étoit de ſix, en 1784.

Ces deux colléges doivent ſe réunir, quand il s'agit des affaires externes : ils donnent audience aux ambaſſadeurs, & traitent le courant des affaires politiques avec les cours étrangeres ; ils connoiſſent des crimes graves, comme parricides, trahiſons publiques ; ils ont le commandement des forces militaires de la république, & ils aſſemblent le conſeil général quand ils le jugent néceſſaire.

Le petit conseil (*Consiglietto*, ou *minor Consiglio*), est composé de 200 personnes, & c'est dans ce conseil que réside le pouvoir exécutif; il choisit les magistrats, il décide de la paix & de la guerre, il peut faire des réglemens, pourvu qu'ils ne soient pas contraire, aux loix de 1576, & qu'il y ait les deux tiers des voix. Il peut proposer aussi des loix nouvelles au grand conseil, pourvu qu'elles aient passé aux quatre cinquiemes des voix, ou proposer quelque nouvelle taxe; dans l'usage, c'est toujours le petit conseil qui est maître de tout, parce que les 200 avec leurs fils ou leurs neveux, entraînent dans le grand conseil, la majeure partie des voix.

LE GRAND CONSEIL (*il gran Consiglio*), est l'assemblée générale des nobles, c'est dans lui que réside la puissance législative, ou le suprême pouvoir : lui seul peut changer les loix fondamentales de l'état, & établir des impôts; il élit le doge, les principaux officiers de la république, le secrétaire d'état, le capitaines des galeres, & les gouverneurs de terre-ferme.

Il suffit pour y entrer, d'avoir 22

ans, & d'être citoyen au moins depuis trois ans; mais il faut n'être point noté d'une maniere défavorable; c'eſt pourquoi on fait une élection chaque année; mais on a coutume d'élire les mêmes, c'eſt-à-dire, tous les nobles. Dans le livre d'or ou liſte du grand & du petit conſeil, qui s'imprime chaque année, on voit qu'il y avoit, en 1769, 516 perſonnes, ſans compter ceux qui occupoient des charges hors de Gênes.

LE DOGE préſide à tous les conſeils; il a ſeul le droit de propoſer les délibérations; mais c'eſt preſqu'à cela que ſon autorité ſe réduit: ſes fonctions durent deux années, jour pour jour, & heure pour heure; celui de 1784, s'appelle Jean-Baptiſte Airoli. M. l'abbé Richard & d'autres auteurs ont écrit d'après une vieille tradition populaire, que le ſecrétaire de l'aſſemblée lui dit: Puiſque votre ſérénité a fini ſon temps, que votre excellence s'en retourne; mais il n'attend point qu'on le lui diſe, il ſe retire accompagné de la nobleſſe, qui le complimente ordinairement ſur ſon adminiſtration.

Le doge réſide dans le palais public avec deux des gouverneurs qui l'obſer-

vent toujours. Il porte une robe cramoisie, de velours en hiver, & de damas en été, avec un bonnet carré de même étoffe, terminé en pyramide avec une touffe de soie, *Fiocco*; on lui donne le titre de *Serenissimo*, & lorsqu'il n'est plus en place, celui d'*Eccellentissimo*.

Après qu'il est sorti de charge, il reste pendant huit jours exposé à la censure & aux plaintes de chacun, *sotto il Sindicato de i supremi;* les syndicateurs reçoivent toutes les dénonciations des habitans qui peuvent avoir quelque chose à reprocher au doge : ils jugent du mérite de ces accusations; & si elles étoient graves, le doge seroit privé de l'avantage d'être procurateur perpétuel. Quand il est sorti de charge, il ne peut y rentrer qu'au bout de dix ans, encore cela n'est-il jamais arrivé.

Le temps de l'élection n'est pas fixé, quelquefois l'interregne n'est que de peu de jours, quelquefois il est plus long.

Pour faire l'élection du doge, on tire au sort 50 personnes du grand conseil, & ces 50 choisissent 20 sujets, qu'ils jugent dignes de la place. De ces 20, le grand conseil en fait 15; le petit conseil les réduit à six; & sur ces six, le Election.

grand conseil en choisit un. Il faut qu'il ait 50 ans au moins, qu'il soit noble Génois, & riche.

Les gouverneurs ou sénateurs sont tirés au sort dans une urne, où il y a 120 noms, appellée *il Seminario*; on en tire cinq tous les six mois : trois gouverneurs, ou *di Senato*, & deux procurateurs, ou *di Camera*; ils doivent être citoyens au moins depuis 15 ans : les sénateurs ne peuvent revenir en charge, qu'après un intervalle de cinq ans; les procurateurs au bout de trois ans.

La dignité de sénateur n'est point héréditaire; on change tous les deux ans, & il peut arriver qu'on ne soit point remis dans l'urne du Seminario, lorsqu'on en a été tiré; on donne le titre de sénateurs à ceux qui ont été doges.

Le conseil des 200 changeoit toutes les années; on en fait encore réellement l'élection chaque année, mais c'est pour la forme, car le nombre des nobles ayant beaucoup diminué, l'on élit toujours les mêmes. Cette élection est faite par 30 personnes, que le conseil lui-même élit vers le 15 de décembre, pour être dépositaires du droit qu'il a de se choisir

lui-même : on procéde de la même façon, quand il y a une place vacante & qu'il s'agit de la remplir. Quand il y a quelques places dans le *Seminario*, le petit conseil s'assemble ; chacun nomme, on balotte tous ceux qui ont été nommés, & dans l'assemblée du matin on décide les noms de tous ceux qu'on juge capables d'être mis dans l'urne, ou le *Bussolo* ; après midi on choisit le double de ce qu'il y a de places vacantes ; ensuite le grand conseil en élit la moitié, & les noms de ceux qui ont le plus de voix, sont mis dans l'urne, d'où l'on tire au sort les sénateurs tous les six mois.

Le ministre de France à Gênes, ne va point voir les sénateurs, parce qu'ils ne rendent jamais ces visites ; de même qu'il ne présente point les François au doge, à cause de l'étiquette, qui rendroit cette cérémonie embarrassante.

Parmi les magistrats particuliers, les plus importans sont les *Supremi Sindicatori*, chargés comme les Ephores de Sparte, du maintien des loix & de leur exécution : ils sont au nombre de cinq, & ce sont les magistrats les plus redoutés ; les sept inquisiteurs d'état veillent à

la police intérieure, & doivent observer soigneusement dans l'intérieur même des maisons, tout ce qui peut nuire à l'état.

Parmi les charges subalternes de la république, celles des trois secrétaires d'état sont les plus lucratives; on ne les exerce que pendant dix ans, quelquefois seulement on obtient une prolongation de trois ans. Ces charges donnent assez ordinairement la noblesse & rapportent 10 à 12 mille livres de rente.

La puissance de juger est confiée à des magistrats étrangers; on les choisit dans les états du pape, & des autres princes d'italie: leurs fonctions ne durent que trois ans; il y en a trois pour la rote civile, & quatre pour la rote criminelle. Les appellations de leurs jugemens, en matiere civile, sont portées devant trois docteurs de la nation, ou deux docteurs & un noble, qui sont choisis de concert entre les parties.

Le droit romain est la loi générale de l'état de Gênes; mais il y a des statuts particuliers qui forment un volume in-folio, sous le nom de *Statuto Civile e Criminale*; il a été commenté par Bottini, (*Collationes Juris Cæsarei ad Statutum Civile Genovæ*, in-folio) ouvrage

très-rare actuellement. On a aussi les commentaires de Casareggio, les consultations, *Consiglia*, de Bosco & de Benielli; les traités de Mascardi, & plusieurs décisions particulieres de la Rote, dont on feroit aisément quatre à cinq volumes, si elles étoient rassemblées.

Les loix de 1576 font le code essentiel & primitif, pour la législation; elles renferment la constitution de l'état, elles reglent les fonctions de chaque magistrat, leur nombre, & la durée de leur administration; ceux qui veulent connoître intimement le gouvernement de cette république doivent le chercher dans ce dépôt : ces loix furent rédigées d'une maniere bien solemnelle, comme on en peut juger par le titre du livre : *Leges novæ Reipublicæ Genuensis, à Legatis summi Pontificis, Cæsaris, & Regis Catholici, in quos per Rempublicam collata fuerat auctoritas, conditæ, & Genuæ die 17 Martii 1576, publicatæ*, in-folio 217 pages. Loix de 1576.

L'inquisition ecclésiastique est exercée à Gênes par un Dominicain, assisté de deux sénateurs, sans lesquels il ne peut rien ordonner : elle n'est point severe; les prisons du saint office ne renfer-

moient de mon tems qu'un médecin, nommé *Riva*, dont la folie étoit de prêcher l'athéisme, & qui depuis 25 ans n'avoit jamais voulu se rétracter, pour sortir de la prison; mais il l'a fait vers 1768, & sa conversion a paru sincere.

CHAPITRE XVII.

Des Usages, du Commerce, & des Sciences, à Gênes.

CHEVRIER, en parlant des Génois, dans ses mémoires pout servir à l'histoire des hommes illustres de Lorraine, publiés en 1754, dit que c'est un peuple inconstant, lâche & cruel dès qu'il peut l'être avec impunité; il ajoute, dans son almanach des beaux esprits, publié en 1762, que le Génois est avare, trompeur, jaloux & vindicatif; qu'on y trouve des assassins à gage, des laquais qui vivent aux dépens des galanteries de leurs maitresses, &c. Jamais de pareils traits ne peuvent faire le caractere d'une nation; mais ils sont le résultat des fa-

tires particulieres de quelques personnes qui auront eu sujet de se plaindre des Génois. On a reproché les mêmes choses aux Italiens en général, & cependant je n'y ai rien apperçu de semblable. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas dans la bonne compagnie de Gênes, que l'on peut avoir à se plaindre; on y est aimable autant que dans aucune ville d'Italie, & il me semble que ce peuple n'est féroce que quand il est opprimé. Il me paroît seulement qu'on y fait moins d'accueil aux étrangers, qu'on y est moins instruit & plus fier que dans les autres grandes villes d'Italie.

Toutes les femmes qui vont à pied, sont enveloppées, pendant six mois de l'année, d'un voile appellé *Mezzaro* : ce sont deux ou trois aunes d'indienne ou de perse, plus ou moins belle, dont elles se couvrent la tête, les épaules & les bras, de maniere à ne pouvoir être connues. Par cet usage elles sont garanties du froid, & sont plus libres dans leurs allures.

Les nobles Génois sont toujours en noir, & dans les assemblées ils ont un petit manteau, qui d'ailleurs est commun à tous les gens honnêtes; ils ne portoient

jamais d'épée dans la ville avant la derniere guere ; ils prennent la qualité de ducs, marquis ou comtes, en conséquence des terres qu'ils possedent dans le royaume de Naples & ailleurs.

Je ne connois point de ville où la jeunesse soit plus réglée qu'à Genes : les occupations dans lesquelles on la tient, & l'attention qu'a sur elle le gouvernement, en prévient le dérangement. A Gênes, tous le monde est employé ou au commerce, ou au gouvernement ; à peine le fils d'un noble est-il sorti du collége, qu'on l'applique chez lui à l'étude du droit ; bientôt on le fait entrer dans de petites magistratures qui l'accoutument insensiblement à faire usage de ses connoissances, & à se rendre propres les conseils qu'on lui donne. Le gouvernement ne se repose pas entiérement sur la vigilance des parens ; les inquisiteurs d'état ont l'œil sur la conduite des jeunes gens. On sait toutes leurs démarches ; on les fait venir quelquefois pour recevoir des réprimandes ou des avis. Un jeune homme qui sait que son honneur dans la république dépend de sa bonne conduite, se tient ordinairement sur ses gardes, & ne s'ex-

pofe pas aifément à l'affront d'être rejetté des différens confeils à l'âge où il pourra y entrer.

Les fociétés à Gênes font agréables & brillantes ; *la Veglia de' Quaranta* ou les *Quaranta Vigilie*, font des affemblées qui fe tiennent trois fois la femaine dans une quarantaine de maifons, chacune leur femaine ; on y voit beaucoup d'aménité, de profufion & de goût, les rafraîchiffemens & les illuminations y coûtent prodigieufement.

Madame *Lila Doria* étoit celle qui recevoit le plus de monde habituellement ; fon palais eft près de S. Matthieu, il s'y faifoit des parties de cavagnol très confidérables ; depuis fa mort, il n'y a perfonne qui fe faffe remarquer pour les grandes affemblées ; les nobles affectent d'ailleurs entre eux, une grande égalité.

Le temps le plus agréable pour voir la ville de Gênes, eft celui du couronnement d'un doge ; on voit alors les fêtes les plus brillantes, le luxe le plus magnifique, entr'autres les fleurs artificielles, les plus belles qu'il y ait au monde.

Il y a fpectacle toute l'année, excepté le carême & l'avent ; l'opéra fe donne

au théâtre *S. Agostino*, près du pont de Carignan, & au théâtre *di Falcone*, qui est dans le palais de Marcellino Durazzo : on y joue alternativement, & deux ans dans chacun, des opéra bouffons, quelquefois aussi de grands opéra.

La comédie se joue au petit théâtre, *Teatrino*, qui est près de la loge des banquiers. Cettte salle de la comedie est passablement grande, mais elle n'est pas jolie. Tout le monde y est assis; les premieres loges sont fermées avec des jalousies qu'on ouvre quand on veut; ceux qui ne les tiennent point fermées sont dans l'usage d'éclairer leurs loges avec des bougies, placées de chaque côté, comme des bras de cheminées : on représente quelquefois sur ce théâtre des pieces tragi-comiques, dont le peuple s'amuse, mais que nos baladins de province n'oseroient représenter.

Forces de la République.

L'on ne compte pas plus de cinq cent mille habitans dans l'état de Gênes, y compris la capitale, qui peut en avoir 100 mille sans compter les deux fauxbourgs de Bisagno & de Polcevera qui ont 20 mille habitans chacun. On ne comprend dans les cent mille que le bourg S. Vincent, & les habitations

qui sont depuis la porte S. Thomas, jusqu'à la porte de la lanterne.

La république entretient actuellement 2500 hommes de troupes réglées, elle en avoit dix mille en 1745 qnand elle joignit son armée à celle de D. Philippe; mais ses forces sont diminuées de moitié, depuis que les François ont l'île de Corse. Au reste dans des occasions importantes, telles que la révolution de 1746, tout le monde est soldat; le peuple obligeoit les religieux de monter la garde. Il y a même toujours un corps de milice; chaque canton a sa compagnie & les différens corps de la ville ont les leurs : on les rassemble tons les mois pour les passer en revue & faire un petit exercice militaire.

Les revenus de la république ne vont pas à cinq millions de notre monnoie : il est vrai que la banqne de S. George en a plus de 10, qui lui ont été engagés par la république, & qui se perçoivent encore sur l'état, mais une grande partie de ces revenus est déja aliénée. Au reste la richesse extrême des particuliers dans cette république, tient lieu de trésor à l'état; on dit que la république de Gênes est l'état le plus

pauvre, mais qu'elle a les sujets les plus riches de toute l'Italie; cependant comme ce sont les nobles qui sont riches & que le peuple est pauvre, on pourroit en tirer des inductions contre le gouvernement de ce petit état.

Parmi les petits cantons libres de la riviere de Gênes (ou *Liguria*) qui se sont soumis volontairement aux Génois, il y en a dont les priviléges sont considérables & qui ne payent presque rien; on les appelle *Popoli conventionati*.

Banque de S. George.

LA BANQUE appellée ordinairement *la Casa di S. Georgio*, est une compagnie de commerce dont l'établissement est une chose unique dans son genre; mais dont le systême est un secret impénétrable; elle a plus de dix millions de revenus, & elle doit aussi des intérêts considérables; une partie des taxes & des revenus de la république, lui ont été engagés dans différens besoins de l'état; elle les perçoit par elle-même, indépendamment de la république; elle a ses magistrats, ses loix, ses assemblées; c'est une espece de république à part, formée au sein de la premiere, & composée de ceux qui ont un certain intérêt dans les *Luoghi* ou actions de cette compagnie.

La banque de S. George paya en 1746 deux millions & demi de genouines, c'est plus de 18 millions de France; & cependant les emprunts que cette contribution occasionna étoient déja acquités de mon temps.

Pour faire connoître le commerce de Gênes & sur-tout l'état des fabriques, je ne puis faire mieux que de rapporter les notes qui m'ont été communiquées en 1775, par M. Latapie, de Bordeaux, inspecteur des manufactures en France; il a puisé ses instructions sur le commerce chez M. Regny, consul de France, & chez M. Regny son frere, négociant du premier ordre. Le directeur de la maison de ce dernier, qui est M. Jacques Traverso, est un des hommes les plus intelligens & les plus instruits sur tout ce qui a rapport à la république de Gênes. M. Latapie a consulté aussi M. André, associé de M. Lamande, & M. Viani, habile fabricant.

Les velours sont la partie la plus importante des manufactures de Gênes: il s'en fabrique de toutes les especes, mais principalement des velours noirs. Ceux-ci passent pour être d'un plus beau

noir que par-tout ailleurs; cependant les Génois ne se vantent d'aucun secret particulier; ils disent que c'est la qualité des eaux qui produit cet effet sur les teintures. On y fait des velours à deux faces de couleurs différentes, ordinairement un côté rouge & l'autre noir; les velours sont doubles, & demandent beaucoup d'habileté de la part de l'ouvrier, parce qu'il ne peut se conduire de l'œil en coupant le poil avec le fer de dessous, comme il le fait pour le fer supérieur. Ces velours reviennent à 40 liv. de France, l'aune de France, parce qu'ils ont le double de matiere, & n'ont pas besoin de doublure; au reste cet article est peu considérable: ces velours ne se fabriquent point dans la ville.

En général la grande fabrication des velours se fait à la campagne; on prétend que sur la riviere de Gênes, c'est-à-dire, sur la côte qui porte ce nom, il y a près de six mille ouvriers de cette espece. Ces gens-là ne peuvent jamais donner à leurs ouvrages la même perfection qu'on remarque dans les étoffes de Lyon, parce qu'ils ne s'occupent pas uniquement de leur fabrique, mais encore des travaux

de

de la campage ; aussi les velours de Gênes sont-ils moins chers que ceux de France d'un sixieme au moins. Les femmes travaillent beaucoup aux métiers de velours, & on préfere même leurs ouvrages, parce qu'elles ont la main plus égale.

On pratique à Gênes une méthode pour redresser le poil des velours, qui n'est pas d'usage en France ; elle est cependant bien utile & bien simple. On se sert pour cela d'une plaque de cuivre pliée de maniere qu'elle forme deux plans inclinés d'environ 9 pouces de pente & d'une longueur suffisante pour soutenir la largeur d'une piece de velours ; la ligne de réunion des deux plans est d'une forme demi-circulaire & très-polie, pour que le velours glisse sur cette espece de toit ; on met au-dessous un brasier, qui regne dans toute sa longueur pour échauffer le cuivre. Quand il est médiocrement chaud, on déroule la piece de velours, & l'on pose la partie dont on veut redresser le poil sur la plaque ; ensuite on la frotte à deux ou trois reprises en sens différens avec une petite brosse très-serrée & très-forte, & l'on ôte promptement

le velours de deſſus le cuivre, parce qu'il ſe gâteroit pour peu qu'il y reſtat. La couleur noire a beſoin d'un peu plus de chaleur que les autres couleurs.

On fabrique encore à Gênes d'autres étoffes de ſoie (a); les damas ſont les plus conſidérables après les velours.

Les Génois tirent leurs ſoies des différentes parties de l'Italie, & ſur-tout du Piemont; depuis quelques années on s'eſt occupé à faire de la ſoie dans l'état de Gênes, & l'on en retire déja près de cent mille livres, poids du pays.

Gênes envoie de ſes étoffes dans toute l'Europe. L'Eſpagne en tire beaucoup, & il y a même des fabriques particulieres pour le goût des Eſpagnols; on fait par exemple de grandes pieces de ſoie de différentes couleurs, parſemées de petites fleurs dans le tiſſu général, & brodées à une de leurs extrêmités de grandes fleurs à demi-boſſe très-ſerrées, au point de couvrir le fond tout entier. Il y entre beaucoup de ſoie; ces étoffes-là ſont deſtinées à des robes de céré-

(a) Les Génois font des étoffes à fleurs; mais il n'excellent pas dans la partie du goût, c'eſt-à-dire, dans le choix des deſſins & des nuances.

monie; il y en a de très-magnifiques & de très-cheres.

Les petites étoffes de soie, les rubans, les bas de soie, &c. ne sont plus à Gênes un objet aussi considérable à beaucoup près qu'il l'étoit autrefois. Nismes enleve ce commerce tous les jours; quelques personnes très-instruites du progrès du commerce chez les diverses nations de l'Europe, estiment qu'on peut assigner à la France un tiers du commerce des petites étoffes, un tiers à l'Angleterre, un huitieme à l'Allemagne, & le reste à l'Italie. Gênes le possédoit autrefois en entier. Voici des résultats relatifs à l'exportation du velours & des damas; ils sont tirés des registres du port franc de Gênes qui ont été communiqués à M. Latapie. Les prix sont en livres de Gênes, *fuori banco*, c'est-à-dire, en ne comptant point les droits de la banque.

Velours expédiés par mer en 1759 .	2775 000
Velours expédiés par terre. . . . ,	1823 000
Damas expédiés par mer en 1759 .	293250
Damas expédiés par terre	65400
	4956650

Velours expédiés par mer en 1760 .	2218 000
Velours expédiés par terre.	1569 000
Damas expédiés par mer en 1760 .	274650
Damas expédiés par terre.	52500
	4 114 150

Velours expédiés par mer en 1771 .	3499 000
Velours expédiés par terre.	922 000
Damas expédiés par mer en 1771 .	148 800
Damas expédiés par terre.	27 900
	4 592 700

Velours expédiés par mer en 1772 .	2575 000
Velours expédiés par terre.	743 500
Damas expédiés par mer en 1772 .	168 600
Damas expédiés par terre.	22 350
	3509 450

Les velours & les damas ne payent plus comme autrefois des droits d'exportation qui étoient très-considérables.

Il faut ajouter à ces sommes celles de la consommation de la ville qui, suivant les uns, est d'un million de Gênes; mais suivant d'autres, un demi-million seulement. Beaucoup de citoyens du second ordre, sont à la vérité habillés de velours, mais leurs habits durent

jusqu'à 10 & 15 ans, ainsi en réunissant tout, on peut, année commune, évaluer à cinq millions du pays le commerce des velours & des damas de Gênes.

Les beaux velours noirs se vendent 22 liv. 14 sous, argent de Gênes, ce qui revient, argent de France, à 19 liv. 4 sous l'aune de France (a), parce qu'il faut ôter un sixieme pour réduire l'argent à celui de France. Cette branche de commerce ne peut gueres s'enlever à Gênes, parce que la main d'œuvre y est à bon compte & qu'elle n'augmente pas : le prix des ouvriers est à-peu-près actuellement comme il étoit il y a cent ans. Mais pour les autres étoffes il s'est élevé en Italie, comme à Milan, à Vicense & ailleurs, beaucoup de manufactures qui ont fait tort à celles de Gênes; la fabrique de Milan est estimé 15 millions.

Les autres manufactures de laine, de toile, sont peu de chose au prix des premieres. Ceux qui ont entrepris à Gênes de former des manufactures de draps fins,

(a) De mon temps on le vendoit 5 livres le palme, ce qui revient à 20 liv. 4 sous l'aune, argent & mesure de Paris.

n'ont pu ſe ſoutenir, parce que la république ne leur a pas donné de ſecours, comme on l'a fait en France & ailleurs.

Les huiles ſont la branche la plus conſidérable du commerce d'exportation de Gênes : quoique toute la côte de Gênes ſoit un terrein ſec & ſtérile, les oliviers réuſſiſſent aſſez bien, mais la récolte manque de deux années l'une. L'on compte qu'il ſe fait au moins par an 20 mille barrils l'un portant l'autre ; le prix du barril varie depuis 50 juſqu'à 80 livres de Gênes ; ſi l'on prend le milieu qui eſt 65 liv. ce commerce peut s'évaluer à 13 millions de Gênes, ou près de 11 millions de France. C'eſt ſur cet article que les capitaliſtes de Gênes ſpéculent beaucoup, ce qui augmente toujours la cherté des huiles ; elles s'exportent en Allemagne, en Hollande. & en Angleterre.

Le ſavon étoit autrefois un objet immenſe à Gênes ; mais les fabriques ſe ſont ſi fort décréditées par leurs fraudes & leurs mauvaiſes compoſitions, que les ſavonneries ſont preſqu'entiérement tombées. Les Marſeillois qui excellent dans cette partie ont profité de cette branche importante de commerce.

Les papeteries dont toutes les fabriques sont à *Voltri*, 2 lieues à l'occident de Gênes, sont un article considérable du commerce; on n'y fait que du papier commun, dont une grande partie est destinée pour les Indes, où l'on s'en sert comme de tabac à fumer.

Les papiers de Gênes ont une qualité particuliere qui les rend précieux pour les nations qui font moins de cas du coup d'œil, que de l'utilité réelle : ils ne sont point sujets à être rongés des vers, comme le beau papier d'Hollande ; aussi les Espagnols & les Italiens en font-ils grand usage, soit pour les titres qu'ils veulent conserver, soit pour envelopper les marchandises, &c. Le papier de Gênes a d'ailleurs une bonne odeur quand on le brûle, qualité qui lui est particuliere. Les Espagnols ont fait beaucoup de tort aux Génois, en établissant dans la Catalogne des papéteries dont on envoie les produits dans les Indes.

On travaille très-bien le marbre à Gênes, on l'y emploie plus que par-tout ailleurs : un des plus beaux est le *Mischio*, ou *Alabastro di Sestri*, qui se trouve à deux lieues de Gênes au couchant; les

marbres de la riviere ou rive de Gênes étoient autrefois un objet de commerce; on tiroit du marbre verd & rouge de la Polcevera à 4 lieues de Gênes, mais on n'exploite plus ces carrieres, parce qu'elles rendent trop peu, & que le marbre en est en général trop tendre; il y en avoit cependant de très-beaux au palais Carrera, où il faisoit partie du pavé de la galerie, & chez M. Boyer de Fons-Colombe qui avoit deux superbes tables de ce marbre. *Le porto Venere*, dont les carrieres sont dans le golfe de la Spezia est plus estimé; on en envoie sur-tout en Angleterre, mais cet article n'est pas considérable. Nous parlerons bientôt des marbres de Carrare dont les Génois font grand usage.

Les pâtes de Gênes passent pour les meilleures de l'Italie, & il s'en fait une très-grande quantité. On attribue leur bonté à la qualité des eaux de Gênes, & non à la maniere de les faire. M. Traverso a connu un excellent faiseur de pâtes qui alla s'établir à Nice, & ne put jamais y faire que des pâtes communes.

De tous les arts mécaniques, celui où les Génois ont le mieux réussi, est l'é-

bénisterie ; ils font en ce genre des ouvrages très-délicats, très-solides & du meilleur goût. Ils passent en général pour excellens imitateurs ; cependant ils sont mal payés ainsi que tous les ouvriers établis, à Gênes.

Le commerce d'importation est très-considérable à Gênes, parce que, excepté les huiles, peu de vins & encore moins de blé, les Génois ont besoin de tirer tout de chez leurs voisins.

La France fournit à Gênes beaucoup de Vins & une quantité de belles étoffes de Lyon. Elle envoie aussi des soies & beaucoup de bijoux.

Différentes parties de l'Italie fournissent à Gênes des blés & des soies ; entre autres la Sicile qui envoie aussi des légumes ; le Piémont des soies ; Naples & la Romagne du blé, du bois & du charbon. Les bœufs & la volaille viennent du Piémont, de la Toscane & de la Lombardie. Il venoit autrefois beaucoup de bois & de provisions de l'île de Corse ; mais ce commerce a cessé, & l'on s'en est apperçu à Gênes par l'augmentation du prix des denrées.

L'Allemagne & la Suiſſe fourniſſent beaucoup de toiles.

L'Angleterre une quantité prodigieuſe de draps. Les autres nations réunies en fourniſſent à peine le dixieme de ce que l'Angleterre en envoie ; cela vient de ce que les draps Anglois ſont moins chers que ceux de France, & auſſi bons ou même meilleurs, ſuivant les Génois.

Les Hollandois apportent des épiceries, du cacao, & autres marchandiſes des Indes ; beaucoup de toiles & même des draps.

Les Suédois, des bois de charpente, du fer & du cuivre.

Les Ruſſes, des pelleteries, quelques cuirs, du fer, & même un peu de blé.

L'Eſpagne fournit des vins, des cuirs, de la cochenille, de l'indigo, du bois de campêche, &c. mais ce commerce diminue. La grande branche de ſon commerce avec Gênes, comme avec les autres nations eſt ſon or.

Le Portugal fait auſſi avec Gênes un commerce de toute eſpece ; mais Liſbonne y perd continuellement, parce que les négocians avides de recevoir leur argent, ne ſe donnent jamais le

temps d'attendre que les prix haussent, lors même que leurs correspondans les avertissent. Aussi M. Traverso croit-il que le Portugal ne pourra continuer ce commerce avec ce désavantage.

Les vaisseaux Génois sont en général de petits bâtimens de cabotage, propres à courir le long des côtes. Presque tous les grands vaisseaux construits à Gênes & appartenans à des négocians de cette ville naviguent sous le pavillon des autres puissances qui ont des traités avec les Barbaresques. Le nombre des grands vaisseaux est d'environ 40, & il n'y a gueres qu'un quart qui ose paroître avec le pavillon Génois.

Les négocians les plus forts de Gênes étoient en 1775 MM. *Merello*, *Carbone* & *Regny*. Il y avoit aussi d'autres maisons considérables, par exemple, celle de MM. *André* & *Lamande*. Parmi les manufacturiers, M. *de' Filippi* étoit le premier pour les velours & les damas, après lui M. *Pessagni* pour les rubans & les bas de soie. Les freres *Merighi Casa - Bianca* excelloient pour les rubans.

La maison *Cambiaso* qui est actuellement dans l'ordre de la noblesse, est

une des plus riches de l'Europe. Il n'eſt point d'entrepriſe qui puiſſe l'effrayer. Quand il s'agit de quelque placement d'argent, ou de quelque dépenſe pour le public, tous les chefs ſe réuniſſent pour délibérer, & l'on ſe détermine à la pluralité des voix. Ils ont un tréſor commun, formé dès le commencement du dernier ſiecle & qui doit être immenſe, à en juger par les ſommes qu'ils en ont tirées à pluſieurs fois. Ce ſont les Cambiaſi qui ſe ſont chargés de la dépenſe d'un grand chemin depuis Gênes juſqu'à Campomarone : cette dépenſe avoit d'abord été évaluée à deux millions de Gênes, mais l'on croit qu'elle a paſſé quatre millions. Tous ces ſervices ſignalés envers leur patrie, ont fait paſſer les Cambiaſi au rang des nobles. Il y a eu même un doge dans cette famille auquel on a érigé une ſtatue à l'hopital, & une dans la grande ſalle du conſeil. Ajoutons que cette famille paſſe pour donner aux pauvres chaque année 200 mille francs.

Après avoir rapporté les recherches de M. Latapie ſur le commerce de Gênes, je vais y ajouter quelques notes que j'ai recueillies moi-même dans mon voyage.

La banque est une partie essentielle du commerce de Gênes ; les nobles même font valoir leur argent, en France, en Angleterre, en Allemagne, à Rome, où ils ont des fonds. On m'a assuré que *Marcellone Durazzo* le plus riche noble de Gênes, & ses deux fils faisoient la banque chacun de leur côté. Les princes Corsini avec lesquels M. de la Condamine voyagea de Marseille à Gênes, recurent à Antibes une lettre de leur banquier à Gênes signée Grimaldi, qui leur envoyoit deux felouques. Ne le connoissant pas personnellement, ils le traiterent d'excellence à tout hasard dans leur réponse, à cause du nom de Grimaldi ; mais ils furent ensuite que ce banquier étoit le frere de l'ambassadeur d'Espagne.

Les effets publics dans un état libre & commerçant, ne rapportent jamais qu'un petit intérêt ; à Gênes, les *Luoghi* ou actions, produisent trois pour cent, & les fonds de terre un peu moins.

Les Génois sont très-fins & très-intelligens dans le commerce ; les moins cultivés ont un talent singulier pour les affaires d'intérêt ; ils sont attentifs à toutes les circonstances favorables au

commerce ; il y a des marchands à Gênes qui dans la cherté de 1764, ont gagné ſept à huit cent mille livres ſus les blés.

Les Génois reçoivent du ſucre, du cacao, de l'indigo & autres marchandiſes par des vaiſſeaux anglois & hollandois ; ils envoient ces marchandiſes en Eſpagne & en tirent des piaſtres ; ſouvent on permet à nos frégates de ſe charger du tranſport des eſpeces pour éviter le riſque des corſaires. On attendoit à Gênes, quand j'y étois, la frégate la Chimere, qui rapportoit ſix cent mille piaſtres ; les frégates angloiſes en apportent auſſi ; le capitaine a un pour cent, ce qui rend ces permiſſions très-lucratives. La piaſtre gourde du Pérou ou du Mexique, qu'on appelle auſſi patagon, eſt évaluée 5 liv. 3 ſous dans nos monnoies ; elle vaut à Lyon 5 liv. 10 ſous, & à Gênes 6 livres 10 ſous, monnoie du pays.

Il y a plus de 100 bâtimens de Gênes qui commercent ſous pavillon anglois, dont les capitaines, quoique ſouvent Génois, ont ſervi en Angleterre, & obtenu des lettres de capitaine anglois ; d'autres commercent ſous pavillon fran-

çois; la république n'eſt pas aſſez forte pour protéger ſon commerce maritime contre les barbareſques, & ſes ſujets trafiquent le plus qu'ils peuvent ſous pavillon étranger comme nous l'avons déja dit.

Il y a auſſi des bâtimens hollandois, ſuédois, vénitiens qui ſervent au commerce des Génois (a).

Gênes tire des vins de Naples, de Marſeille, de Catalogne. Les Génois envoient nos vins de Bourgogne & de Champagne, en Lombardie & en Allemagne; ils tirent du poiſſon ſalé de la Hollande & de Hambourg; enfin ils font un cabotage conſidérable à Marſeille & à Livourne, avec des huiles, des vins & autres denrées.

Ils gagnent, par exemple, ou ſur les ſucres de Marſeille, ou ſur ceux de Lisbonne, au moyen de l'entrepôt qu'ils font chez eux des uns & des autres, ſuivant l'occurrence; ce commerce utile à ceux qui le font, l'eſt également à ceux vers qui il ſe porte, en conſer-

(a) Ce droit d'aſyle a lieu dans le port de Gênes: un aſſaſſin même peut ſe ſauver ſur les vaiſſeaux étrangers qui ſont dans ce port, exceptés ceux des François.

vant toujours en Europe un équilibre des productions nécessaires. Il nous importe qu'il y ait ainsi toujours des yeux ouverts sur nos besoins & des gens intéressés à les prévenir.

On prétend que la population & le commerce de Gênes vont en diminuant & l'une des raisons de cette diminution est que beaucoup de marchandises d'Allemagne qu'on envoyoit de Hambourg à Gênes, pour l'Espagne & même l'Amérique vont actuellement à Trieste.

Les champignons secs sont un objet de commerce très-lucratif pour les Génois, ce qui paroîtra peut-être singulier; on assure qu'il produit 800 mille livres : l'Espagne seule en tire pour 50 mille livres. Les habitans de la campagne en ont tout le profit, car c'est le seul commestible qui ne paye pas d'entrée.

Les fleurs artificielles sont une branche considérable de commerce, & procure beaucoup d'argent à Gênes; j'en ai déja parlé t. VI, p. 197.

Les boîtes en vernis s'y font aussi très-bien; la boutique d'un vernisseur, en face de l'église de la Madeleine, a eu tant de réputation, il y a une quarantaine d'années, qu'on dit encore *la ver-*

nice della Madalena, comme on dit à Paris le vernis de Martin.

On cite à Gênes parmi les choses d'industrie, des lampes à réverbere : il y en avoit dès 1756 dans les maisons particulieres, avant quelles fussent communes à Paris ; mais les rues de Gênes n'étoient éclairées que par les lampes des madones, & par-tout ailleurs, elles étoient d'une obscurité profonde ; actuellement l'usage des réverberes devant les palais s'est accru, & l'on parle même d'en établir dans toutes les rues.

On remarque à Gênes l'art d'échafauder les bâtimens d'une façon légere & sûre ; on n'y voit point de ces accidens qui sont fréquens chez nous pour les ouvriers.

On y voit aussi des machines particulieres : une pour polir le marbre & une pour diriger les scies ; un moulin pour moudre les morceaux de pain secs, & en faire de la bouillie à l'usage des hôpitaux. Il y a à Lerici une machine particuliere pour tirer les loteries de bijoux.

On construit quelques vaisseaux le long de la riviere de Gênes, comme à Sestri ; j'en ai vu un de 50 canons sur

le chantier de *Pras*, deux lieues à l'occident de Gênes.

On pourroit faire à la fois au Lazaret qui est à l'orient de Gênes, dix vaisseaux de guerre en deux ans, & dix autres le long de la côte: j'ai vu un ingénieur qui auroit offert de s'en charger, si des alliés de la république en avoient eu besoin; il assuroit qu'on trouveroit dans le pays assez d'ouvriers pour les faire.

On y fait des pinques & des barques de 5000 quintaux, ce qui revient à 160 tonneaux. On a construit aussi quelques vaisseaux de 60 canons, pour vendre à l'Espagne & au Portugal; on en a même fait pour Toulon dans la guerre de 1756: nos officiers ne furent pas absolument contens de la construction; mais il seroit facile de les faire construire sur les plans & les gabaris, que l'expérience a fait connoître pour les meilleurs, sur-tout en France, où cet art a été spécialement perfectionné.

Le courrier de France arrive de Rome à Gênes, le dimanche au soir; mais la malle n'entre que le lundi matin. Il part pour Antibes, le lundi, au coucher du soleil, dans une felouque; & il y arrive ordinairement le mardi au soir.

Le palme de Gênes est de neuf pouces 2 lignes, & non de huit p. 11 ½ lignes de France, comme on l'a imprimé. La *canna* des arpenteurs vaut dix palmes ou sept pieds sept pouces huit lignes. *La canella* est une mesure carrée de 12 palmes. Mesures.

Le dépôt des mesures est vers le pont des Spinoli, dans l'endroit appellé *magistrato de' padri del commune*.

Une livre de France vérifiée exactement à Paris sur le poids de Charlemagne qui est à la monnoie, ayant été pesée à Gênes, à la balance publique, par celui qui pese les monnoies, elle s'est trouvée de 18 onces 13 deniers, poids de Gênes; le P. Crosa, procureur du collége de Gênes, a trouvé dans les registres de cette maison, qu'en 1716, on avoit eu un poids de France qui s'étoit trouvé peser également une livre six onces 13 deniers, poids de Gênes. Ainsi la livre (ou les 12 onces de Gênes) appellée *peso sottile*, vaut 10 onces deux gros & 61 grains, poids de marc. Le robe ou *Rubo* est de 25 livres, *a peso sottile*, ou de 12 onces chacune. Le *cantaro* est de six *Rubi*,

ou de 150 livres, qui valent 97 livres de France.

Le poids que l'on emploie pour les marchandifes pefantes, *pefo delle legna*, eft le *rotolo* de 18 onces.

Le cantaro eft de fix rubi, de 25 livres, il contient donc 100 rotoli.

Le pefo eft de cinq cantara, qui reviennent à 485 livres de France.

L'once d'or eft divifée, comme la nôtre, en 576 grains; chez les orfevres elle fe divife d'abord en 144 carats, & le *caratto* en quatre grains.

A la monnoie, l'once d'argent fe divife en 24 denari, & le *denaro* en 24 grains: ce qui fait toujours le même nombre de grains.

Il y a d'autres marchands qui divifent l'once en 16 dragmes, *drame*, & la *drama* en 32 grains, ce qui fait en tout 512 grains.

Monnoie. La livre numéraire de Gênes vaut environ 16 fous & fix ou huit deniers de France, quelquefois 17 fous; cela varie fuivant qu'on l'achete avec des piaftres ou des fequins, ou des louis d'or. Nos louis fe prennent chez les marchands pour 30 liv. 2 f. mais cela varie encore fuivant l'abondance des efpeces. Le

prix de la *Grida*, c'est-à-dire du tarif, est un peu moindre.

Il y a 10 parpayoles dans une livre; ainsi la parpayole de Gênes vaut près de vingt deniers, monnoie de France.

La genovina est une monnoie idéale qui est reputée 8 livres de Gênes; mais il y a aussi une genovina qui vaut environ neuf livres 12 sous de Gênes quand elle est de poids, & plus communément 9 liv. ou 7 liv. de France.

Le vin se mesure par flacons, *fiaschi*; deux *amole* font le fiasco; 45 fiaschi font le *barile*, & deux *barili* composent la mezzarola.

La mine de blé est quelquefois prise pour mesure, quelquefois on l'achete au poids, alors on la demande de 12 rubi, ou de deux cantara qui font 300 livres de 12 onces chacune, ou a *peso sottile*; si elle pese moins, on exprime la différence en rotoli; le prix de la mine de blé est ordinairement de 25 livres de Gênes, ou de 20 livres 12 sous de France, ce qui revient à 25 livres neuf sous le setier de Paris.

Le ris s'évalue aussi par cantares ou rotoli de Gênes.

Les boulangers vendent des pains mollets qui coutent 2 sous, & qui pesent environ cinq onces, plus ou moins, suivant le prix des grains.

La viande a été fixée en 1784 à 8 sous la livre de veau, & 7 sous 4 deniers la livre de bœuf; mais les bouchers se donnent souvent la liberté d'excéder la taxe, parce qu'on n'y veille pas avec assez de soin. Les 8 sous la livre font 9 $\frac{1}{2}$ sous, poids & monnoie de France, & les 7 sous 4 deniers font 8 $\frac{1}{4}$ la livre de France; c'est à-peu-près comme à Paris.

On fait beaucoup de pâtes, maccaroni vermicchi (v. T. VI, p. 393); elles coutent deux parpayoles, la livre de Gênes, ou cinq sous deux deniers la livre, poids & monnoie de France. Les Génois font venir le blé de Sicile pour faire les pâtes.

Le sel s'achete à Trapani en Sicile, à Evisa, (c'est l'île d'Iviça) & à la Matta en Espagne; il revient à 3 $\frac{1}{2}$ livres la mine qui pese environ 15 rubi, mais qui varie depuis 13 jusqu'à 18; en détail le sel se vend 3 sous 4 deniers la livre de Gênes, ou 4 sous quand il est pilé, ce qui revient à 5 sous 2 deniers,

poids & monnoie de France.

Hommes illustres.

Christophe Colomb est certainement le plus célebre des Génois; on croit en général qu'il étoit du petit village de *Cuculetto*, qui est à cinq lieues de Gênes, sur la riviere du Ponant, dans lequel il y a encore des pêcheurs, qui disent être de ses parens. D'autres croient qu'il étoit de *Cogireo*; son pere étoit marchand à Savone, comme nous le dirons bientôt. Lorsque Colomb eut pris la résolution de tenter par mer la découverte d'un nouveau monde, il s'adressa d'abord à la république de Gênes (vers l'an 1485); mais occupée alors à la guerre contre les Turcs & contre les Florentins, elle n'eut aucun égard à ses propositions; il fut obligé de s'adresser ensuite au roi de Portugal, à celui d'Angleterre, enfin à Ferdinand, roi d'Aragon, qui lui confia un vaisseau & deux caravelles avec lesquels il partit le 3 août 1493, & débarqua le 11 octobre dans l'île de Guanahami. Nous en parlerons encore à l'article de Savone.

Le pape Grégoire VII, suivant plusieurs auteurs, étoit de Savone, dans l'état de Gênes; il s'appelloit Ildebrand,

Bénédictin, qui fut élu pape en 1073 à cause de son mérite.

Le pape Innocent IV s'appelloit *Sinibaldo Fiesco*; il étoit Génois; ce fut le premier qui bénit la rose d'or, & qui donna le chapeau rouge aux cardinaux, pour les faire souvenir qu'il falloit être toujours prêt à verser son sang pour la religion; il mourut en 1254.

Le pape Adrien V étoit de la même famille, & neveu d'Innocent IV; il ne régna que quarante jours. Nicolas V étoit de Sarzana, près de Gênes, il s'appelloit Lucano; il étoit si célebre par son savoir, que dans le cours d'une année il fut fait évêque, cardinal, & pape le 16 mars 1447; il mourut en 1455. Sixte IV étoit de Savone, il s'appelloit *Francesco della Rovere*; il mourut en 1484, après 13 ans de pontificat. Innocent VIII s'appelloit Jean-Baptiste Cibo, il étoit Génois, il mourut en 1492. Jules II, dont nous avons parlé si souvent, étoit neveu de Sixte IV, & de la famille de la Rovere; il mourut en 1513. Urbain VII, aussi Génois, s'appelloit J. B. Castagna; il ne fut pape que pendant douze jours, & mourut le 27 septembre 1590. Je ne parlerai

parlerai pas ici d'un grand nombre de cardinaux, & des évêques Génois, dont le catalogue se trouve dans les *Saggi Cronologici;* plusieurs se sont distingués dans le sacré collège.

Parmi les militaires, on peut citer un grand nombre de héros.

Guillaume Embriaco, qui aida beaucoup à la prise de Jérusalem en 1098, & 1099.

Ansaldo Doria, qui prit Armeria & Tortose en Espagne en 1147.

Thomas Spinola, qui se signala contre les Pisans en 1283.

Hubert Doria qui défit l'armée navale des Pisans à la Meloria en 1284.

Lamba & Luciano Doria, qui se distinguerent contre les Vénitiens, le premier en 1298, & le second en 1379.

Renier Grimaldi, qui étant au service de Philippe-le-Bel avec seize galeres, défit les Flamands en 1304.

Opicinius Spinola, qui après avoir donné sa fille au fils de l'empereur Paleologue, amena ce prince en Italie, & le fit marquis de Montferrat vers l'an 1307.

Branca Doria, qui posséda long-temps le royaume de Sardaigne, vers l'an 1334.

Paganus Doria, qui battit la flotte des Grecs, des Vénitiens & des Catalans, qui s'étoient ligués ensemble en 1352.

Pierre Fregose, qui conquit le royaume de Chipre en 1373.

Pierre Doria, qui assiégea Venise en 1379.

Jean Grimaldi, qui remporta une victoire sur les Vénitiens en 1431.

Blaise Assereto, qui défit près de Gaëte les Arragonois, & fit prisonnier le roi Alphonse, le grand-maître de l'ordre de S. Jacques, & quantité de noblesse en 1435.

Ambroise Spinola, célebre dans les guerres de Flandre contre la Hollande, vers l'année 1603.

De nos jours encore, il y a un Spinola officier général dans la marine d'Espagne, un marechal Pallavicino, au service de l'empereur, un Grimaldi ministre d'état en Espagne.

Le comte Cristiani chancelier de l'état de Milan, dont nous avons parlé, T. I, p. 446, & qui est mort pauvre, au comble des honneurs, étoit originaire de Gênes.

Parmi les personnages distingués qui

vivent actuellement à Gênes, le plus célebre est M. le marquis Lomellino, (*Agostino*, fils de *Bartolomeo*); il a été doge en 1762; il avoit été envoyé extraordinaire de la république à Paris, où il étoit dans la plus grande relation avec nos mathématiciens. M. d'Alembert lui dédia en 1749, ses recherches sur la précession des équinoxes, parce qu'il lui connoissoit les plus grandes connoissances dans la haute géométrie. M. Lomellini a donné en 1765, la traduction de l'art de peindre de M. Watelet, sous le nom de *Nemillo Caramicio*; son talent pour la poésie est aussi rare que ses connoissances en mathématiques; on a imprimé plusieurs fois 14 sonnets qu'il fit, vers 1750, sur l'astronomie; on y trouve des idées sublimes, rendues en vers harmonieux, tels sont ceux où il exprime l'action du soleil sur les cometes qu'il éclaire, & qu'il retient dans leurs orbites.

E alle Comete che in remota parte
Sembrano senza legge andar vaganti,
E lume & moto e legge il sol comparte.

Il a fait des assauts de poésie avec la

célebre improvisatrice *Corilla*, qui lui écrivoit des lettres & des sonnets en vers; il lui répondoit sur les mêmes rimes, & sur les mêmes mots; ce sont-là pour lui les délassemens d'une pénible administration; car il ne va point du tout dans les sociétés & dans les cercles. Par une suite de son ancien goût pour la physique, il a fait mettre en 1778, un conducteur sur sa belle maison de campagne, & il a été imité par plusieurs autres personnes distinguées.

J'ai parlé à l'article de Parme, de Frugoni, Génois, qui étoit regardé comme un des premiers poëtes de l'Italie.

L'académie des *Adormentati* a produit autrefois des gens de mérite, tels que Richieri, poëte célebre: elle s'assembloit dans le jardin *Lomellini*, mais il en reste à peine quelque souvenir actuellement; la politique, le commerce, le jeu ont partagé long-temps l'attention des Génois.

Il y avoit cependant, lorsque j'étois à Gênes, des poëtes distingués, tel que le P. *Granelli*, le marquis Toriglia, M. *Richieri*, M. *Masnata*, M. *Ageni* qui étoit ministre de la république à Londres, & M. *Gastaldi* qui résidoit

à Turin, en qualité de ministre de la république ; il a été ensuite secrétaire d'état à Gênes.

Cavalli a fait des poésies en génois, qui mériteroient qu'on apprît cet idiome.

M. Campi, archiviste du palais, étoit connu par son érudition.

Le P. Giustiniani, Bénédictin à sainte Catherine, a travaillé à plusieurs articles de la gazette littéraire.

Je n'ai point connu d'autres mathématiciens que M. Lomellini, & M. François-Rodolphe *Correard*, ex-Jésuite François ; celui-ci est né à Lyon, en 1725, il a travaillé long-temps à l'observatoire de Marseille, avec le P. Pezenas & le P. la Grange ; on l'avoit envoyé professer la théologie à Avignon, & lors de l'extinction des Jésuites, il fut appellé à Gênes pour y professer les mathématiques.

De tous les gens de lettres que j'ai cités, il reste en 1784, MM. Lomellini, Toriglia, Ageni & Correard. Mais il faut y ajouter des poëtes qui se distinguent actuellement : Jérôme *Pallavicini*, Nicolas *Cataneo*, Constantin *Balbi*, & un savant professeur de théologie, le P. *Capossa*, qui est versé

publiques, une entre autres qui est ouverte toute la journée, & même au commencement de la nuit. Il y a quelques bibliotheques particulieres, des manuscrits, des éditions rares, & quelques cabinets d'histoire naturelle, surtout chez M. Jacques-Philippe Durazzo; cette science commence à y être cultivée.

Il y avoit autrefois un observatoire de M. Salvaggi, mais ses instrumens sont aujourd'hui dans la Casa Costantino *Pinelli*, hors de la porte de Carbonara, & l'on n'en fait plus d'usage.

CHAPITRE XVIII.

Des environs de Gênes, & de la côte du Levant.

LES maisons de campagne des Génois sont aussi magnifiques, & aussi dignes de la curiosité des voyageurs, que leurs palais de ville; celle de *Marcel*, fils de Jacques-Philippe *Durazzo* est à Corigliano; il y en a 70 à S. Pierre d'A-

rena ; celle de la famille impériale seroit la plus belle maison de campagne de tout l'état de Gênes, si elle n'étoit pas aujourd'hui fort dégradée ; on remarque aussi la maison de J. B. Grimaldi ; celle du duc de S. Pierre Spinola, où logea Philippe V ; celle d'Ambroise Doria où logeoit le général Botta en 1746.

A Albaro qui est à la partie orientale de Gênes, celles de Brignole, Justiniani, Saluzzo - Corigliano.

A Sestri, deux lieues au couchant, la maison de Madame Livia Mari-Spinola.

A Pegli, trois lieues au couchant, celles du prince Doria, & du sénateur Augustin Lomellini.

A Albisola, dix lieues au couchant, celles de Rovere, & du sénateur Marcellino Durazzo.

Nous avons parlé des bords de la Polcevera ; ils sont couverts de maisons charmantes, depuis Campo Morone, jusqu'à S. Pierre d'Arena ; la plus renommée est celle de Marcellino Durazzo, à trois lieues de Gênes.

Je vais maintenant parcourir en détail les côtes méridionales de l'état de Gênes & les environs, depuis Carrara,

qui eſt à 22 lieues à l'orient de Gênes, juſqu'à Nice qui eſt à l'occident, à la diſtance de 32 lieues en ligne droite.

La partie orientale des côtes de Gênes s'appelle *riviera di levante*; on y trouve d'abord Biſagno, à la porte même de la ville. Deux lieues plus loin, *Nervi* bourg agréable & bien peuplé, en bon air, où l'on voit beaucoup de maiſons de campagne des Génois. Ce canton eſt renommé par la douceur du climat & la beauté des fruits.

Recco à 4 lieues de Gênes eſt un bourg conſidérable, à la ſuite duquel eſt *Camogli*; il y a une colline très-habitée.

Rapallo, à 6 lieues de Gênes, eſt un bourg, ſitué ſur le golfe du même nom.

L'on y voit dans l'égliſe des Auguſtins un tableau de Pierino del Vaga, qui repréſente Notre-Dame, S. Auguſtin & Ste Monique.

A la partie occidentale du golfe de Rapallo eſt *Portofino*, en latin *portus delphini* qui eſt un port vaſte & ſûr pour les vaiſſeaux; les huiles de ce canton ont de la réputation. Aux Bénédictins de Portofino, il y a des pein-

tures fort anciennes & qui ſont bonnes; & une ſainte famille du Parmeſan. On montre dans ce village la priſon de François I.

Dans le même golfe ſe trouve Ste Marguérite où il y a une maiſon de plaiſance délicieuſe de Marcel Durazzo, & une égliſe dédiée à ſainte Marguérite, où ſont deux bons tableaux de François Floris.

Dans le village de *Pagana* l'on voit un bel ouvrage de Vandyck qui eſt à l'égliſe de S. Michel. C'eſt un Chriſt ſur la croix avec le portrait du fondateur de la chapelle repréſenté au pied de la croix.

Chiavari à 25 milles ou à 8 lieues de Gênes eſt une ville très-peuplée & très-commerçante, bien bâtie, dans une plaine agréable & fertile. L'égliſe paroiſſiale eſt belle, on y voit quelques bonnes peintures, ainſi que dans la maiſon Falconi. Cette ville fut la patrie du pape Innocent IV.

Le village de *Lavagna* n'eſt ſéparé de Chiavari que par la riviere de Lavagna. On remarque dans l'égliſe paroiſſiale une Annonciation du Merani, une aſſomption du Piola, & quelques

autres tableaux estimés.

L'ardoise qu'on appelle *pietra di Lavagna* est, extrêmement commune à Gênes, à cause de la carriere considérable qui est près de *Lavagna*. Le fond de la montagne de Gênes paroît être principalement schiteux; la ville est bâtie de schites, remplis de veines de spath ou de quartz; toutes les montagnes depuis Gênes jusqu'à Ottagio, sont de ces mêmes pierres, & les villages y sont couverts d'une ardoise qui est d'un beau noir, & meilleure que celle que l'on emploie à Gênes. Tout ce canton semble donc être un pays schiteux: & par conséquent de l'ancienne formation: il y a cependant aussi de la pierre à chaux, & l'on exploite de beaux marbres; mais on observe quelquefois que le terrein des pierres calcaires se termine dans celui des schites.

Les rivieres qui sont auprès de Gênes, roulent des cailloux de schites, de granites, de porphires, & de marbres; ces matieres viennent de plus haut.

Sestri di Levante, deux lieues plus loin, est un petit endroit, jadis plus considérable, placé sur une péninsule, ou langue de terre, baigné par la mer

des deux côtés. A la partie qui est du côté de Gênes il y a un golfe très-vaste & où les vaisseaux sont en sûreté. Sestri est la résidence de l'évêque de Brugnato, petite ville qui est dans les terres. Les Génois y ont aussi des maisons de plaisance & le vallon en est agréable.

Le golfe de la *Spezia* ou *Specie* à 20 lieues à l'orient de Gênes est un port des plus beaux, des plus vastes & des plus sûrs que la nature ait formés, ou plutôt un assemblage de plusieurs ports, tous extrêmement sûrs & capables de contenir plusieurs armées navales.

A la partie occidentale du golfe est une petite ville assez jolie, appellée *Porto Venere* avec un port considérable & un château sur la hauteur. L'église qui est au pied du château est sur une belle esplanade, dont la vue domine sur tout le golfe & sur la mer. Vis-àvis est l'île *Palmaria* où l'on prétend qu'il y a des restes du monastere de *Santa Venere* qui a donné son nom à la ville.

Les environs de Porto Venere ont été décrits par M. Spallanzani dans le second volume de la société italienne.

On a construit des forts aux deux embouchures du golfe de la Spezia : vers celle qui est la plus vaste, il y en a un bâti sur un rocher absolument isolé, mais dont les fortifications s'unissent à un château placé en terre ferme.

Il y a aussi un lazaret très-vaste, composé de deux grands bâtimens, l'un pour les marchandises, l'autre pour les hommes qui doivent faire la quarantaine.

La petite ville de la Spezia est bâtie au fond du golfe ; elle est peuplée & commerçante, le territoire en est fertile, les Génois y ont de belles maisons. Le fort Ste Marie bâti sur la côte sert à la défendre contre les corsaires.

Lerici est un gros bourg qui est sur le même golfe de la Spezia avec un port large & profond. C'est-là qu'on s'embarque ordinairement pour aller à Gênes, quand on vient de la Toscane.

On lit dans l'ouvrage de Salmon (a), & dans plusieurs autres livres, qu'au milieu du golfe de la Spezia, il y a une source d'eau douce (*Mém. de*

(a) *Storia moderna o sia stata presente di tutti i populi*, &c. On accuse cet auteur de beaucoup d'inexactitudes.

l'Acad. 1757). D'autres ont dit que c'étoit une fable; des personnes qui avoient visité l'endroit, rapportoient, il est vrai, que la mer y étoit toujours agitée, y bouillonnoit sensiblement, ce qui pouvoit venir de quelque éruption d'eau souterraine; mais les uns disoient, que l'eau puisée à différentes profondeurs se trouvoit salée; les autres assuroient qu'elle l'étoit moins que partout ailleurs; enfin cette fontaine singuliere a été visitée & décrite par M. Spallanzani, dans le second volume de la société italienne; elle est à un mille de la Spezia, & à 65 pieds de la terre, elle souleve de quelques pouces le niveau de la mer, & y forme une convexité de 20 pieds de diametre, où les bâteaux ne sauroient rester; l'eau en est toujours trouble, lors même que celle de la mer est la plus claire. L'eau de la surface est moins salée que celle de la mer, & à la profondeur de 38 $\frac{1}{2}$ pieds, où la source sort de terre elle est douce, plus froide que celle de la mer, & fort trouble.

Il y a d'autres exemples de pareilles singularités, de même que des eaux chaudes au milieu d'une eau froide. A

Pusteny, près Tirnaw, en Hongrie, on dit qu'il y a au milieu du fleuve Wag une source si chaude, que le thermometre de Réaumur y monte à 52 degrés; & cette chaleur se renouvelle & se conserve, sans se communiquer au reste du fleuve.

SARZANA est une ville située dans l'intérieur des terres, à 23 lieues de Gênes, à l'extrêmité orientale de l'état de cette république, qui a pour limite le fleuve Magra. Sarzana est fortifiée, & défendue par un château qui est sur la coline, appellée Sarzanella. La ville de Sarzana fut la patrie de Nicolas V & de Sixte IV; Innocent III y transféra en 1204, le siége de l'évêque de Lune, ou Luni, ancienne ville ruinée par les Normands, & l'évêque prend le titre d'évêque de Luni & de Sarzana. Le territoire de cette ancienne ville, s'appelle encore *Lunigiana*; la plus grande partie du côté du levant, dépend du duché de Massa, & la partie occidentale dans laquelle est Sarzana, appartient à la république de Gênes, à qui elle fut cédée par Côme I, grand duc de Toscane, en échange de Livourne.

L'église principale de Sarzana est assez bien bâtie, & ornée de statues de marbre ; il y a aussi quelques bonnes peintures, telles que le tableau de la chapelle Casoni, qui est de *Solimene*, & celui de S. Joseph, du Spagnoletto de Bologne. Le peintre qu'on appelle *Sarzana*, du nom de sa patrie, y a laissé beaucoup de ses ouvrages, qu'on voit dans diverses églises de cette ville.

Carrare. CARRARA est une petite ville ou un bourg de 3500 habitans (a), qui est à une lieue de la mer, dans le duché de Massa, à 25 lieues de Modene, de Gênes & de Florence, & à 3 lieues de Sarzana ; ce lieu n'est remarquable que par les carrieres de marbre qui l'environnent, & par le grand commerce qu'on en fait. On compte à Carrare & dans les environs, 1200 personnes employées à tirer le marbre, le transporter, le dégrossir, le scier, le polir, ou le sculpter.

Ces fameuses carrieres étoient connues des anciens : on voit encore celles

(a) M. Roland dit que c'est un bourg de 1500 habitans, mais en comptant quatre villages qui sont autour de Carrare, on estime qu'il y a 800 familles, & à peu près 3500 habitans.

qu'ils avoient ouvertes, & d'où l'on tira le marbre du Panthéon.

Targioni, dans ses voyages en Toscane, que j'ai cités Tom. II, p. 389, en a traité quant à la partie historique, & M. Spallanzani, dans le second volume de la société italienne, pour la partie de l'histoire naturelle; il a passé 15 jours à examiner la structure de ces montagnes, & les différentes matieres qui les composent; il s'est assuré que les carrieres abandonnées depuis le temps des anciens Romains n'ont point été régénérées; il s'est formé seulement dans quelques endroits une croute de stallactite. Il n'y a point trouvé de corps marins, mais des pyrites ferrugineuses de 3 lignes de diametre, & du crystal de roche, eu petits grains, qui cependant se trouve rarement sur une base calcaire; on m'a dit en avoir vu de travaillés, & qui avoient beaucoup d'éclat.

La plus grande partie de ces montagnes sur une longueur de deux lieues, est de marbre, depuis la base jusqu'au sommet; & elles ont jusqu'à 400 toises de hauteur; le marbre se tire d'en-haut, ou du moins à 150 toises de

hauteur, mais peu à peu les fouilles parviendront au bas de la montagne. La plus belle carriere est effondrée : c'est celle d'où l'on avoit tiré les statues de sainte Françoise, les tombeaux d'Alexandre VII & d'Urbain VIII à Rome, & une figure qui est à S. Jean de Latran.

La carriere de Polvaccio est la meilleure de toutes; celle du Betoglio donne un marbre très-blanc, mais qui a moins de consistance. Les trois gorges principales où l'on tire le marbre, sont à un quart de lieue l'une de l'autre.

On trouve souvent une bande verticale de blanc veiné, à côté du beau blanc; le bardillo, bleu turquin, se trouve dans le bas, près du blanc veiné.

Quelquefois on suit horizontalement une veine de beau marbre fort avant sous la montagne; il y a deux carrieres de cette espece; mais par ce moyen l'on n'a que des blocs assez petits.

Il y a des couches horizontales, & des couches qui sont inclinées comme la montagne; elles sont séparées par un *poil*, ou fente imperceptible, qui fixe la largeur des blocs; quant à la longueur on la détermine par les con-

venances; on creuse une tranchée d'une fente à l'autre dans la largeur du bloc, & à la profondeur qu'on veut lui donner; quand on a creusé aux deux extrêmités & au-dessous, on y enfonce des coins de fer de chaque côté, on frappe sur ces coins; la piece se détache, & presque toujours assez droit; les ouvriers se servent de ces coins avec beaucoup d'adresse, & parviennent à diviser le marbre comme il leur plait. Quelquefois cependant on est obligé de faire jouer la mine, quand on a perdu le joint des couches : lorsque les fibres sont courbes, disent les ouvriers, le marbre se leve toujours mal.

En général on n'a pas besoin de creuser la montagne, & l'on travaille à l'air, ce qui est plus commode; mais lorsqu'on pénétre dans l'intérieur de la montagne, & qu'on y a formé une voûte, si elle est bonne à exploiter, on n'a pas beaucoup de peine à tirer le marbre, en faisant entrer les coins dans les fentes qui séparent les couches; communément on travaille sur un sol qu'on pratique exprès, mais quelquefois les ouvriers sont obligés de se suspendre à des cordes.

Souvent on eſt obligé de laiſſer tomber les blocs au pied de la montagne, & la plupart ſe caſſent par cette chûte.

Lorſque les pieces ſont petites ou d'une moyenne grandeur, on les place ſur des chariots fort bas, à quatre roues pleines, auxquels on attele ſix à ſept paires de bœufs, & quelquefois même juſqu'à 25 paires, pour les conduire à la marine, c'eſt-à-dire, au rivage. Mais lorſque le bloc eſt de plus de 300 pans, ou 185 quintaux (& il y en a de 1000), on emploie une autre méthode : on fait des trous de trois pouces en carré, & de cinq pouces de profondeur, aux extrêmités du bloc, on y fait entrer des clefs que l'on force avec des coins; on y attache des cables, on plante de gros pieux dans la montagne, & avec des cabeſtans, on deſcend les pieces au poge, c'eſt-à-dire, au bas de la montagne. On les met ſur des traverſes ou poutrelles de bois, ſavonnées, ſur leſquelles on fait gliſſer la liſſe qui porte le marbre, au moyen des bœufs qui le tirent, & des barres de fer qui le pouſſent. Au bout de ces poutrelles, on en ajoute d'autres, & ainſi ſucceſſivement, juſqu'au rivage, éloigné d'une lieue,

mais dont le chemin eſt très-beau.

On a voulu creuſer un port, mais les atterriſſemens de la mer s'y oppoſent ; on eſt obligé d'employer des eſpeces de chaloupes, qui viennent ſur le rivage : on ſouleve le marbre avec des mouffles, pour le deſcendre dans la chaloupe, placée ſur des pieces de bois bien graiſſées, & qu'on fait avancer à terre avec des moulinets ; ſi la chaloupe eſt trop haute, on éleve le chemin à la hauteur de ſon bord, avec du ſable & des pierres. On y place les pieces de bois, & avec des cabeſtans placés dans la chaloupe, on fait gliſſer & monter le marbre juſques dans ce bâtiment, qu'on remet à flot, en le lançant pour aller au grand navire, deſtiné à le tranſporter à Livourne, ſi c'eſt pour l'Angleterre, à Marſeille, ſi c'eſt pour la France, &c.

On extrait quelquefois des blocs de 9 pieds, ſur 6 & 4, ou de 40 milliers ; on prétend même qu'on en a eu de 100 milliers, ſur-tout en *chiaro ordinario*, marbre qui tire ſur le bleuâtre, mais qui devient blanc à l'air ; il ſuffit pour les figures deſtinées à des jardins, & ne coûte que la moitié du

beau marbre blanc ; celui-ci eſt ſujet à jaunir, & les grands blocs ſans aucune veine ſont très-rares.

On perd toujours trois fois plus de marbre qu'on n'en vend, ſoit en faiſant les foſſés ou tranchées pour enlever le marbre, ſoit en écarriſſant les blocs, & en ôtant le mauvais marbre qui ſe trouve à côté du beau ; auſſi l'on bâtit des maiſons en marbre dans le pays, & l'on en voit par-tout.

Le travail de ces carrieres eſt pénible, & même dangereux ; les ouvriers ſont hardis ; ils gagnent juſqu'à 40 ou 50 ſous par jour ; ils ne travaillent que juſqu'à deux heures (a).

Le beau marbre blanc ſtatuaire de premiere qualité, coûte ſur les lieux trois livres de France le *pan*, ou le palme cube Romain, qui peſe à peu près 62 livres, car le pied cube peſe 190 livres (b) ; ainſi il revient à 9 liv. le pied cube de France. Les blocs très-petits ne coûtent que 5 liv., les plus gros en coûtent 12.

(a) M. Roland dit qu'ils ne gagnent que 25 ſous.

(b) Cependant on prend ordinairement le pan pour un quintal, quoiqu'il ne doive peſer que 84 livres romaines.

On peut avoir pour 200 liv., le bloc néceſſaire pour une figure en pied de grandeur naturelle. On paie une livre le pan du blanc veiné, trois livres le portor ou noir veiné de jaune, cinq livres le marbre de Saraveſe ou breche violette, ſix livres la breche de Furno, qui eſt un marbre violet, rouge, blanc & jaune. Le marbre qui coûte ſix livres ſur les lieux, revient à 60 quand il eſt rendu à Paris ; il y vient par Rouen, & il faut au moins trois mois pour le trajet.

Il part chaque année environ cent navires chargés de marbres, portant chacun 50 tonneaux ou mille quintaux, de marbre, tant brut que travaillé.

On paye un droit de deux ſous par pan de marbre brut, & deux livres par paire de bœufs, qui tranſportent les ouvrages travaillés ; ce droit rapporte au duc de Modene 60 mille livres de Gênes, ou près de 50 mille livres de France.

Les principaux habitans de Carrare, nobles ou bourgeois, poſſédent en propriété les carrieres ou caves, & les font exploiter ; ils commercent avec toutes les nations d'Europe, & même avec

l'Asie & l'Afrique ; les seigneurs du pays font travailler près de mille paysans dans les trois vallées, sur une étendue de quatre à cinq lieues. Tout le monde y est marchand, chacun a le droit d'avoir une carriere ; les communautés concédent à bon marché, les montagnes qui leur appartiennent. MM. Magnani, Ursulini, comtes del Medico, sont ceux qui fournissent le plus ; les Ursulini font des crédits de 40 à 50 mille livres ; ils fournissent les bâtimens du roi, dans les magasins duquel on est obligé d'acheter le marbre, à moins qu'on n'ait une permission du directeur général des bâtimens.

La grande difficulté du choix, ainsi que celle du transport, a fait que bien des sculpteurs ont été séjourner & ébaucher leurs ouvrages à Carrare. M. Slotdz y passa plus d'un an, M. Guyard y fut pendant quatre mois pour son Gladiateur, qui est chez M. Boutin ; M. Lucas, habile sculpteur de Toulouse, en 1774, pour le bas-relief du canal de Toulouse (*Canaux de navigation*, art. 149).

Il y a beaucoup de sculpteurs dans le pays ; la communauté a fait bâtir une maison

maiſon pour l'inſtruction des jeunes gens ; on y fait beaucoup de copies des antiques, ſur-tout des Vénus ; on peut avoir une figure de cinq pieds pour 250 livres, des buſtes pour 100 livres. M. Jori y a fait faire quatre vaſes de 7 ½ pieds, y compris le piédeſtal, pour 420 livres chacun. Auſſi dans les égliſes, dans les maiſons, par-tout on trouve des ſtatues de marbre, mais le travail n'en eſt pas précieux.

Les habitans ſont fort hoſpitaliers, & accueillent les étrangers.

Les environs de Carrare ſont cultivés, on y ſeme du froment, même ſur des terraſſes qui ſont les unes au-deſſu des autres, juſqu'au ſommet des montagnes.

On y voit beaucoup d'oliviers & de châtaigniers. Il ſort du milieu de la vallée une belle ſource, où l'on pêche de bonnes truites ; les orangers & les citroniers parfument l'air qu'on y reſpire.

Il y a tout près de Carrare une grotte immenſe, très-curieuſe pour un naturaliſte, & que M. Spallanzani a décrite dans le ſecond volume de la ſociété italienne.

Le village de Toran, une demi-lieue au-dessus de Carrare, a produit un sculpteur distingué, éleve du Bernin, & qui fit avec lui la fameuse statue de Daphné.

La vallée de *Serraveze*, à 4 lieues de Carrare, du côté de l'orient, & qui dépend de la Toscane, produit aussi du marbre blanc; & les statues des Médicis à Florence, faites par Michel-Ange, en furent tirées, parce que le grand duc vouloit se passer du prince de Carrare. Mais ces carrieres sont difficiles à exploiter. On y trouve aussi de la brêche violette, c'est delà que viennent les colonnes du baldaquin des grands Augustins, qui étoient autrefois sur la place des Victoires pour soutenir des fanaux.

On vend à Carrare du marbre jaune de Siene & d'Espagne, dont on fait des cheminées, des tables, des vases, &c. M. Roland, T. VI, p. 250.

Sur la route de Carrare à Lucques, à Pietra Santa, il y a des mines de fer; on traverse des montagnes désertes, d'où l'on descend dans une riche plaine où est la ville de Lucques, dont nous avons donné la description, Tom. III, pag. 234.

LA PARTIE OCCIDENTALE des côtes de Gênes conduit à Nice, & delà à Antibe; la diſtance eſt d'environ 38 lieues; voici les principaux endroits de la route, que l'on peut faire en trois jours.

Seſtri di Ponente	2	lieues de Gênes.
à Savone	8	
à Final	4	
à Albinga	3	
à San Remo	10	
à Vintimiglia	2	
à Monaco	3	
à Nice	2	
à Antibe	4	

On trouve à ſix milles de Gênes, du côté de S. Pierre d'Arena, un ſable noir magnétique, que l'on ramaſſe ſur le bord de la mer, après les tempêtes: M. Butterfield en a parlé dans les Tranſactions Philoſophiques (N° 244), & il a répété ſur ce ſable les expériences que le docteur Moulen avoit faites ſur le ſable de Virginie & des Indes (Philoſ. tranſ. N° 197). Il y a auſſi à Livourne une eſpece de ſable qui eſt naturellement très-magnétique & très-attractif (Philoſ. tranſ. N. 422, année 1734). Ce ſable ferrugineux produit quelquefois des effets

remarquables ; j'ai ſcu en Angleterre que l'amiral Hawe s'en étoit apperçu par le dérangement de ſes bouſſoles, & avoit été obligé de deſcendre à terre pour en examiner la cauſe, & les Anglois ſe propoſent même de l'exploiter en Amérique où il y en a.

Les trois premieres lieues de la route de Nice, ſe font par un chemin auſſi uni qu'une allée de jardin, bordé de maiſons de campagnes qui ſont de la plus grande ſomptuoſité ; le reſte de la route ſe fait par la corniche, c'eſt-à-dire, preſque toujours par un chemin raboteux haut & bas, taillé ſur le flanc de la montagne, où il n'y a ſouvent que ce qu'il faut à un mulet chargé, quelquefois 18 pouces ſeulement de largeur ; on n'y va qu'au pas.

Il y a une poſte ſervie par des mules cramponées, pour les courriers de France à Rome, & d'Eſpagne à Naples, qui ſont obligés ſouvent de prendre cette route.

Ce chemin de la corniche eſt ſurtout pratiqué par ceux qui vont de Nice à Gênes, lorſque les vents ſont contraires pour aller par mer, ce qui eſt très-ordinaire, parce que le vent d'eſt regne

au moins deux jours ſur trois dans ces parages.

J'ai oui faire à quelques voyageurs, une peinture effrayante de ces chemins: les ſommets des rochers, ſur leſquels on paſſe en deſcendant & montant alternativement des uns aux autres, font quelquefois ſaillie ſur les ondes effrayantes, qui ſe briſent au bas avec un mugiſſement épouvantable. On conçoit à peine comment les mulets s'en tirent en plein jour, & par le temps le plus beau; la difficulté augmente dans l'obſcurité de la nuit, (car les courriers ne s'arrêtent point) ou bien lorſque le roc, qui eſt gliſſant par lui-même, vient à être couvert de verglas, ou échauffé par un ſoleil brûlant, alternative preſque continuelle. Le paſſage du Mont Cenis eſt beaucoup plus commode; mais les Génois ne veulent pas rendre faciles les abords de leur pays. Au reſte les difficultés de la corniche n'empêcherent pas l'armée de D. Philipe d'y paſſer; & j'ai vu même des voyageurs, qui n'y avoient rien trouvé d'effrayant.

Au milieu de ces rochers, le voyageur fatigué ne trouve que de mauvais pain, du vin déteſtable, & des œufs

pour toute nourriture ; mais la curiosité peut y attirer les amateurs de Sites, de paysages & de vues maritimes. Rien n'égale en effet le charme pittoresque de ces montagnes, qui sont une branche des Alpes maritimes ; elles sont séparées par des golfes, & dans chaque enfoncement, on voit toujours ou un bourg ou un village ; d'un côté la mer offre un abyme, de l'autre, un roc se penche en demi-voûte, ou semble se perdre dans les cieux. Le nud de plusieurs de ces rocs, tranche d'une maniere pittoresque sur l'ombre noire que présentent d'épaisses forêts de pins conservées avec le plus grand soin dans tout l'état de Gênes. Les accidens de lumiere que la disposition des nuées produit sur la mer, enfin les vaisseaux qui la couvrent ; tout cela fait un spectacle admirable.

La difficulté commence au-dessus de Voltri, qui est à 3 lieues de Gênes, & les voitures ne peuvent aller au-delà.

De Voltri à Rizzano il y a une lieue & demie d'un chemin escarpé. Ce village est environné de belles prairies en montagnes.

De Rizzano à Vareggino il y a 4 lieues de mauvais chemin.

De Vareggino à Savone, même distance, chemin étroit & escarpé.

SAVONA est une ville de six mille ames, située à six lieues à l'occident de Gênes. On croit qu'elle tire son origine des Gaulois Boiens, ou des Gaulois Senonois; il en est parlé dans Tite-Live sous le nom de *Savonæ*, dans Strabon sous le nom de *Sabata*, dans Pline sous le nom de *Sabatium*; du moins Persi dans un discours imprimé en 1602, prouve que c'est la même ville; la voie émilienne arrivoit jusques-là, suivant Faustus dans ses antiquités de Rome. Il paroît par une épître de Ciceron que Marc-Antoine s'y refugia, après la bataille de Modene. L'empereur Pertinax étoit né dans cette ville & il acheta des terres aux environs.

Savone fut prise plusieurs fois par les Vandales, les Goths, les Bourguignons. Elle soutint un siége contre Alboin. Mais vers l'an 639 elle fut prise & presque détruite par Rothaire, de même que d'autres villes de la Ligurie. Elle se releva néanmoins, & elle fut gouvernée par des marquis, dont l'autorité

étoit restreinre par celle des consuls & des bourgeois. L'on voit que dès l'an 1059, les habitans faisoient prêter serment à leur marquis pour l'observation des statuts de la ville.

L'an 1176 Savone entra dans la fameuse ligue de Lombardie, en faveur de l'empereur Frédéric. En 1192 le peuple reprit en entier le gouvernement; il acquit successivement plusieurs châteaux ou villages voisins, & l'on conserve encore à Savone plusieurs des monnoies que cette ville faisoit frapper. Mais elle fut bientôt désolée par les divisions des Guelfes & des Gibelins, des Mascherati & des Ribelli, des Adorna & des Fregosa qui désolerent également la ville de Gênes. Savone étoit d'autant plus exposée qu'elle avoit un port commode, & qu'elle donnoit l'entrée du Piémont & du Mont-Ferrat. Elle fut souvent le siége principal tantôt des Gibelins, tantôt des Guelfes, servant de refuge à ceux qui avoient du dessous à Gênes; mais elle porte encore dans ses armes l'aigle des Gibelins. En 1317 il sortit du port de Savone 60 galeres pour le parti de ceux ci. Cette ville étoit alors maitresse de la mer.

Le Podeſtà y tenoit une cour brillante; il avoit plus de cent perſonnes dans ſa maiſon, comme on le voit par le ſtatut de 1325.

Le port fut ruiné en 1525; enfin le 29 novembre 1528 la ville étant occupée par le parti des Fregoſes, elle fut obligée d'ouvrir ſes portes à l'armée de Gênes, & de ſe ſoumettre pour toujours à cette république.

C'eſt à Savone que ſe réunirent en 1507 Louis XII & Ferdinand le catholique, pour couronner le Roi de Navarre, & Louis XII y accorda le droit de naturalité en France à tous les habitans.

Charles-Quint y alla pluſieurs fois, & en 1543 il aſſiſta à la proceſſion de la Fête-Dieu, & y guida le dais, que l'on conſerve depuis cette époque. Ce fut la même année qu'on bâtit la citadelle.

L'exploſion de 1020 barils de poudre arrivée en 1648 dans une tour près de la porte de la ville, en détruiſit près de la moitié; les peſtes & les guerres l'ont réduite à peu de choſe.

La guerre de 1745 occaſionna la deſtruction du fauxbourg *del Molo*, où il y avoit plus de 1500 habitans.

La ville eſt petite, les rues étroites & tortueuſes, elle n'eſt pavée que de briques. Il y a des acqueducs qui regnent ſous les pavés.

On compte à Savone quatre paroiſſes, onze couvens de religieux, cinq de religieuſes, un mont de piété fondé en 1480 par le pape Sixte IV. C'eſt du temps de ce pontife & de Jules II qui étoit auſſi né à Savone, qu'elle eut le plus d'éclat, de conſidération & de richeſſes.

La cathédrale renferme dans une riche chapelle une image miraculeuſe de la vierge; on raconte qu'elle étoit peinte ſur une colonne de la vieille égliſe de S. François que l'on devoit démolir; & comme on étoit embarraſſé par le reſpect que l'on avoit pour cette image, elle ſe détacha d'elle-même & deſcendit à terre le 14 mars 1601; on prétend auſſi qu'elle ne fut point endommagée par l'explosion de 1648 qui fit cependant une ouverture à la coupole, briſa le piédeſtal qui ſupportoit l'image & même un tableau en bois qui la couvroit. Cette image a 4 pieds de haut ſur 2 de large. C'eſt un enduit aſſez mince, qui faiſoit partie de l'ancien bâtiment.

Cette ville eſt épiſcopale depuis l'an 600; le pape Jules II en avoit été évêque en 1499, il y a cinq de ſes évêques qui ſont au nombre des ſaints.

Le couvent de Ste Claire étoit un palais que Jules II fit faire ſur les deſſins de Sangallo.

Les familles les plus diſtinguées de Savone ſont celles des Corſi, Sanſoni, Paveſi, Gavotti, Multedi, Graſſi, Nazelli, Pichi. Pluſieurs familles illuſtres établies ailleurs, en ſont originaires, telles ſont celles des Spinola, Ferreri & Riari.

La ville de Savone a donné à l'égliſe deux papes, Sixte IV & Jules II, 15 cardinaux, 56 évêques, & 6 généraux d'ordre. Pluſieurs auteurs croient que le pape Grégoire VII étoit auſſi de Savone, mais d'autres diſent qu'il étoit de Saona en Toſcane.

C'étoit encore la patrie des ducs d'Urbin de la famille de Rovere, des princes Riari, ſeigneurs d'Imola, Forli & Faenza; des ducs de Sora, alliés des maiſons ſouveraines.

Savone a auſſi la prétention d'être la patrie de Chriſtophe Colomb; il y habitoit du moins, & il partit de Sa-

vone ponr la découverte du nouveau monde, mais l'on n'a jamais pu savoir précisément le lieu de sa naissance. On trouve dans les archives des notaires, que son pere Dominique Colombo, Génois, fils de Jean Colombo, de Quinto près de Gênes, exerçoit à Savone le métier d'ouvrier en laine, *lanie-* [illegible]; qu'il y avoït une maison & une [illegible] vers 1450; il est prouvé que c[illegible] en effet le pere de Cristophe: suivant un acte fait le 12 mars 1500 par le notaire Thomas de Moneglia, les enfans de Conrado de Cuneo assignerent le curateur à la succession vacante de Dominique Colombo pour payer un terrein qui lui avoit été vendu par Conrado, plusieurs années auparavant, & assignerent aussi les voisins des freres Christophe, Barthelemi & Jacques dit Diego, tous fils de Dominique & petits-fils de Jean, qui étoient absens, étant allés du côté de l'Espagne.

Savone est la patrie de Gabriel *Chiabrera*, poëte célebre en Italie.

On cite encore à Savone le P. Bufferius, cordelier conventuel qui se distinguoit à Paris vers 1340; il fut employé dans diverses négociations par

Clement V & Jean XXII ; il a laissé divers ouvrages.

Jérome Falletti qui vivoit à la cour de Hercule de Ferrare, & fut envoyé par lui en France, en Espagne & en Pologne.

Le P. Grassi, Jésuite, qui a écrit sur l'architecture & les mathématiques ; & plusieurs autres auteurs ou poëtes.

Le commerce de Savone a été florissant autrefois, & l'on croit que le nom de Savon vient de celui de la ville où il s'en faisoit le plus.

Le commerce actuel est celui des laines, des chanvres, du fer & des ancres qu'on y fabrique pour toute l'Italie. On y fait aussi beaucoup de fayance.

Il y a deux ports à Savone ; l'un étoit très-beau & très-sûr, il fut comblé par les Génois à qui il faisoit ombrage ; il n'en est resté qu'une petite darse, dont l'abord étoit même devenu impraticable par les atterrissemens & les sables ; en 1771 la république de Gênes fit venir le P. Boscovich pour examiner l'état des lieux, & fit une dépense de cent mille livres pour réparer ce port : en 1773 on y employoit une nouvelle machine à curer, faite par le P. Gerra,

elle produisoit un grand effet ; cependant elle a été abandonnée parce qu'on y a trouvé divers inconvéniens, & l'on n'a point encore exécuté les projets du P. Boscovich.

Ce qu'il y a de plus célebre dans le territoire de Savone est l'église de Notre-Dame de la miséricorde, dans la vallée de S. Bernard, à une lieue de la ville. Elle fut bâtie à l'occasion d'une apparition de la sainte Vierge le 18 mars 1536, racontée alors par Antoine Botta ; on a fait divers ouvrages à ce sujet & il y en a un encore de M. Jacques Picconi, imprimé il y a quelques années. Le bruit du miracle ayant attiré un grand concours de peuple, les offrandes suffirent pour bâtir une belle église & un grand hôpital, où l'on reçoit les orphelins, les vieillards, les incurables.

L'église est enrichie de marbres & de peintures ; la statue de la vierge est couverte de pierres précieuses, le trésor passe pour un des plus riches de l'Italie ; on le compare à celui de Lorette. En 1770 un riche habitant de Savone a fait à cette église une donation de 200 mille livres de Gênes ; toutes les murailles de l'église sont couvertes de ta-

bleaux qui représentent les graces que les ames dévotes reconnoissent avoir reçues. On a fait faire le long de la riviere dans le roc vif, un beau chemin qui coûte beaucoup d'entretien ; on y a bâti beaucoup de maisons pour les étrangers que la dévotion ou la curiosité attire vers cette église.

Il y a dans l'Europe & même dans l'Amérique espagnole plusieurs chapelles qui ont tiré leur nom de cette église & qui ont été consacrées à Notre-Dame de Miséricorde ; une entre autres à Paris aux petits Peres de la place des Victoires, pour laquelle on fit faire une statue à Gênes, en 1663 ; les dessins de la chapelle furent donnés par Perraut, & elle fut terminée en 1674.

A une demi-lieue de Savone, sur le bord de la mer, est le village d'Albisola où sont de superbes maisons de campagne ; on remarque sur-tout celles de *Durazzo* & de *Rovere*.

De Savone à Final il y a 4 ½ lieues de chemin. La premiere lieue se fait le long d'une belle avenue qui regne près de la mer, & d'une plaine charmante, cultivée comme un jardin. Le reste est un chemin montueux pratiqué

ſur le roc ; on a d'un côté des forêts & de l'autre des précipices dangereux.

Final eſt une jolie ville bien bâtie ; l'égliſe cathédrale eſt revêtue des plus beaux marbres.

De Final à *Albinga* 4 lieues ; le chemin eſt aſſez beau, ſauf le paſſage entre Final & Borzy où il y a un cap d'où il faut deſcendre comme d'une échelle, ayant un abîme à ſa gauche, & la droite ſerrée par un roc eſcarpé ; c'eſt un des deux paſſages les plus difficiles de cette route, mais on trouve enſuite une plaine le long de la mer.

Albinga eſt une ville épiſcopale, autrefois colonie romaine ; l'air y eſt mal ſain à cauſe des eaux ſtagnantes.

D'Albinga à *Alas* une lieue, chemin étroit & très-montueux, il y a un cap à paſſer. Alas eſt une petite ville aſſez marchande.

D'Alas à *Oneglia* 4 lieues du plus mauvais chemin. Cette ville appartient au Roi de Sardaigne ; le commerce des huiles y eſt conſidérable.

Le *port S. Maurice*, ville riche & marchande n'eſt qu'à une demi-lieue d'Oneglia ; on fait le chemin ſur le gravier.

Du port Maurice à S. Remo, trois lieues, dont un mille se fait sur le gravier ; le reste est très-montueux, le cap de S. Remo est sur-tout un passage étroit & difficile.

SAN REMO est une ville qui contient 12 mille habitans suivant les uns, 18 suivant les autres. Cette ville se gouvernoit elle-même lorsque l'an 1199 le Podestà, les consuls & la communauté firent une alliance avec ceux de Gênes. En 1361 les Génois voulurent avoir le droit de nommer le Podestà ; cependant il rendoit encore la justice sous la jurisdiction du parlement de San Remo qui seul avoit droit de législation & de police. Les habitans n'ont jamais supporté volontiers le joug des Génois ; les empereurs ont eu des prétentions sur cette ville, mais la France s'y est opposée.

Il y avoit sur la hauteur un petit fort, qui fut démoli en 1753 par ordre du général Pinelli, & l'on a bâti une forteresse sur le bord de la mer, près d'un ancien bastion qui servoit à la défense de la ville contre les corsaires ; mais pour cela on a détruit un mole qui étoit très-utile pour garantir les vaisseaux à l'ancre.

On compte à S. Remo seize églises, il y en a de très-ornées, & où les marbres sur-tout ne sont pas épargnés. La principale est l'église paroissiale & collégiale de S. Siro; elle est ancienne mais bien bâtie.

Il y a des couvens d'Augustins, de Recollets, de Capucins, de Missionnaires; les Jésuites y avoient aussi un collége.

L'Oratoire de l'Immaculée Conception est bâti en marbre. On y remarque quelques tableaux de bons maîtres. La voute du sanctuaire a été peinte par Merano qui a eu de la célébrité.

On remarque à la *Madona della costa* le grand autel, le sanctuaire, les peintures, & 7 statues de Maragliano, sculpteur Génois.

Dans l'église du collége il y a des tableaux, dont le meilleur est un saint Ignace du P. Pozzi, Jésuite.

Il y a deux couvens de religieuses; ils sont bien bâtis. Plusieurs filles de qualité de Gênes y font profession; il y a même une princesse de Monaco qui a été supérieure dans un de ces couvens.

La partie de la ville qui est sur le côteau est ancienne; les rues en sont

étroites, tortueuses & escarpées; mais dans la partie qui est en plaine les rues sont larges, droites, ornées de belles maisons, dont plusieurs sont des palais qui figureroient à Gênes : ceux du gouverneur & de M. Borea sont les plus remarquables.

On fait à S. Remo un commerce considérable d'huiles & d'oranges; les habitans sont de bons marins; il y a une soixantaine de barques qui leur appartiennent, & qui vont en France, en Espagne, & jusques aux échelles du levant, mais presque toujours sous pavillon françois. Il n'y a pas de port, mais seulement un mole où l'on décharge les marchandises.

La ville est gouvernée par un noble Génois qui change tous les deux ans.

Cette ville a été la patrie de Papien, jurisconsulte fameux.

Le P. Saccheri a été célebre dans le pays; c'étoit un mathématicien habile, & en même temps théologien & prédicateur.

On raconte de sa mémoire des choses prodigieuses: il lui suffisoit, dit-on, d'avoir lu un livre une seule fois pour le réciter par cœur tout entier. Il jouoit

aux échecs sans voir le jeu ; un jour la partie étant avancée, il ordonna une marche qu'on lui dit ne pouvoir s'exécuter par la disposition des pieces : il rappella depuis le commencement du jeu toute la suite des coups, & il prouva que sa marche étoit bien ordonnée. Malgré les talens mathématiques qu'on lui attribue, il n'a pas laissé d'ouvrages importans : on ne connoît de lui qu'une néostatique & quelques opuscules de géométrie.

La ville de S. Remo a fourni encore de nos jours des professeurs célebres ; le P. Cavato à Ferrare, le P. Elena à Bologne, & le P. Gaudio des écoles pies, professeur de mathématique au collége de la Sapience à Rome, dont les œuvres mathématiques ont été imprimées en 4 volumes.

Le climat de cette ville est délicieux ; elle est exposée au midi & défendue du vent du nord par l'Apennin ; les jardins en sont charmans, le territoire très-agréable & très-fertile, sur-tout en oranges & en citrons ; la plaine & les côteaux en sont remplis ; on y voit des fleurs & des fruits toute l'année ; au printemps l'odeur s'en fait sentir à une

lieue en mer. On fait d'excellent vin muſcat, ſur-tout à Poggio, l'un des trois villages du diſtrict.

San Romolo, à deux lieues de la ville, eſt une égliſe remarquable, bâtie à l'endroit où mourut S. Romulus, évêque, qui a donné ſon nom à cette ville dont il eſt le patron; on en conſerve les reliques avec vénération dans cette égliſe de ſaint Romolo, qui eſt deſſervie par un clergé nombreux.

Le village de *Perinaldo* qui eſt à 2 lieues de S. Remo, eſt célebre par la naiſſance du célebre Dominique Caſſini. M. Maraldi, habile aſtronome, ſon parent, y eſt retiré.

De S. Remo à *Vintimiglia*, 4 lieues, dont la derniere ſe fait ſur un chemin uni & aſſez beau; c'eſt une ville épiſcopale.

De Vintimiglia à *Menton* 2 lieues; c'eſt une ſuite de précipices; il y a ſur-tout un paſſage dangereux ſur la riviere & un autre ſous le fort de la Tourette bâti ſur le ſommet d'un rocher, appellé Bauſiruſſi, & où les Génois tiennent un petit détachement. Ce paſſage eſt le plus effrayant de la route; la mer ſe précipite avec bruit entre deux rochers, ſur

lequel on a fait un pont d'environ 15 à 18 pieds, sans aucun parapet, avec deux poutres & quelques planches; il est rare qu'on ose le passer à cheval.

A quelque distance delà on quitte l'état de Gênes pour entrer dans la principauté de *Monaco*, qui a environ 2 lieues de longueur, sur trois quarts de lieue de large, & qui contient 7000 habitans. Elle fut érigée en souveraineté par l'empereur, vers le milieu du 10e siecle, en faveur de Grimoald; elle est depuis 1641 sous la protection de la France qui y tient des troupes. Louise de Grimaldi, heritiere de Monaco, ayant épousé un Matignon, son fils Honoré-Camille-Léonor lui a succédé en 1751. Il en retire environ cent mille francs. Il fait battre monnoie, mais seulement des pieces de trois sous.

La ville de MONACO ne contient que 1300 habitans, & n'est pas tout-à-fait sur le chemin que je décris. Cette ville est ancienne: Ammien Marcellin (L. XV) en parlant du passage d'Hercule, près des Alpes maritimes, dit que pour éterniser sa mémoire, ce héros fonda la ville de Monaco. Elle est fortifiée, placée sur un rocher que la

mer environne, & qui commande le village de la Turbie: il y a aussi un petit port.

M. Spallanzani, dans le second volume de la société italienne, observe que les montagnes depuis Final jusqu'à Monaco sont toutes fermées de coquillages; Final & les villages circonvoisins sont bâtis d'une pierre qui n'est presqu'autre chose qu'un amas de petits petoncles dont l'espece est inconnue dans la mer. Ce phénomene singulier n'a point lieu sur la riviere du levant ou la côte orientale de Gênes.

La principauté de Monaco produit beaucoup d'olives, de citrons & d'oranges; les droits que le prince en retire font une grande partie de son revenu; il en perçoit aussi sur la manufacture de tabac & sur les navires qui passent dans les eaux de sa principauté, à l'exception des François & des Anglois.

Monaco, Menton & Roquebrune sont les seuls endroits remarquables de la principauté. Menton est une ville de 4000 ames avec un petit port, où il se fait un commerce assez considérable. Roquebrune contient 400 habitans. Carnolci, maison de campagne du prince,

au cordeau, les maisons en sont bien bâties. Elle s'étend le long de la mer, où l'on a fait un beau rempart, & une superbe terrasse, d'où l'on découvre, par un temps clair, les montagnes de Corse. Au pied de cette terrasse, est une promenade couverte, & près de-là une place spacieuse; cette partie n'est pas sur notre plan. La ville vieille n'a qu'un quart de lieue dans l'enceinte des remparts. Les rues sont tortueuses, étroites, inégales, extrêmement sombres, & fort sales; cette partie ancienne forme un amphithéâtre sur la pente occidentale du rocher, dont le château occupoit le sommet.

Le port étoit séparé autrefois de la ville par le même rocher, qui le resserre d'un côté, tandis qu'il est borné de l'autre par une montagne de pierres calcaires : il y a dix-sept pieds de profondeur d'eau, ce qui suffit pour les bâtimens de 300 tonneaux. On a distribué avec intelligence vers le port, les eaux d'une fontaine très-abondante & très-bonne, avantage qui est sur-tout apprécié par les marins.

C'est à Nice, que se fait l'embarquement des denrées qui s'exportent des états

du roi de Sardaigne ; ce port eſt auſſi l'entrepôt de toutes les marchandiſes d'importation. On y compte environ ſoixante navires de différentes grandeurs. Les pavillons François & Napolitains, ſont ceux qu'on y remarque le plus ordinairement. Celui de Savoie ou de Sardaigne n'y flotte encore que ſur de très-petites barques.

L'édit de 1749, qui a établi les franchiſes du port, a contribué beaucoup à augmenter la population de Nice ; il eſt rare qu'une ville qui n'a pas un quart de lieue de tour contienne 18 mille habitans.

L'égliſe principale, qui porte le nom de ſainte Reparata, eſt l'édifice le plus remarquable de la ville vieille; cette égliſe eſt très-obſcure.

Le principal fauxbourg eſt celui de S. Jean-Baptiſte. Celui de la Poudriere eſt moderne, ainſi que le fauxbourg appellé la croix de marbre, qui en eſt un prolongement très-étendu, le long de la mer ; je n'ai pu joindre à mon plan le quartier de la Poudriere & de la croix de marbre, parce que cette partie n'a pas encore été levée ; on y va par la rue de la Poudriere n° 32. C'eſt là principale-

ment que logent les étrangers qui sont attirés par la beauté du climat, & passent l'hyer à Nice. Leur affluence a engagé les habitans à construire & meubler un grand nombre de maisons destinées uniquement aux étrangers. Elles sont presque toutes isolées, entre cour & jardin, ayant vue sur la mer d'un côté, & de l'autre sur une campagne enchantée, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un jardin ; on loue ces appartemens pour la *saison*, c'est-à-dire, du mois d'octobre au mois de mai ; on peut avoir une chambre garnie à un louis, & il y a des appartemens depuis quinze louis jusqu'à cent, & même cent cinquante. Les propriétaires fournissent le linge & même l'argenterie, mais en petite quantité, & d'une valeur ordinairement très-médiocre.

La température à Nice est telle qu'on auroit peine à en trouver une aussi douce, même en Italie. Le climat de Naples n'est pas plus doux en hiver, il est plus brûlant en été; le thermometre n'y descendit pas à plus de trois degrés dans l'hiver de 1781, où lorsqu'il étoit à Paris à plus de dix degrés de froid. Le mois de mai est rarement aussi

beau en France, que le mois de février l'eſt à Nice; & c'eſt au mois de février que la température y eſt moins douce, & le temps plus inconſtant.

L'été eſt fort chaud ſans doute; car la température moyenne eſt de vingt-deux degrés, mais le thermometre ne paſſe preſque jamais vingt-quatre, & cette chaleur eſt agréablement temperée par une briſe de mer, qui tous les jours s'éleve à dix heures du matin, & ſouffle juſqu'au coucher du ſoleil, moment où commence la briſe de terre, qui eſt également rafraîchiſſante.

On vit long-temps dans ce pays. La pleureſie eſt preſque la ſeule maladie qui ſoit commune.

La campagne ou le territoire de Nice, répond parfaitement à ce qu'un ciel ſi beau ſemble promettre; c'eſt une plaine coupée par des coteaux, derriere leſquels s'élevent trois rangs de montagnes graduées dans leur hauteur, dont le dernier rang ſe confond avec les Alpes. C'eſt à ce triple rempart qu'on doit l'avantage d'une ſi douce température. C'eſt cet abri naturel qui met tant de différence entre la température de Nice, & celle des lieux voiſins qui n'ont pas la même

expoſition : auſſi cette campagne eſt très-peuplée. On compte 15 mille habitans dans la banlieue qui a environ une lieue carrée.

Les côteaux ſont couverts de *baſtides*, ou petites maiſons peintes de différentes couleurs, qui tranchent fort agréablement au travers du feuillage terne des oliviers. Les terres ſont plantées en vignes, ſoutenues d'eſpace en eſpace par des figuiers, des amandiers, des pêchers, entre leſquels on lie des cannes ou roſeaux, très-commodes pour cet uſage.

Dans l'intervalle on ſeme alternativement du blé & des féves qui entretiennent une verdure très agréable, & donnent l'idée d'un printemps continuel. Les oliviers, les orangers, les citroniers, les cedras, les aloës, les caroubiers, les lauriers, les mirthes, les grenadiers contraſtent agréablement avec les Alpes, qui ſe découvrent à deux ou trois lieues delà, & qui ſont ſouvent chargées de neiges.

La culture ſe fait toute à bras d'hommes avec un ſeul outil, dont la forme eſt celle d'une pioche fort large & preſque carrée.

La ſociété eſt très brillante à Nice

pendant le séjour des étrangers : mais presque tous s'en vont dans leur patrie au temps où les hyrondelles y retournent. Les plaisirs en carnaval sont à Nice, presque aussi animés que dans les grandes villes de France. Ordinairement il y a un opéra italien, dans une salle jolie. On y donne toutes les semaines bal & concert alternativement. Les assemblées sont alors très nombreuses, & on y joue gros jeu.

Les denrées y sont abondantes & bonnes : l'huile qu'on y recueille est comparable à celle d'Aix & coûte moins cher ; le vin peut le disputer aux meilleurs vins de la côte du Rhône, & porte moins à la tête. Les fruits à noyaux y sont délicieux & en abondance ; il y croît peu de fruits à pépins, mais il en vient en quantité de la Provence septentrionale.

Une très-grande partie de l'huile, & presque tout le vin, se transporte en Angleterre où il se paie fort cher, & passe pour du vin de Bourgogne.

La soie se transporte aussi en Angleterre. On exporte encore des suifs, des savons, des oranges, des citrons, des essences, & des fleurs, comme œillets,

giroflées, anémones, renoncules; on en envoie par la poste à Paris, & même à Londres pendant l'hiver; elles arrivent très-fraîches dans de la mousse.

La ville est administrée par trois consuls choisis dans les trois ordres de citoyens, & par un conseil. La police appartient au commandant, qui a une garnison de deux mille hommes à ses ordres.

On ne paye dans la ville, ni dans le territoire aucune imposition réelle ni personnelle si ce n'est un abonnement fixe, dont on perçoit le montant sur les comestibles; pour cet effet, la vente des denrées est partie en ferme, partie en régie; cela gêne souvent les consommateurs, & diminue la facilité de se pourvoir. Mais les vivres n'y sont pas plus chers que dans les provinces de France, comme on le verra ci-après.

On est libre d'habiter à Nice sans être catholique. L'édit de 1749, qui a établi les franchises du port, accorde la liberté de penser, mais il n'est pas permis d'agir, ou de parler contre la religion du pays. Par cette édit on a même laissé subsister l'office d'inquisiteur dont l'évêque de Nice est revêtu; mais en lui

liant les mains, de ſorte qu'il eſt ſans exemple, que perſonne ait été recherché pour cauſe de religion.

La juſtice ordinaire eſt adminiſtrée par un préfet dont l'autorité répond à celle de nos bailliages. Les appels de ſes ſentences ſe portent à un ſénat établi à Nice. Le conſulat, tribunal formé d'une commiſſion du ſénat, juge en dernier reſſort toutes les affaires de commerce, & lorſque le conſeil d'état du roi de Sardaigne, accorde la réviſion du procès jugé par les tribunaux, ce ſont toujours les mêmes juges du conſulat ou du ſénat qui décident.

La langue du pays eſt un provençal corrompu, & l'on parle françois dans tous les cercles. Le peuple entend & répond même aſſez généralement à ce qu'on lui dit en françois. Les ordonnances du roi ſe publient en italien.

Il ne reſte aucun monument antique à Nice. Mais à Cimier, *Cemenalium* qui eſt à trois quarts de lieue au nord de Nice, ſur une colline enchantée, on trouve des veſtiges, qui indiquent une ville autrefois très opulente. Elle étoit en effet la capitale de la province Romaine des Alpes Maritimes. Les devaſ-

tations succeſſives, des Goths, des Lombards & des Sarraſins, l'ont tellement ruinée, qu'on ne pourroit croire qu'il a exiſté une ville dans ce beau lieu, ſi l'on n'y voyoit pas des ruines, de bains, de temples, & ſur-tout d'un amphithéâtre, qui eſt très réconnoiſſable; l'enceinte exiſte dans ſon entier; on voit même quelques reſtes de gradins. L'arêne ou le milieu eſt en culture, & rapporte de très-beau blé. On diſtingue auſſi les reſtes d'un temple, qui ſervent d'ecurie; c'eſt ſur-tout de cette colline qu'on découvre des points de vue admirables. L'habitation en eſt enchantée, & ſurpaſſe tout ce que l'imagination des poëtes a produit de plus ſéduiſant. Auſſi eſt-elle couverte de maiſons de campagnes, dont pluſieurs ont été bâties avec goût, mais elles ſont en général fort négligées à l'exterieur comme à l'interieur; car dans ce pays, que la nature s'eſt plu à favoriſer, l'art a été rarement employé pour la féconder; cela n'empêche pas, que ce ne ſoit au dire de tous les voyageurs un des lieux les plus agréables de l'univers.

Nice n'eſt plus fortifiée depuis la démolition du château; elle eſt d'ailleurs

dominée par plusieurs collines, d'où elle peut être battue en ruine ; mais elle est défendue par *Montalban*, qui est une petite forteresse à une demi-lieue de Nice, située de maniere qu'elle commande également Nice & Villefranche, dont nous parlerons bientôt.

M. le marquis de S. Marsan, étoit gouverneur du comté de Nice, mais il n'y demeure plus. C'est à son attachement pour le pays, & au crédit dont il jouit près du roi de Sardaigne, qu'on est redevable des changemens avantageux qui s'y sont operés depuis vingt ans, tels que l'élargissement du port, la formation de la ville-neuve, l'ouverture du nouveau chemin de Nice à Turin, dont on s'occupe, & l'éscarpement du rocher qui séparoit la ville & le port.

On n'a point nommé de gouverneur, mais il y a un général commandant, M. le comte de S. André, maréchal de camp, qui tient un état de maison très-brillant, tel qu'il convient dans une place où les étrangers affluent.

On cite parmi les hommes célebres, auxquels ce pays a donné naissance,

Dominique Caſſini, & Maraldi, nés à Perinaldo, village du comté de Nice à cinq lieues de la capitale; & Carle Vanloo, né à Nice même, de parens obſcurs.

Les gens de lettres qui l'habitent actuellement ſont M. le comte de la Coſte, qui cultive avec ſuccès la partie des mathématiques, qui ſe rapporte aux méchaniques. M. Criſtini, avocat & directeur de la ſociété typographique, où l'on a publié beaucoup de livres italiens. M. le chevalier de Revel, fils de M. le comte S. André. M. le Seurre conſul de France à Nice, auparavant ſecrétaire d'ambaſſade à Copenhague; il a fait un grand nombre de recherches ſur les mers du nord, & la communication avec la mer du ſud; il ſe propoſe de publier un ouvrage à ce ſujet, en deux volumes in-4°.

LA MESURE ordinaire à Nice eſt le *pan*, qui a 9 pouces 9 lignes de France à-peu-près, car 4 pans font l'aune de Paris. Le pan ſert à meſurer les étoffes. Le trabuc eſt de 12 pans; la ſeiterée meſure des terres, eſt de 12 trabucs en tout ſens, ce qui fait 324 toiſes car-

rées de superficie. Les monnoies de Nice sont celles qui ont cours à Turin; leur valeur est détaillée dans le premier volume de cet ouvrage; cependant à Nice les louis passent pour 21 liv. & les écus de 6 liv. pour 5 liv. 5 s. dans le commerce ordinaire; mais dans le bureau du sel, du tabac, des cartes, & même à la boucherie qui est une ferme de la ville, on ne prend le louis que pour 20 liv.

La monnoie de France a cours à Nice, jusqu'aux pieces de six sous inclusivement; mais on n'y trouve pas facilement de la monnoie pour des écus de France.

La livre poids de Nice équivaut à 12 onces de France, & elle se divise en 16 onces dans le pays. Le rup contient 25 livres du pays.

La charge de blé pese 180 livres poids de marc; elle se divise en 4 setiers, le setier en deux hémines, l'hémine en 8 monteraux; la charge coûtoit 32 liv. de France en 1785.

On vend du pain de trois qualités; le pain le plus délicat se paie 2 s. 3 deniers la livre, cela fait 3 s. 7 deniers poids & monnoie de France.

Le pain blanc ordinaire se paie 1 s. 10 den., ce qui revient à 2 s. 11 deniers, poids & monnoie de France.

Enfin le pain bis, *pane nero*, coûte un sou 4 deniers du pays, & revient à 2 s. 1 denier la livre de France.

Le bœuf se vend 3 s. 8 deniers, ce qui fait 5 s. 10 deniers, poids & monnoie de France.

Le mouton 4 s., ou 6 s. 4 deniers, poids & monnoie de France; mais on n'en a que pendant l'hiver.

Le veau revient à 10 s., il est encore plus rare d'en trouver à la boucherie.

La mesure de vin s'appelle charge, & contient 120 bouteilles, qui valent -peu-près 130 pintes de Paris.

Le vin du pays, & de l'année, revient à 8 à 10 s. la bouteille argent de France; on paye 15 ou 16 sous le vin vieux, & 20 ou 25 le meilleur, lorsqu'il a deux ans.

Le peuple boit du vin de Provence ou de Languedoc, qui revient à deux sous & demi la bouteille, quand on le fait venir en tonneau.

VILLE-FRANCHE, autrefois *Port d'Hercule*, est une ville de 3600 ha-

bitans, située à une demi-lieue de Nice; elle fût bâtie 1295 par Charles second, roi de Sicile & comte de Provence. Le port n'est séparé de celui de Nice que par la montagne où est le fort de Montalban. La rade de Ville-franche est une des plus belles de l'Europe; cent vaisseaux de ligne pourroient y mouiller à l'aise. Un fanal situé avantageusement sert de guide aux vaisseaux qui navigent sur cette mer, & a donné lieu à un péage très-considérable que le Roi de Sardaigne exige de tous les vaisseaux, lorsqu'ils approchent des côtes de ses états, & même dans l'espace compris entre le comté de Nice & la Sardaigne; on est obligé de le payer sous peine du triple droit, la premiere fois qu'on est obligé d'y mouiller.

La lanterne qui porte le fanal de Ville-franche fut frappée du tonnerre, il y a quelques années; elle fut ruinée, & plusieurs personnes tuées par l'explosion de la poudriere. On vit alors le feu électrique sortir de la terre & aller joindre celui du ciel, comme cela arrive quelquefois, lorsque la terre est électrisée par la nuée.

S. Ospice est un autre port du Roi

de Sardaigne ſitué ſur la même côte ; il eſt encore moins commerçant que celui d Ville-franche.

Nice étant un port fréquenté, & la partie la plus agréable des états du roi de Sardaigne, il étoit naturel qu'il voulut en rendre moins pénible la communication avec ſa capitale. Il a ſenti que cela changeroit la face de toute cette partie de ſes états : ajoutons qu'il y trouveroit perſonnellement un extrême agrément, s'il paſſoit à Nice les hivers qui ſont plus froids à Turin qu'en aucun lieu de la France. Auſſi l'on n'a rien épargné pour rendre cette route praticable. Déja l'on m'aſſure que les carroſſes & les voitures de tout genre ont été de Nice à Turin, & de Turin à Nice ſur une diſtance de 30 lieues depuis le mois d'août juſqu'au mois d'octobre 1784. La quantité de neige qui couvrit enſuite la montagne de Teride rendit le chemin impraticable, ſi ce n'eſt pour les mulets ; on croit qu'il en ſera de même tous les hivers, & que les voyageurs, arrivés à Tende d'un côté, & à Limon de l'autre, feront toujours obligés de faire démonter leurs voitures pour les faire tranſporter par

les mulets, du moins pendant trois à quatre mois de l'hiver, ou de se faire porter, jusqu'à ce qu'on ait percé la montagne. Ce percé aura, suivant le projet, 1200 toises de long, & 3 ½ en largeur & en hauteur. Il faudra soutenir les terres à des profondeurs effrayantes, & creuser le roc dans des épaisseurs très-considérables; mais cet ouvrage immense est-il possible, moralement parlant ?

M. Rolland (Tom. VI) décrit la route telle qu'elle étoit ci-devant, où l'on ne pouvoit la faire que sur des mulets. C'est de la sorte que toutes les marchandises sont transportées jusqu'à Coni avec plus de dépense, de fatigue & de péril qu'on n'en éprouve à traverser le mont Cenis.

De Nice à l'Escarene il y a 4 lieues de beau chemin que l'on faisoit déja en voiture; le pays est bien cultivé & planté d'oliviers jusqu'au sommet des montagnes.

Après avoir suivi ces gorges pendant trois heures, on monte un chemin en terrasses placées les unes sur les autres, par la montagne de Brauve qui est fort escarpée du côté de Turin. Cinq heures

après on arrive à Soupelle ou Sospelle village de 3000 ames, dans un vallon cultivé, entouré de montagnes très-hautes & très-arides. Au sortir de ce village on trouve la montagne de Brouis, plus élevée que celle de Brauve, mais couverte d'oliviers, & où l'on a pratiqué une route à grands frais dans des lieux escarpés.

On arrive en quatre heures à une auberge nommée la Gandola, ou la *Giandola*, à 400 pas de la petite ville de Brieglie, couverte par les montagnes, de telle sorte qu'on y voit à peine le soleil pendant l'hiver.

Cette route est couverte de contrebandiers Piémontois qui portent du tabac en Dauphiné.

En sortant de la Giandola on cotoye l'espace de quatre à cinq heures, jusqu'à Tende, la petite riviere de *Roida*, qui coulant sur des rochers, fait des cascades très-variées, & produit un si grand bruit que deux voyageurs à côté l'un de l'autre peuvent à peine s'entendre, même en parlant très-haut. Cette riviere, après un cours de six lieues, va tomber dans la Méditerranée, au-dessous de Vintimille.

On trouvoit ſur cette route des eſpeces de trotoirs, quelquefois en l'air, & des ponts où l'on avoit peine à paſſer deux à la fois; mais on les a élargis depuis peu. On paſſe ſous le village de Saorgio, ſitué ſur une éminence, où eſt un fort qui commande le chemin, & qui défend le paſſage.

LE COL DE TENDE eſt un paſſage fameux, ſitué au-deſſus d'un gros village de même nom; c'eſt à une lieue de ce village que commence la montagne, qui eſt la plus élevée de cette route; la neige s'y accumule quelque fois juſqu'à 20 pieds d'épaiſſeur. On monte pendant trois heures. A la moitié de la montagne, on trouve une maiſon conſidérable où eſt un détachement de ſoldats chargés d'empêcher la contrebande, & de veiller à la ſûreté de la route; il y a auſſi une auberge nommée la *Ca*, qui veut dire la maiſon, en langage du pays; on y trouve des hommes appellés *Coulans*, dont le métier eſt de frayer le paſſage avec des pelles, & d'aider les voyageurs, ſoit à monter, ſoit à deſcendre ſur la neige qui eſt gliſſante & ſi dure, que les mulets même ne pourroient s'y cramponer.

Dès qu'on eſt au ſommet on commence à deſcendre ſans aucun intervalle de plaine. Ce ſommet fait la limite du comté de Nice & du Piémont. Il eſt preſque toujours orageux ; on y éprouve la tourmente, ou un tourbillon de vent ſi violent, qu'il entraîne juſqu'à des mulets chargés, & aveugle les voyageurs, par la quantité de neige dont il les couvre en un inſtant.

On ne découvre delà que des montagnes également affreuſes ; mais quand il fait beau l'on apperçoit la mer de Nice. Ces montagnes ne laiſſent pas que de fournir en été un pâturage très-abondant, & une récolte de ſeigle. Dès qu'on a paſſé le col de Tende, on trouve des fleurs, des prairies, des troupeaux ; ce paſſage eſt agréable en été ; on ne voit alors des neiges que ſur les ſommets les plus élevés.

On emploie deux heures ſur les mulets pour deſcendre juſqu'à *Limon* ; mais on peut en une heure deſcendre en *laiſe*, eſpece de traîneau formé de 4 pieces de bois fort légeres ; le voyageur ſe place au milieu ; un *coulant*, placé ſur le devant, gouverne avec ſes talons, & ralentit le traîneau ; un autre placé ſur le derriere retient le

voyageur par les épaules, sans quoi il courroit risque de tomber par dessus la tête du conducteur. Chaque coulant se paye 40 sous.

LIMON, où est la seconde couchée, est une petite ville, ou un gros bourg, habité par les muletiers & les coulans du canton. Le roi de Sardaigne y entretient 18 mulets uniquement occupés à frayer le chemin; ils partent tous les matins, & ils sont suivis à l'allée & au retour par les voyageurs auxquels ils servent de guides, car ce passage est très-fréquenté pour les sels de Sardaigne, les soies & le riz du Piémont. A Limon, les voitures commencent à rouler, les gorges s'élargissent; & après avoir descendu deux heures on se trouve dans la plaine du Piémont qui continue jusqu'à Turin, & l'on arrive en deux autres heures à *Coni*, dont nous avons parlé T. I. p. 323, en décrivant la route de Turin à Coni.

Le trajet de Tende à Limon se fait en 5 ou 6 heures, on en met 4 ou 5 de Limon à Coni. On peut écrire à Coni pour faire venir des voitures à Limon, où l'on n'en trouveroit pas sans cette précaution.

Les mulets se payent 20 liv. de Nice à Coni; on donne 40 sous par jour au guide; mais l'on paye six jours, trois pour aller, trois pour leur retour.

Les personnes qui ne veulent pas aller sur des mulets, ni *en laise*, se font porter dans des fauteuils de paille recouverts d'une toile cirée, qui est soutenue par deux cerceaux; il y a une planche où l'on met les pieds. Cette chaise est portée par 6 ou 8 hommes; les deux qui sont aux brancards ont des bricoles; les autres soutiennent une barre d'une main, & relevent les porteurs de temps à autre; ils marchent fort vîte, ceux du derriere mettent le brancard sur les épaules dans les montées, & ceux de devant dans les descentes. On donne aux porteurs 4 liv. par jour pour chacun. On compte trois jours pour aller & trois jours pour revenir, lorsqu'on se fait porter de Nice jusqu'à Coni; les équipages s'expédient un jour d'avance par des muletiers qai employent 4 jours à faire le même trajet; les chaises dans lesquelles on va de Coni à Turin coutent quinze livres; on en donne huit de plus lorsqu'on les fait venir à Limon; on fait ce trajet dans un jour & demi,

ou dans un jour; si l'on prend la poste on paye 7 livres 10 sous pour deux chevaux, & l'on donne 10 sous au postillon, mais on ne paye pas davantage, quand même on seroit trois dans la chaise.

Après avoir décrit la route de Nice à Turin, nous finirons par celle qui conduit en France. A une lieue de Nice on passe le *Var*, & l'on entre sur les terres de France, dont *S. Laurent-sur-Var* est le premier bourg. Le fleuve y est divisé en plusieurs bras, & on le traverse à l'aide des guéyeurs, qui sont toujours prêts à guider les voyageurs, à travers un lit variable; ce passage incommode, forme un obstacle à la communication, toutes les fois que la fonte subite des neiges, ou des pluies abondantes grossissent les eaux du Var; il y a long-temps qu'on se propose d'y faire un pont: il seroit facile à exécuter en faisant payer seulement le quart de ce qu'il en coûte pour les guéyeurs, & en abandonnant à la compagnie qui s'en chargeroit, les terreins qu'on gagneroit sur le fleuve, par le moyen des digues.

La cour de France a établi depuis quelques années, une garde à S. Lau-

rent pour empêcher l'émigration ; c'eſt-là qu'on préſente l'ordre du commandant d'Antibes, ſans lequel on ne paſſeroit pas, quelque permiſſion ou paſſeport qu'on put avoir d'ailleurs.

De Nice à *Antibes*, il y a trois poſtes ; la premiere ſe paie double ; le chemin côtoie la mer, & préſente à droite un côteau fertile & bien cultivé. *Vence* eſt une ville épiſcopale ſituée ſur ce côteau, à trois lieues de Nice & d'Antibes.

C'eſt ici que ſe termine la route de 500 lieues (a), que j'avois entrepris de décrire, pour faire connoître aux François le plus beau voyage qu'ils puiſſent faire dans une pareille étendue.

(a) Il y en a 700, ſi l'on compte depuis le départ de Paris juſqu'au retour, 334 de Paris à Naples par Turin & Florence, & 366 en revenant par Veniſe.



CHAPITRE

CHAPITRE XIX.

De l'île de Corse.

LA Corse, *Corsica*, est une grande île de la mer Méditerranée, située à 45 lieues des côtes de France vers le sud-est. Elle s'étend depuis 41 degrés 15 minutes de latitude, jusqu'à 42 degrés 25 minutes; & depuis 26 degrés 15 minutes de longitude jusqu'à 27 degrés 16 minutes. Sa plus grande longueur est d'environ 43 lieues, & sa plus grande largeur de 18. Elle contient à-peu près 124 mille habitans, suivant M. Necker, d'autres portent sa population jusqu'à 135 mille. Cette île fut possédée autrefois par les Phocéens, les Tyrrhéniens, les Etruriens & les Carthaginois. Scipion s'en empara l'an 259 avant J. C., & les Romains la conserverent jusquà la chûte de l'Empire.

L'an 809 les Sarrasins d'Espagne y descendirent le jour de Pâques, y prirent une ville, & emmenerent tous les habitans; ils y revinrent & en furent chassés plusieurs fois. Il y a une lettre de Léon III à Charlemagne, par laquelle il paroît que ce prince avoit donné l'île de Corse au Saint Siége; mais elle formoit une république sous la protection du Pape. Les Génois l'avoient enlevée aux Sarrasins dès le neuvieme siécle. Ils s'en emparerent de nouveau vers l'an 1080;

le Pape Grégoire VII les excommunia.

L'an 1119, le Pape Callifte ayant foumis les églifes de Corfe à l'Archevêché de Pife, les Génois en prirent occafion de faire la guerre aux Pifans. La Corfe & la Sardaigne furent long-temps un objet de guerre entre les deux Républiques; ces guerres ne finirent qu'en 1299. Les Génois ayant eu le deffus garderent l'île de Corfe; cependant l'Archevêque de Pife y a confervé trois Suffragans. Voyez *Philippini* hiftoire de Corfe, & Michel *Metello della guerra di' Corfica*.

Les Génois firent publier leurs loix en Corfe, & y envoyerent des gouverneurs qui opprimerent les Corfes. Ceux ci fe révolterent en 1553, ayant à leur tête le fameux San Piétro Baftélica. Les Génois appellerent à leur fecours le Roi Henri II, qui s'empara d'une grande partie de l'île, qu'il rendit par la paix de 1559. Alphonfe Baftélica, dit d'Ornano, qui fuccéda à fon pere San Piétro, s'acquit beaucoup de gloire, & reçut le bâton de Maréchal de France du Roi Henri IV, après avoir fait la paix avec ce Roi & avec les Génois qui rentrerent dans l'île de Corfe. Le gouvernement des Génois ne fut pas affez modéré, & leurs forces n'étoient pas affez impofantes : les gouverneurs Génois vexoient les Infulaires pour s'enrichir, & les Corfes fe révolterent de nouveau en 1725.

La révolte devint générale en 1730; l'Empereur Charles VI y envoya des troupes en 1732. Il y eut un accommodement fous fa garantie en 1733; mais le traité fut rompu par les

Génois en 1736. Les Corses voulant avoir un chef, élurent pour Roi, *Théodore*, Baron de Neuhof, qui fut couronné le 15 avril de la même année. Le 4 novembre suivant, ce Roi fut obligé de sortir de l'île, après avoir établi un conseil de régence. En 1737, les Génois demanderent du secours à la France; & le Roi y envoya M. de Boissieu. Théodore étoit rentré en Corse, mais il fut obligé de se rembarquer le 15 octobre 1738. Un autre baron de Neuhof, parent du Roi Théodore, étoit alors le chef des Corses. Le chanoine Ortigoni avoit beaucoup d'influence, il trompa M. de Boissieu, en lui promettant que deux ou trois mille Corses qui étoient retranchés se rendroient à lui; mais les François eurent près de 680 hommes de tués, & ils resterent bloqués dans Bastia; les Corses avoient un parti considérable dans cette ville, & l'on étoit toujours sur la défensive. M. de Boissieu mourut, & M. le Marquis de Maillebois, (ensuite Maréchal de France) y fut envoyé. Il débarqua à Calvi le 21 mars 1739; on fit la petite guerre, les Corses se dispersoient, se mettoient en embuscade par-tout; on se battit pendant huit mois; on soumit toutes les pieves ou paroisses l'une après l'autre, & l'on finit par forcer, les torches à la main, 1500 Corses qui étoient retranchés dans un village du côté de Bonifacio; ils se sauverent, & nos troupes se servirent de leurs draps & mangerent leurs cochons.

On comptoit alors dix à douze mille soldats dans toute l'île, mais d'ailleurs tous

les Corses étoient armés; les prêtres même avoient leur fusil à côté de l'autel, & le Général François fit pendre quelques moines comme fauteurs de la rébellion.

Le calme y régnoit en 1741, lorque les François en sortirent. Les Corses élurent pour chefs Giafferio, Giacento Paoli, & Luc d'Ornano; ils se révolterent encore en 1745. Théodore rentra dans l'île, mais son séjour y fut court. Les Corses se mirent alors sous la protection du Roi de Sardaigne, & les Génois ne purent s'y opposer. Giafferio & Metra, chefs des rébelles, firent inutilement le siége de Bastia en 1748. Mais il fut impossible aux François de les réduire en 1751 & 1752. Les Génois en 1761 firent des propositions qui furent rejettées par les Corses, ayant à leur tête Pascal Paoli, & il y eut la même année un decret solemnel émané de la Consulte générale de Casinca, & confirmé par un serment général de n'accepter aucun accommodement à moins qu'on ne reconnut la liberté des Corses, & l'indépendance de leur gouvernement, & que la République de Gênes n'évacuât les places qu'elle occupoit.

Pascal Paoli qui étoit alors à la tête des miquelets ou montagnards, avoit environ quarante ans; il étoit neveu du docteur Paoli médecin, qui avoit la plus grande autorité, & qui étoit, pour ainsi dire, le chef des montagnards. En 1738, lorsque les François étoient en Corse, il avoit servi dans les troupes du Roi de Sardaigne, & il avoi acquis parmi les siens la plus grande

réputation. Il étoit insinuant, il avoit de l'esprit, mais on prétend qu'il n'étoit pas très-brave. Paoli avoit à ses ordres environ dix mille hommes; cependant il n'en rassembloit gueres plus de quatre à cinq mille; il ne marchoit jamais sans être environné & gardé par une centaine d'hommes des plus déterminés; on le vit venir, ainsi accompagné, aux conférences même que M. de Marbeuf eut en 1765 avec lui, dans une maison de campagne à quelque distance de Bastia. Il étoit venu à bout de réduire les Génois aux principales places qui sont sur la côte, Bastia, S. Fiorenzo, Porto-Vecchio, Bonifacio & Ajaccio. Ils y étoient restraints de maniere à n'avoir pas le moindre secours de l'intérieur de l'île; les montagnards avoient occupé même les vignes qui sont autour des villes de la côte, à plus forte raison toutes les possessions des Génois dans l'intérieur des terres. Cependant les Corses n'étoient pas tous dans le parti des rébelles, les nobles & les gens riches qui habitent les villes principales tenoient toujours pour les Génois; mais ils ne pouvoient rien contre des gens aguerris & irrités qui, rétranchés dans des montagnes y combattoient pour leur liberté; les paysans ne marchoient jamais sans leur fusil, leur pistolet & leur poignard. Ils labouroient & gardoient leurs troupeaux les armes à la main, ils ne les quittoient pas même à l'église. On croyoit assez généralement qu'il faudroit 25 à 30 mille hommes pour les soumettre; mais un Général très-célebre qui avoit fait la guerre en Corse, me

difoit alors qu'il s'en chargeroit avec 15 mille hommes.

Les chofes étoient dans cet état, lorfque la République de Gênes fit avec la France un traité figné à Compiegne le 6 août 1764, par lequel la France s'engagea à garder les places des Génois dans l'île de Corfe pendant quatre ans, & M. de Marbeuf, maréchal de camp, y arriva à la fin de la même année avec quatre régimens qui faifoient environ 5000 hommes, & 100 hommes tirés du Corps royal de l'artillerie; ils prirent la place des troupes Génoifes.

Le Confeil général de Corfe, formé par les députés & les repréfentans des villes du royaume, voyant arriver nos troupes, craignit que la France ne voulût prendre part à la guerre des Génois; le Roi fit affurer les habitans de Corfe que les troupes Françoifes n'étoient point deftinées à leur faire la guerre, mais uniquement à garder les places de garnifon qui leur avoient été remifes en dépôt pour quatre ans, & que Sa Majefté defiroit d'employer ce temps-là à négocier une paix dont elle fe rendoit garante. Le caractere de douceur de M. Marbeuf le rendoit très-propre à ramener les efprits; mais il y avoit trop d'animofité & de haine pour qu'on pût efpérer jamais une parfaite réconciliation.

M. de Marbeuf commença à former une trêve, en vertu de laquelle il s'établit dès le mois de mars 1765, une efpece de commerce entre les villes & la campagne; les Miquelets amenoient leurs beftiaux & apportoient les denrées de l'île dans la plaine de Sanfonetti qui eft à une demi - lieue de

Baſtia, & les habitans alloient les acheter ; les montagnards venoient même dans la ville, en déclarant leur nom à la barriere, & laiſſant leurs armes au corps-de-garde.

On demanda à la nation un projet d'accommodement que l'on put propoſer à la République ; mais les Corſes étoient bien réſolus de n'en faire aucun qui ne fût conforme au decret de Caſinca. Cela vouloit dire qu'il n'y avoit point de paix à attendre de leur part, & qu'ils recommenceroient la guerre après les quatre années fixées alors pour le ſéjour des François dans la Corſe.

En attendant, les Officiers François avoient la liberté de chaſſer, & ils trouvoient du gibier en abondance, parce que les Corſes ne tiroient gueres, gardant leur poudre pour la guerre. Nos Officiers ſe plaignoient ſeulement du peu de ſociété qu'ils y trouvoient : ils ne voyoient gueres que les commis des vivres & les négocians de Provence ; les femmes du pays ſont renfermées & ſe communiquent peu, ſi ce n'eſt quelques femmes de qualité qui commencent à être ſur le ton général des villes, & qui alloient même chez le Général François. Les François y étoient aimés, on y étoit très-content de leur ſéjour, ils y entretenoient l'abondance, & bien des Corſes préféroient la domination françoiſe à celle des Génois, du moins ils nous faiſoient l'honneur de le dire.

Lorſque les François évacuerent Ajaccio, pour la remettre au commandant des troupes de Gênes, les Corſes qui étoient aux aguets s'en emparerent, les habitans étoient réſolus

de perdre plutôt la vie que de recevoir les Génois, & le Magistrat ne put refuser de remettre la ville aux Corses, le Commandant Génois n'ayant osé en prendre possession.

Le général Paoli s'empara de Capraïa (*a*), petite île qui est à huit lieues de la Corse, & que les Génois possédoient depuis 1507; il y imposa une taille pour subvenir aux dépenses qu'exigeoient la défense de l'île.

Les Génois avoient déja dépensé 30 millions pour cette petite guerre, & ils étoient moins avancés que jamais. Trop foibles pour conserver la Corse par eux-mêmes, ils traiterent enfin avec la France, sous le ministere de M. le Duc de Choiseul qui desiroit beaucoup cette acquisition; & l'on y envoya M. de Marbeuf en 1768 avec dix mille hommes.

Si l'on avoit négocié avec les Corses, & qu'ils eussent été bien persuadés qu'il ne s'agissoit pas de les soumettre aux Génois, la conquête eut été plus facile; mais ils se défendirent avec beaucoup de courage, & l'on perdit beaucoup de monde : les Corses sont sûrs de leurs coups de fusil; les oliviers étoient criblés de balles, parce qu'ils se battoient d'arbre en arbre, & quelquefois de rocher en rocher.

A la fin de juillet, on commença vers le nord de la Corse, à établir la communication entre S. Florent & Bastia, au travers du cap Corse. Le 2 août on fit prison-

(a) Chevrier dit que les Capraïens se ressemblent ous.

nier Barbagio, neveu de Paoli, & on l'envoya à Toulon; M. de Chauvelin arriva le 26 août à S. Florent, & publia un manifeste. Mais Paoli dans un conseil tenu le 29 à Oletta, dans le Nebbio, fit décider que l'on soutiendroit la guerre; elle continua jusqu'au mois d'octobre avec des succès variés. Le 9 octobre, M. le comte de Lude fut obligé de se rendre prisonnier à Borgo, avec 500 hommes, les Corses en avoient 6 mille. On ne peut pas faire la guerre pendant l'hiver à cause des neiges qui sont sur les montagnes; on donna donc les sémestres & les cantonnemens.

En 1769, M. le comte de Vaux secondé par M. le comte de Marbeuf, par M. le marquis d'Arcambal & M. le chevalier de Viomenil, attaqua les Corses dans le Nebbio où ils étoient retranchés; il prit Oletta, Morato, Borgo, tout le Nebbio & la Balagne; la journée du 8 mai sur le pont du Gaulo, répandit la consternation dans le parti de Paoli; les François pénétrerent jusquà Corte, Paoli fuyant vers le midi.

Dès le mois de juin, les François se regarderent comme maîtres de la Corse; Paoli s'étoit retiré au midi vers Bonifacio avec peu de monde; le 13 juin il s'embarqua à Porto Vecchio pour Livourne, sur une frégate Angloise, & les Corses rendirent les armes. Paoli fut bien reçu en Toscane (*a*), & l'on voit à Florence beaucoup de por-

(*a*) Il avoit déja un frere, Clément Paoli, à l'abbaye de Vallombreuse, qui est à six lieues de Florence, dans les hautes montagnes de l'Appenin.

traits de ce Général auquel on s'intéressa beaucoup. On voyoit d'ailleurs avec peine l'île de Corse entre les mains des François, qui, quand ils voudront, pourront faire beaucoup de tort au commerce de Livourne; en effet la Corse n'en est qu'à 60 milles, & de Livourne on voit distinctement le cap Corse. Le grand Duc accueillit le Général Paoli, & lui donna le titre d'Excellence; il reçut aussi dans ses Etats 600 soldats Corses & leurs Officiers qui étoient restés attachés à Paoli; celui-ci donnoit un paule (11 sous de France) par jour à chaque soldat, & une paie proportionnée aux Officiers. Il avoit placé un fond considérable sur la banque de Venise qui servoit pour une partie de cette paie; il envoya le surplus de Londres où il alla peu de temps après.

M. de Marbeuf resta en Corse avec environ 8000 hommes qui étoient repartis à Bastia, Ajaccio, Bonifacio, Calvi, S. Florent & Corte; il étoit comme le vice-roi de la Corse; mais il étoit fort âgé, & trop bon peut-être pour contenir les habitans qui étoient comme des lions enchaînés. Cependant peu-à-peu les troubles se sont appaisés.

Depuis 1777 la Corse est tranquille, & l'on peut voyager dans toute l'île, sans craindre même les bandits qui étoient autrefois si dangereux; on a formé un corps de volontaires Corses appellés Boutafoques, qui font des tournées, & qui connoissant le pays & les habitans, sont en état de découvrir les bandits & de les

arrêter. Au reste une partie de ces bandits venoient de la Sardaigne.

Il y a dans l'île de Corse cinq évêchés & 68 paroisses ou pieves ; les évêques d'Alleria, d'Ajaccio & de Bastia ont 20 mille livres de rente, suivant le *géographe manuel* de M. l'abbé Expilly, qui a été lui-même auditeur de l'évêché de Sagone, & qui connoît très-bien l'île de Corse. L'évêque de Nebbio qui réside à S. Florent n'a pas plus de 6000 livres de rente.

L'église de Corse a eu de la célébrité, comme on le peut voir dans un ouvrage fait à ce sujet. On y trouve aussi beaucoup de couvens.

La capitale de la Corse est Bastia ; elle contient environ 15 mille habitans. C'est-là que résident le commandant, l'intendant, & le conseil supérieur ; elle est à 46 lieues de la côte de Gênes ; il y a un petit port, peu profond & qui ne sauroit recevoir que de très-petits bâtimens. La ville est très-bien fortifiée, & les éminences qui l'environnent, sont garnies de forts. Elle est bien bâtie, quoiqu'il n'y ait rien de magnifique, même dans les églises ; les Anglois qui la bombarderent y firent beaucoup de mal ; les maisons sont couvertes par des terrasses qui se communiquent dans tout un quartier, & où l'on couche quelquefois en plein air.

Il y a dans cette ville trois couvens de Cordeliers, un qui étoit occupé par les Jésuites, & deux couvens de religieuses ; celui des Ursulines est partagé entre elles

& les soldats François ; mais il n'y a point de communication.

Les autres villes principales sont Ajaccio, Bonifacio, Calvi & S. Florent ou S. Fiorenzo. Corte est le principal endroit de l'intérieur de l'île, mais ce n'est qu'un bourg de peu d'importance.

Les Romains avoient établi deux colonies sur la côte orientale de Corse, Alleria & Mariana ; la premiere au bord du Tavignano ; on y voit encore quelques ruines d'anciens édifices, entre autres un cirque où l'on juge qu'il pouvoit entrer 2000 spectateurs. Il y a aussi quelques voûtes souterraines, mais il paroît que les édifices étoient peu importans.

La colonie de Mariana étoit plus au nord, sur les bords du Gaulo ; il y avoit un pont, & l'on voit encore les restes d'une tour qui étoit à la tête du pont avec quelques vestiges des bains publics & des murs qui environnoient la ville.

Ces deux villes qui étoient au bord de la mer en sont aujourd'hui à près d'une lieue.

Les familles les plus distinguées de la Corse sont celles des Colonna (très-étendue), des Butafuoco, Rossi, Gentili, Gafforio (très-riches) & Poggi.

La famille des *Viale* à Bastia & des *Peraldi* à Ajaccio sont riches, mais non pas nobles.

M. d'Ornano, chef de la pieve d'Ornano, est de la même famille que le maréchal dont j'ai parlé, il se disoit allié à la

famille de M. de Maillebois qui lui fit beaucoup d'accueil.

Il n'y a peut-être pas 10 familles Corses qui aient cinq à six mille livres de rente.

Les Corses sont bien faits, d'une constitution robuste ; ils ont le corps délié, ils ont de l'élévation & de la vigueur dans le caractere, des mœurs antiques ; les bandits même ont de la générosité.

Ils sont naturellement sérieux, ils ont de l'esprit & sont propres à l'étude des sciences.

Les troubles qui ont agité la Corse depuis bien des années, ont rendu cette nation si guerriere, que Rousseau, dans son contrat social, les cite comme un modele d'énergie & de courage.

Aguerris jusqu'à la témérité, ils meurent sans foiblesse.

Jaloux & vindicatifs, ils font souvent usage de leur poignard.

Les Génois, qui cherchoient à les affoiblir, entretenoient quelquefois les inimitiés des familles, & l'on y voyoit souvent mettre à prix la tête d'un ennemi. Susceptibles d'une haine implacable, les Corses le sont aussi d'un véritable attachement ; mais leur imagination active & ambitieuse les rend quelquefois inconstans.

On dit que le nom de corsaires donné aux écumeurs de mer, venoit du nom des Corses, & nos François disent que les montagnards sont un peu fripons ; on a retrouvé le même vice dans tous les pays sauvages & peu habités, où l'on manque

de regles, d'ordre & de principes; l'intérêt personnel mal entendu l'emporte, parce qu'il n'y a pas de motifs plus réfléchis & plus sages pour le restreindre.

Les Corses portent des habits grossiers, de poil de chevre ou de laine brune, de la couleur des habits des Capucins; leur bonnet ressemble beaucoup au capuchon de ces religieux; ils ont de grandes culottes, à la maniere des matelots, & des ceintures de cuir où sont placés leurs pistolets & leur poignard.

Les femmes vont nue-tête, les cheveux tressés & noués par une aiguille au-dessus de la tête; elles portent toutes des corps de baleine qui leur donnent un air svelt & élégant, mais qui ne vont pas également bien à toutes, sur-tout quand ils sont trop haut montés. Celles de la ville ont une juppe qu'elles relevent pour se voiler la tête; elles sont jolies & d'un beau tein.

Les femmes de la campagne sont laborieuses, elles portent les équipages, même les voyageurs sur leurs épaules au passage des rivieres.

Les hommes travaillent peu; on citoit un habitant, nommé Madra, comme ayant des terres immenses, mais elles n'étoient pas cultivées, & il n'en étoit pas plus riche.

Les Génois y reçurent sur la fin du dernier siecle cinq ou six cents magnotes qui avoient quitté la Morée, lorsque les Turcs se furent emparés de leur pays; ils sont aujourd'hui confondus avec les naturels de

l'île ; cependant il y a quelques villages entierement Grecs. Du côté d'Ajaccio ils ont conservé leurs habits grecs. Ils cultivent des vignes. Ils soutenoient les Génois & étoient toujours armés, mais ils avoient bien de la peine à se maintenir conte les Corses.

Lee Corses ont une assemblée nationale appellée *la Consulte*, qui se tient tous les ans à Bastia ; elle est composée de 150 personnes ; on y traite des affaires qui intéressent la nation ; on y fait la répartition des impôts ; l'on arrête les demandes à faire au Roi, & l'on y nomme trois députés tirés de la noblesse, du clergé & du tiers état, pour suivre les affaires.

La justice est administrée en Corse par un conseil supérieur composé de 14 personnes, le premier président, le second président, le procureur-général, l'avocat-général, & dix conseillers, dont six sont François & quatre Corses.

Quant aux impositions, la république de Gênes tiroit très-peu de chose de la Corse : elle avoit voulu exiger un écu par chaque famille & l'on avoit de la peine à les donner ; une saisie déplacée, faite pour cette petite somme, causa un soulévement qui, à qu'on prétend, fut cause que les Génois perdirent la Corse.

Les contributions sont de six especes : 1o. Une subvention en nature de fruits & par forme de dîme, dont le produit monte à environ 200 mille livres.

2°. Une imposition relative au loyer des maisons, qui rend environ 35 mille livres.

3°. Des droits d'entrée & de sortie qu'on peut évaluer à environ 180 mille livres.

4°. Un bénéfice sur la vente du sel ; environ 90 mille livres.

5°. Des droits de controle & de papier timbré, environ 25 mille livres.

6°. Un droit sur la pêche & quelques octrois établis à Bastia, environ 20 mille livres. Le total fait environ 550 mille livres ; & supposant, à cause de la paix, un accroissement actuel ou prochain, sur quelques parties, M. Necker les évalue à 600 mille livres.

Le produit entier des impots est consumé dans le pays; mais comme ce fond, déduction faite des frais de recouvrement, ne suffisoit pas pour acquitter les dépenses civiles, le roi envoyoit en Corse annuellement environ 260 mille livres, pour servir de supplément, & cette somme étoit indépendante des fonds remis pour la solde des troupes & pour les autres dépenses militaires.

Cette île ne payoit point de taille, & les états s'étoient abonnés à 120 mille liv. pour l'impôt du vingtieme ; cette somme paroissoit modique, & cependant la levée en étoit très-difficile. On fut donc conduit à penser, que dans un pays où l'on éprouvoit une grande rareté du numéraire, & où la circulation intérieure devoit être long-temps encore imparfaite, un tribut en nature de fruits, réuniroit beaucoup de convenances, & cela fut fait sous l'administration de M. Necker.

La contribution en nature de fruits a été réglée à un vingtieme des récoltes, en exemptant les bois de haute futaie, les arbres fruitiers, & les jardins potagers. Cette nouvelle forme a très-bien réussi : l'impôt a été recouvré facilement ; les états out paru très-satisfaits (M. Necker, T. I, page 216).

Cette île est couverte de montagnes & par conséquent peu habitée. Il y a beaucoup de bestiaux, de vignes & d'oliviers, de figues & d'autres fruits ; mais peu de terre à bled, si ce n'est du côté de la Balagne & d'Aleria.

Les habitans vivent de légumes, de fromages ; ils mangent beaucoup de chataignes ; ils en font des pains & les portent dans des sacs de peau de chevre avec des fromages de chevre, c'est-là toute leur provision ; & ils dînent au bord d'une fontaine.

Cependant le sol de la Corse est bien fertile & propre à toute sorte de culture ; il y a peu de pays qui puissent égaler en beauté & en fertilité la plaine d'Aleria, même depuis Bastia jusqu'à Solenzara ; elle a 25 lieues de long sur une & demie de largeur moyenne.

La partie voisine d'Alleria est sur-tout agréable, c'est le plus beau canton de l'île ; cependant il y a peu de fourages, & sur la fin de la campagne en 1739, on étoit obligé de ramasser des feuilles pour les chevaux.

L'air est généralement sain, excepté dans les plaines ; elles ne sont habitables que huit

mois de l'année ; on y descend en octobre, & l'on retourne sur les hauteurs au plus tard en juin. La cause de leur insalubrité provient des marécages, des terres incultes, des herbes marines entassées sur les rivages, où elles tombent en putréfaction, des variétés de la température, sur-tout de la nature accablante du Siroco, dont nous avons parlé ailleurs.

Les Corses n'ont aucune sorte de commerce ni de manufacture. Ils ne font que des draps grossiers pour leur usage, & leurs souliers.

Il y a des huiles dans la Balagne ; Marseille en tire pour les savonneries ; les Corses ne savent pas même faire de bonne huile, non plus que de bon vin : cependant avec des soins on en pourra tirer à cet égard un grand parti. Les habitans de la petite île de Capraia faisoient presque tout le commerce extérieur de la Corse. On ne comptoit encore que 3 à 4 cents matelots qui servoient à une petite exportation d'huile, de vins & de chataignes. La Corse a fourni pour la marine dans la derniere guerre, des bois de construction & du goudron, mais il y a des bois très-considérables dont on n'a pas encore pu faire l'exploitation. Les mûriers qui n'y étoient presque pas connus y réussissent parfaitement. Les François en ont beaucoup planté, & l'on y fait de la soie de très-bonne qualité.

On y trouve des golfes, des rades, & des ports assez vastes & assez sûrs pour recevoir de grandes flottes, spécialement

Porto-Vecchio, le golfe d'Ajaccio, ceux de Sagone, de Calvi & de S. Florent.

La marée est d'environ un pied dans le port de Bastia.

Les François dans les premieres guerres de Corse, y avoient pratiqué des chemins pour aller d'un canton à l'autre; mais les Corses accoutumés à gravir les montagnes comme leurs chevres, & qui trouvoient leur sûreté dans la difficulté même de voyager, avoient plutôt détruit qu'entretenu ces chemins; on s'en occupe actuellement, & l'on travaille même à un canal pour l'exploitation des bois.

Quant à la partie géographique de cette île, on peut voir l'atlas de Corse avec la description géographique & historique de M. Belin, 1 vol. in-4°. 1769, avec beaucoup de cartes; prix 18 liv.

On trouve chez le Rouge une grande carte de cette île levée en 1740, sous M. de Maillebois; & chez M. Lattré une autre carte assez détaillée, sur laquelle on a gravé une notice de l'île. M. Robert donna en 1756 une carte où sont les camps de M. de Maillebois.

Dès 1771 M. le duc de Choiseul fit commencer les opérations du terrier général; on a établi un bureau de géometres; on a divisé toute l'île en 50 grands triangles, on a mesuré en plaine une base de 9800 toises, & deux autres bases de vérification, avec une toise réglée sur celle de l'académie. On a mesuré tous les angles avec un graphometre à lunette, de six pouces

de rayon, & l'on a déterminé les distances à la méridienne & à la perpendiculaire sur une longueur de 98 milles, depuis le cap-Corse, jusqu'à Bonifacio. M. le Roy & M. Tranchot ont fait les opérations & les calculs. MM. Testevuide & Bedigis, directeurs de l'entreprise, en ont mis les détails sous les yeux de l'académie en 1784.

Il y a un ouvrage sur la minéralogie de la Corse, d'après lequel je vais en donner une idée; il est intitulé *Mémoire sur l'Histoire naturelle de l'île de Corse, avec un catalogue lythologique de cette île*, &c. par M. Barral, officier d'infanterie, & inspecteur général des ponts & chaussées de Corse, 1782. A Paris, chez Molini, Libraire, rue du Jardinet, un vol. in-8°, de 126 pages, avec une carte de la Corse.

Les fonctions de M. Barral lui ont procuré les moyens de bien connoître cette île, qui avoit été peu examinée pour le physique : dans les premiers temps de l'établissement des François, il y avoit des assassins de toutes parts, & l'on étoit rebuté par la difficulté de pénétrer dans des montagnes d'un aspect effrayant, parcourues seulement par quelques hommes, que la passion de la chasse, ou l'espoir de l'impunité y avoient conduits. Il étoit donc difficile d'y faire des recherches d'histoire naturelle, & il a fallu pour cela bien du temps & du courage. M. Barral en a rapporté une collection de pierres que plusieurs savans ont vue chez lui, à Paris, & il a composé le mémoire dont nous parlons,

que l'académie des sciences a approuvé avec éloges. Il a tracé une carte, dans laquelle il a distingué par différentes couleurs, les montagnes graniteuses, les calcaires, schifteuses, &c. du second ordre, & les calcaires de nouvelles formation, qui sont sur-tout dans la partie orientale de l'île.

La Corse est divisée dans sa longueur par une chaîne de montagnes qui commence au nord vers le cap Corse, & finit du côté du midi, aux bouches de Bonifacio. Les douze premieres lieues de cette chaîne, depuis le cap Corse, jusqu'aux montagnes d'Asco, au-bas desquelles passe le fleuve d'Ostricone, sont moins élevées que le reste; cette partie est composée de pierres calcaires, de schistes, &c. Le reste est entiérement de granite. Les deux montagnes les plus élevées de cette chaîne, sont *Monte Rotondo* & *Monte d'Oro*; le premier a 1549 toises au-dessus du niveau de la mer, & le second quelque chose de moins; il est à 5 lieues au midi de Corte. Les hauteurs des montagnes ont été déterminées, soit par la trigonométrie, soit par le barometre.

La chaîne de montagnes graniteuses qui partage la Corse dans sa longueur, servit de base à M. Barral; il remarqua d'autres montagnes moins élevées, par couches plus ou moins inclinées, appuyées à cette chaîne, & éparses çà & là; il les nomma montagnes du second ordre. Celles-ci furent les premieres qu'il lui fut possible d'examiner, parce que l'on y ouvrit de

grandes routes, qui le mirent à même d'observer intérieurement la nature des différens rochers.

Les montagnes de la grande chaine, qu'il nomme du premier ordre, sont en général des granites, comme nous l'avons dit. Dans ces granites l'on trouve des courans de basalte & des laves de différentes espéces. Indépendamment de ces matieres, l'on trouve de la pierre calcaire dans deux montagnes; elles sont totalement isolées au milieu des granites, & beaucoup plus élevées que celles du second ordre. Celles-ci contienent outre les pierres calcaires, & les schistes, les granites de seconde formation, les serpentines, les variolites, steatites, pierres ollaires, asbestes, amianthes, concrétions, tufs, & poudingues.

C'est dans ces montagnes, que l'on trouve très-abondamment de la mine de fer octaedre, quelques mines de plomb tenant de l'argent; quelques mines de cuivre, d'antimoine, & des pyrites cuivreuses & martiales. Elles fournissent aussi des crystaux de roche; du spath, des schorls de plusieurs especes.

Les montagnes de granite contiennent aussi dans leurs cavités, des crystaux de roche blancs, d'autres enfumés, & quelques-uns verd d'émeraude; c'est principalement au monte Rotondo, où ces trois especes se trouvent.

La grande chaine graniteuse, est presque par-tout coupée par des courans de lave, dont l'épaisseur varie depuis deux

pieds jusqu'à douze; ces courans partent, ou du haut des montagnes ou de quelques points inférieurs; souvent ils arrivent jusqu'au fond des vallons, & d'autres fois ils se perdent à mi-côte.

L'adhérence intime des laves au granite, n'existe généralement qu'à la profondeur où l'humidité n'a pas pénétré. Les laves formées des parties plus homogenes que les granites, se sont moins détruites & s'élevent plus ou moins au dessus de ceux-ci.

M. Barral n'y a point découvert de basaltes en Prismes, voici la raison qu'il en donne: il considére les basaltes comme des laves, dont les courans parvenus jusqu'à la mer, dans leur état d'incandescence & de fluidité, ont recu leur crystallisation par le contract de l'eau; ces basaltes devroient se trouver à l'extrêmité de chaque courant, dans le voisinage de la mer, mais le rivage où ils aboutissent ayant été dégradé par les vagues qui ont empiété sur la base des montagnes, en les bouleversant prodigieusement, les basaltes auront été ensevelis les premiers sous les flots.

Les montagnes les plus élevées du second ordre, sont les calcaires situées du côté de l'Italie, où le vent d'est cause sans cesse des atterrissemens & des dépôts calcaires, qui sont par couches horizontales. On y trouve aussi les schistes, les serpentines, les pierres ollaires, dans le nombre desquelles, il s'en trouve de propres à être travaillées sur le tour, sur-tout

celle du Fiumorbo, dont la couleur eſt verte, quelquefois mouchetée de noir. Il y en a près de Baſtia d'une eſpece plus dure, dont le fond verd-obſcur, contient des taches blanchâtres un peu chatoyantes, que l'on appelle à Florence *verdi prato ;* le deſſus de ces pierres, qui ſe trouve en decompoſition, préſente une matiere ferrugineuſe cariée, dans laquelle les parties blanches préſentent ſans beaucoup d'altération une ſtéatite micacée.

Dans les rochers de pierre ollaire, on trouve aſſez généralement des asbeſtes qui paroiſſent en être la cryſtalliſation. Les asbeſtes paſſent enſuite à l'état d'amiante, & l'amiante décompoſé à celui d'argille, que M. B. croiroit propre à faire de la porcelaine, en y ajoutant un fondant.

On trouve dans le mémoire de M Barral, un catalogue très détaillé de toutes les pierres de l'iſle de Corſe. Il croit que les Romains en ont tiré des granites, des porphyres, des jaſpes : l'Italie fait un grand commerce de marbres avec le reſte de l'Europe, la ſeule petite ville de Carrara, en fournit de brut ou de travaillé pour plus d'un million par an. On a en Corſe les mêmes matieres, & la France pourra bien en tirer parti.

Quoique les eſpeces d'animaux ſoient petites en Corſe, elles ont de la vigueur. Il n'y a point de loups, mais les renards y ſont voraces & dangereux pour les troupeaux.

Il n'y a d'eſpece particuliere que le moufoull

fouli ou musione, que M. de Buffon appelle mouflon, & qu'il regarde comme la souche primitive de toutes les brebis ; cet animal a du poil & non de la laine ; mais la laine n'est pas un caractere essentiel & primitif de la brebis. Je finirai cet article de la Corse, par une liste des ouvrages, où l'on peut trouver sur cette matiere de plus grands détails.

Histoire de Corse, contenant une description exacte de la situation, & de la nature de cette île, & du caractere de ses habitans ; les divers changemens survenus, dans le gouvernement, &c. depuis les temps les plus reculés, jusqu'à présent. En flamand, avec une traduction abregée, faite & écrite en marge, par M. Hultz. 1732, in-8°.

Histoire des révolutions de l'île de Corse, & de l'élévation de Théodore I. sur le trône de cet état, tirée des mémoires tant secrets que publics. La Haye, 1738, in-8°.

Memoires historiques militaires & politiques sur les principaux événemens arrivés dans l'île de Corse, depuis le commencement de l'année 1738, jusqu'en 1741, par M. Jaussin. Lausanne, Bousquet, 2. vol. in-12.

Description de la Corse, & relation de la derniere guerre. Paris, J. Chardon, 1743, in-12.

Mémoire pour servir à l'histoire de Corse, par M. Frédérick. Londres, 1768, in-8°.

Relation de l'île de Corse ; journal d'un voyage dans cette île, & mémoire de Paf-

CHAPITRE XX.

Des Loteries d'Italie.

LA loterie de Gênes, *il gioco del lotto*, ou *Seminario*, est celle qui a produit les loteries de tout le reste de l'Italie ; elle fut établie en 1620, & elle l'a été en France en 1757 par les soins de M. Calsabigi. Avant ce temps-là nous avions en France plusieurs loteries, celle de S. Sulpice ou de Piété, celle des Communautés religieuses, & celle des Enfans trouvés, dans lesquelles les billets étoient de 24 sous ; on a fait ensuite la loterie générale où les billets étoient de 3 livres, & la loterie de la ville, dont les billets étoient de 24 livres.

La distribution des lots s'y faisoit par une espece de regle d'alliage dont nous allons donner un exemple. Supposons, qu'il y ait en tout cent mille billets distribués à 24 sous, ou 120000 livres. On prélevoit le bénéfice de 15 pour 100, en les supposant à 20 sous, c'est-à-dire, 15000 ; ensuite 10000 livres pour le douzieme du produit total, affecté à l'Eglise de sainte Geneviéve, il restoit 95000 livres. Il y avoit six lots pour mille billets, c'est-à-dire, quatre-vingt-quinze mille liv. qu'on distribuoit en six cens lots, inégalement, & d'une maniere qui étoit un peu

arbitraire. Par exemple, on faisoit un gros lot de 12000 livres, un de 4000 livres, douze de 1000 livres, vingt-un de 500 liv., & cinq cens soixante-cinq de 100; le total est 95000 livres : dans une pareille distribution il s'agit de présenter un appas déterminant dans les premiers lots, & de dédommager les Actionnaires qui ne les auront pas, avec l'espérance des petits lots.

Lorsque les loteries étoient à 20 sous le billet, on ne faisoit que prélever 15 pour 100 de produit total, le reste étoit employé à former les lots. Lorsqu'ensuite les billets furent mis à 24 sous, on prélevoit le douzieme; mais les 4 sous d'augmentation ne furent pas en pure perte pour le public; la moitié étoit employée à accroître les lots; cependant cette augmentation fit tomber sensiblement les loteries. Dans celles des anciennes loteries qui subsistent encore, les receveurs particuliers ont la liberté de renvoyer les billets qu'ils n'ont pu distribuer au public, & on leur en rend le prix. Alors ceux qui tiennent la loterie y perdent; ils mettent réellement 950 livres à la loterie par mille billets à 24 sous, puisque cette somme entre dans celle qui compose les lots. De plus leur bénéfice est moins grand de 150 livres, puisqu'il est de 15 pour 100, & l'Abbaye de sainte Geneviéve supporte aussi une diminution de 100 livres dans son bénéfice, qui est le douzieme du produit réel. Dans la loterie générale à 3 livres le billet, les moindres lots étoient de 150 livres, & il y en avoit 12 sur mille billets;

elle avoit le même objet que la loterie de Piété, & le Roi en repartissoit le bénéfice en œuvres pies. Dans la loterie de la ville à 24 livres le billet, on ne prélevoit que 10 pour 100, pour le bénéfice & les frais au lieu de 15 pour 100, il y avoit soixante billets gagnans par mille, & les moindres lots étoient de 200 livres.

Par arrêt du Conseil du 15 octobre 1757, on établit à Paris la loterie Italienne qui fut accordée à l'Ecole royale militaire; elle en a joui jusqu'au 30 Juin 1776. Alors par un arrêt elle fut créée au profit de l'Etat, sous la dénomination de *Loterie royale de France*, & elle se tire le premier & le 16 de chaque mois. La maniere de la tirer, ainsi que les différentes façons de s'y intéresser ou d'y mettre, sont expliquées fort au long dans les *tablettes de la loterie*, chez M. Lottin l'aîné, à Paris; mais le calcul des probabilités de cette espece de loterie ne se trouvant expliqué nulle part, j'ai cru devoir ici en donner une idée.

Dans ces loteries il y a 90 nombres, & l'on en tire au sort cinq à chaque fois; le joueur ou celui qui met à la loterie, parie pour un des 90 nombres, pour deux, pour trois, &c., c'est-à-dire, par extrait, par ambe, par terne.

Pour calculer la probabilité ou l'espérance qu'on a de gagner à cette loterie; la premiere chose qu'il faut connoître est le nombre des extraits, des ambes & des ternes qui sont contenus dans un nombre donné; la marche ordinaire des combinaisons nous

donnera facilement ces résultats. Dans 90 nombres les cinq qui sortent sont compris dix-huit fois ; il y a donc 18 contre un à parier qu'aucun des cinq ne sortira ; ainsi la lotterie devroit donner dix-huit fois la mise à celui dont le nombre est sorti.

Pour trouver combien il y a d'ambes, (c'est-à-dire de couples de nombres) dans un nombre donné comme 5 ; on divise le produit des deux derniers nombres qu'il contient ; c'est-à-dire 4 & 5 par le produit des deux premiers 1 & 2, le quotient donne le nombre d'ambes. Le produit de 4 par 5, c'est-à-dire 20, étant divisé par le produit de 1 par 2 ; c'est-à-dire, par 2, il viendra 10 au quotient ; on en conclud qu'il y a 10 ambes dans cinq nombres. En effet chacun des cinq nombres peut être joint avec les quatre autres, ce qui fait 20 ambes ; mais comme 2 avec 3, ou 3 avec 2 ne se comptent que pour un seul ambe & ainsi des autres ; cela se réduit à moitié ou à 10 ambes, c'est-à-dire que cinq nombres pris deux à deux se combinent de dix façons.

Le nombre des ternes ou des combinaisons des nombres qui se trouvent dans le nombre cinq pris trois à trois se trouve en divisant le produit des trois derniers nombres par le produit des trois premiers, ou le produit de 3, 4, 5, par le produit de 1, 2, 3 ; c'est-à-dire 60 par 6, & l'on a 10 pour le nombre des ternes ou le nombre des combinaisons des cinq nombres 1, 2, 3, 4, 5, pris trois à trois. On comprend en effet que puisqu'il y a 10 ambes, & que cha-

l'un des ambes peut se combiner avec les trois nombres qui ne sont pas compris dans cet ambe; il en résulte trente combinaisons, mais elles se réduisent au tiers lorsqu'on n'a pas d'égard au changement d'ordre. Car le même terne comme 2, 3 & 4 vient trois fois, chacun des trois nombres se combinant avec les deux autres; l'ambe 2 & 3 se combine avec 4, l'ambe 2 & 4 avec 3, l'ambe 3 & 4 avec 2, & c'est toujours le même terne, voilà pourquoi l'on ne prend que le tiers des trente combinaisons.

Ainsi les dix ternes contenus dans les cinq premiers nombres sont :

1, 2, 3	1, 4, 5
1, 2, 4	2, 3, 4
1, 2, 5	2, 3, 5
1, 3, 4	2, 4, 5
1, 3, 5	3, 4, 5

On trouve de même qu'il y a dans les cinq nombres qui sortent cinq quaternes, & qu'il n'y a qu'un seul quine.

Pour savoir combien il y a de quaternes dans les 90 nombres, ou de combien de manieres 90 nombres peuvent se combiner par cinq, on divisera le produit de 90, 89, 88, 87 & 86, ou 5273912160 par le produit de 1, 2, 3, 4, 5, ou 120; le quotient nous apprend que l'on peut prendre 90 nombres cinq à cinq de 43949268 façons différentes.

Ce calcul est plus simple, si au lieu de faire deux produits comme ci-dessus, & ensuite la division de l'un par l'autre, on

divise par avance les premiers nombres par les derniers ; dans l'exemple précédent on divise 90 par 1, & l'on a 90; par 2, & l'on a 45 ; par 3, & l'on a 15 ; par 5 & l'on a 3 ; on employe ce 3 à la place de 90 ; on divise aussi 88 par 4 & l'on a 22, c'est-à-dire qu'on multiplie 3 par 89, 22, 87, 86, & le produit est toujours le même que ci-dessus.

Il est encore plus facile, quand on veut toutes les combinaisons, de trouver d'abord les ambes, & de s'en servir pour trouver les ternes, ensuite les quaternes, parce qu'alors on n'a dans chaque combinaison qu'un seul multiplicateur & un seul diviseur de plus que dans la précédente, & l'on fait encore pour plus de facilité, la division d'un des multiplicandes par le nouveau diviseur.

Ainsi pour trouver les ambes compris dans 90, on divise 90 par 2 & l'on a 45 ; on multiplie 45 par 89, & l'on a 4005 pour le nombre des ambes. Pour trouver les ternes de 90 on divise 4005 par 3 & l'on a 1335 qui, multiplié par 88, donne 117480 pour les ternes.

Pour avoir les quaternes de 90, on divise le nombre des ternes par 4, l'on a 29370, & multipliant par 87 on a 2555190 pour le nombre des quaternes.

Les quines, *cinquine*, se trouvent aussi en divisant les quaternes par 5, & multipliant par 86 & l'on a 43949268.

Cette regle se démontre par le raisonnement que nous avons fait sur les ambes & sur les ternes du nombre 5 ; dans 90, il est évident que chacun des 90 nombres fait un

ambe avec les 89 autres ; mais de cette maniere chaque ambe vient de deux façons différentes ; ainsi il ne faut prendre que la moitié du produit de 90 par 89 ; de même à l'égard des ternes.

Chaque ambe forme un terne avec chacun des autres nombres, à l'exception des deux qui forment l'ambe dont il s'agit ; donc chaque ambe forme 88 ternes, mais de cette façon chaque terne se trouve répété trois fois, puisque chacun des trois nombres qui le composent se combine avec les deux autres ; il faut donc ne prendre que le tiers du produit des ambes par 88. Par la même raison chaque terne fait 87 quaternes, chaque quaterne fait 86 quinternes, & chaque quaterne se trouve quatre fois dans ce nombre-là, comme chaque quinterne s'y retrouve cinq fois.

Dans la loterie de Rome on peut mettre par extrait simple qu'on appelle *per eletto*, on y met aussi par premier extrait, second extrait, &c. ; par ambe & par terne. On ne reçoit pas en Italie les combinaisons de 4 & de 5, parce que le fermier de la banque ne veut pas courir risque d'être ruiné par un coup de hazard ; mais on peut prendre 4 ou 5 nombres à raison des ambes & des ternes qu'ils contiennent, en payant la même chose qu'on auroit payé pour chacun de ces nombres séparément.

Les quaternes ont été établis en Allemagne où l'on paye 60 mille fois la mise, & en France en 1776 où l'on paye 75 mille fois. Enfin les quines ont été admis dans la lo-

terie royale de France en 1776, pour le profit seulement d'un million de fois la mise.

Quant on joue par premier extrait, & que le nombre qu'on a pris sort en effet le premier, on reçoit à Rome 70 fois la mise ou 70 écus pour un, quoique la chance soit de 90 pour l'entrepreneur. Si on met par second extrait, & que le nombre choisi sorte le second, c'est la même chose, & ainsi des autres; mais s'ils ne sortent pas à l'ordre & à la place qu'on a fixé, l'on ne gagne rien du tout.

Quand on a joué par *eletto* ou extrait simple, de quelle maniere & à quelle place que sorte le nombre, on a 14 fois sa mise, c'est cinq fois moins que dans l'extrait déterminé, parce qu'il y a cinq fois autant de manieres d'y gagner.

Si l'on prend deux nombres par ambe, & qu'ils sortent tous les deux, on reçoit 12 écus romains pour 4 bayoques, ou 266 $\frac{2}{3}$ pour un.

Si l'on prend trois nombres par terne, & qu'ils soient tous les trois dans le nombre des cinq que l'on tire, on a 1800 écus romains pour 35 bayoques, ou 5142 $\frac{6}{7}$ pour un.

Pour que le jeu fut égal entre le banquier & les pontes, que la recette du fermier fut égal à la perte, il faudroit dans le cas d'un extrait déterminé qu'on eût mis sur chacun des 90 nombres, & que le nombre sorti produisît 90; si dans ce cas on suppose que les joueurs ont fourni par égale portion les 90 mises, & qu'ils par-

tagent le produit, il n'y a aucune perte; la recette est égale à la dépense, & l'espérance de chacun est égale à sa mise.

D'après ce cas qui est le plus évident & le plus simple de tous, passons à celui d'un seul joueur qui auroit pris un seul billet; il est sûr que son espérance sera la même, car elle est indépendante de celle des autres joueurs. S'il reçoit 90 dans le cas où son billet sortira, c'est comme si dans ce cas-là le fermier avoit pris les 89 autres billets pour son compte; il avoit une espérance 90 fois moindre que celle du fermier, mais c'est l'espérance d'une somme 90 fois plus considérable que celle qu'il a donnée au fermier; la probabilité 90 fois moindre est compensée par la grandeur de la somme 90 fois plus forte, & le jeu est égal.

Ainsi quand on joue par extrait, on devroit recevoir pour le billet sortant 90, au lieu de 70 qu'on reçoit à Rome, c'est-à-dire, que le fermier retient 20 sur 90, ou 22 $\frac{2}{9}$ par cent, pour les frais de régie, le paiement de sa ferme, le bénéfice de son entreprise & le risque de ses fonds.

Dans le second cas, c'est-à-dire, en pariant qu'un nombre sera du nombre des cinq, ou qu'il sortira, n'importe à quelle place, on retireroit toujours 90; mais dans la supposition précédente, où les 90 nombres ont été pris par 90 joueurs, pour rendre le jeu égal, il y en a en 5 qui auront également gagné, & le produit 90 seroit à partager entre les cinq personnes qui

auroient pris ces cinq nombres, ainsi chacune devroit recevoir 18. On conçoit d'ailleurs qu'il y a cinq fois plus d'espérance que dans le premier cas, puisqu'un nombre choisi peut sortir de cinq façons différentes, tandis qu'il ne pouvoit sortir dans le premier cas que d'une seule maniere ; ainsi le prófit doit être cinq fois moindre, ou seulement de la cinquieme partie de 90, c'est-à-dire 18, au lieu de 14 qu'on donne réellement, c'est-à-dire, qu'on retient 4 sur 18 ou 22 $\frac{2}{9}$ pour cent de bénéfice, de même que dans le cas des extraits déterminés.

Lorsqu'on prend cinq numéros par ambe, le produit doit être supposé partagé entre dix personnes, parce qu'il y a dix ambes dans les cinq billets qui sortent ; mais il y a en total dans les 90 billets 4005 ambes, dont il y a pour chaque joueur la dixieme partie de 4005 ou 400 $\frac{1}{2}$ pour chacun ; d'ailleurs il est évident que puisqu'il y a dix ambes dans les cinq nombres qui sortent, il y a dix contre 4005 à parier que l'ambe choisi, sera l'un de ceux qui fortira ; ainsi l'espérance est de 1 contre 400 $\frac{1}{2}$, & la somme espérée doit être 400 $\frac{1}{2}$ fois plus grande que la mise, pour que le jeu soit égal. Mais on ne donne à Rome que 266 $\frac{2}{3}$ ensorte que le fermier y retient 33 $\frac{1}{3}$ pour cent.

Le profit est bien pl[illegible] considerable dans le cas des ternes ; lorsqu'on veut jouer à jeu égal, il faut supposer que les 117480 ternes qu'il y a d[illegible]ns toute la loterie aient été remplis, & que les 10 ternes qui

fortent, foient partagés entre dix perfonnes, chacun aura la dixieme partie de fa mife, c'eft-à-dire, 11748, & comme on ne paie à Rome que 5142 $\frac{6}{7}$, le fermier gagne 56 $\frac{2}{5}$ pour cent.

Ainfi pour avoir l'efpérance du profit pour un terne, on divife le nombre de tous les ternes qui font dans 90 par le nombre des ternes qui fortent ou qui font compris dans cinq. Delà il fuit que pour avoir l'efpérance du quaterne, il faut divifer 2555190 par 5, & l'on a 511038. Enfin pour celle des quines il faut divifer 43949268 par 1, c'eft-à-dire, que l'on a près de 44 millions contre foi; on devroit donc jouer 44 millions de fois, pour efpérer naturellement d'avoir le quine fur lequel on met; ainfi l'on devroit recevoir pour 20 fous, 44 millions, dans le cas où le quine fortiroit; on ne promet cependant qu'un million de fois la mife, fuivant l'arrêt du confeil du 30 juin 1776, & c'eft beaucoup, à confidérer l'ordre moral. Il ne faut pas qu'il y ait un feul cas où un établiffement puiffe être renverfé par un événement quel qu'il foit. Il eft naturel que l'état ne veuille pas courir un fi grand rifque, mais il eft naturel auffi qu'on ne mette que peu fur des quines, puifqu'il y a fi peu d'efpérance pour le joueur.

Le bénéfice de la loterie de Rome pour les ambes & les ternes étoit beaucoup plus confidérable dans les commencemens qu'il ne l'eft actuellement: on ne donnoit que 10 écus au lieu de 12 dans les ambes, &

1000 au lieu de 1800 dans les ternes ; c'étoit encore pire à Gênes où cette loterie a porté un argent immenſe autrefois, & où l'on faiſoit prendre des billets de l'extrémité même de l'Italie, ſans que perſonne eût calculé l'extrême déſavantage qu'il y avoit dans ce jeu-là.

Voici maintenant ce que les entrepreneurs des loteries dans différens pays, donnent aux joueurs pour les extraits :

A Gênes 13 $\frac{3}{19}$, à Rome & en Allemagne 14, à Paris 15, au lieu de 18 qui eſt le pair.

Pour les ambes, à Gênes 230 $\frac{10}{13}$, en Allemagne 240, à Rome 266 $\frac{2}{3}$, à Paris 270, au lieu de 400 $\frac{1}{2}$.

Pour les ternes, à Gênes 2857 $\frac{1}{7}$, en Allemagne 4800, à Rome 5142 $\frac{6}{7}$, à Paris 5500, au lieu de 11748.

Cela ſuffit pour faire voir l'extrême déſavantage de la loterie, ſur-tout à Gênes.

On ne permettroit pas entre particuliers un jeu auſſi inégal, on traiteroit de fripons, *Giocatori di vantaggio*, ceux chez qui il ſe tiendroit ; mais de la part du Souverain l'on conſidere ce bénéfice comme un impôt qu'il met ſur la folie de ſes ſujets.

Une perſonne qui prendroit pour ſon compte tous les billets, ſeroit aſſurée de perdre 22 $\frac{2}{9}$ pour cent ſur les extraits ; 33 $\frac{1}{3}$ ſur les ambes & 56 $\frac{2}{9}$ ſur les ternes ; plus l'on prend de billets, plus le déſavantage eſt conſidérable ; il arrive un terme où la poſſibilité de gagner ſe réduit à rien ;

ensuite elle se convertit en une perte assurée ; par exemple celui prendroit 70 nombres par premier extrait, ou par *eletto*, ne pourroit jamais gagner ; car en supposant que le premier extrait tombât dans ses nombres & que les 5 billets gagnans s'y trouvassent aussi, il ne recevroit que 70, c'est-à-dire, autant qu'il auroit donné, & s'il prenoit plus de 70 nombres, il seroit sûr de perdre sa mise, ou en tout ou en partie.

Dans l'arrêt du conseil rendu en 1776, on a ajouté en France les chances d'extraits déterminés pour lesquels on donne 70 fois la mise au lieu de 90, les ambes déterminés pour lesquels on donne 5100, les quaternes à 75030, les quines à un million.

Le profit que l'expérience a fait reconnoître dans la loterie de Rome, est tel que la ferme en a été portée jusqu'à 144 mille écus romains ; il y a encore 58 mille écus de frais.

On fait chaque année 9 tirages à Rome, & autant à Naples, pour lesquels on prend des billets à Rome, dont le profit & la perte demeure aux fermiers de Rome. On évalue leur recette annuelle à 5 ou 6 cent mille écus romains, environ 3 millions monnoie de France.

La ferme est partagée en 40 carats, ou 40 actionnaires dont chacun a 20 mille liv. de *Luoghi di monte*, ou de contrats, hypotéqués à la sûreté des joueurs : ce fonds serviroit à les payer, en cas qu'ils gagnassent beaucoup plus que l'excédant de la recette sur la dépense.

Pour avoir une idée du profit des fermiers, voici le calcul que l'on peut faire : si tous les nombres de la loterie se prenoient par extrait ou par *Eletto*, que la recette fut de 500 mille écus, la dépense de 200 mille, il y auroit à perdre pour les fermiers 18 pour cent de leur recette, car la dépense étant de 40 pour cent, & l'avantage de 22 $\frac{2}{9}$ seulement, il y auroit 17 $\frac{7}{9}$ de perte, & si tous les nombres étoient également chargés, ils perdroient 89 mille écus par année ; aussi leur avantage ne roule-t-il pas sur les extraits, ni même sur les ambes.

Si tous les nombres se prenoient par ambes, l'avantage des fermiers n'étant que de 33 $\frac{2}{3}$ & les frais de 40 pour cent, il y auroit 6 $\frac{1}{3}$ par année de perte réelle, qui monteroit à 33 mille écus par année.

Mois si tous les ternes étoient remplis, l'avantage des fermiers qui est de 56 $\frac{2}{9}$ par cent, excédant la dépense (qui est 40) de 16 $\frac{2}{9}$ par cent, ils gagneroient plus de 80 mille écus, & chacnn des 40 actionnaires tireroit plus de 2000 écus, c'est-à-dire, plus de 50 pour cent de ses fonds, sans compter l'intérêt ordinaire qu'ils prelevent d'abord.

Si l'on suppose le revenu de 600 mille écus, au lieu de 500 mille, l'avantage sera plus considérable pour le fermier, , car alors la dépense étant de 33 $\frac{1}{3}$ pour cent la perte dans le cas des extraits seroit de 11 $\frac{1}{9}$; on seroit à-peu-près au pair pour les ambes, & le profit sur les ternes seroit de 22 $\frac{8}{9}$ ou de 137 mille écus romains.

Si les nombres de la loterie ne font pas tous également chargés, les fermiers courent rifque de gagner plus ou moins, mais plus ils font difperfés, plus le fermier approche du gain que l'on vient de calculer pour le cas où ils font également chargés.

Ce font donc les ternes feuls qui empêchent les fermiers de la loterie de fe ruiner, & qui affurent leur fortune; on eftimoit en 1765 leur profit dans l'état ordinaire des chofes, année commune à Rome, de 30 ou 40 mille écus romains, enforte que l'excès de l'avantage des ternes fur le défavantage des ambes & des extraits fe réduit à fix ou à 8 pour cent de la recette totale, quoiqu'il foit encore 19 ou 25 pour cent du fond des fermiers.

La recette des extraits, eft ordinairement de 50 mille écus. La recette des ternes eft plus grande que celle des ambes, par deux raifons, premierement, parce que celui qui met fur trois nombres, paye pour chacun des trois ambes qui y font compris 13 $\frac{1}{2}$ bayoques, & 35 pour le terne; cette maniere de mettre à la loterie eft fort ordinaire: en fecond lieu, il y a beaucoup de gens qui prennent plufieurs nombres à la fois, en mettant fur tous les ternes qui y font renfermés, & le nombre des ternes eft beaucoup plus grand que celui des ambes, puifque dans 15 nombres, il y a 105 ambes & 455 ternes. Ce font-là les deux moyens qui enrichiffent le fermier.

L'extraction, ou le tirage fe fait à Rome, fur le balcon du palais de *monte citorio*,

(T. IV, pag. 512), à la vue de tout le peuple qui ne manque pas de se rassembler, & qui y prend le plus grand intérêt.

Dans le temps que la loterie de Naples est sur le point de se tirer, la curiosité augmente à Rome, les paris redoublent, & jusqu'à ce qu'on ait reçu avis du tirage de Naples & des nombres qui sont sortis, l'on est reçu à prendre dans les bureaux de Rome des billets dont le sort dépend du tirage de Naples; cela fit naître à des fripons adroits l'idée d'être avertis deux heures après le tirage, des nombres qui seroient sortis, pour aller prendre des billets avant l'arrivée de la poste; ils y employerent les signaux qu'on se donnoit la nuit sur les montagnes, & qui étoient répétés d'une montage à l'autre; on voit à la vue simple à plus de 30 lieues de distance l'éclair de quatre livres de poudre allumée; on s'en est servi dans les opérations géographiques, faites par des triangles en France & en Allemagne pour la mesure de la terre, & pour les cartes qu'on a dressées. Dans le temps qu'on parloit tant en Allemagne de la paix qui se négocioit à Paris on eut pu apprendre par cette voie dans l'espace de quelques minutes de temps la signature du traité ou la rupture des conférences. Mais on ne tarda pas d'être instruit à Rome de cette friponnerie & il étoit aisé de s'en garantir.

A Naples la loterie n'est point en ferme; on la régit pour le compte du roi.

Les loteries de GÊNES se tirent dix fois

l'année dans le palais ; elles étoient affermées en 1765, 306 mille livres de Gênes. On supposoit que la recette totale alloit à 700 mille livres du pays (580 000 de France) qu'il y en avoit 329 000 pour les lots, 306 000 pour la camera, & 65000 pour les frais & le bénéfice.

Il y a deux loteries à Gênes, l'une est appellée *delle zitelle*, & l'autre *seminario*. La premiere contient les noms de 90 filles à doter, à qui l'on donne une aumône de 100 livres pour chacune ; il y a par conséquent 90 numéros, on la tire 8 fois l'année.

On donne 7 livres 12 sous pour avoir 100 livres par extrait simple, 1 liv 10 sous par extrait déterminé, *prima estratta*, 2 liv. 12 sous pour avoir un ambe de 600 liv., & 2 liv. 2 sous pour gagner un terne de 6000 liv. Nous avons comparé ce calcul avec le pair du jeu.

La seconde espece de loterie, celle du *seminario*, ou des sénateurs, se tire deux fois l'année, en juin & en décembre ; on l'appelle seminario parce que les noms dont on sert & sur lesquels on joue sont ceux de la liste des sénateurs, appellée *seminario* ; on tire au sort tous les six mois, 3 gouverneurs & deux procurateurs, *eccellentissimi*, ou *supremi sindicatori*, & l'on joue sur les noms qui doivent sortir.

Il y a dans la boite les noms de 120 personnes vivantes, & en outre les noms de ceux qui sont morts, sans jamais avoir été tirés, & qu'on ne remet plus quand ils

viennent à sortir. Le total peut aller à près de 400. Les noms qu'on tire aux deux extractions que l'on fait dans l'année ne sont pas toujours ceux de gens propres à la place. Il y a des morts & des absens, & des personnes exclues à raison de parenté. Ainsi il faut tirer ordinairement de la boîte bien plus de cinq noms à chaque extraction : quelquefois on en tire 10 & jusqu'à 15. On peut mettre sur les cinq premiers, qui viennent, capables ou non, & c'est ce qu'on appelle jouer *per estrato* ; il est indifférent alors quil y ait empêchement à remplir la place, de la part de celui dont le nom est sorti, mais comme le nombre des noms est fort grand, on a peu d'espérance pour celui qu'on a pris. L'on ne payoit en 1765 que 1 liv. pour gagner ainsi 100 liv. par premier extrait ; 1 liv. 8 sous pour un ambe de 600 liv. & 1 liv. 4 sous pour un terne de 6000 liv. mais on payoit 5 liv pour un extrait quelconque des cinq premiers.

On peut jouer pour ne gagner qu'à ceux qui seront véritablement élus & c'est ce qu'on appelle *per eletto* ; on paye davantage dans ce cas-là. A chaque extraction on doit tirer cinq personnes. Il y en a qui sont propres à l'une & à l'autre place, & c'est ce qu'on appelle *eletto netto*. Plusieurs ont quelque empêchement pour être ou gouverneurs ou procurateurs, à raison, par exemple, de parenté dans l'un & l'autre collége, ou pour n'avoir pas encore rempli l'intervalle requis pour pouvoir entrer dans le même collége. Si l'on joue un de ceux-

ci, on gagne en supposant qu'il soit élu pour l'un des deux postes, c'est un *eletto brutto*; on paye moins que pour un *eletto netto*. Pour le *primo eletto* on payoit 1 liv. 11 sous pour gagner 100 liv.; 2 liv. 15 sous 2 deniers pour un ambe de 600 liv. & 2 liv. 5 sous 2 deniers pour un terne de 6000 liv. On ne paye pas toujours également, parce qu'il n'y a pas toujours le même nombre de noms dans l'urne pour pouvoir en être extraits, ni le même nombre de personnes éligibles, attendu qu'on ne complette qu'une fois l'an le nombre des 120 vivans. Pour la facilité des joueurs, on publie avant le tirage la liste de ceux qui composent la magistrature de Gênes, *lista del seminario*, il y en avoit 86 en 1765. Lorsque ceux dont les noms sont extraits, ont une empêchement perpétuel, on ne les remet plus dans le *bussolo*: que si l'empêchement n'est qu'accidentel & passager, comme à raison de parenté actuelle dans le sénat, l'extraction finie, ils sont remis dans l'urne.

Dans la loterie de Milan qui se tire treize fois l'année on ne tire que 3 billets sur les 90. Il y a sur chacun des 90 billets le nom d'une femme.

Les conditions de cette loterie doivent être meilleures pour le gagnant puisque la probabilité est beaucoup moindre.

En pariant pour ambe, on paye 52 sous pour gagner 600 livres.

En pariant pour terne on paye 42 sous pour gagner 6000 liv.

En pariant pour le premier nombre, qui sortira, on paye 32 sous & l'on reçoit 100 liv.

En pariant pour l'un des trois qui sortiront, on paye 7 liv. 12 sous, & on reçoit 100 liv. en cas de gain.

Outre cela, les ambes qui gagnent reçoivent encore le dix pour cent de bénéfice au-dessus de ce qui leur revient; mais à condition qu'en pariant pour ambe, on ait aussi parié pour terne.

La compagnie qui tient cette loterie & qui se nomme *la regia impresa generale del seminario di Milano*, payoit en 1765 à la chambre royale 122550 livres, & de plus pour certains droits honorifiques ou redevances dues à la même chambre royale 25141 liv. en tout 147691 livres.

A en juger par le prix de la ferme, par l'empressement du peuple & par les dehors de ceux qui la tiennent, il y a lieu de croire qu'ils y gagnent beaucoup.

La loterie de Turin se tire 15 fois l'année, elle étoit affermée 140 mille livres. Tome I, p. 274.

Je finirai cet article par un fait qui est utile pour les joueurs de loterie : à Gênes, dans la boîte des sénateurs il y a trois ou quatre cents noms, comme nous l'avons dit : on remarquoit comme une chose extraordinaire qu'il y en avoit un qui n'étoit jamais sorti depuis 1620, quoiqu'on fasse l'extraction deux fois l'année : c'est celui de *Benedetto Gentile*, le même à qui l'on dût l'établis-

ſement de la loterie (a). Le peuple étonné de la ſingularité qu'il y avoit de ne voir jamais ſortir ce nom-là, diſoit que le diable avoit emporté la perſonne & le nom ; un établiſſement qui a ruiné bien des citoyens, méritoit peut-être qu'on le dit ; mais une renovation de la boîte ayant obligé d'en faire l'ouverture & la vérification, on reconnut que le nom de *Gentile* y étoit bien, quoiqu'il n'eut jamais paru dans le tirage; cela fait voir que l'eſpérance de ceux qui ſuivent des nombres obſtinément, peut être trompée bien long-temps, & qu'on peut même avec une grande fortune ſe ruiner totalement, comme il y en a des exemples.

(a) Ce fut auſſi lui qui fit bâtir le pont de Corpigliano, au couchant de la ville, & fonda un revenu pour ſon entretien.



CHATITRE XXI.

Sur le Jaune de Naples & sur la fixation du Pastel.

Le jaune de Naples, ou *Giallolino*, est une couleur fort usitée parmi les peintres; on l'emploie dans la miniature, & elle donne une couleur de citron plus solide que les orpins & le massicot; mais sa cherté fait qu'on l'épargne dans les grands ouvrages. Les physiciens ont été jusqu'ici très-partagés sur la nature de cette couleur, dont on fait à Naples un grand secret. Suivant M. Pomet, c'étoit un soufre recuit; suivant l'encyclopédie, au mot *Fresque*, c'étoit une crasse des mines de soufre. M. Montami crut que c'étoit un ocre martial calciné par le Vésuve. Mais M. Pott pensoit que c'étoit une production de l'art. M. Fougeroux, de l'académie royale des sciences, ayant fait des expériences sur le jaune de Naples, a jugé que le plomb en étoit le principal ingrédient. *Mém. de l'Acad.*, 1766, p. 303. Voici en effet la méthode usitée à Naples pour cette préparation, & qui me fut communiquée par le prince de S. Severo, dont j'ai parlé fort au long. T. VII, p. 68 & suiv.

On prend du plomb bien calciné & passé au tamis, avec un tiers de son poids d'antimoine

timoine pilé & tamisé : on mêle exactement ces deux matieres, & on les passe de nouveau par le tamis de soie : on prend ensuite de grandes assietes plates de terre cuite non vernissées ; on les couvre d'un papier blanc, où l'on étend la poudre sur une épaisseur d'environ deux pouces : on place ces assietes dans un fourneau à faïence, mais seulement à la partie supérieure du fourneau, pour qu'elles ne reçoivent pas un feu trop violent; la réflexion de la flamme, ou le réverbere leur suffit : on retire ces matieres en même temps que la faïence ; on y trouve alors une substance dure & jaune, que l'on broie sur le porphyre avec de l'eau, & que l'on fait ensuite sécher pour s'en servir au besoin; c'est ce qu'on appelle *Jaune de Naples*.

LA PEINTURE en pastel a tant de moëlleux, & tout à la fois si peu de consistance, qu'on a souvent désiré de pouvoir en fixer les couleurs. On sait que les crayons, ou pastels qu'on y emploie, ne laissent sur le papier qu'une poudre fine qui s'y attache sans le secours d'aucune humidité ni d'aucun gluten ; cette espece de poussiere n'y est étendue & appliquée que par le seul frottement du doigt, & il suffiroit d'y passer la main pour la faire tomber : la glace même qu'on y met pour défendre cette peinture, n'en assure pas la solidité; un coup, une secousse, un ébranlement, fait tomber la fleur du pastel, & emporte la fraîcheur du coloris malgré la glace. D'ailleurs la difficulté de trouver Peinture

Après avoir éprouvé toutes ces difficultés, le prince de San Severo examina s'il seroit possible de fixer ces couleurs en humectant le papier par derriere seulement, mais il se présentoit encore ici de nouvelles difficultés ; une eau gommeuse, propre à fixer les pastels, étendue avec un pinceau derriere le tableau, humecte fort bien certaines couleurs, mais la lacque, le jaune de Naples, & quelques autres, restent toujours séches & ne se fixent point. Une matiere huileuse, quelque transparente & quelque spiritueuse qu'elle soit, ternit les couleurs, & leur ôte leur plus bel agrément. L'huile de térébentine, quoiqu'elle soit claire comme de l'eau, a le même inconvénient ; d'ailleurs elle s'évapore dans l'espace de deux ou trois jours ; les couleurs alors ne restent pas bien fixées, & s'enlevent avec le doigt. La gomme copal, la gomme Elemi, le sandarach, le mastic, le karabé, & généralement tous les vernis à l'esprit-de-vin & les résines obscurcissent les couleurs, & rendent le papier transparent, nébuleux & comme semé de taches.

La colle de poisson est la seule matiere que le prince de S. Severo ait trouvée propre à cet usage : voici son procédé. On prend 3 onces de belle colle de poisson, que les Italiens appellent Colla a pallone, on la coupe en écailles minces, & on la met infuser pendant 24 heures dans dix onces de vinaigre distillé ; on met là-dessus 48 onces d'eau chaude bien claire, & on remue

Usage de la colle de poisson.

ce mélange avec une ſpatule de bois, juſqu'à ce que la colle ſoit preſque entiérement diſſoute. Ce mélange étant verſé dans un vaſe de verre que l'on enfonce dans le ſable à deux ou trois doigts de profondeur, on met le bain de ſable ſur un fourneau à feu de charbon; mais on le ménage de façon que la liqueur ne bouille jamais, & qu'on puiſſe même toujours y tenir le doigt; on la remue ſouvent avec la ſpatule, juſqu'à ce que la diſſolution ſoit entiere; après quoi on laiſſe refroidir la matiere, & on la paſſe par le filtre de papier gris ſur un entonnoir de verre, en obſervant de changer le papier quand la liqueur a trop de peine à paſſer.

S'il arrive qu'on n'ait pas mis aſſez d'eau, que la colle ſoit d'une qualité plus glutineuſe, qu'elle ait de la peine à paſſer, & qu'elle ſe coagule ſur le papier, on y ajoute un peu d'eau chaude, on fait diſſoudre la matiere avec la ſpatule de bois, & on la filtre. L'expérience fait juger de la quantité d'eau néceſſaire pour cette opération. Quand la liqueur eſt filtrée, on la verſe dans une grande bouteille, en mettant alternativement un verre de la diſſolution & un verre d'eſprit-de-vin bien rectifié, pour qu'il y ait un égal volume plutôt qu'un poids égal des deux liqueurs; la bouteille étant bouchée, on la ſecoue pendant un demi-quart-d'heure, pour que les liqueurs ſoient bien mêlées, & l'on a tout ce qui eſt néceſſaire pour la fixation du paſtel.

Le tableau qu'on veut fixer, étant placé

horifontalement, la peinture en-deffous, bien tendu par deux perfonnes, on trempe un pinceau doux & large dans la compofition décrite ci-deffus; il faut que le pinceau foit de l'efpece de ceux qu'on emploie pour la miniature, mais qu'il ait au moins un pouce de diametre; on le paffe fur le revers du papier jufqu'à ce que la liqueur pénetre bien du côté de la peinture, & que l'on voie toutes les couleurs humectées & luifantes comme fi l'on y avoit paffé le vernis; la premiere couche pénetre promptement à caufe de la féchereffe du papier & des couleurs abforbantes : on donne une feconde couche plus légere; il faut avoir foin de donner ces couches bien également, & de maniere qu'il ne s'y faffe aucune tache, après quoi l'on étend le papier fur une table bien unie, la peinture en-dehors & le revers fur la table, pour l'y laiffer fécher à l'ombre, & peu-à-peu; il fuffit de quatre heures en été, & l'on a un tableau fixé, fec, fans aucune altération, & fans aucun pli; quelquefois il y a des couleurs qui ne fe fixent pas affez par cette premiere opération, & l'on eft obligé de donner une nouvelle couche de la même façon que la précédente.

Il eft utile que le peintre repaffe enfuite les couleurs avec le doigt l'une après l'autre, chacune dans fon fens, de la même façon que s'il peignoit le tableau; ce qu'on peut faire en trois ou quatre minutes de temps, pour ôter cette pouffiere fine, qui étant détachée du fond, pour-

roit n'être pas adhérente & fixée.

Cette maniere de fixer le pastel paroît simple & facile ; l'altération qu'elle cause dans les couleurs est insensible, & le P. de S. Severo assuroit que sa solidité étoit telle, que l'on pouvoit nettoyer le tableau sans gâter la couleur ; cette colle donne de la force au papier, de maniere qu'on peut l'attacher à la muraille, & le coller sur toile encore plus facilement que le papier ordinaire ; le vinaigre distillé contribue à chasser les mites qui gâtent souvent les pastels.

On peut aussi coller le papier sur une toile avant que de le peindre, pourvu qu'elle soit claire, & qu'on se serve de colle d'amidon ; on fixe le pastel de la même maniere, en employant seulement un pinceau qui soit un peu plus dur, & en appuyant un peu plus fort pour que la liqueur pénétre de l'autre côté ; il faudra plus de temps pour le sécher, mais l'effet sera le même pour la fixation du pastel.

La méthode de Loriot a été publiée en 1780, & je vais en donner un extrait : on prend une chopine d'eau bien pure, dans laquelle on fait dissoudre la valeur d'environ deux gros de bonne colle de poisson, que l'on coupera dans le plus grand nombre des morceaux possible pour en hâter la dissolution. On fait bouillir cette eau dans le vase où on l'a mise, *au bain-Marie*, jusqu'à la parfaite dissolution de la colle ; & afin qu'il ne reste aucun dépôt, on passe cette eau dans un linge ; on en

verse une portion encore chaude dans une soucoupe, à mesure qu'on en a besoin, en observant d'ajouter une quantité d'esprit-de-vin de la meilleure qualité, dont la quantité doit être le double de la portion d'eau collée mise dans la soucoupe.

On prend une vergette de poche ordinaire dont les crins soient un peu courts, l'on trempe les crins de la vergette dans la soucoupe, pour les imbiber, en observant d'en ôter ensuite la plus grande partie qui s'y sera attachée, afin que la vergette n'en soit en quelque sorte qu'humectée; & on ôtera cette plus grande partie en passant sur les crins de la vergette, à diverses reprises, le bout recourbé d'une baguette de fer triangulaire, de maniere à presser ses crins, en tirant toujours à soi, c'est-à-dire, dans le même sens. On présentera la face de la vergette à la distance de huit à dix pouces du tableau, en passant la partie recourbée de la verge de fer, de maniere à presser légerement ses crins par une des carnes de la verge de fer, toujours dans un même sens, comme on l'a dit ci-dessus; d'où il résultera, une espece de vapeur ou de rosée presqu'imperceptible, qui sera lancée par l'échappement de chaque crin, d'aplomb sur le tableau, & dont le mélange d'esprit-de-vin & d'eau collée, pénétrant à la fois le pastel, viendra nécessairement à bout de le fixer.

On continuera à promener successivement la vergette humectée avec les mêmes précautions, c'est-à-dire, toujours en la compri-

mant, à l'aide de la verge de fer, ſur toute la ſuperficie du tableau, en obſervant de tremper la vergette, à meſure que l'on s'appercevra qu'elle aura beſoin d'être humectée de nouveau.

Quand toute la ſurface du tableau aura été ainſi impregnée de cette roſée, on la laiſſera ſécher, & l'on recommencera enſuite l'opération, une ſeconde & même une troiſieme fois.

J'ai oui dire que quand Loriot voulut faire voir à l'académie de peinture combien il ménageoit les couleurs dans la fixation du paſtel, il préſenta un tableau qu'il avoit diviſé en quatre; deux parties en échiquier, ou en diagonale, étoient fixées, & les deux autres ne l'étoient point; cependant on n'y appercevoit aucune différence pour le ton de couleur, ni pour la fraîcheur du tableau. Mais c'eſt une choſe certaine que toute liqueur, quelque tranſparente qu'elle ſoit, produit une petite teinte ſur le paſtel, principalement dans la lacque, & dans les couleurs obſcures, aſſez légere, il eſt vrai, pour ne faire aucun tort au tableau, mais telle cependant qu'on ne pourroit pas confondre la partie fixée avec une partie qui n'auroit point été mouillée; il y avoit donc ſans doute un tour de main, & l'on s'en ſeroit aſſuré en donnant à Loriot la moitié d'un tableau à fixer, en réſervant l'autre moitié pour en faire enſuite la comparaiſon après la fixation. Il eſt probable qu'il paſſa dans les endroits qu'il vouloit réſerver, une li-

queur propre à humecter aussi bien que la côlle, mais non pas à fixer le pastel : on peut se servir, par exemple, d'un mélange composé moitié d'eau, moitié d'esprit-de-vin, parce que l'eau seule ne pénétreroit pas certaines couleurs qui sont immiscibles à l'eau, comme on l'a vu plus haut. En frottant avec le pinceau trempé dans cette liqueur les parties qu'on ne veut pas fixer, elles prennent la même teinte que celles qu'on a fixées avec la colle préparée, dont on a vu la composition, & il est impossible d'en faire la différence.

Le prince de San Severo avoit aussi une méthode pour peindre en pastel sur de la toile de Hollande, méthode plus solide, plus commode que celle de peindre sur le papier, & qui donne plus d'éclat aux couleurs.



CHAPITRE XXII.

Du travail des Cordes à boyaux, & des Tanneries.

La fabrication des cordes de violon eſt une choſe qui eſt preſque réſervée à l'Italie ; Naples & Rome en fourniſſent toute l'Europe, & il y a toujours beaucoup de myſtere dans ces branches excluſives de commerce. On peut voir dans l'encyclopédie à l'article *Boyaudier*, que ceux même de Paris, qui ſont au nombre de huit, & qui travaillent au fauxbourg Saint-Martin près de Montfaucon, font un grand ſecret de leurs procédés, quoique leurs cordes ſervent moins aux inſtrumens de muſique, qu'aux horloges & aux raquettes, & pour battre & voguer la capade ou l'étoffe des chapeliers. Il s'en fabrique quelques-unes à Toulouſe, à Lyon, à Marſeille, mais toujours avec beaucoup de ſecret. Cela m'a fait déſirer de connoître la fabrication de Naples qui eſt la plus eſtimée. M. Angelo Angelucci, près de la fontaine des ſerpens, a bien voulu ſe prêter à ma curioſité; c'eſt celui qui en faiſoit le plus grand commerce, car il employoit plus de cent ouvriers dans les différens endroits du royaume, où l'on peut avoir facilement la matiere premiere.

C'eſt avec les boyaux des agneaux de

ſept à huit mois, que l'on fait les meilleures cordes de violon ; il ne faut pas que les agneaux paſſent un an ; ceux des mois d'août & de ſeptembre ſont les meilleurs, parce qu'au commencement de l'été ils ont ſept à huit mois, qui eſt l'âge le plus convenable, & parce que l'été eſt la ſaiſon la meilleure ; le boyau s'étend mieux, il eſt plus liſſe, plus ſec & plus ſonore.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'en France on ſoit moins porté à ce travail ; on tue peu d'agneaux de ſi bonne heure ; on les réſerve pour le commerce de la laine, & on les laiſſe grandir, au lieu qu'en Italie on en tue un nombre prodigieux avant un an. Les boyaux de veaux ſont trop gros, ils n'ont pas la même délicateſſe & la même harmonie ; les boyaux de mouton ſont dans le même cas, ils ne peuvent ſervir que pour les groſſes cordes.

M. Angelucci emploie quatre perſonnes à Naples, qui vont deux fois le jour dans les quatre coins de la ville chez les *Caprettari*, eſpeces de Bouchers qui vendent les chevreaux & les agneaux ; on ramaſſe les boyaux, on les paye 5 grains, ou 4 ſous 3 deniers & demi chacun ; mais comme ils ſe rompent ſouvent, il y en a beaucoup de perdus.

On ſépare ces boyaux en neuf ſortes différentes, ſuivant leur qualité, leur épaiſſeur, ou leur force, qui les rend propres à différentes eſpeces de cordes. Ils ont alors environ 50 pieds de long ; on coupe la par-

tie la plus grosse pour des cordes communes, parce qu'elle ne devient pas aussi lisse que le reste du boyau.

On met tremper ces boyaux dans de l'eau fraîche pendant 24 heures, on les nettoie ensuite avec un morceau de canne de jonc, pour en ôter les excrémens, la graisse & les membranes inutiles.

Eau forte. On les met dans une eau alkaline, qu'on appelle dans ces atteliers eau *forte*. Pour composer cette eau on met sur environ 200 pintes d'eau 20 livres de lie-de-vin brûlée, cela fait l'eau la plus forte; la plus foible, par laquelle on commence, doit être étendue dans quatre fois plus d'eau, ou à raison de quatre livres de matiere alkaline pour 200 pintes d'eau; la premiere eau est si foible qu'à peine y apperçoit-on le goût de l'alkali en la mettant sur la langue.

On met ensemble dix boyaux dans une terrine pleine de cette premiere eau; on la change quatre fois le jour; à chaque fois on manie les boyaux d'un bout à l'autre, & on les laisse quelques momens à sec. Tous les jours on augmente la force de l'eau, & l'on met les boyaux dans des eaux de plus en plus fortes, en augmentant la dose de l'eau la plus forte qu'on mêle avec la plus foible.

Quand ils ont été dégraissés & attendris pendant huit jours par cette eau alkaline, on les assemble pour les tordre; on ne met que deux boyaux ensemble pour les petites cordes de mandolines, trois pour la premiere corde de violon, sept

pour la derniere, on en aſſemble 120 pour les plus groſſes cordes de *Contra - baſſo*; quelquefois on en met juſqu'à 300, mais c'eſt pour d'autres uſages auxquels on peut employer également les cordes de boyau, & non pas pour les inſtrumens de muſique.

Pour tordre ces boyaux on fait une dixaine de tours avec une roue à manivelle; tout de ſuite on les tend ſur un chaſſis appellé *Telaro*, où il y a un grand nombre de chevilles, ſur leſquelles on les paſſe, & l'on porte le chaſſis dans l'étuve.

L'étuve eſt une petite chambre de 12 à 15 pieds de long, bien fermée, échauffée modérément, & de maniere à faire ſécher les cordes dans l'eſpace de 24 heures; on les laiſſe d'abord ſimplement dans l'étuve, mais enſuite on y met du ſoufre pour les blanchir: il faut deux livres & demie de ſoufre pour les 24 heures; on l'alume, il brûle pendant ſix heures, mais la vapeur ſuffit enſuite; étant arrêtée dans l'intérieur de cette étuve, elle blanchit les cordes à meſure qu'elles ſéchent.

Quand les cordes ſortent de l'étuve, & avant qu'elles ſoient parfaitement ſéches, on les tord encore avec la roue; enſuite on les eſſuie avec des cordes de crin treſſées groſſiérement, dont on entoure chaque corde à boyau, & que l'on promene du haut en bas, pour nettoyer la corde par le frottement & les inégalités de ce crin.

On les tord encore un peu, seulement avec la main, sur-tout celles qui sont grosses; & on les laisse sécher entiérement; cinq à six heures suffisent quand il fait beau. On les coupe alors en les ôtant de dessus le chassis, on leur donne huit palmes ou six pieds & demi de longueur, quelquefois six palmes seulement; on y met un peu d'huile pour les adoucir, & on les plie autour d'un mandrin, ou cylindre de bois, appellé *Bussolotto*, pour en faire de petits paquets, qu'on assemble ensuite sous différentes formes, & auxquels on donne différens noms; on les appelle, par exemple, *Favetta*, quand l'assemblage des paquets a une forme cylindrique.

Le temps où l'on travaille le plus dans ce métier de *Cordaro*, ou boyaudier, est depuis Pâques jusqu'à la fin d'octobre, parce que la chaleur est favorable à ce travail; les saisons variables où il y a des successions de froid & de chaud, sont incommodes, parce qu'on est obligé de rendre l'eau plus forte quand il fait plus chaud, pour prévenir la corruption.

Le degré de force de ces eaux est la partie la plus délicate de l'art : pour bien connoître à l'œil & au toucher ce que les boyaux demandent d'un jour à l'autre, il faut la plus grande habitude; on assure même qu'il faut être né dans le métier pour y réussir; la plupart des ouvriers qui y travaillent à Naples, sont de Salé, village de l'Abruzze; le maître les nourrit, & leur donne 21 livres 8 sous par mois.

Domenico Antonio Angelucci, qui avoit été le plus célebre *Cordaro* de Naples, & qui mourut au mois de janvier 1765, s'étoit associé avec ceux de Rome; mais cette association ne dura pas long-temps; elle occasionna un grand procès dans lequel son frere *Felice Angelucci*, fit beaucoup de mémoires relatifs à cet art, mais il n'a rien publié à ce sujet.

Le prix des cordes de violon pour la France & pour l'Angleterre est plus considérable que pour l'Allemagne; on fait celles-ci plus fines, de moindre qualité & à meilleur marché. Le *mazzo*, composé de 30 cordes à deux fils, ou chanterelles, de six palmes, c'est-à-dire, de *tirata foresliera*, coûte 5 carlins, ou 43 sous, les autres à proportion.

LES TANNERIES de Naples (*Concerie*), sont si différentes des nôtres, & si peu connues à Paris, qu'il peut être utile d'en parler; sur-tout pour servir de supplément à la grande description de l'art du Tanneur, qui a paru en 1764, dans laquelle on a raconté ce qui se pratiquoit en France & en Angleterre, sans pouvoir parler de l'Italie.

Les Tanneries de Naples sont sur la *Strada nuova* près du *Carmine*. Les cuirs de bœufs qu'on y estime le plus, sont ceux qui viennent de Francavilla dans la Pouille; on les achete dix ducats (ou 43 livres de notre monnoie), quand ils sont beaux & d'une espece à peser 72 livres après le tannage; on n'en trouve guere en **Tanneries.**

France qui passent 45 à 50 livres, mais aussi les bœufs d'Italie sont-ils beaucoup plus gros que les nôtres.

Après que les cuirs frais ont été lavés & dessaignés, on les met dans le plein, c'est-à-dire, dans la chaux, comme le font encore chez nous beaucoup de Tanneurs; on en met 40 à la fois dans un même plein; tous les cinq jours on les leve & on les recouche. Au bout d'un mois on les tire du plein, on les pèle, on les écharne, ce qui s'appelle *travailler de riviere*.

On les couche ensuite, non pas dans un second plein, mais dans un autre creux plein d'eau avec 8 boisseaux de son pour 40 cuirs, afin de les faire fermenter; ce qu'on appelle en France confit, & à Naples, acqua d'alume; on les leve tous les matins, & on les recouche pendant quatre jours.

Les fosses qui servent pour la chaux, pour le son & pour le tannage, sont revêtues intérieurement de *lastrica*, espece de ciment, qui est le même dont les terrasses des appartemens sont couvertes; nous en avons parlé à l'article de Naples.

* Fenille de myrte.

Après que les cuirs ont été dans la chaux & dans le son, on les met dans la fosse à tanner, avec de la feuille de myrte, que l'on seme sur chaque cuir, & dans les duplicatures de chacun; on met 10, 12, ou 15 quintaux de myrte dans une fosse de cent cuirs, à proportion de leur grandeur.

Le myrte dont on ſe ſert à Naples pour les tanneries, eſt le myrte à larges feuilles, *Myrtus latifolia Romana, Caſpari Bauhini.* 408. *Myrtus floribus ſolitariis, involucro diphyllo Linn. ſpecierum* 471. Cette plante eſt très-commune en Italie & en Eſpagne, ſes feuilles ont ſouvent 2 pouces de long & 9 à 10 lignes de large; on l'appelle *Mortella* à Naples, elle y revient à 47 ſous le quintal; mais dans les provinces, comme à Gaëta, on l'a ſouvent pour 33. Il en faut cinq quintaux & demi, c'eſt-à-dire, pour environ 13 livres à chaque cuir, pendant tout le temps de ſa fabrication, en changeant preſque tous les mois la feuille.

Le jour où l'on a couché les cuirs, quatre hommes les remuent à force de bras; le lendemain on les leve, on les coupe, & on les étend dans la foſſe avec 200 ſceaux d'eau (chacun d'environ 14 pintes), pour 200 cuirs; quand ils ont bu toute l'eau, on en remet de nouvelle, on les laiſſe ainſi pendant un mois; tous les mois on leve l'ancienne feuille, & l'on en remet d'autre; cela continue pendant trois ans, excepté la derniere année où la feuille reſte ſix ſemaines ſur les cuirs.

Ce tannage eſt plus long que celui de France, qui ne dure guere plus de deux ans, mais c'eſt parce que le tan, ou l'écorce de chêne que nous employons en France, a beaucoup plus de force & de vertu aſtringente que la feuille de myrte dont on ſe ſert à Naples.

Après que le cuir eſt tanné on le travaille ſur un banc avec une étire, c'eſt-à-dire, un fer propre à l'étendre & en ſerrer les fibres; on y met du ſuif fondu comme dans notre cuir de Hongrie, environ 15 ou 18 livres pour un cuir qui peſe 72 livres quand il eſt ſec; mais je crois que ce ſuif n'y reſte pas tout entier.

Le ſuif coûte à Naples 15 grains le *rotolo*, ce qui revient à 7 ſous la livre.

Le cuir ainſi tanné ſe vend à Naples 94 liv. le quintal, ce qui fait environ 18 ſous 9 den. la livre; c'eſt un peu moins qu'à Paris où il vaut toujours 20 à 25 ſous la livre, auſſi-bien qu'à Londres.

Les Napolitains conviennent aſſez que les cuirs de France & d'Angleterre ſont meilleurs pour les groſſes ſemelles, pour la *Sola*, que ceux de Naples; ils en tirent en effet, mais on ne leur envoie de France que des cuirs de 18 à 20 livres, & d'Angleterre des cuirs de 30 à 33, & les petits cuirs ont plus de nerf que ceux de Naples qui ſont beaucoup plus grands; ils en tirent auſſi de Rome.

Les Napolitains envoient leurs cuirs à la foire de Salerne qui ſe tient à la fin de ſeptembre, ou à celle de Gravina, qui ſe tient au mois d'avril: on n'en permet pas l'entrée dans l'état eccléſiaſtique.

Les cuirs de bufle ſe tannent de la même façon que ceux de bœuf; les cuirs de chevaux ſe tannent auſſi à l'uſage de ceux qui uſent peu & qui veulent faire peu de dépenſe, on n'y met point de ſuif; une an-

née suffit pour les tanner; il y entre du myrte pour 3 livres, ils pesent environ 20 livres quand ils sont tannés, & se vendent 10 à 12 francs la piece.

Pour faire le cuir à œuvre propre aux empeignes, on choisit les veaux de S. Germain près de Naples, les boucs ou les chevres de l'Abruzze & de la Calabre, & l'on prend de petites vaches, *annecchie*, pour le cuir de carrosse. On les met en chaux pendant un mois ou environ, & dans le confit de son pendant 6 à 7 jours, quelquefois 3 jours seulement. On les met ensuite dans un coudrement ou espece de pâte, faite avec du myrte pilé, appellé *sommaco*, qu'on tire de Palerme en Sicile & qui coûte 6 liv. le quintal. On met 300 cuirs à la fois dans une grande tine avec de l'eau froide, où on les tourne sans interruption pendant 3 jours en changeant le *sommaco* tous les jours.

Cuirs à œuvre.

Pour 300 peaux il faut 180 livres de poudre à chaque jour : on les leve, on les fait sécher, on les corroie, & l'on y met de l'huile d'olive à deux fois, environ 14 ou 15 onces pour une peau de vache.

Les peaux de vaches étant finies pésent environ 20 livres, & celles de veaux 8 à 9 livres; elles se vendent 23 sous la livre; les peaux de chevres pésent 3 livres, & celles des boucs 5 à 6 livres : on les vend 33 sous la livre; on les travaille sur le chevalet avec un couteau sourd, c'est-à-dire, qui ne tranche pas, à plusieurs repri-

ses différentes, d'abord lorsqu'elles sortent de la chaux, ensuite lorsqu'elles ont été en confit, & lorsqu'elles ont été coudrées; puis on les met en noir, à-peu-près comme on le trouvera expliqué assez au long dans l'art du Corroyeur qui a paru à Paris en 1767, dans la collection des arts de l'Académie.

CHAPITRE XXIII.

Des Fromages d'Italie.

NOus avons indiqué aux articles de Pavie, Lodi, Plaisance, Bresce & Bergame, les fromages qui s'y font; il nous a paru que cet objet méritoit de plus grands détails, mais nous les avons réservés pour la fin de notre ouvrage.

Les fromages si estimés, qui sont connus en France, sous le nom de fromages de Parmesan, se font dans toute l'étendue du pays qui est entre Parme & Milan. Les vaches se tirent pour la plupart du pays des Suisses & des Grisons: on les choisit à l'âge de trois ans, & elles servent pendant 12 à 15 ans. On les conduit sur les montagnes, pendant les mois de juin, juillet & août, on les nourrit avec du foin pendant l'hiver, & on leur donne du sel.

Les fromages faits en hiver sont les moins estimés, parce que les vaches nour-

tiſſent, & qu'on eſt obligé de mêler enſemble le lait de trois à quatre traites.

Le nom de *Cacio* en général ſignifie tout fromage fait avec du lait de vache de buffle ou de brebis, caillé & de plus condenſé, ou preſſé, du moins pour certaines eſpeces.

Le plus uſité eſt celui de vache; il ſe diviſe en deux eſpeces *formaggio* & *ſtrachino*; le premier eſt du lait écremé, caillé & condenſé encore par la preſſion; on l'appelle à Breſcia *cacio magro*, mais l'on en fait peu de cas; on y emploie 13 fois plus de lait que ne doit peſer le fromage, ou 750 livres de lait pour un fromage de 58 livres & demie.

Le ſecond ou *ſtrachino* eſt fait avec du lait où on laiſſe la crême; il n'eſt condenſé que par ſon propre poids; il eſt gras, délicat & plus blanc que le *formaggio*.

Les perſonnes qui veulent faire de bons fromages, n'otent jamais la crême de leur lait; à Breſcia on l'appelle *cacio graſſo*, on *a tutto butiro* & l'on y emploie en lait 11 fois le poids que l'on doit donner au fromage, ou 535 livres de lait pour un fromage de 58 $\frac{1}{2}$ livres (a).

Le *ſtracchino* ſe diviſe en deux eſpeces: les uns ſont d'une ſeule crême, *d'un ſol fiore di latte*, ou de deux.

Pour faire les fromages qui ſont d'une ſeule crême, on prend le lait auſſi-tôt qu'il

(a) La livre de Breſcia peſe 6158 grains, poids de marc; le peſo eſt de 25 livres, ainſi il revient à 15 $\frac{3}{4}$ livres de France, & 38 *peſi*, font 635 liv. l'once vaut 7 $\frac{1}{4}$ gros environ.

eſt trait ; on y jette la préſure ou *caglio* néceſſaire pour le faire cailler ; au bout d'une heure on rompt la maſſe du caillé, en l'agitant pendant quelque temps avec une baſſine à manche ; on le verſe dans un linge pour faire couler la ſéroſité, & on le dépoſe dans des vaſes de bois, de figure ronde ou carrée, qui ont ordinairement deux pouces de hauteur.

Il eſt important de bien rompre le caillé ou la *giuncata* ; à Breſcia on la briſe avec un bâton, de maniere qu'elle ſoit comme fluide.

La *caglio*, *coagulum*, ou préſure, dont on ſe ſert à Breſcia eſt le lait coägulé qui ſe trouve dans l'eſtomac des veaux ; on le ſale & on le fait ſécher ſous la cheminée ; on le pile, on l'arroſe avec du bon vin, & on l'enveloppe dans une peau pour s'en ſervir au bout de trois ſemaines ou un mois.

Il y a en Toſcane un fromage doux, appellé *cacio marzolino*, parce qu'il ſe fait principalement au mois de mars, pour lequel on fait prendre le lait avec une fleur de chardon.

Au bout de quatre jours on ſale les fromages, mais peu, & avec un ſel un peu gros ; lorſque le premier ſel eſt conſumé, on les ſale une ſeconde fois, plus ou moins ſelon les goûts.

Pendant l'hiver on les met, pour les faire ſécher dans une étuve légérement échauffée, pendant l'été on les tient à l'ombre & au frais.

On juge qu'ils sont assez secs, lorsqu'ils sont doux & lisses au toucher, gonflés & mous comme la pâte levée, avant d'être mis au four; il faut ordinairement 40 jours pour qu'ils parviennent à ce point-là. Ils sont alors bons à manger; en devenant vieux, ils acquierent une saveur plus piquante; pour leur conserver un peu de velouté ou d'onctuosité, on les engraisse tout-au-tour avec du beurre ou du moins avec de l'huile; on ne les garde gueres qu'une année.

Les *stracchini* à double crême différent des précédens, en ce que l'on verse dans le lait frais, avant d'y mettre la présure, une égale quantité de crême prise sur le lait de la veille: ils sont plus délicats, mais ils perdent leur saveur plus facilement que les premiers.

Pour faire le *formaggio*, on écrême le lait; on le fait tiédir dans un pot sur un feu lent, en tâchant de ne lui donner que le degré de chaleur qu'il avoit naturellement quand on l'a trait, & l'on a soin de le remuer avec un bâton pour qu'il s'échauffe autant à la surface que dans le fond; alors on le fait cailler avec la présure; on rompt le caillé avec une grande cuillier; on le fait chauffer au point de ne pouvoir presque pas y tenir la main; on le poudre de safran en le remuant toujours, pour qu'il s'échauffe & se colore également. Une once de safran (qui pese 513 grains) suffit pour colorer 8 à 9 fromages de 3 ½ *pesi*, ou 58 ½ livres, poids de marc. A Brescia

l'on fait chauffer le lait dans une chaudiere de cuivre au degré que nous avons indiqué, pour y mettre la présure; on prend un peu de lait dans une écuelle de bois, on y jette une once de présure pour 38 pesi de lait; on le mêle bien avec le total du lait, on le couvre pour le laisser prendre & refroidir. L'écuelle de bois qu'on laisse nager sur la surface du lait, sert à reconnoître si le lait est pris, parce qu'alors elle résiste à la main, & ne s'enleve qu'avec quelque difficulté.

Une heure après l'avoir retiré du feu, on verse le caillé dans des moules cylindriques dans lesquels il y a un drap de laine; on met sur cette pâte encore liquide une planche chargée d'un poids considérable, de façon néanmoins que la pâte ne rejaillisse point.

Au bout de 24 heures, on place les formes qui sont un peu raffermies sur des clayes, de maniere qu'elles ne se touchent point, on les graisse & on les sale de temps en temps, comme les *stracchini*, pendant l'espace de deux mois; ils sont à leur point, quand ils cessent de boire le sel & la graisse, ce qui arrive au plus tard à la fin de l'année.

Ces fromages qui se font aux environs de Milan & sur-tout dans la Valzasina & dans toutes les parties les plus orientales du Milanez, se vendent en grande quantité dans toute l'Italie, & dans l'Allemagne.

On appelle *mascarponi* ceux qui se font avec

avec la crême seule, on estime sur-tout ceux de *Vaprio*, canton très-agréable situé à l'endroit où la Martesana sort de l'Adda : on les envoie par la poste à Vienne en Autriche, où ils sont servis dans les plus grands repas.

Il y a encore des fromages appellés *caciuole* & *raviggiuoli* qui se font avec du lait de brebis ou de chevre.

A Brescia on a soin de lever avec une écumoire la pellicule que le lait envoie à sa surface, & quand on a rompu le caillé avec l'écumoire en petits morceaux, on remet le chaudron au feu, on remue le lait, on laisse tomber le caillé au fond, on retire le chaudron, on broie encore la matiere avec les doigts, on la passe, on la purifie bien, & l'on en fait une grosse boule que l'on fait entrer dans un moule de bois bien net, qui a 22 pouces ou 2 pieds de diametre & 5 ou 6 pouces de hauteur. Ces moules appellés *mastelli* sont d'un bois blanc & doux, bien lisses, contenus par deux petits cercles de fer. Il en faut 10 ou 12 de cette espece dans un laiterie; ils servent à conserver le lait en hiver, mais en été on se sert de vases de cuivre. Ces moules servent aussi à passer le lait; pour cela on place au-dessus une planche percée d'un trou, & sur cette planche un vase de cuivre, qui est une espece d'entonnoir d'un pied de diametre, au fond duquel il y a un tuyau de même matiere qui entre dans la planche : on étend au-dessus de l'entonnoir un linge clair, lié au-

tour du bord, ou bien on le remplit de foin ou de paille qu'on a bien lavée, on y verse le lait pour le faire passer ainsi, bien épuré dans le moule : on renverse ensuite la pâte sur la presse ; c'est une grosse table de bois dont le plan est un peu incliné, qui a des rebords tout-au-tour & un petit canal qui conduit à une ouverture pour l'écoulement du serum. On couvre la table d'un linge, on en remet un autre sur le fromage ; on le presse légérement avec les mains, & on le laisse égouter pendant une demi-heure. On remet ensuite la pâte dans une forme dont nous allons parler, qui est liée par dehors avec une corde ; on la couvre d'une table ronde, & on la charge de pierres pendant cinq ou six jours, en observant de lever tous les jours le fromage, de l'essuyer, & de faire sécher les linges & la forme, avant de les remettre en presse.

Ce qui constitue la forme est une bande flexible de bois, qui a 6 ou 7 doigts de hauteur, que l'on tourne en la serrant plus ou moins avec une ou deux ficelles qui sont attachées à l'une de ses extrêmités. Le milieu de sa surface intérieure doit être un peu plus renflé que le haut & le bas, & former en dedans un angle obtus, qui s'insinuant dans la masse du fromage la serre, & donne la facilité de le transporter.

Lorsque le fromage est un peu sec, on le porte dans une autre chambre, au rez-de-chaussée de la laiterie ou *cascina*, & on le porte sur des rayons, disposés le

long des murs, on l'y laiſſe encore 4 à 5 jours, & on le retourne tous les jours.

Quand il commence à fleurir, c'eſt-à-dire, à ſe couvrir d'une eſpece de farine blanche, on le poudre avec un peu de ſel pilé; le lendemain on en fait autant de l'autre côté. Le troiſieme jour on ôte la forme, on nétoye & l'on eſſuie le fromage avec un linge. Le lendemain matin, on remet la forme, on le poudre encore avec un peu plus de ſel, & on met l'un ſur l'autre cinq à ſix fromages pour faire entrer le ſel peu-à-peu; on continue pendant un mois & plus à ôter & remettre les formes, & à les retourner, juſqu'à ce qu'ils ayent acquis la conſiſtance néceſſaire.

Les fromages ne ſont pas toujours également diſpoſés à être ſalés, & cela vient du degré de chaleur qu'ils ont d'abord éprouvé : il y a auſſi des différences qui viennent de la ſaiſon : ceux du mois de ſeptembre exigent du ſel plus menu & en plus petite quantité, ſans quoi ils durciroient au-déhors, & la croute s'épaiſiſſant ils ne recevroient pas la moitié du ſel qui leur eſt néceſſaire.

Quand les fromages ont acquis la conſiſtance qui leur eſt néceſſaire, on les tire du ſel; on les retourne ſans-deſſus-deſſous tous les jours pendant cinq ou ſix jours, on les ratiſſe & on les nétoye tout-autour avec des ratiſſoires qui ne coupent pas; On les tranſporte en ville, dans un lieu ſec, on les met ſur des planches pendant 15 jours ou 3 ſemaines, les nétoyant & les retour-

nant tous les jours ; on les graiffe avec de l'huile de lin mife fur la paume de la main ; on les frotte, pour empêcher que la poudre qui resteroit fur leur furface, n'engendrât les infectes, *il tarlo* ; après cela on n'y fait plus autre chofe que les retourner tous les quatre ou cinq jours, les frotter chaque jour avec les mains, & balayer les planches où ils font, & cela pendant 5 ou 6 mois,

Si l'on apperçoit qu'ils fe fendent, ou qu'il s'y mette des infectes, on les graiffe de nouveau, avec de l'huile de lin qui les conferve.

Il arrive fouvent aux fromages de fe gonfler, cela vient de ce que dans le principe ils ont eu trop de chaleur : la furface devient trop dure, & le fel qui doit les préferver de la fermentation ne pénètre pas affez ; il n'y a point de remede, il faut les manger ou les vendre.

Il y a des perfonnes qui les graiffent avec de l'huile d'olive ou avec du beurre, pour les faire murir plus vîte ; mais on affure que l'huile de lin eft plus propre à les conferver ; elle leur donne auffi à l'extérieur une couleur vermeille. On employe de préférence le marc de cette huile.

Il faut environ 8 à 9 mois pour leur parfaite maturité ; après cela il fuffit de les vifiter toutes les femaines, les retourner, les nétoyer & les graiffer un peu, en balayant les planches ; on a foin de les tenir au frais. Quelquefois on les garde plufieurs années en les mettant dans la graine de lin, dont la fraîcheur les conferve.

Les perſonnes qui ſont preſſées, font mûrir leurs fromages dans une chambre qu'ils échauffent; mais par-là les fromages perdent plus de leur poids que par la méthode ordinaire.

Les fromages les plus parfaits & les meilleurs, ceux qui ont été faits au mois de mai, & dans la montagne, ſe conſervent dans de l'huile d'olive ou de lin, qu'on a bien purgée par le moyen du feu; non-ſeulement ils s'y gardent ſans aucun riſque, mais ils acquierent de la délicateſſe & du goût.

Les fromages de Breſcia faits avec toutes ces précautions ſont des plus eſtimés qu'il y ait en Italie, auſſi en fait-on un commerce extrêmement conſidérable. On ne leur donne que quatre doigts de hauteur, pour que le ſel y pénetre plus aiſément.





TABLE
DES MATIERES
Contenues dans les neuf Volumes de ce Voyage,

Où l'on a mis une indication de tout ce qu'il y a de curieux en Italie.

Le premier Chiffre indique le Volume, le second indique la page du Volume.

A.

C.

F.

G.

I.

M.

ROME.

 ROME.

U.

V.

Fin de la Table des Matieres.



TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table des Chapitres.

J. CH. DESAINT, IMPRIMEUR
RUE SAINT-JACQUES.
25 Février 1786.





